XL. h. 6

Nicholas Garry.

J. M. Smith 1841

23826/A

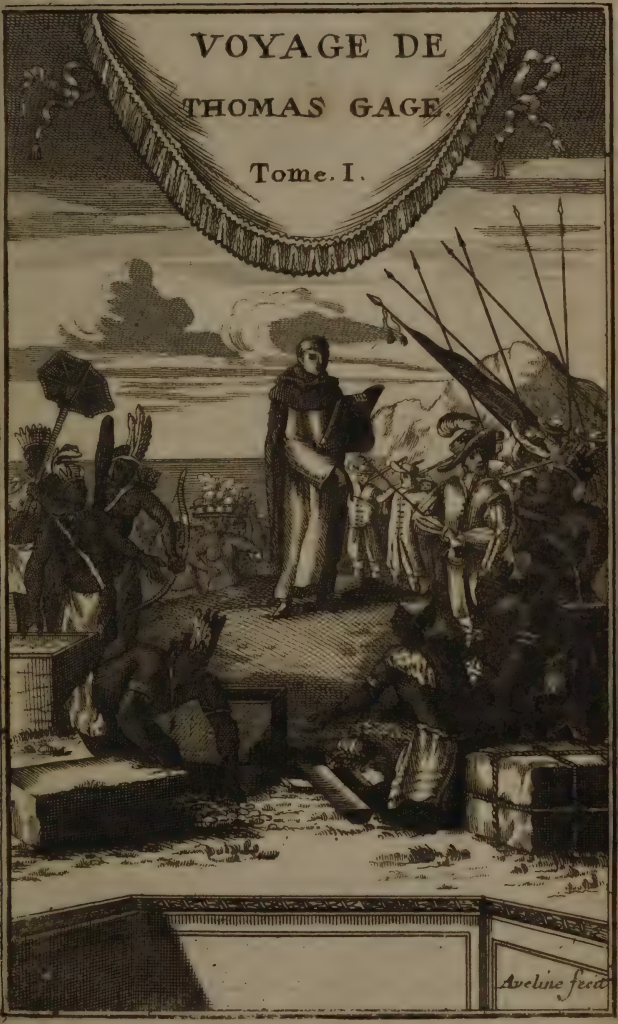
2 vols.

GAGE, T

Amer Loa

VOYAGE DE THOMAS GAGE.

Tome. I.



NOUVELLE
RELATION,

CONTENANT

LES VOYAGES DE THOMAS GAGE dans la Nouvelle Eſpagne, ſes diverſes avantures, & ſon retour par la Province de Nicaragua, juſques à la Havane.

AVEC

LA DESCRIPTION DE LA VILLE de Mexique, telle qu'elle étoit autrefois, & comme elle eſt à preſent,

ENSEMBLE UNE DESCRIPTION

exacte des terres & Provinces que poſſedent les Eſpagnols en toute l'Amerique, de la forme de leur Gouvernement Eccleſiaſtique & Politique, de leur Commerce, de leurs Mœurs, & de celles des Criolles, des Metifs, des Mulatres, des Indiens, & des Negres.

AVEC FIGURES.

TOME I.

Quatriéme Edition revûë & corrigée.

A AMSTERDAM,

Chez PAUL MARRET, dans le Beurs-ſtraat, proche le Dam, à la Renommée.

M. DCCXX.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A MONSEIGNEUR

DE

WITSEN,

Ancien Bourguemaiſtre & Senateur de la Ville d'Amſterdam & ci-devant Ambaſſadeur des Etats Generaux vers leurs Majeſtez Britanniques.

MONSEIGNEUR,

LA Relation que je prends la liberté de vous offrir eut un applaudiſſement général lorſqu'elle parut dans le Public : & quoique j'aye lieu d'eſperer que la nouvelle Edition que j'en donne

ne ſera pas moins applaudie que lorſqu'elle avoit la grace de la nouveauté, j'ai crû néanmoins, MONSEIGNEUR, *que je ne la devois faire paroître que ſous Votre protection. Quelque engageante que ſoit la lecture de ce Voyage, & tout recommandable qu'il eſt par lui-même, on le lira, je m'aſſûre, avec beaucoup plus de plaiſir, & avec beaucoup plus de confiance qu'on ne feroit, en y voyant à la tête votre Illuſtre Nom. Tout le monde ſçait,* MONSEIGNEUR, *que le rang que vous tenez dans l'Empire des lettres n'eſt pas moins éminent que celui que vous tenez dans ce floriſſant Etat, & que vous ne vous diſtinguez pas*

moins

moins par les grandes connoissances que vous avez dans les Mathematiques & dans la Geographie que par vos célébres Ambassades, & les premiers Emplois où vous êtes élevé dans la Ville d'Amsterdam & dans la Republique des Provinces-Unies. Le Public a deja admiré les Cartes Geographiques dont vous avez voulu l'enrichir. Agréez donc, MONSEIGNEUR, que je publie cet Ouvrage sous de si favorables auspices, & que je Vous donne en cela une marque publique de ma soûmission & de mon respect. Ce seroit ici, MONSEIGNEUR, que je devrois faire le portrait des autres qualitez sublimes qui Vous distinguent :

Mais comme je ſçai que je ne le pourrois faire fidelle ſans bleſſer Votre Modeſtie, je prendrai le parti de demeurer dans un ſilence reſpectueux à cet égard-là. Auſſi-bien ſeroit-ce une tâche au deſſus de mes forces, & qu'un plus habile que moi n'oſeroit entreprendre que d'une main tremblante. Je ſupprime donc tous les Eloges qui ſont dûs à Votre Merite, ſatisfait d'avoir trouvé une occaſion pour Vous témoigner le profond reſpect & la veneration avec laquelle je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéïſſant, & très-ſoûmis Serviteur.

PAUL MARRET.

PREFACE.

APrès une infinité d'Hiſtoires que les Eſpagnols nous ont données de leurs premieres Conquêtes en l'Amerique, il ſemble que pour achever de ſatisfaire notre curioſité ſur ce ſujet, nous n'avions plus à deſirer que des Relations modernes de l'état preſent de leurs Colonies.

Mais leur Politique leur ayant fait deffendre dans la ſuite, ce que leur vanité leur avoit fait publier au commencement de leur découverte, il n'y avoit quaſi plus rien qu'un miracle qui nous pût faire voir ce qu'ils nous cachent avec tant de ſoin depuis plus d'un ſiecle de paiſible poſſeſſion.

En effet les Loix rigoureuſes qu'ils ont faites touchant les Indes, témoignent aſſez juſques où va leur jalouſie, puiſqu'ils ne ſe ſont pas contentez d'en deffendre l'accès aux Etrangers ſur peine de la vie; mais à leurs propres Sujets, à la reſerve des naturels des Royaumes de Leon & de Caſtille, au rapport d'un de leurs plus célébres Auteurs, qui dit

que * Charles-Quint accorda par un Privilege particulier le Gouvernement de Güyana à Dom Hieronimo de Ortal, à cauſe de ſes grands ſervices, & de ſon merite extraordinaire, quoiqu'il fût de Saragoſſe Capitale d'Arragon.

Ils ont tenu exactement cette conduite juſques à preſent dans l'Amerique; & comme la Nouvelle-Eſpagne eſt une des plus riches parties qu'ils y poſſedent, & pour le commerce de laquelle ils ont une flotte à part, qui fait tous les ans un voyage à Vera-Cruz avec un profit immenſe, le Vice-Roi & les Gouverneurs ſont beaucoup plus exacts à en empêcher l'entrée aux Etrangers qu'on ne fait au Perou, à cauſe de ſa ſituation ſur la mer du Sud.

C'eſt pourquoi nous ne ſçaurions aſſez eſtimer la Relation que nous en a donnée Thomas Gage, pour ſa rareté, & pour l'exactitude avec laquelle il obſerve tout ce

* *Alcando del Rey a Gouvernation de Guiana comolo pretendia, nonobſtanteque era natural de Zarangoça, por la Ordenanca que prohibe que non puedan paſſar à las Indias ſino les naturales de la Corona de Caſtilla y de Leon. Tercera notitia de las Conquiſtas de Terra Firme en las Indias Occidentales por el Padre Fray Pedre Symon Provincial de San Franciſco.*

ce qu'il rencontre de remarquable pendant son sejour, tant à Mexique & aux autres principales Villes de la Nouvelle Espagne, qu'aux differentes routes qu'il a faites, soit par terre, soit par mer.

Il ne s'est pas contenté d'entrer, (pour ainsi dire,) dans le Sanctuaire des Espagnols, mais même il nous en développe les mysteres qu'ils nous cachoient avec beaucoup de soin. Et l'on peut dire que cette nation n'a cessé d'être impénétrable que depuis que notre Auteur nous à découvert leurs secrets, & qu'il a rompu un silence de près de deux siécles, en donnant au Public la plus agreable Relation qu'on ait euë depuis long-tems.

Il y en a peu qui puissent passer pour singulieres à plus juste titre, que la sienne; & si l'on a aujourd'hui un goût general pour ces sortes d'ouvrages, il semble qu'on doit preferer celui-ci à une infinité d'autres pour les choses rares qu'il décrit.

Il peut être encore d'une grande utilité pour la Geographie, pour la Navigation, & pour le Commerce; outre la connoissance particuliere qu'il nous donne des forces & de la foiblesse des places Maritimes, & de celles qui sont plus

avancées dans le Païs, de la haine inveterée que les Espagnols naturels portent à ceux qui naissent au nouveau monde, l'aversion que leurs Esclaves mêmes ont pour eux, & de celle de plusieurs Nations Indiennes, qui n'ont jamais pû se soûmettre à leur domination, ou qui en ont secoüé le joug pour l'avoir éprouvé insupportable.

Outre ces instructions qu'il donne, on en peut encore tirer d'autres de la plûpart de ses avantures; & il nous les décrit si bien, qu'on s'interesse insensiblement à tout ce qui lui arrive.

Le détail même qui ennuye souvent dans la plûpart des Relations étrangeres, est dans celle-ci d'une indispensable necessité pour l'intelligence des matieres qu'il y traite.

Après ce que je viens de dire de cet Ouvrage, j'espere que le Lecteur me sçaura quelque gré de lui apprendre que notre Auteur étoit de qualité, d'une famille Catholique, & très-illustre en Angleterre, & que son frere aîné étoit Gouverneur d'Oxford, lorsque le feu Roi de la Grande-Bretagne s'y retira avec son armée en 1645. pendant les troubles de son Royaume. Etant encore fort jeune il fut

envoyé

envoyé en Espagne pour y faire ses Etudes, il s'engagea dans l'Ordre des Dominicains, & quelque tems après au voyage des Philippines en qualité de Missionnaire.

Il s'embarqua à Cadis sur les Vaisseaux que les Espagnols appellent la Flote, à la difference des Gallions, qui sont les Navires qui vont en Terre-ferme, à Carthagene, à Porto-bello, & qui de là se rendent à la Havane pour s'en retourner en Espagne. Et la Flote partant de Cadis va droit à la Nouvelle Espagne debarquer au Port de Vera-Cruz, qui est le plus proche de Mexico capitale de ce grand Royaume, & le sejour ordinaire du Vice-Roi, & après y avoir pris sa charge, vient s'assembler à la Havane, d'où la Flotte & les Gallions reviennent souvent en Espagne de compagnie, lorsque les uns & les autres se trouvent prêts en même tems.

Ce que je remarque ici seulement pour distinguer ces deux differens embarquemens, que plusieurs confondent ensemble.

Notre Missionnaire donc après être arrivé à Mexique, & s'y être rafraîchi quelque tems, fut obligé d'aller en une

maiſon de campagne, que les Jacobins ont près de cette Capitale, pour y faire une eſpece de Noviciat pendant une année, pour ſe rendre avec ſes confreres, plus capable de cet emploi, avant que d'aller à Acapulco port de la Mer du Sud, où l'on s'embarque pour Manille Capitale des Philippines.

Là il goûta ſi bien les douceurs de la vie Monaſtique de la Nouvelle Eſpagne, & y fut tellement rebuté des Philippines par le recit qu'on lui en fit, qu'il reſolut avec deux de ſes confreres de prendre une autre route par terre pour aller en une Miſſion moins perilleuſe.

Avant que de partir de Mexique, il fait la deſcription ancienne & moderne de cette Capitale & des environs, des mœurs des Peuples qui y habitent, tant Européens, que Crioles, naturels du païs, Mulatres & Eſclaves Negres, de leurs divers interêts, de leur Gouvernement Eccleſiaſtique & Politique, de leur Commerce, & generalement de tout ce qui lui ſembla digne d'obſervations, tant dedans que dehors cette grande Ville, ſi celebre autrefois, & même encore aujourd'hui par ſes richeſſes, par ſa grandeur, & par ſa ſituation extraordinaire.

Ce

Ce qui fera le sujet de la premiere partie.

La description qu'il fait ensuite des lieux les plus remarquables des environs de la Ville de Mexique & de plusieurs Provinces qu'il parcourt depuis son depart de cette Ville jusques à Guatimala n'est pas moins curieuse, observant tout ce qu'il y apprend digne de remarque. Ce qui sera la matiere de la seconde Partie.

Il continuë par la Description du Gouvernement, de la Grandeur & des Richesses de la Ville de Guatimala, du Païs, & des Villes qui en dependent, & des diverses avantures qu'il y eut.

Il y apprit les Langues de divers Peuples, ce qui ne lui servit pas seulement à les catéchiser & instruire, mais à s'informer aussi de beaucoup de particularitez, dont il n'auroit pû sans cela nous donner la connoissance.

La fonction de Curé qu'il fit en plusieurs Parroisses de grande étenduë, lui fit connoître à fond le cœur de ces pauvres peuples; & il pénétra par ce moyen leur secrets les plus cachez pendant dix ou ou douze ans qu'il leur servit de Pasteur.

Le Recit de ce qu'il a vû de remarquable pendant tant d'années, la description Geographique du Païs, le Commerce qui

s'y fait, avec l'Hiſtoire du Chocolate, de ſes differens apprêts, & de diverſes autres boiſſons, feront la matiere de la troiſiéme Partie.

La quatriéme comprendra ſon Voyage, depuis la Ville de Petapa, juſques à celle de Grenade capitale de Nicaragua.

Son premier embarquement ſur la Mer du Nord pour Porto bello, ſa priſe par un Eſclave qui avoit abandonné les Eſpagnols, & commandoit un Navire en courſe pour les Hollandois, ſon debarquement après qu'on lui eut pillé ce qu'il avoit, ſon Voyage par terre juſques au Port de Salinas ſur la Mer du Sud, ſes diverſes avantures ſur cette Mer juſques à Panama, qu'il décrit très-particuliérement, ſon retour à Porto bello, dont il fait auſſi une très-curieuſe deſcription, auſſi-bien que de ce qui ſe paſſe à l'arrivée & au départ des Gallions, & de la plus celebre Foire du monde qui s'y tient pendant leur ſejour.

Son embarquement ſur les Gallions pour Carthagene, dont il fait encore la deſcription, comme de la Havane, ſon retour en Eſpagne, & de là en Angleterre, termineront cette derniere Partie.

Mais bien que Thomas Gage nous ait décrit

décrit ce païs-là tel qu'il eſt aujourd'hui, & nous ait donné ſur ce ſujet tout ce qu'on peut ſouhaiter d'un voyageur exact & habile, notre Nation auroit été privée de la connoiſſance de tant de choſes curieuſes qu'il nous apprend, ſans le ſoin qu'a pris Monſeigneur Colbert, parmi tant d'autres dont il s'acquite ſi dignement, d'en faire ordonner la traduction par Monſieur de Carcavi à Monſieur de Beaulieu Hues Oneil.

Il a jugé à propos d'en changer le titre, en quoi il a crû ne manquer point à la fidelité d'un traducteur, non plus qu'en retranchant du corps de l'Ouvrage, des digreſſions qui ne convenoient pas aſſez au principal deſſein de l'Auteur.

Il n'a pas ſuivi auſſi ſa diviſion de Chapitres, qu'il a jugé à propos d'accourcir pour le ſoulagement du Lecteur, & pour rendre la Table plus inſtructive.

TABLE

TABLE

DES CHAPITRES

Qui sont contenus en la premiere Partie.

CHAPITRE I.

Comment & en quelles Provinces des Indes Orientales & Occidentales qui appartiennent à la Couronne de Castille, l'on envoye des Missions de Religieux; & particulierement de celle qui y fut envoyée en l'année 1625. pag. 1

CHAP. II. *Engagement de l'Auteur pour les Philippines, & ce qui se passa jusques à son départ de Cadis pour la Nouvelle-Espagne.* p. 13

CHAP. III. *Du depart de la Flotte des Indes, de Cadis l'an 1625. & des choses les plus memorables, arrivées durant ce voyage.* page 23.

CHAP. IV. *Des Isles que nous découvrîmes, & les choses qui nous y arriverent.* p. 32

CHAP. V. *Histoire remarquable d'un Mulatre Chrétien né en Espagne, & rencontré par hazard à Guardaloupe par des Jesuites.* page 36

CHA-

CHAP. VI. *La suite de notre Voyage à Saint Jean de Ulhua, autrement la Vera-Cruz, & comme nous y debarquâmes.* p. 46

CHAP. VII. *Comme nous débarquâmes à la Vera-Cruz autrement Saint Jean de Ulhua, & la reception qui nous y fut faite.* p. 56

CHAP. VIII. *Description du port & de la Ville de Saint Jean de Ulhua, & d'un tremblement de terre & autres choses qui arriverent à l'Auteur jusques à son depart de cette Ville pour aller à Mexique.* p. 63

CHAP. IX. *Du voyage que nous fimes depuis Saint Jean de Ulhua jusques à Mexique, & des bourgs & principaux villages qui se trouvent sur le chemin.* p. 68

CHAP. X. *Arrivée de l'Auteur à Segura de la Frontera Ville bâtie par Cortez, avec sa description, & l'origine de sa construction.* page 81

CHAP. XI. *Description de la grande Ville de Tlaxcallan & de son territoire.* p. 87

CHAP. XII. *La suite de notre voyage de Tlaxcallan à Mexique par la Ville des Anges & Guacocinge.* p. 95

CHAP. XIII. *Où l'Auteur en continuant la description de ce qu'il voit de remarquable en ce voyage, prend occasion de rapporter diverses circonstances curieuses de la conquête de ces païs-là par les Espagnols.* page 102

CHAP. XIV. *Description de la grande & fameuse*

meuſe ville de Mexique, comme elle étoit au tems paſſé, comme elle eſt à preſent, & particulierement de l'état où elle étoit en l'année 1625. p. 117

CHAP. XV. *Deſcription du Lac de Mexique, & des differentes eaux dont il eſt compoſé, avec des circonſtances remarquables ſur ce ſujet.* p. 123

CHAG. XVI. *Deſcription du Palais de Montezuma, de ſes armes, de ſes meubles, de ſes femmes, de ſes officiers, de leurs differentes fonctions, des diverſes eſpeces d'animaux qui y étoient nourris, de ſes jardins, de ſon Arcenal, & autres particularitez.* p. 128

CHAP. XVII. *De l'étymologie & antiquitez de Mexique, & de l'origine de ſes Fondateurs, avec un abregé chronologique de ſes Rois juſques à Montezuma.* p. 139

CHAP. XVIII. *Abregé hiſtorique de la priſe de Mexique par les Eſpagnols.* p. 142

CHAP. XIX. *Deſcription de l'Etat de Montezuma, de ſes Palais, du Temple, & du Marché, lorſque les Eſpagnols s'en rendirent les maîtres.* p. 152

CHAG. XX. *Deſcription d'un Temple, & des richeſſes admirables & ſurprenantes que l'on y voit.* p. 165

CHAP. XXI. *Du partage que fit Cortez entre les Conquerans des Principaux Palais & quartiers de la ville de Mexique & ce*

qu'il destina pour l'Hôtel de ville, les Eglises, & autres édifices publics; avec l'état present de cette grande Ville & des environs. p. 170

CHAP. XXII. *Des fruits qui se mangent ordinairement à Mexique, & qui croissent aux environs de cette ville.* p. 195

CHAP. XXIII. *De l'Etat Ecclesiastique, Politique, & Militaire de Mexique.* p. 200.

CHAP. XXIV. *Histoire memorable d'un different arrivé entre l'Archevêque & le Vice-Roi & du soulevement qu'il causa à Mexique en* 1624. p. 203

CHAP. XXV. *Continuation de l'Histoire du different d'entre l'Archevêque & le Vice-Roi, & de ses differens effets.* p. 209

Fin de la Table de la premiere partie.

TABLE

DES CHAPITRES

Qui sont contenus en la seconde Partie.

CHAPITRE I.

Description des Provinces du nouveau monde ou de l'Amerique & des lieux les plus remarquables qui sont autour de la ville de Mexique. p. 223

CHAP. II. *Des mœurs & coûtumes des peuples de Mechoacan, de leurs ceremonies, de l'enterrement de leurs Rois, & des sacrifices qui s'y faisoient.* p. 236

CHAP. III. *Suite de la description des Provinces qui dépendent de Mexique, & de leurs principales Villes, avec les conjectures de l'Auteur sur l'origine de leurs peuples.* p. 243

CHAP. IV. *L'Auteur ayant promis de donner une description succinte & generale de tout ce que les Espagnols possedent au Nouveau-monde, continuë dans ce chapitre à decrire la Peruviane, ou ce qui leur appartient en la partie Meridionale de l'Amerique.* p. 253

CHAP. V. *Description Géographique des Isles qui*

qui appartiennent aux Espagnols en l'Amerique, & particulierement de la Marguerite, & de la pêche des perles qui s'y fait; avec un état de leurs principales fortereſſes, & des ports les plus conſiderables qui y ſont. p. 268

CHAP. VI. *Départ de l'Auteur de la ville de Mexique pour aller à Chiapa qui eſt plus au Midi, avec la deſcription des lieux les plus remarquables qui ſont ſur le chemin.* page 281

CHAP. VII. *L'Auteur part enfin de Mexique avec un Religieux de ſon ordre pour aller en la Province de Guatimala, & fait une deſcription exacte de ce qu'il vit digne de remarque ſur cette route, & de la maniere dont il fut accueïlli par les Indiens aux lieux par où il paſſa juſques à la ville de Guaxaca à ſoixante lieuës de Mexique.* page 291.

CHAP. VIII. *Deſcription de la ville & Evêché de Guaxaca.* p. 297

CHAP. IX. *Départ de l'Auteur pour aller à la ville de Chiapa à cent lieuës de celle de Guaxaca; l'avantage qu'ont les Religieux qui voyagent ſur cette route, dont la deſcription eſt pleine de diverſes choſes ſingulieres.* p. 303

CHAP. X. *Arrivée de l'Auteur à Tapanatepeque, ſa deſcription, la reſolution qu'il prit avec ſon compagnon de prendre leur chemin*

chemin par les montagnes Quelenes les plus hautes de toute la Nouvelle-Espagne, avec le recit des dangers qu'ils y coururent d'être precipitez & d'y mourir de faim, par des tempêtes qui y surviennent de tems en tems. p. 317

CHAP. XI. *Arrivée de l'Auteur à Chiapa des Indieens, où il rencontre le frere Boralho Religieux de son ordre qui étoit parti de Mexique avant lui dans le même dessein d'éviter la mission des Philippines, & de ce qu'il y apprit de lui, & de ce qui se passa entr'eux & le Superieur des Jacobins de Chiapa, & de l'accueil qu'il leur fit.* page 328

CHAP. XII. *L'Auteur part de la petite ville de Saint-Christophle avec son compagnon, après qu'ils eurent perdu leur liberté qu'ils avoient joüée au trictrac contre des boëtes de Chocolate avec le Superieur du Couvent des Jacobins.* p. 339

CHAP. XIII. *Reception que firent à l'Auteur les Indiens de Chiapa & le Superieur des Jacobins, & de quelle maniere il satisfit à ce qu'il avoit perdu au trictrac le jour d'auparavant.* p. 343

CHAP. XIV. *Description de la Province de Chiapa, & des villes & principaux bourgs qui en dépendent.* p. 354

CHAP. XV. *Conference d'un Gentil-homme Criole*

Criole avec l'Auteur. p. 361

CHAP. XVI. *De l'état Eccleſiaſtique de Chiapa, de l'étenduë de l'Evêché, & de ce qui arriva à un Evêque pour avoir voulu remedier à l'abus de l'uſage du chocolate par les femmes dans l'Egliſe pendant la meſſe, qui le firent empoiſonner dans du chocolate.* page 364

CHAP. XVII. *Deſcription de la ville de Chiapa des Indiens, & de leurs inclinations, de leur commerce, & de leurs occupations ordinaires.* p. 371

CHAP. XVIII. *Deſcription de la Province des Zoques contiguë à celle de Chiapa, ſes richeſſes, ſon commerce, & les avantages qu'elle a ſur ſes voiſins pour le trafic & le tranſport de ſes marchandiſes.* p. 376

CHAP. XIX. *Du Chocolate & de l'Atolle qui ſont les deux breuvages dont on ſe ſert ordinairement dans les Indes, & des diverſes façons de les appréter, avec les qualitez des ingrediens qui entrent en leur compoſition.* p. 381

CHAP. XX. *L'Auteur part de la Ville de Chiapa pour aller à Guatimala, & fait la deſcription des lieux principaux qui ſont ſur le chemin.* p. 400

CHAP. XXI. *Avanture perilleuſe de l'Auteur, qui le fait paſſer malgré lui pour un Saint parmi les Indiens, pour s'en être heureuſement*

reuſement échappé. p. 417
CHAP. XXII. *L'Auteur continuë ſa route & ſes remarques, & de la maniere obligeante dont il étoit reçû, regalé, & ſervi des Indiens par tout où il arrivoit.* p. 424

Fin de la Table de la ſeconde Partie.

L'AMERIQUE
SEPTENTRIONALE
Par N. SANSON.
d'Ableville Géographe
du Roi.
OCEAN
SEPT
MER
Bearefort
Islan de Isle
Cercle du Pole Arctique
Belles:
ted
Schalhod
Premier Me: ridien
I. Bri: tanniques
Baffins B.
Gronelande
Nouveau
TERRES
ARCTI: QUES
Danemarcq
Nort Walles
Detroit de Hudson
P. Munck
MER SCHRIS
TIANE
P. Nelson
Sout Walles
GOLFE DE HUDSON
Estotilande ou
Terre de Laborador
NADA
Cap Farwel
MER GLA: CIALE
CANADA
NOUVELLE FRANCE
MER DE CANADA ou DE LA NOUVELLE DE FRANCE
Brest
G. de S. Laurens
Ter: re Neuve
Le Grand Banc
Corre
I. Cores
Saquenay
Tadousac
Quebec
Lac Superieur
Lac de Puans
Richelieu
M. Royal
Hurons
P. Royal
Aca: die
Nouvelle An: gleterre
Plymue
N. Am: sterdam
N. Pays Bas
Virginie
Chesapeack
Pomejoc
les Isles Bermudes
MER DE MEXIQUE ou
Isles Lu: cayes
LA NOUVELLE
Septentrion
Orient
Occident
Midi
Cercle Tropicque du Cancre
TERRE DE IESSO
C. Blanc
C. Mendocino
C. de Pinos
MER DE CALIFORNIE
Californie Isle
MER VERMEIO
NOUVEAU MEXIQUE
MEXICANE
Les Apaches
Nouveau Mexique
S.ta Fé
Nouvelle
Socorre
Grenade
R. de Nort
Quivira
Capachi
Apalachi
Floride
Cinaloa
Passaguates
Chichimeques
N. Biscaya
Zacatecas
Panus
Panuco
B. du S.t Esprit
Golfe de Mexique
S.t Augustins
Canal de Bahama
DE
les Martyrs
C. S. Lucas
Barama R.
Compostelle
Chiametan
C. de Corrientes
Purification
Mexico
Angelos
Tlascala
Merida
Iucatan
C. de Cotocho
la Havane
Cuba
ISLES ANTILLES
Tortugue
S. Iago
Iamaique
Espagnole
Seville
S. Domingue
Boriquen
Barlovento
Truxillo
Chiapa
Verapax
Honduras
Valladolid
Nicaragua
Guatimala
S. Iago de Guatimala
Leon
Costarica
Carthago
Panama
Cartagene
S. Marte
Venezuela
Caribes
la Guadalupe
la Martinique
la Margarite
la Barboude
Grenada
Tabac
Trinité
MER DE NORT
NORT ET DU BRESIL
Isles
MER DE SUD
MER DE NOUVEAU MEXIQUE ou
AMERIQUE MERIDIONALE
Caribane
220 230 240 250 260 270 280 290 300 310 320 330 340 350 360
70 60 50 40 30 20 10

NOUVELLE RELATION DES INDES OCCIDENTALES.

Des Missions des Religieux aux Indes.

CHAPITRE I.

Comment & en quelles Provinces des Indes Orientales & Occidentales qui appartiennent à la Couronne de Castille, l'on envoye des Missions de Religieux; & particulierement de celle qui y fut envoyée en l'année 1625.

COMME tous les Royaumes de l'Amérique conquis par les Rois d'Espagne, sont divisez en divers Gouvernemens pour le temporel, ils sont aussi partagez pour le spirituel en plusieurs Jurisdictions sous le nom de Provinces qui appartiennent à divers Ordres de Religieux & à leurs Provinciaux; lesquels quoique si fort éloignez de l'Europe, vivent tous néanmoins sous la dé-

pendance & subordination de la Cour de Rome ; & sont obligez étroitement d'y envoyer une Relation exacte de toutes les choses les plus remarquables qui arrivent en ces païs-là, & une liste du nombre des Prédicateurs dont chaque Province a besoin, afin qu'on y envoye un secours suffisant d'Ecclésiastiques pour travailler à la conversion de ces pauvres peupies ; ce qui se fait en la maniere suivante.

Chacun de ces Ordres de Religieux fait élection de six ans en six ans, d'un Gouverneur principal, qu'ils appellent Général, sur tous ceux de la même Profession : & il n'y a que les Jesuites & les Jacobins dont le Général l'est jusques à sa mort, si ce n'est qu'il soit honoré d'un chapeau de Cardinal, & par ce moyen élevé dans un degré plus éminent.

Les Religieux qui sont sujets à ce Général, & qui sont dispersez dans l'Italie, dans l'Allemagne, la France, la Flandre, l'Espagne, les Indes Orientales & Occidentales, sont partagez en diverses Provinces.

Comme en Espagne il y a la Province d'Andalousie, celles de la nouvelle & vieille Castille, celles de Valence, d'Arragon, de Murcie, & de Catalogne.

De même en l'Amérique il y a les Provinces de Mexique, de Méchoacan, de Guaxaca, de Chiapa, & Guatimala, de Comayagua, de Nicaragua, & autres semblables.

Chacune de ces Provinces a un Chef particulier,

ticulier, qu'on appelle Provincial, qui eſt élû par les Principaux de ſa Province tous les trois ans, dans une aſſemblée qu'ils appellent le Chapitre Provincial, comme ils appellent la précédente le Chapitre général.

Le Chapitre général ſe tient ordinairement en quelqu'une des principales villes d'Italie, de France, ou d'Eſpagne.

Quand on tient le Chapitre Provincial, on élit du conſentement de tous ceux qui s'y trouvent, un Procureur, un définiteur, qui doit ſe trouver au nom de toute la Province à la prochaine élection du Général; & y demander les choſes qui lui ſont ordonnées, & répréſenter l'état de la Province de laquelle il eſt envoyé.

En cette maniére l'on envoye des Procureurs des Indes Occidentales, qui ſont ordinairement les meilleures priſes que faſſent les Navires Hollandois, parce qu'ils emportent avec eux de grandes richeſſes, pour faire des préſens aux Généraux, au Pape, aux Cardinaux & aux Grands Seigneurs d'Eſpagne, pour en obtenir plus facilement ce qu'ils ont à leur demander.

Entr'autres choſes leur charge eſt de répréſenter le grand manque d'ouvriers qu'il y a en cette abondante & fertile moiſſon des Indes (quoique toutes les Provinces ne demandent pas des Prédicateurs d'Eſpagne, comme je montrerai ci-aprés) & de demander trente ou quarante jeunes Prêtres,

qui puiſſent apprendre les diverſes langues qui ſe parlent aux Indes, & ſuccéder aux anciens.

L'Ordre de la Province ayant été lû devant le Général, ou devant ſon Chapitre, l'on octroye à ce Procureur des lettres patentes de la part du Général, qui le nomme ſon Vicaire général pour une telle Province, répréſentant ſa capacité, les bonnes qualitez dont il eſt pourvû, les peines qu'il a priſes en cette nouvelle Egliſe des Indes; & comme on l'a jugé digne de conduire en ces lieux-là, une Miſſion de ces Eccléſiaſtiques qui ſe ſont offerts volontairement pour y aller avancer la propagation du Chriſtianiſme parmi les Barbares.

Alors ce Religieux venu des Indes ſe trouvant muni de ces recommandations, va préſenter ces lettres au Pape. Enſuite dequoi Sa Sainteté lui fait expédier une Bulle, par laquelle en qualité de Commiſſaire Apoſtolique il a pouvoir d'aller dans tous les Couvens de ſon Ordre qui ſont en Eſpagne, pour y choiſir les trente ou quarante jeunes Prédicateurs dont il a beſoin, qui dès le prémier jour qu'ils ſont engagez, pour leur donner meilleur courage, ſont en vertu de l'autorité du Pape, qui a été donnée à ce Commiſſaire, abſous de la coulpe & de la peine dûë à leurs péchez, par une Indulgence pléniére, & ceux qui lui forment quelque obſtacle ou empêchement; ou à ceux qui [illegible] ainſi engagez,

gez, ſont déclarez avoir encouru la peine de l'Anathême, dont ils ne peuvent recevoir l'abſolution que de ce Commiſſaire, ou de Sa Sainteté même.

Or dans tous les États qui appartiennent au Roi d'Eſpagne en l'Amérique, il y a deux ſortes d'habitans Eſpagnols, qui ſont plus oppoſez les uns aux autres, que ne ſont dans l'Europe les Eſpagnols aux François.

Sçavoir ceux qui ſont nez en Eſpagne, & qui vont demeurer en ces païs-là; & ceux qui y ſont nez de pere & mere Eſpagnols, & que les Eſpagnols naturels appellent Crioles pour les diſtinguer d'avec eux, voulant ſignifier par ce mot ceux qui ſont nez en ce païs-là.

Cette haine eſt ſi grande, que j'oſe dire qu'il n'y a rien qui puiſſe contribuer davantage à la conquête de l'Amérique, que cette diviſion; & il eſt aiſé de les gagner & de les porter à ſe joindre contre leurs ennemis, pour ſe délivrer de l'Eſclavage auquel ils ont été réduits, de la maniére rigoureuſe dont on les traite, & de la paſſion avec laquelle on leur rend la Juſtice, ceux qui viennent d'Eſpagne étant toûjours favoriſez à leur préjudice.

Cela eſt ſi fâcheux & ſi rude à ſouffrir aux pauvres Crioles, que je leur ai ſouvent ouï dire, qu'ils aimeroient mieux être ſujets à quelque Prince que ce fût, qu'aux Eſpagnols, pourvû qu'ils puſſent avoir la liberté de

l'exercice de leur Religion ; & d'autres qui ſouhaitoient que les Hollandois ſe fuſſent arrêtez à Truxille, quand ils la prirent, & qu'ils fuſſent entrez dans le païs, où ils avoient été bien reçûs ; & que la religion dont ils joüiſſoient ſous un ſi rude eſclavage, ne leur étoit aucunement agréable, & ne leur donnoit aucune conſolation.

Ce fut cette animoſité mortelle entre ces deux ſortes d'Eſpagnols, qui fit que les Crioles ſe joignirent ſi facilement contre le Marquis de Gelves Vice-Roi de Mexique, lors de la mutinerie qui arriva en cette ville, & qu'ils s'attacherent à Dom Alfonſe de Zerna, leur Archevêque qui donna la fuite au Vice-Roi ; & ils auroient ruiné le Gouvernement d'Eſpagne, ſi quelques Prêtres ne les en euſſent diſſuadez ; mais je parlerai de ceci plus amplement ci-après.

La cauſe de cette haine mortelle procéde de la jalouſie que les Eſpagnols ont toûjours euë contre ces Crioles, craignant qu'ils ne veüillent ſécoüer le joug, & ne plus reconnoître le Gouverneur d'Eſpagne, qui les prive de toutes les Charges, & de tous les Emplois de l'État.

Il eſt inoüi qu'on ait vû aucun d'entr'eux, qui ait été Vice-Roi de Mexique, ou du Pérou ; ou Préſident de Guatimala, de Sainte-Foy ou de Saint-Domingue ; ou Gouverneur de Jucatan, de Carthagêne, & de la Havane ; ou Alcade Major de Soconuſco, de Chiatta,

Chiatta, de Saint-Sauveur, & pourvû de ſemblables Charges d'importance.

Même celles des Chancelleries, comme de Saint-Domingue, de Mexique, de Guatimala, de Lima, & autres, où il y a ordinairement ſix Conſeillers, qu'on appelle Auditeurs, & un Procureur Fiſcal, ne ſe donnent jamais aux Crioles, quoiqu'il y en ait encore parmi eux qui deſcendent des principaux Conquérans.

Comme en Lima & au Pérou les Pizarres, en Mexique & Guaxaca, la maiſon du Marquis de la Vallé, ou les ſucceſſeurs de Ferdinand Cortez, quelques autres de la maiſon de Giron, de celle d'Alvarado, ou de celle des Guſmans; & finalement des principales maiſons d'Eſpagne, ſans qu'il y en ait aucun qui ſoit avancé dans les Dignitez ou Charges publiques.

Et non ſeulement ils ſont privez des Offices; mais les Eſpagnols naturels leur font des affronts tous les jours, comme à des gens incapables de gouverner les autres; & qui ſont à demi Indiens, c'eſt-à-dire, à demi Barbares.

Ce mépris général s'eſt auſſi répandu dans l'Egliſe, où l'on ne voit preſque jamais qu'un Prêtre Criole ſoit pourvû d'un Evêché ou d'un Canonicat dans une Egliſe Cathédrale, où l'on n'admet que ceux qui viennent d'Eſpagne.

De même dans les Ordres de Religieux du-

rant plusieurs années, ils ont fait tout ce qu'ils ont pû pour abaisser & supprimer tous ceux d'entre les Crioles qui avoient été reçûs en chaque Ordre, de peur qu'ils ne surmontassent en nombre ceux qui venoient d'Espagne.

Quoiqu'ils aient été obligez d'en recevoir quelques-uns d'entre les naturels; néanmoins toûjours les Provinciaux, les Prieurs & tous les Supérieurs ont été Espagnols, nez en Espagne; si ce n'est depuis peu d'années que quelques Provinces ayant eû le dessus sur les Espagnols, ont tellement rempli leurs Couvens de Crioles, qu'ils ont absolument refusé d'y recevoir les Missions d'Espagnols qu'on avoit accoûtumé de leur envoyer, & que jusques à présent l'on envoye aux autres.

Dans la Province de Mexique il y a des Jacobins, des Cordeliers, des Augustins, des Carmes, des Peres de la Mercy, & des Jesuites, entre lesquels il n'y a aujourd'hui que les Jesuites & les Carmes qui l'emportent au dessus des Crioles, en faisant venir d'Espagne tous les ans deux ou trois Missions de Religieux de leurs Ordres.

La derniere Mission qui fut envoyée aux Religieux de la Mercy, fut en l'année 1625. où il se trouva une si grande division entre ceux de cette Mission, & les Crioles, que lors de la prochaine Election de leur Provincial dans le Couvent de Mexique, ils en vinrent aux coûteaux les uns contre les autres, &

& étoient sur le point de s'entretuer, si le Vice-Roi ne se fût rendu au Couvent pour les appaiser.

Néanmoins à la fin les naturels l'emporterent par la pluralité des voix; & jusques à présent ils se sont exemptez des Missions de par deçà, alleguant qu'ils ont assez de Religieux en leurs Couvens, & n'ont pas besoin qu'on leur en envoye aucuns d'Espagne, se soûmettant au Pape, aussi-bien que les autres, & lui faisant d'aussi grands présens que les Espagnols ayent jamais fait.

En la Province de Guaxaca on n'y reçoit aucuns Missionnaires d'Espagne; mais il est vrai qu'il n'y a pas long-tems que parmi ceux de l'Ordre de Saint Dominique, les Espagnols ont été surmontez par le parti des Crioles, & qu'ils plaident encore à Rome pour avoir des Religieux d'Espagne, alleguant que l'honneur de la Religion a beaucoup diminué depuis que l'on n'y a pas voulu recevoir l'assistance de leurs Confreres d'Europe.

Dans la Province de Guatimala, qui est d'une grande étenduë, & comprend Guatimala, Chippa, les Zoques, partie de Tabasco, les Zeldales, le Sacapula, la Vera Paz, toute la Côte qui regarde la Mer du Sud, Suchutepek, & Soconusco, Comayagua, Honduras, San-Salvador, & Nicaragua, il y a les Ordres qui suivent: sçavoir, ceux de Saint-Dominique & de Saint François; les

Auguſtins qui dépendent de Méxique, n'ayant qu'un pauvre Couvent à Guatimala ; les Jéſuites qui dépendent auſſi de Mexique, & les Religieux de la Mercy.

Mais entre tous ceux-là, les Jacobins, les Cordeliers, & les Peres de la Mercy, ſont ſeuls à qui appartient le droit de prêcher, & d'avoir des Cures & des Egliſes Paroiſſiales.

Dans toute la Province ces trois Ordres ont toûjours tenu le parti des Crioles fort abaiſſé, & n'ont jamais permis qu'aucun d'eux fût élû Provincial, faiſant venir d'Eſpagne du moins de deux en deux ans, des Religieux de leurs Ordres, pour ſoûtenir leur faction contre celle des Crioles.

Les Provinces du Pérou qui ſont beaucoup plus éloignées d'Eſpagne, & plus difficiles à y aborder par mer, que celles dont nous avons parlé, n'en reçoivent aucunes Miſſions ; mais on leur en envoye des Provinces voiſines, & il y a de toutes ſortes de Religieux comme ailleurs, dont les plus puiſſans ſont les Jacobins ; mais tous tant qu'ils ſont, nonobſtant leur vœu de pauvreté, y abondent en richeſſes, en liberté, & en delices.

Dans le Royaume de la Nouvelle Grenade, de Carthagêne, de Santa Fé, Barinas, Popayan, & Gouvernement de Sainte Marthe, il y a des Jacobins, des Jéſuites, des Cordeliers, des Carmes, des Auguſtins, & des

des Peres de la Mercy, parmi lesquels les Jacobins, les Jésuites, & les Cordeliers, reçoivent encore jusques à présent des Missions d'Espagne.

Les Isles de Cuba, la Jamaïque, la Marguérite, & Portorico, sont toutes dépendantes du Provincial de saint-Domingue, & les Religieux qui y sont établis, sont tous de l'Ordre de saint-Dominique, de saint-François, ou des Jésuites qui reçoivent tous de tems en tems de nouvelles Missions d'Espagne.

Dans la Province de Jucatan, il n'y a que des Religieux de saint-François, qui sont puissamment riches, & soûtiennent vigoureusement la faction Espagnole, par le moyen des Missions qu'ils reçoivent de l'Europe.

La Province de Mechoacan qui appartient aux Religieux de Mexique, est aussi gouvernée de la même façon que celle-là.

En cette manière j'ai parcouru toute l'Amérique qui appartient à la Couronne de Castille, & fait voir quels sont les Religieux qui s'y sont établis.

Quant aux Indes Orientales & au Brésil, ils appartiennent à la Couronne de Portugal, parce que ce sont les Portugais qui les ont découvertes les prémiers, & dépendent aujourd'hui de Dom Jean Roi de Portugal.

Néanmoins les Isles Philippines sont su-

jettes au Roi d'Eſpagne ; & il y a des Jacobins, des Cordeliers, des Auguſtins, & des Jéſuites, qui ſe tiennent tous dans la ville de Manille capitale de ces Iſles, en attendant les Vaiſſeaux propres pour les paſſer au Japon, * où ils vont travailler à la converſion de ce Royaume-là.

Mais quoiqu'ils reçoivent parmi eux quelques-uns des Crioles, particuliérement de ceux qu'ils ont convertis à la Chine & au Japon ; néanmoins le plus grand nombre vient des Miſſionnaires Eſpagnols, que l'on y tranſporte plus fréquemment que dans les autres endroits de l'Amérique que j'ai nommez ci-deſſus.

Car premiérement on les envoye dans les Navires qui vont à la nouvelle Eſpagne, & après qu'ils ont demeuré deux ou trois ans dans la ville capitale de Mexique, on les envoye à Acapulco, qui eſt ſur la Mer du Sud, où on les embarque ſur de grands Gallions qui vont à Manille, & en reviennent tous les ans richement chargez de marchandiſes de la Chine, du Japon. & des Indes Orientales.

L'on tranſporte enſuite ces marchandiſes d'Acapulco, à la ville de Mexique, qui ſans comparaiſon

* *L'accès du Japon leur a été interdit depuis 26. ans par l'Empereur de cette Iſle qui ne le permet auj urd'hui qu'aux Hollandois à des conditions qui leur ſont fort honteuſes.*

comparaiſon en tire beaucoup plus de richeſſes qu'on ne lui en apporte par la Mer du Nord.

CHAPITRE II.

Engagement de l'Auteur pour les Philippines, & ce qui ſe paſſa juſqu'à ſon départ de Cadis pour la Nouvelle Eſpagne.

L'An 1625. comme je demeurois parmi ceux de l'Ordre de ſaint-Dominique en la ville de Xerez en l'Andalouſie, l'on envoya quatre Miſſions, l'une de l'Ordre de St François à Jucatan, l'autre de la Mercy au Mexique; & les deux autres qui étoient des Jacobins, & des Jéſuites, paſſerent aux Philippines.

Le Commiſſaire que le Pape avoit nommé pour faire cette Miſſion, s'appelloit Frere Mathieu de la Ville, à qui il avoit donné pouvoir d'enroller trente Religieux; & comme il en eut déja trouvé environ vingt quatre dans la Caſtille, & aux environs de Madrid, il les envoyoit les uns après les autres bien pourvûs d'argent à Cadis, pour y demeurer dans un logis qu'il avoit loüé pour lui & pour ceux de ſa ſuite, juſques au tems que la Flote devoit partir pour aller aux Indes.

Ce Commiſſaire nomma un autre Religieux qui s'appelloit Antoine Calvo, pour faire la viſite dans les Couvens de l'Andalouſie

ſie qui ſe trouvoient ſur ſa route, ſçavoir, dans ceux de Cordouë, de Seville, de St Lucar, & des Xerez, pour remplir le nombre des trente Miſſionnaires que portoit ſa Commiſſion.

Sur la fin de Mai il arriva à Xerez, amenant avec lui un autre Religieux, qui s'appelloit Antoine Melendez du College de Saint-Gregoire de Valladolid, que j'avois fréquenté long-tems auparavant, & avec qui j'avois lié une amitié très-particuliére.

Auſſi-tôt qu'il me vit, il en eut tant de joye, qu'il me pria d'aller ſouper ce ſoir-là dans ſa chambre, & comme il avoit quantité de patagons, il fit tout ce qu'il put pour me faire bonne chere.

Le bon vin de Xerez qui ne fut point épargné dans ce régale, éveilla tellement la chaleur de ſon zele, qu'il ne fit que parler de convertir les Japonois tout ce ſoir-là, & diſcourir de ces païs éloignez de ſix mille lieuës, qu'il n'avoit jamais vûs, comme s'il y eût demeuré toute ſa vie. Enfin je puis dire que Bacchus l'avoit metamorphoſé de Théologien en Orateur, & comme un ſecond Ciceron, luy avoit enſeigné toutes les parties de l'Eloquence. Il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit me perſuader de m'aſſocier avec lui en cette fonction Apoſtolique ; & entr'autres choſes il me répréſentoit, que nul n'étoit Prophete en ſon païs, & qu'il en falloit ſortir pour s'acquerir du bien & de la réputation.

Mais quand il vit que cette ſorte de Rethorique

rique ne me persuadoit pas assez pour suivre ses desseins, il voulut me gagner par d'autres considérations plus touchantes.

Il me representoit les Indes toutes pavées d'or & d'argent, que les pierres étoient des perles, des rubis, & des diamans, que les arbres y étoient chargez de grapes de noix muscades, les champs remplis de cannes de sucre, les soyes de la Chine si communes, que les voiles des Navires n'étoient que de tafetas ou de satin ; & enfin que c'étoit un païs où l'on trouvoit réellement tout ce que l'Histoire & la Fable avoient répréſenté des richesses de Cresus & de Midas.

Il me répréſenta ensuite les Philippines comme un Paradis terrestre, où l'abondance se trouvoit par tout, & où rien ne manquoit aux délices de la vie.

Et comme il s'imaginoit être déja dans ces lieux, il me décrivoit ses voyages dans ces Provinces, accompagné des Indiens avec des Trompettes & des hautbois, ses entrées dans les Villes, sur un chemin parsemé de fleurs, sous des Arcs de Triomphe, au bruit du carillon des cloches, & recevant les respectueuses soûmissions de tous les habitans.

Et comme l'homme est naturellement touché du desir d'apprendre ; il me répréſentoit encore la satisfaction que nous aurions en ces païs-là, de voir comme l'Or & l'Argent se forment dans les entrailles de la terre, comme le Poivre, les Muscades & les Girofles

Girofles viennent en leur saison, & que la Canelle n'est que l'écorce d'un arbre.

Que nous y verrions comme on tire le sucre des cannes pour en faire la castonnade, & en former des pains de sucre; l'étrange metamorphose de la Cochenille, d'un ver en la riche teinture d'écarlate, le changement de l'herbe du Tinta en Indigo, & enfin que sans peine & sans étude, nous y pourrions apprendre mille belles choses, capables non seulement de contenter notre curiosité, mais aussi d'augmenter nos connoissances, & perfectionner notre entendement.

Et quoique la liqueur de Xerez eût fourni toute cette belle éloquence, il ne laissoit pourtant pas de lui préferer son vin des Philippines qu'on recueille de ces grands arbres de Cocos, dont les Historiens nous disent tant de merveilles, & souhaitoit d'y être déja, pour en boire en ma compagnie, à la santé de tous nos amis.

Apres que nous eûmes soupé, Melendez voulut sçavoir quelle inclination j'avois pour son voyage, & fit serment qu'il n'auroit jamais de repos que je ne lui eusse promis de l'y accompagner; pour m'y obliger davantage, il m'offrit une demi-douzaine de Pistoles, m'assûrant que je ne manquerois de rien, & que le lendemain matin, Calvo me fourniroit dequoi acheter toutes les choses qui me seroient necessaires durant ce long voyage.

Je

Je lui fis réponſe, qu'une reſolution trop prompte n'apportoit ſouvent que du repentir & de la triſteſſe, & que j'y penſerois toute la nuit, & que je ferois beaucoup de choſes pour l'amour de lui ; mais que ſi je prenois reſolution d'y aller, je voulois y emmener auſſi un de mes amis, qui étoit un Religieux Irlandois nommé Frére Thomas de Léon.

Sur cela je pris congé de Melendez, & me retirai dans ma chambre, où je ne trouvai plus le repos que j'avois accoûtumé ; non que j'euſſe été touché par ſon diſcours ; mais bien plus par la penſée qui me vint, que j'avois trouvé l'occaſion propre de m'eloigner de la vûë de mes parens, & de me dérober à leur connoiſſance.

Car j'avois reçû depuis peu une lettre de mon pere, qui m'écrivoit dans une extréme colere, que tous mes parens étoient fâchez contre moi, & lui plus qu'eux tous, de ce qu'ayant tant dépenſé pour me faire étudier, je n'avois pas ſeulement refuſé d'entrer dans la Société des Jéſuites, comme il eſperoit, mais qu'en toutes choſes, j'avois témoigné une averſion mortelle contr'eux, & qu'il auroit mieux aimé que j'euſſe été un ſimple ſoüillon de cuiſine dans le Collége des Jéſuites, que de me voir Général de tout l'Ordre de Saint-Dominique ; que je ne devois jamais penſer d'être bien venu aupres de tous mes freres, ni auprès de lui ; que je ne devois plus eſperer

de

de le revoir, quand même je tournerois en Angleterre; que si j'y venois, il susciteroit les Jésuites que j'avois abandonnez, à me faire chasser de mon païs; & qu'avec le consentement de mon frere aîné, qui est à présent Gouverneur d'Oxford, il vendroit l'Hôtel de Hailing, & me priveroit de tout ce que je pouvois prétendre sur son bien.

Le dessein que j'avois d'achever mes études s'opposoit au déplaisir que m'avoit causé cette lettre; j'aurois bien souhaité de pouvoir retourner en Angleterre, demeurer encore quelque tems en Espagne pour y perfectionner mes études; mais je considerois aussi qu'apres qu'elles seroient achevées, les Jacobins avec un Mandement du Pape, m'envoyeroient aussi-tôt en mon païs en qualité de Missionnaire.

Toutes les suites de la colere de mon pere, & de la furie de mon frere le Colonel, se présentoient aussi devant moi, & tout ce que la haine & l'adresse des Jésuites leurs amis pouvoient inventer pour me faire chasser d'Angleterre.

Je rappellai aussi tout ce que Melendez m'avoit dit, des moyens de m'acquerir la connoissance des choses naturelles, par la vûë des richesses de l'Amérique, & des beautez de l'Asie, & me perfectionner dans les choses spirituelles par la contemplation de cette Nouvelle Eglise, & la conversation de ses Fondateurs.

Ayant

Ayant donc passé toute la nuit dans ces inquiétudes, & ces combats; je me résolus enfin à voir l'Amérique, & à y demeurer jusques à la mort de mon pere, & que j'eusse gagné dequoi recompenser la portion héréditaire, dont mon pere m'avoit privé en faveur des Jésuites.

Avec cette resolution je fus trouver Antoine Melendez, & lui ayant témoigné le dessein que j'avois fait de le suivre en son long voyage; je suis assûré qu'il en reçut autant de contentement pour le moins, que si je lui eusse rendu un pareil souper à celuy qu'il m'avoit donné; mais qui fut encore bien augmenté à dîner, quand je présentai mon ami Irlandois Thomas de Léon, pour être de notre compagnie.

Après le dîner nous fûmes présentez au Superieur Calvo, qui nous embrassa avec beaucoup de tendresse, & nous promit toute sorte d'amitié durant le voyage.

Il nous lut un grand mémoire de tout ce qu'il avoit acheté pour nous nourrir quand nous serions sur mer; tant de poissons & de viandes, tant de brebis, de pourceaux salez, de jambons, de poules, de barrils de biscuit blanc, de *jarres* de vin de Casalla, de barrils de ris, de figues, d'olives, de capres, de raisins, de citrons, d'orenges douces & aigres, de grenades, de dragées, de conserves, de marmelades, & de toutes sortes de confitures de Portugal.

Il

Il nous fit eſperer qu'il nous feroit recevoir Maîtres és Arts, & Docteurs en Théologie à Manille, & puis ouvrant ſa bourſe, il nous donna dequoi faire notre dépenſe ce jour là dans Xerez, & acheter ce que nous voulions pour tranſporter avec nous à Cadis, outre ce qui étoit néceſſaire pour les frais du voyage; & enfin étendant ſes deux mains, il nous donna la benediction de Sa Sainteté, afin qu'il ne nous arrivât aucun malheur par le chemin.

Les principaux Religieux de nos amis de Xerez firent tout ce qu'ils pûrent pour nous décourager; mais la liberté dont nous avions joüi ce jour-là en la compagnie de Melendez, bannit toute la triſteſſe que nous pouvoit donner un ſi prompt départ.

Calvo craignant que l'attache pour quelques Religieuſes, qui d'ordinaire a beaucoup de pouvoir ſur les Religieux Eſpagnols, ne retardât notre voyage, nous conſeilla adroitement de partir de Xerez le lendemain matin; ce que nous fîmes en la compagnie de Melendez, & d'un autre Religieux Eſpagnol de cette ville-là, laiſſant nos coffres & nos livres à Calvo, afin qu'il eût ſoin de les envoyer après nous à Cadis. Ce jour-là nous pourſuivîmes notre voyage vers le Port de ſainte Marie, montez comme des Cavaliers Eſpagnols ſur nos petites bouriques, laiſſant ſur notre route le ſomptueux Couvent des Chartreux, & la Riviere de Guadalethé, l'ancien fleuve d'Oubly des Poëtes, où nous mangeâmes des fruits de

ces

ces champs Elizées, & bûmes de l'eau des ruisseaux cristallins du Guadalethé, pour chasser à perpetuité la memoire des aimables objets que nous laissions en Espagne & à Xerez, & tout ce qui nous pouvoit faire penser au retour.

Sur le soir nous arrivâmes en ce Port, qui s'est rendu fameux, parce qu'il sert de retraite aux principales Galeres d'Espagne; & Dom Frederic de Tolede qui en est Gouverneur ayant appris l'arrivée de quatre Apôtres des Indes, ne voulant pas perdre cette occasion, qu'il estimoit un bonheur extraordinaire pour lui, nous invita ce soir-là à souper en sa maison.

Tous les habitans estimoient leur ville bénite, de ce que nous marchions par leurs ruës; ils nous regardoient comme déstinez au Martyre pour Jésus-Christ, & souhaitoient d'avoir de nos reliques, & les forçats des Galeres se batoient à qui feroit retentir plus hautement leurs trompettes & leurs hautbois.

Dom Frederic n'épargna rien pour nous bien traitter, & après souper il nous envoya conduire par ses Gentils-hommes au Couvent des Minimes, où il avoit donné ordre de nous loger, & où nous fûmes reçûs avec tant de bonté par les Religieux, qu'ils voulurent nous laver les pieds ce soir-là, pour nous témoigner leur affection fraternelle, & nous souhaiterent ensuite un bon & paisible repos en nous allant coucher.

Le

Le lendemain matin, après que ces pauvres Religeux nous eurent donné à déjeuner, nous trouvâmes un bateau que Dom Frederic avoit fait préparer pour nous, & pour ſes Gentils-hommes, qui avoient charge de nous accompagner, & nous conduire Juſques à Cadis.

Quand nous y fûmes arrivez, nous y trouvâmes nos autres Compagnons, & le Commiſſaire du Pape, frere Mathieu de la Ville, qui nous reçût & nous donna à dîner.

Nous demeurâmes à Cadis, honorez de tout le monde, & joüiſſant de la belle vûë de ce lieu-là, tant ſur la terre que ſur la mer, juſques au tems du départ de la Flote.

Comme il s'approchoit, Frere Mathieu de la Ville, que nous croyions brûler de zele pour le Martyre, vint prendre congé de nous, & nous ayant montré la Commiſſion qu'il avoit reçûë du Pape, de pouvoir nommer en ſa place, qui bon lui ſembleroit; il nomma Calvo pour notre Supérieur, & s'en retourna en Eſpagne.

Son départ cauſa de la mutinerie parmi nous, & refroidit ſi fort le zele de deux de nos Miſſionnaires, qu'ils nous abandonnerent ſecrettement.

Mais les autres furent contens de demeurer avec Calvo, d'autant que c'étoit un bon vieillard, mais mal pourvû des talens néceſſaires à inſpirer le reſpect qui étoit dû à ſon Caractere.

Il

Il étoit d'ailleurs si mal propre, & son habit étoit si sale, aussi-bien que ses mains à force de manier souvent ses jambons, qu'il avoit plûtôt la mine d'un marmiton de cuisine, que d'un Commissaire Apostolique; mais tout tel qu'il étoit, il fut pourtant destiné à la conduite de cette Mission depuis l'Espagne jusques à Mexique; où il y a trois mille lieuës Espagnoles, & encore autant audelà, depuis Mexique jusques à Manille, qui est la ville Metropolitaine des Isles Philippines, & où se tient la Cour du Vice-Roi.

CHAPITRE III.

Du départ de la Flote des Indes, de Cadis, l'an 1625. & des choses plus memorables arrivées durant ce voyage.

LE prémier de Juillet après midi, Dom Charles de Ybarra Amiral des Galions qui étoit dans la Baye de Cadis, fit tirer un coup de canon, ce qui s'appelle ordinairement en termes de Marine le coup de partance, pour avertir tous les Passagers, Soldats & Matelots, de se trouver le lendemain matin chacun dans son bord.

Le deuxiéme jour de Juillet dès le matin l'on nous donna avis, qu'un Réligieux Anglois nommé Frere Paul de Londres, qui demeuroit

meuroit à saint-Lucar, avoit obtenu une lettre du Duc de Medine, qu'il avoit envoyée au Gouverneur de Cadis, par laquelle il lui enjoignoit de faire enquête de moi, & de me faire arrêter en quelque lieu que je fusse, d'autant que le Roi d'Espagne avoit déffendu, qu'aucun Anglois passât aux Indes sous quelque prétexte que ce fût

Ce vieillard fit cela tout exprés pour empêcher mon voyage, m'ayant déja écrit auparavant plusieurs lettres à même fin, m'en ayant même envoyé une du Pere Diego de la Tuente Provincial de Castille, qui avoit été en Angleterre avec le Comte de Gondomar qui m'offroit de s'employer pour mon avancement, si je voulois me désister de mon voyage, & m'en retourner avec lui en Castille.

Mais aucune de ces lettres ne me touch, ni toute la recherche que pût faire le Gouverneur, ne m'empêcha point de faire ce voyage; Car je fus incontinent après conduit tout seul à notre Vaisseau, & caché secretement dans un tonneau, dont l'on avoit vuidé le biscuit exprès.

Desorte que quand le Gouverneur vint à bord, pour s'enquerir s'il n'y avoit point quelque Anglois dans le Navire, le Pere Calvo répondit résolument que non, sçachant bien qu'on ne m'iroit jamais chercher dans le creux d'un tonneau, & par ce moyen qu'il étoit impossible de me découvrir; desorte que le Gouverneur

verneur s'en étant retourné sans m'avoir trouvé, cette histoire donna matiere de passe-tems à notre compagnie, tout le reste de ce jour là.

Ensuite de cela tous les Vaisseaux sortirent du Port les uns après les autres, disant adieu à ceux de la ville, & ceux de la ville leur souhaitant un heureux voyage.

Aussi tôt qu'ils furent tous en mer, & qu'il n'y eut plus d'espérance de pouvoir revenir jouir de la liberté & des delices de Cadis, nos jeunes Moines commencerent à souhaiter de retourner à terre ; quelques-uns commencerent aussi à repasser par leur esprit les mets delicats qu'on leur avoit donnez, & d'autres à considerer le nombre des magnifiques Vaisseaux de notre Flote, qui avec huit Galions qui nous servoient de convoy jusques aux Canaries, faisoient quarante & un Navires en tout, destinez pour aller en divers Ports des Indes.

Il y en avoit deux qui alloient à Portorico, trois à Saint-Domingue, deux à la Jamaïque; un à la Marguerite, deux à la Havane, trois à Carthagêne, deux à Campeche, deux à Hondures & Truxille, & seize à saint Jean de Ulhua, ou la Vera-cruz.

Ils étoient tous chargez de vins, de figues, de raisins, d'olives, d'huile, de toiles, de draps, de fer, d'argent vif pour les mines, afin de retirer l'argent pur de Sacatecas,

des fondrilles de terre avec lesquelles il est mêlé.

Les personnes les plus remarquables qui passerent cette année-là sur ces Vaisseaux, furent le Marquis de Seralvo avec sa femme, qui s'en alloit pour être Vice-Roi de Mexique, au lieu du Marquis de Gelves, qui s'étoit retiré dans un Couvent de crainte de la populace qui s'étoit mutinée contre lui cette année-là.

Ce Marquis de Seralvo s'étoit embarqué sur le Navire nommé le Saint-André, ayant avec lui Dom Martin de Carillo Prêtre & Inquisiteur de Valladolid qu'on envoyoit en qualité de Visiteur Général à Mexique, pour informer du different qui étoit entre le Marquis de Gelves & l'Archevêque, & de la sédition qui étoit arrivée à cause d'eux, avec plein pouvoir & autorité de faire emprisonner & punir tous ceux qui se trouveroient coupables. Dans le Navire nommé Sainte-Gertrude, passa Dom Jean Nino de Tolede, qui étoit envoyé pour être Président de Manille aux Philippines, & dans le même Vaisseau toute la Mission des trente Jésuites qu'on y envoyoit.

Ils s'étoient déja insinuez en ses bonnes graces, & pour les cultiver durant le voyage avec plus de facilité, avoient adroitement pratiqué de s'embarquer dans son même Vaisseau; car en quelque lieu que ces gens-

là

là se trouvent, ils tâchent toûjours d'être près des Rois & des Princes, & de ceux qui ont le commandement sur le peuple.

Notre Mission de l'Ordre de Saint-Dominique composée de vingt-sept Religieux, s'étoit embarquée sur le Saint-Antoine, & sur le Navire nommé Notre-Dame de la Regle, il y en avoit vingt-quatre de l'Ordre de la Mercy qui alloient à Mexique, dont il y en eut ci-après quelques-uns, qui étoient du nombre de ceux qui tirerent leurs coûteaux contre les Crioles de leur même Profession.

Notre Flote se mit donc en mer, avec le Convoi de ces huit Galions, pour l'escorter contre les Turcs & les Hollandois, que les Espagnols appréhendent fort de rencontrer sur leur route.

Nous fîmes voile avec un vent doux & favorable, sur une Mer agréable & tranquille, jusques à ce que nous vinmes au golfe de las Yeguas, c'est-à-dire, le golfe des Jumens. Les vagues enflées donnoient l'une après l'autre si fort contre notre bord, que nous pensions à toute heure, qu'elles alloient abatre l'Image de Saint-Antoine, qui étoit sur le derriére du Navire, & que toutes les galeries de nos Vaisseaux seroient emportées par la violence des vagues.

Mais quand nous eûmes surmonté les dangers de ce golfe, les huit Galions prirent

congé de nous, & laiſſerent nos Navires marchands pourvoir chacun à leur propre ſûreté.

La ſeparation de ces deux Flotes ſe fit avec grand appareil de part & d'autre, & après pluſieurs décharges de l'artillerie dont ils ſe ſaluerent reciproquement les uns les autres, ils ſe viſiterent avec leurs Eſquifs, & l'Amiral de notre Flote régala magnifiquement à dîner dans ſon bord, l'Amiral des Galions; comme firent auſſi les autres Capitaines, chacun ſur leurs Vaiſſeaux, tous les Officiers & principaux de la Flote Royale qui étoient de leurs parens, ou de leurs amis.

Ce fut une choſe remarquable ce jour-là, de voir ce qui ſe paſſa parmi nos Apôtres des Indes: on entendit les uns ſoûpirer à tout moment, & ſouhaiter de pouvoir retourner en Eſpagne avec les Galions; quelques autres qui faiſoient leur poſſible d'obtenir leur congé du Supérieur Calvo, mais inutilement; & les autres qui s'occupoient à écrire des lettres à leurs ſœurs, & à leurs autres amis qu'ils avoient laiſſez à Cadis.

Le dîner étant achevé, & les deux Amiraux ayant pris congé l'un de l'autre, l'on tira le coup de partance des Galions, qui s'étant raſſemblez pour s'en retourner, nous nous diſmes adieu les uns aux autres, nous ſouhaitant un bon paſſage; enſuite dequoi ils prirent leur route vers l'Eſpagne, & nous

continuâmes

continuâmes la nôtre vers l'Amérique, ayant toûjours vent arriére, jusques à ce que nous y fussions arrivez.

C'est une chose remarquable que depuis qu'on est arrivé à la hauteur des Canaries, on est pousſé jusques aux Indes Occidentales d'un même vent qui tire toute l'année d'Orient en Occident; & ce vent est si favorable, que s'il n'étoit point interrompu par les calmes, il est certain qu'on pourroit faire ce voyage en moins d'un mois.

Mais nous en fûmes si souvent surpris, que nous ne pûmes voir aucune terre avant le vingtiéme jour d'Août; que nous navigâmes près de six semaines comme sur une riviére d'eau douce, nous divertissant cependant à pêcher diverses sortes de poissons, & un entr'autres que les Espagnols appellent Dorado, & les François Dorade, parce qu'étant sous l'eau il paroît comme si les écailles étoient toutes d'or.

Nous trouvâmes une telle abondance de ces poissons, que l'hameçon n'étoit pas si-tôt jetté en mer, que la Dorade étoit prise, de sorte que nous en prîmes plusieurs plûtôt par plaisir, que par necessité, & bien souvent après les avoir pêchez, nous les rejettions dans la mer, parce qu'il est plus propre à être mangé frais que salé.

Nous passâmes ainsi agréablement le tems dans nos Vaisseaux, & prîmes diverses sor-

tes de divertiſſemens honnêtes, juſques à ce que nous vîmes la premiére terre, qui fut l'Iſle qu'on appelle la Deſirade.

Le dernier jour de Juillet, qui étoit la Fête de Saint-Ignace, Patron & Fondateur des Jéſuites, le Vaiſſeau nommé Sainte-Gertrude ſur lequel il y en avoit trente, comme j'ai déja dit ci-devant, nous parut dès la veille tout pavoiſé de blanc; ſes pavillons & ſes trinquets répréſentoient quelques-unes des armes & deviſes des Jéſuites, & d'autres le portrait de Saint-Ignace; tous ſes mâts & ſes aubans étoient garnis de lanternes de papier avec des chandelles allumées, qui durerent toute la nuit, pendant laquelle les Eſpagnols ne ceſſerent point de chanter, & de joüer de leurs flutes & hautbois, outre qu'on tira pour le moins cinquante coups de canon du Vaiſſeau, & plus de cinq cens fuſées, qui faiſoient un effet merveilleux, parce que le tems étoit fort calme & ſerein.

Le jour de la Fête fut célébré encore avec plus de magnificence; les Jéſuites firent une Proceſſion générale dans le Navire, en chantant des Hymnes & des Antiennes à l'honneur du Saint, qui furent ſuivies de pluſieurs décharges fréquentes de l'artillerie du Vaiſſeau; les Matelots Eſpagnols de leur part n'oubliant rien auſſi de tout ce qui pouvoit contribuer à la pompe de ce jour-là & à la joye publique.

Le

Le quatriéme jour d'Août, qui eſt dedié à Saint-Dominique, Fondateur des Jacobins, ou de l'Ordre des Prêcheurs, le Navire nommé le Saint-Antoine dans lequel j'étois, voulut ſurpaſſer la pompe de celui de Sainte-Gertrude, par l'aſſiſtance de vingt-ſept Religieux qui étoient dedans, non ſeulement par les décharges de l'Artillerie, les fuſées, les flambeaux, les hautbois & la muſique, & les autres ornemens du Vaiſſeau; mais par un feſtin magnifique de chair & de poiſſon, où ils inviterent tous les Jéſuites avec Dom Jean Nino de Toléde Préſident de Manille, & le Capitaine du Navire Sainte-Gertrude. Après le dîner ils leur donnerent la comédie tirée des Œuvres de Lopez de Vega, qui fut répréſentée par quelques-uns de nos ſoldats, paſſagers, & jeunes Religieux, avec autant d'éclat, & une auſſi belle décoration, dans le petit eſpace de notre Vaiſſeau, qu'on eût pû faire ſur le meilleur Théâtre de la Cour de Madrid.

La Comédie fut ſuivie d'une délicieuſe collation de toutes ſortes de confitures, pour terminer plus agréablement la joye de ce jour. Enſuite dequoi notre chaloupe, & celle de Sainte-Gertrude ramenerent nos amis à leur bord, nous diſant adieu les uns aux autres au ſon des hautbois & trompettes, & au bruit de pluſieurs coups de canon, qui furent tirez en partant du Vaiſſeau.

Nous continuâmes notre voyage de cette maniére avec un vent agréable & plusieurs calmes, pendant quoi nous passions le tems en diverses sortes de jeux & de recréations, jusques au vingtiéme jour du mois d'Août que nous découvrîmes la premiére terre, qui fut l'Isle de la Desirade, comme j'ai déja dit ci-dessus.

CHAPITRE IV.

Des Isles que nous découvrîmes, & les choses qui nous y arriverent.

L'Amiral de notre Flote s'étonnant de ce que nous avancions si peu, depuis le deuxiéme de Juillet jusques au dix-neuviéme d'Août, n'ayant encore vû ni découvert aucune terre que les Isles des Canaries, il fit venir ce même matin à son bord tous les pilotes des autres Navires, pour sçavoir quelle étoit leur opinion sur l'endroit où nous étions, & de combien nous pouvions encore être éloignez de la terre.

Pour cet effet tous les Vaisseaux s'approcherent de l'Amiral l'un après l'autre, afin que chaque Pilote pût dire son opinion en passant devant lui.

Les differentes opinions de ces Pilotes donnerent grand sujet de rire à tous les Passagers,

gers, qui voyoient le peu de rapport qu'il y avoit des uns avec les autres.

L'un disoit que nous étions à trois cens lieuës de terre, l'autre deux cens, l'autre cent, & l'autre cinquante, l'un plus, l'autre moins, s'éloignant tous de la verité comme il parut ensuite, à la reserve d'un vieillard qui étoit Pilote dans le moindre Vaisseau de tous, qui soûtint assûrément, qu'avec le peu de vent qui faisoit alors, nous arriverions à la Guadaloupe le lendemain matin.

Tous les autres se mocquerent de lui; mais il avoit bien plus grand sujet de se mocquer de leur ignorance; car le lendemain au lever du Soleil, nous découvrîmes tout à plein, l'Isle que les Espagnols appellent la Desirade, parce qu'au commencement qu'on découvrit les Indes, ce fut la premiere terre qu'ils trouverent, desirant aussi-bien que nous de trouver quelque terre, après avoir été si long-tems sur la Mer.

Après cette Isle, nous en découvrîmes incontinent une autre, appellée Marigalante, & puis une autre encore qui s'appelle la Dominique, & finalement une autre nommée la Guadaloupe, qui étoit celle que nous cherchions pour nous y rafraîchir, laver notre linge, & prendre de l'eau douce, dont nous avions grand besoin.

Sur les deux ou trois heures après midi, nous arrivâmes à une rade fort sûre, qui est

au devant de l'Isle, où nous moüillâmes l'ancre, sans avoir aucune crainte des Sauvages nuds, tant de cette Isle que des autres, qui attendent avec beaucoup de joye tous les ans la venuë des Espagnols; ils comptent les mois par Lunes, & par ce moyen ils connoissent le tems qu'ils doivent arriver.

Quelque tems auparavant ils font amas de cannes de sucre, de fruits qu'on appelle Ananas, de Tortuës, & semblables autres provisions pour manger, qu'ils trocquent avec les Espagnols pour leurs Merceries, pour du fer, des coûteaux, ou d'autres choses dont ils se puissent servir dans les guerres qu'ils ont ordinairement contre les habitans de quelqu'une des autres Isles.

Avant que nous eussions moüillé l'ancre, il vint plusieurs de ces Indiens à notre bord dans leurs canots, dont il y en avoit quelques-uns, qui avoient été peints par nos Anglois & d'autres par des Hollandois, ou des François, comme il paroissoit par la diversité de leurs armes, cette rade étant commune à toutes les Nations qui voyagent vers l'Amérique.

Ils nous apporterent donc suivant leur coûtume, plusieurs fruits des Indes; mais entre tous l'Ananas fut celui qui nous parut le plus agréable à la vûë, & le meilleur au goût.

Nous ne pûmes nous empêcher de nous étonner

étonner au commencement, de voir des gens tout nuds, avec leurs cheveux pendans par derriere jusques au milieu du dos, leurs visages découpez en diverses manieres de fleurs, avec de petites plaques fort minces qui leur pendoient au bout du nez, comme les anneaux qu'on met au groin des pourceaux pour les empêcher de foüiller la terre.

Ils nous flatoient comme des enfans : quelques-uns parlant leur langage que nous n'entendions point, & d'autres faisant certains signes pour montrer les choses qu'ils vouloient avoir ; mais entr'autres signes, nos gens entendoient fort bien celui par lequel ils leurs demandoient du vin d'Espagne, & pour se donner du plaisir, après leur en avoir fait boire un bon verre, on les voyoit tomber yvres sur le tillac, & se veautrer comme des pourceaux.

Le jour étant fort avancé, nos Religieux se resolurent d'en passer le reste dans le Navire, & le lendemain de descendre à terre pour voir le dedans de l'Isle, où plusieurs des Matelots & passagers descendirent ce soir-là, dont une partie retourna aux Vaisseaux, & les autres demeurerent à terre toute la nuit parmi les Indiens.

Le lendemain matin je descendis à terre avec la plûpart des autres Religieux, & ayant loüé quelques Espagnols pour laver nostre linge, nous nous écartâmes çà & là tantôt

tous ensemble, & tantôt deux à deux, & même quelques-uns tout seuls, rencontrant sur notre chemin plusieurs Indiens, qui ne nous firent aucun mal, mais qui au contraire nous flatoient comme des enfans, & nous présentoient de leurs fruits, nous demandant en échange quelques épingles, éguillettes ou méchans gands qu'ils voyoient autour de nous, ce qui nous donna la hardiesse de nous approcher de quelques-unes de leurs maisons ou cabanes, qui étoient situées proche d'une belle riviere, où ils nous reçûrent fort humainement, & nous donnerent à manger de leur poisson, & de la chair de chevreüil.

Sur le midi nous rencontrâmes sur le milieu de la montagne, quelques Jésuites du Navire Sainte-Gertrude, qui s'entretenoient fort attentivement avec un Mulatre, qui étoit tout nud comme les autres Indiens.

CHAPITRE V.

Histoire remarquable d'un Mulatre Chrétien né en Espagne, & rencontré par hazard à la Guadaloupe par des Jésuites.

CE Mulatre étoit Chrétien, né dans la ville de Seville en Espagne, où il avoit été esclave d'un riche Marchand; il s'apelloit Loüis,

Loüis, & parloit parfaitement bon Eſpagnol.

Il y avoit environ douze ans qu'il s'étoit enfui d'avec ſon Maître, à cauſe du rude traitement qu'il lui faiſoit, & s'étant rendu à Cadis, il entra au ſervice d'un Gentilhomme qui s'en alloit à l'Amerique, qui le fit embarquer avec lui, ne croyant pas que ſon Maître en pût jamais avoir de nouvelles quand il ſeroit paſſé dans ce nouveau Monde.

Ce Mulatre ſe ſouvenant combien il avoit reçû de coups de ſon premier Maître, & appréhendant qu'il eût de ſes nouvelles de l'Amérique & le fît ramener en Eſpagne; ou que ſon ſecond Maître n'imitât la cruauté du premier, comme les coups qu'il en avoit reçûs dans le Navire, lui donnoient grand ſujet de le croire, quand les Vaiſſeaux arriverent à la Guadaloupe, il ſe reſolut à toute extrémité de mourir plûtôt parmi les Indiens, que de vivre davantage ſous la ſervitude des Eſpagnols.

Abandonnant ainſi ſa vie à la bonne ou mauvaiſe fortune, il ſe cacha derriere les arbres en la montagne, juſques à ce que les Navires furent partis; après quoi étant trouvé par les Indiens, & leur ayant diſtribué quelques bagatelles qu'il avoit dérobées à ſon Maître, il en fut reçû fort humainement, en ſorte que ſe rendant agréable à eux, & eux à lui, ils vivoient enſemble comme s'il eût été de leur Nation.

De

De tems en tems il avoit soin de se cacher soigneusement quand les Flotes d'Espagne y arrivoient, & ayant ainsi vécu l'espace de douze ans parmi ces Sauvages, il apprit leur langage, & s'étant marié à une Indienne, il en eut trois enfans qui étoient alors vivans.

Les Jésuites l'ayant rencontré par hazard, & reconnoissant plûtôt par le poil frisé de sa tête, que c'étoit un Mulatre, que par sa couleur basanée, parce que ces Indiens se peignent toute la peau d'une couleur rouge, ils s'imaginerent incontinent ce qui en étoit, & qu'il ne pouvoit être venu là, que par le moyen de quelques Espagnols; de sorte qu'entrant en discours avec lui, & trouvant qu'il parloit Espagnol, ils apprirent de lui la verité de son histoire.

Comme nous les eûmes joints, nous commençâmes à persuader ce pauvre Chrétien d'abandonner cette miserable vie, dans laquelle il ne pouvoit faire son salut, lui promettant la liberté, s'il vouloit s'en venir avec nous.

Ce pauvre homme qui depuis douze ans n'avoit entendu aucun mot du vrai Dieu, qui adoroit le bois & la pierre parmi les autres Payens; néanmoins d'abord qu'il entendit parler derechef de JESUS-CHRIST, de la damnation dans les Enfers, & de la joye éternelle dans le Paradis, il se mit à pleurer

pleurer à chaudes larmes, nous assûrant qu'il seroit bien aise de s'en venir avec nous, si ce n'étoit sa femme & ses enfans, qu'il aimoit tendrement, & qu'il ne pouvoit abandonner.

Surquoi nous lui répondîmes, que s'il vouloit aussi les emmener avec lui, il pourroit par ce moyen sauver leurs ames; & que nous lui donnions assûrance qu'on auroit soin que ni lui, ni sa femme, ni ses enfans, ne manqueroient jamais de moyens pour leur subsistance.

Ce Mulatre écouta fort bien tout ceci: mais il fut à l'instant surpris d'appréhension, ayant vû passer quelques Indiens qui avoient observé la longue conference qu'il avoit euë avec nous; c'est pourquoi ce pauvre homme tout craintif, nous dit qu'il étoit en danger de sa vie, parce que nous l'avions reconnu, & qu'il apprehendoit d'être tué par les Indiens qui soupçonnoient que nous le voulions emmener; que s'ils le faisoient, comme le bruit en couroit dans l'Isle, que nous verrions bien-tôt leur amitié changée en rage, & mutinerie contre nous.

Mais nous lui répondîmes, qu'il ne devoit pas appréhender ce qu'ils voudroient faire contre nous, qui étions pourvûs de Soldats & d'Artillerie pour conserver notre vie & la sienne aussi, qu'il se resolût seulement d'amener sa femme & ses enfans sur

le bord de la mer où nos gens sechoient leur linge, qui les deffendroient contre ceux qui voudroient leur faire du mal, & qu'il y avoit un bateau prêt pour le recevoir, & le conduire avec sa femme & ses enfans à bord d'un vaisseau.

Le Mulatre promit d'executer ce que nous lui avions conseillé, & que par adresse il ameneroit sa femme & ses enfans sur le bord de la Mer, sous pretexte de troquer de leurs denrées avec les nôtres, pourvû que quelques-uns des Jésuites, qu'il connoîtroit facilement à leurs robes noires, s'y trouvassent pour le recevoir dans un bateau, & le conduire ensuite aux Navires.

Il s'en alla donc après cela, bien resolu ce nous sembloit de faire ce qu'il nous avoit promis.

Notre joye fut grande dans l'esperance que nous avions conçûë de tirer cinq Ames des tenebres de l'Idolatrie Payenne, pour les faire joüir de la lumiére du Christianisme.

Mais particulierement les Jésuites qui avoient les premiers entamé la conference avec ce Mulatre, & qui esperoient que cette affaire si elle succédoit heureusement, ne leur apporteroit pas peu de gloire & de crédit, dans le progrès de leur Mission.

Après avoir pris congé de nous, ils se dépêcherent de retourner vers la mer, pour donner

donner avis à l'Amiral de ce qu'ils avoient fait, & faire que l'esquif de leur navire fût prêt pour recevoir ce Mulatre Loüis & toute sa famille.

Nous retournâmes aussi sur le bord de la mer, pour voir si nos chemises, & le reste de nos hardes étoient seches, & les ayant trouvées prêtes, & notre esquif à terre, la plûpart de ceux de la compagnie retournerent avec moi à bord de notre Vaisseau, en laisserent à terre deux ou trois de notre bande, avec plusieurs des autres Vaisseaux, & particuliérement des Jésuites qui attendoient leur proye.

Aussi tôt que nous fûmes arrivez à bord de notre Navire, la plûpart de nos Religieux se trouverent si enflammez de zéle, à cause de l'amitié que les Sauvages leur avoient témoignée, qu'ils se vouloient résoudre à demeurer en cette Isle, & s'y arrêter pour les convertir au Christianisme, s'imaginant que c'étoit une chose aisée à faire, ce peuple étant d'une humeur douce, & parmi lequel il n'y avoit aucun danger de demeurer, à cause des Flotes qui passoient là tous les ans, qui pourroient faire enquête du traitement qu'on leur auroit fait.

Il y en avoit d'autres, qui n'étoient pas si échaufez, qui leur objectoient, que c'étoit un zéle temeraire, & une pure folie d'exposer

ſer ainſi leur vie parmi ces Barbares, qui vivoient plûtôt comme des bêtes brutes, que comme des hommes raiſonnables.

Mais ceux qui étoient les plus zélez mépriſoient toutes ces raiſons, & diſoient que le pis qui leur pouvoit arriver, étoit d'être maſſacrez, ſacrifiez, & dévorez par les Sauvages, que c'étoit pour cela même qu'ils étoient partis d'Eſpagne, afin d'être couronnez de la Couronne du Martyre, & mourir en confeſſant le Nom de JESUS-CHRIST, & prêchant ſon Evangile aux infidelles.

Comme cette diſpute s'échauffoit parmi nous, nous apperçûmes tout d'un coup un grand tumulte ſur le rivage, & nos gens qui s'enfuyoient çà & là pour ſauver leur vie, abandonnant leur linge, & courant à grand' hâte vers les bateaux, qu'ils remplirent ſi promptement & ſi fort, qu'il y en eut quelques-uns qui coulerent à fonds, avec tous ceux qui étoient dedans.

Mais ce qui étoit plus digne de pitié, étoit d'entendre les cris lamentables des pauvres femmes, dont il y en eut pluſieurs qui ſe jetterent en la Mer, aimant mieux s'expoſer au hazard d'être ſauvées par quelque bateau, ou au pis aller d'être noyées, que d'être priſes, & après cruellement maſſacrées par ces Indiens.

Au milieu de l'étonnement où nous mit ce ſoudain changement dont nous ignorions

la

Surpris des Indiens de la Guardeloupe.

la cauſe, nous vîmes une multitude de fléches ſortir du bois derriere les arbres; & par là nous reconnumes aſſûrément que les Sauvages s'étoient mutinez.

Ce tumulte ne dura pas une demi-heure: car notre Amiral fit tirer incontinent deux ou trois volées de canon, & envoya à terre une Compagnie de Soldats pour garder le rivage avec nos gens, ce qui fut promptement executé, & tous les Indiens furent bien-tôt écartez, & mis en fuite.

Notre bateau nous ramena trois de nos Religieux, qui avoient demeuré à terre avec pluſieurs de nos autres Paſſagers; entre leſquels il y avoit un Religieux nommé Frere Jean de la Cueva, qui avoit été dangereuſement bleſſé à l'épaule: il m'avoit fort ſollicité de demeurer à terre avec lui; mais je n'en voulus rien faire, & par ce moyen j'échappai cette cruelle & furieuſe attaque des Indiens.

Outre ceux qui furent noyez, & qu'on retira enſuite ſur le rivage, qui étoient au nombre de quinze perſonnes, l'on trouva deux Jéſuites morts ſur le ſable, trois autres qui étoient dangereuſement bleſſez, trois paſſagers qui avoient auſſi été tuez, & dix de bleſſez, outre trois autres qu'on ne pût jamais trouver ni morts ni vivans, qu'on jugea avoir été rencontrez dans les bois, & maſſacrez par les Indiens.

Notre

Notre Mulatre Loüis ne vint point selon sa promesse ; mais en son lieu une armée de traitres Indiens ; ce qui nous donna sujet de croire, ou qu'il avoit découvert lui même, le dessein que les Jésuites avoient de l'emmener avec sa femme & ses enfans ; ou que les Indiens en ayant eû le soupçon par l'entretien qu'il avoit eû avec nous, le lui avoient fait confesser.

Et il y a grande apparence que ce fut là le sujet de leur mutinerie : car comme Loüis avoit dit qu'il connoîtroit les Jésuites, par leurs robes noires, il semble qu'il les avoit mieux répréſentez que les autres aux Indiens : car on observa que leurs fléches étoient la plûpart décochées contre des marques noires, & qu'en moins d'un quart d'heure, il y en eut cinq de tuez & blessez.

Toute cette nuit-là nos Soldats firent la garde, sur la Côte, déchargeant souvent leurs mousquets pour éfrayer les Indiens, qui après cela ne parurent plus devant nous.

Nous ne reposâmes guéres non plus : car nous fîmes le guet toute la nuit, de peur que les Indiens ne vinssent dans leurs canots attaquer notre Vaisseau durant l'obscurité, & nous surprendre quand nous serions endormis.

Quelques-uns regrettoient les morts & les noyez, & d'autres plaignoient notre

blessé

bleſſé Frere Jean de la Cueva, qui endura de grandes douleurs toute cette nuit-là ; & d'autres ſe mocquoient de nos Moines zélez, qui avoient voulu demeurer en cette Iſle pour convertir ces Barbares, leur diſant, qu'ils auroient eû le moyen de ſe raſſaſier du martyre ; car s'ils fuſſent demeurez ſeulement juſques à ce ſoir avec les Indiens, ils les auroient apprêtez pour les manger à leur ſouper.

Mais après cette action, nous vîmes que leur zéle s'étoit beaucoup refroidi, & qu'ils n'avoient plus d'envie de demeurer avec un peuple ſi barbare ; mais ſouhaitoient plûtôt que l'Amiral fît bien-tôt tirer le coup de partance, afin qu'on levât les ancres, & qu'on ſe retirât d'un lieu ſi dangereux.

Le matin tous les Navires ſe diligenterent à prendre l'eau qui leur étoit néceſſaire pour le reſte du voyage, & l'on poſa de bonnes gardes ſur la côte, & ſur la riviere, pour conſerver nos gens durant qu'on faiſoit toutes ces choſes-là.

On ne vit aucuns Indiens toute la matinée, ni nous n'eûmes aucune nouvelle des trois hommes qui nous manquoient, deſorte qu'après nous être ſuffiſamment rafraîchis, nous levâmes les ancres ſur le midi, & continuâmes de pourſuivre notre voyage vers la terre ferme, avec un vent heureux & favorable, qui nous fit agréablement

ment abandonner la rade & l'Isle de la Guardaloupe.

CHAPITRE VI.

La suite de notre Voyage à Saint-Jean de Ulhua, autrement la Vera-Cruz, & comme nous y débarquâmes.

LE vingt deuxiéme jour d'Août, nous fîmes voile si agréablement, que nous perdîmes bien-tôt la vûë des Isles.

La mutinerie des Indiens nous fournit la matiere d'un long discours, & fit que quelques-uns de nos Religieux commencerent à se repentir d'avoir entrepris d'enseigner & convertir les Indiens, & eussent bien voulu s'en pouvoir dédire.

Mais notre Superieur Calvo faisoit tout ce qu'il pouvoit pour nous relever le courage, en nous comptant force histoires du bon naturel des Indiens des Philippines que nous allions trouver, dont la plûpart étoient déja Chrétiens, qui avoient une extrême vénération pour leurs Prêtres, & que ceux qui n'étoient pas encore convertis au Christianisme, étoient tellement retenus en crainte par la puissance des Espagnols, qu'ils n'oseroient rien entreprendre contr'eux.

Le principal soin que nous eûmes durant deux

deux jours, fut de prendre garde à nos Ananas que nous avions troquez avec les Indiens. Ce fruit nous plaisoit à tous extrémement, & il n'y avoit personne qui ne l'estimât aussi bon ou meilleur que tous ceux qui étoient en Espagne. On ne le cuëille pas meur, mais étant encore verd, on le pend au plancher durant quelques jours, où il se perfectionne & devient jaune & meur, ensorte que chaque morceau est plus doux que du miel.

Nos cannes de sucre ne nous étoient pas moins agréables, quand nous en sucions la moëlle, pour nous rafraîchir la bouche de leur sucre.

La premiere semaine nous ne mangeâmes presque autre chose que des Tortuës, qui nous paroissoient des monstres de la Mer, à nous qui n'en avions jamais vû auparavant, quelques unes ayant plus d'une aune de large; leur écaille étoit si dure, qu'une rouë de charrette pourroit passer dessus sans la rompre.

Quand on les ouvrit la premiere fois, nous fumes étonnez de voir le grand nombre d'œufs qu'elles avoient, la moindre en ayant plus de mille en son corps. Nos Espagnols en faisoient de bons boüillons avec des espices, & leur viande sembloit plûtôt être de la chair que du poisson de mer, qui étant un peu poudré de sel, & pendu deux

ou

ou trois jours à l'air, avoit le même goût que la chair de Veau, de sorte que durant quelques jours, nous méprisions nos poules, nos moutons, notre bœuf salé, & nos jambons, pendant que nous eûmes dequoi satisfaire l'avidité de nos estomacs avec notre veau de mer.

Après quatre jours de Navigation, notre Religieux Jean de la Cueva qui avoit été blessé par les Indiens, mourut; tout son corps étoit enflé, ce qui nous donna juste sujet de croire, que la fléche dont il avoit été blessé à l'épaule, étoit empoisonnée.

Ses obséques furent célébrées avec autant de cérémonie qu'il se pouvoit sur la mer, & il eut pour tombeau le grand Océan.

On lui attacha deux pierres fort pesantes aux pieds, autant aux épaules, & une sur la poitrine; & après qu'on eut chanté l'Office des Morts, son corps étant attaché à deux cordes, fut tiré hors du Vaisseau, & laissé à même tems tomber dans la mer, tout l'équipage criant bon voyage, pendant qu'on déchargeoit l'artillerie pour faire honneur à ce corps, qui par la pesanteur des pierres, coula incontinent à fonds, & disparut pour jamais de la vûë des hommes.

Nous vîmes faire la même cérémonie dans le Navire Sainte-Gertrude à un autre Jésuite, l'un des trois qui avoit été blessé par les Indiens de la Guadaloupe, qui mourut comme

comme notre Religieux, ayant le corps tout enflé par la violence du poison.

Après cela notre Navigation commença d'être plus agréable qu'auparavant : car nous passâmes à la vûë de la terre de Portorico, & ensuite de la grande Isle de Saint-Domingue.

Notre compagnie commença de diminuer en cet endroit; quelques-uns des Vaisseaux s'en allerent à Portorico, & à Saint-Domingue, & d'autres prirent leur route pour Carthagene, la Havane, la Jamaïque, Hondures, & Jucatan.

Il ne resta donc de notre flote, que les Navires qui étoient destinez pour aller au Mexique, où nous poursuivîmes notre route, jusques à ce que nous vinssions au lieu que les Espagnols appellent la sonde de Mexique; car en ce lieu-là nous jettâmes souvent la sonde : pour sonder la mer, qui étoit si calme, que durant l'espace de huit jours nous ne bougeâmes presque d'un même lieu, faute de vent.

Durant ce tems-là nous prîmes un grand plaisir à la pêche, & particuliérement des Dorades, dont nous fîmes grand'chere, épargnant par ce moyen les provisions que nous avions apportées d'Espagne.

Mais la chaleur étoit si extraordinaire, que nous ne pouvions goûter aucun plaisir durant le jour; car la repercussion des rayons

du Soleil, qui donnoit sur l'eau, & sur la poix de nos Vaisseaux, causoit dans l'air une chaleur si ardente, que tout le long de la journée nous étions dans une sueur continuelle, qui nous obligea de quitter la plûpart de nos habits.

Les soirées & les nuits étoient un peu plus supportables ; néanmoins la chaleur que le Soleil avoit empreinte durant le jour dans les côtez & planches de notre Vaisseau, étoit si grande, qu'il nous étoit impossible de dormir sous le tillac, ni dans nos cabanes ; mais nous étions contraints de passer la nuit en chemise à nous promener, ou à nous entretenir sur le tillac.

Les Matelots pour se divertir se mirent à se baigner & nager dans la mer ; mais la mort infortunée d'un de leurs compagnons, comme je dirai ci-après, leur fit bien-tôt abandonner cette sorte de passe-tems.

Plus on s'approche de la terre ferme, & plus on trouve que la mer abonde en certains poissons monstrueux, que les Espagnols appellent Tiburons, & les Normands Requiens.

Quelques-uns se trompent en prenant ce poisson pour le Cayman ou Crocodille, estimant que c'est la même chose, croyant qu'il n'y a que le Crocodille ou le Cayman, qu'on appelle par abus Tiburon, qui mange la chair des hommes, en emportant d'un seul

seul morceau, un membre tout entier dans l'eau.

Mais ils se méprennent grossiérement: car le Cayman est garni d'écailles par tout le corps, au lieu que le Tiburon n'a point d'écailles, mais seulement une peau fort épaisse, comme tous les autres grands poissons de la mer.

Quoique les Indiens mangent du Cayman, les Espagnols n'en veulent point, mais ils mangent bien du Tiburon.

Nous en prîmes un avec un harpon de fer à trois dents, qu'on lia avec un cable au travers du corps, & puis on le guinda dans le Navire.

Il étoit si grand, que quinze hommes eurent assez de peine d'en venir à bout; c'étoit un animal monstrueux à voir, qui avoit pour le moins douze aunes de longueur; on le fit saler, & on trouva qu'il avoit le goût de chair, comme j'ai dit de la Tortuë; il est aussi gourmand de chair humaine, que le Crocodile, & nous en vîmes un grand nombre dans ce parage de Mexique.

Comme les Espagnols se baignoient tous les jours à côté de leurs Navires, où il n'y a pas si grand danger des Tiburons, qui d'ordinaire n'approchent pas si près des Vaisseaux, un Matelot du Navire Saint-François, qui étoit plus hardi que les au-

tres, voulant se hazarder de nager de son Vaisseau, à un autre qui en étoit assez proche, pour visiter quelques-uns de ses amis, devint malheureusement la proye d'un de ces poissons, & avant qu'on pût mettre en mer aucun bateau pour l'aller secourir, nous le vîmes trois fois tiré sous l'eau par ce monstre, qui lui devora une jambe, un bras, & partie de l'épaule; on trouva après le reste du corps, qui fut tiré de l'eau & porté dans le Saint François, où l'on lui fit ses Funerailles avec les mêmes cérémonies, qu'on avoit faites à Frere Jean de la Cueva.

Le Prophete Royal dit au Pseaume 107. que ceux qui vont sur la mer en des Navires, voyent les Œuvres du Seigneur, & ses Merveilles au profond des Eaux.

Car ils y voïent non seulement des Baleines, mais d'autres Poissons, qui comme des monstres, maîtrisent des hommes forts & vaillans par diverses atteintes de leurs dents longues & aiguës, engloutissant tout d'un coup des membres tout entiers, avec la chair & les os tout ensemble.

Ce malheur attrista toute notre flote par l'espace de trois jours, qu'il plut à Dieu de temperer la chaleur excessive que nous avions soufferte, par unvent frais & favorable, qui nous tira heureusement de ce calme, où nous ne pouvions manquer de devenir

venir malades, si nous y eussions demeuré plus long-tems.

Trois jours après que nous en fûmes partis, un lundi sur les sept heures du matin, comme un de nos Religieux disoit la Messe & que tout le peuple étoit à genoux, un Matelot commença de se lever, en criant à haute voix par trois fois terre, terre, terre.

Ce qui répandit une telle joye dans le Navire, que tout l'équipage se leva pour voir le continent de l'Amérique, laissant le Prêtre tout seul à l'Autel, achever le service, tant ils étoient ravis de se voir arrivez au lieu qu'ils avoient si long-tems souhaité.

La joye fut grande ce jour là dans tous les Navires; & notre Superieur Calvo fit un grand massacre de sa volaille, qu'il avoit toûjours épargnée ci-devant, pour festiner ses Moines ce jour-là.

Sur les dix heures nous vîmes la terre tout à plein, & mîmes toutes les voiles dehors pour y arriver.

Mais notre Amiral qui étoit un homme sage, & qui sçavoit les dangers de la Côte, particuliérement ceux qui sont à l'entrée du Havre, à cause de quantité d'écueils qui sont sous l'eau, & qu'on reconnoît par les balises & les enseignes que l'on y a posées pour en avertir les Vaisseaux, reconnoissant qu'avec le vent que nous avions, nous ne

pouvions entrer dans le Port que sur le soir, craignant aussi qu'un vent du Nord qui est fort dangereux sur cette Côte, & qui vient d'ordinaire en Septembre, ne se levât durant la nuit, & mît nos Navires en danger de donner sur les écuëils; assembla le Conseil de tous les Pilotes, pour sçavoir s'il étoit plus à propos de continuer à naviger tout ce jour-là à pleines voiles, comme nous faisions, avec esperance d'arriver de bonne heure dans ce Havre, ou seulement d'en approcher en faisant voile avec nos misaines, afin que le lendemain matin, nous y pussions entrer avec plus de sûreté, par l'assistance des bateaux qu'on nous envoyoit de la terre.

La resolution que le Conseil prit, fut de ne s'approcher point trop du Port ce jour-là, de peur d'être surpris par la nuit, & d'abaisser toutes nos voiles, à la reserve des misaines; mais le vent s'étant un peu calmé, nos Navires s'approcherent assez lentement de la terre, faisant voile jusques au soir.

Cette nuit-là on doubla les gardes sur notre Vaisseau, & le Pilote lui même voulut veiller plus soigneusement qu'il n'avoit encore fait; mais nos Religieux allerent prendre leur repos ordinaire, qui ne dura pas long tems: car avant minuit le vent se tourna vers le Nord, qui causa un cri general

&

& soudain, & un étrange tumulte, tant en notre Navire, que dans tous les autres.

Nos matelots dans ce desordre s'addresserent à nos Religieux, afin qu'ils implorassent l'assistance du Ciel sur nous; leur appréhension étoit plus grande, par la crainte du danger que cette sorte de vent pouvoit apporter ci-après, que par ce qui nous paroissoit alors; car le vent n'étoit ni fort, ni orageux.

Mais quoi qu'il en soit, les Moines allumerent des Cierges Benits, firent leurs prieres à la Vierge Marie, chanterent les Litanies, & d'autres Hymnes & Prieres à son honneur jusques à la pointe du jour, que par la grace de Dieu le vent de Nord ayant cessé, notre vent ordinaire recommença à souffler, & nos Matelots à crier miracle, miracle, étant persuadez que ce bonheur leur étoit arrivé par l'interceſſion de la sainte Vierge.

Sur les huit heures du matin, nous arrivâmes à la vûë des maisons, & fîmes un signal qu'on nous envoyât des bateaux pour nous conduire dans le Havre; ce qui fut incontinent executé avec grand'joye, ces bateaux conduisant nos Vaisseaux les uns après les autres au milieu de ces écuëils, qui rendent ce Port un des plus dangereux de tous ceux que j'ai vûs dans tous mes Voyages sur les mers du Nord & du Sud.

Nos trompettes se firent entendre agréablement à cette entrée, & selon la coûtume nous saluâmes avec notre Artillerie la Ville & la Citadelle qui est tout devant, étant tout ravis de joye de nous voir arrivez à bon port.

Nous moüillâmes les ancres dans le havre, mais comme elles n'étoient pas suffisantes pour assûrer nos Navires dans un Port si dangereux, nous y joignîmes l'assistance de plusieurs cables, qui furent amarrez à de grandes boucles de fer, qu'on a attachées tout exprès dans la muraille de la Citadelle, afin de garantir par ce moyen les Vaisseaux de la violence des vents du Nord.

Après nous être tous congratulez de nous voir si heureusement arrivez dans ce nouveau Monde, nous nous disposâmes avec beaucoup de joye à descendre dans les bateaux, qui nous vinrent querir pour nous débarquer en la terre ferme de l'Amerique.

CHAPITRE VII.

Comme nous debarquâmes à la Vera-Cruz autrement Saint Jean de Ulhua, & la reception qui nous fut faite.

LE douziéme jour de Septembre, nous arrivâmes heureusement en l'Amerique, dans la Ville qu'on appelle Saint-Jean de

de Ulhua, autrement la Vera-Cruz, renommée parce que ce fut le commencement de la fameuse Conquête de ce celebre Conquerant Ferdinand Cortez.

Ce fut là qu'il prit cette noble & genereuse resolution, par une politique inouïe auparavant, de couler à fonds tous les Vaisseaux qui avoient amené les Espagnols en ce Continent, qui est plus grand qu'aucune des autres trois Parties du Monde, afin qu'ils ne pussent songer à autre chose qu'à la Conquête qui s'en ensuivit, se voyant destituez de Navires, & sans esperance de pouvoir jamais retourner en l'Isle de Cube, ni à Jucatan, ni en aucun des endroits d'où ils étoient partis,

Ce fut encore en ce lieu que les premiers cinq cens Espagnols qui y débarquerent, se fortifierent contre des millions d'ennemis, & contre la plus grande des quatre parties du monde.

Enfin ce fut là que l'on établit les premiers Magistrats, Juges, Échevins, & Officiers de Justice.

Le propre nom de la ville est Saint-Jean de Ulhua, autrement Vera-Cruz à cause du vieux Havre de la Vraye Croix qui est à six lieuës de celui ci, & qui fut ainsi nommé, parce qu'il fut découvert le jour du Vendredi saint qu'on adore la vraye Croix

Mais le Havre de l'ancienne Vera-Cruz

se trouvant trop dangereux pour les Navires, à cause de la violence des vents du Nord, il fut entierement abandonné par les Espagnols, qui s'en vinrent demeurer à Saint-Jean de Ulhua, où leurs Vaisseaux trouverent une rade assûrée par le moyen d'un Rocher, qui sert d'une forte déffence contre les vents; & afin de perpetuer la mémoire de cette heureuse avanture arrivée le jour du Vendredi saint, au nom de Saint-Jean de Ulhua, ils ont ajoûté celui de la vraïe Croix, pris du premier Havre qui fut découvert le Vendredi-saint l'an 1519.

Comme nous décendîmes à terre, nous trouvâmes que tous les habitans de la Ville s'étoient rendus sur le bord de la mer, comme aussi tous les Ordres des Religieux, de Saint Dominique, de Saint François, de la Mercy & des Jésuites, qui faisoient porter la Croix & la banniére devant eux, pour conduire en procession le nouveau Viceroi de Mexique jusques à l'Eglise Cathédrale.

Les Moines & les Jésuites, furent plus diligens à décendre à terre que le Marquis de Serralva & sa Femme; quelques-uns d'entr'eux baisoient la terre, l'estimant sainte, à cause de la conversion des Indiens au Christianisme, qui auparavant adoroient les Idoles, sacrifioient aux Démons; d'autres se mettoient à genoux pour faire leurs priéres, les uns à la Vierge Marie, & les autres

tres aux Saints où ils avoient plus de dévotion, & ensuite s'allerent ranger dans les places & stations de ceux de leur Profession.

Incontinent après on commença à décharger toute l'artillerie des Navires & de la Citadelle pour saluer le Viceroi, qui décendit à terre avec sa Femme & tout son train, accompagné de Dom Martin de Carrillo, qu'on envoyoit pour Visiteur général, à cause du differend d'entre le Marquis de Gelves ci-devant Viceroi, & l'Archevêque de Mexique.

Le Vice Roi & sa Femme furent placez sous un Dais, & puis on chanta le *Te Deum*, accompagné de l'harmonie de plusieurs instrumens de Musique ; en cet état on s'achemina en Procession jusques à l'Eglise Cathedrale où le saint Sacrement étoit exposé sur le grand Autel ; à l'entrée chacun se mit à genoux, & un Prêtre ayant donné de l'Eau benite à tout le peuple, on chanta une Hymne d'action de grace, & finalement la Messe fut celebrée solemnellement par un Prêtre accompagné de deux autres Assistans.

Cette Cérémonie étant achevée, le Vice-Roi fut conduit à son logis, par le Président de la Cour de Justice, qu'ils appellent Alcaide Major, par les Officiers de la Ville, & par quelques Juges qui étoient venus exprés de Mexique, & par tous les Soldats des Navires & de la Ville.

Les Religieux furent auſſi conduits en proceſſion, faiſant porter la Croix devant eux, chacun juſques au Couvent de ſon Ordre.

Frere Jean Calvo préſenta ſes Jacobins au Prieur du Couvent de l'Ordre de Saint-Dominique qui nous reçût fort amiablement, nous régala de quelques confitures, & nous fit donner à chacun un verre du breuvage des Indes, qu'on appelle chocolate, dont je parlerai ci-après plus amplement.

Ce petit régal ne ſervit que de prélude à un meilleur, qui fut un dîné magnifique de chair & de poiſſon; le gibier n'y fut point épargné, non plus que les Chapons, les Coqs-d'Inde, & les Poules, pour nous faire voir l'abondance des Vivres du païs.

Le Prieur de ce Couvent n'étoit pas un homme ancien & grave, tels qu'on a coûtume d'élire pour Superieurs pour gouverner les jeunes Religieux; mais c'étoit un jeune galand, qui, à ce qu'on nous dit, avoit obtenu du Pere Superieur, le gouvernement Provincial de ce Couvent, moyennant un préſent de mille Ducats qu'il lui avoit fait.

Après dîné il fit venir quelques-uns de notre compagnie dans ſa chambre, où nous rémarquâmes ſa legereté & ſon peu de mortification.

Nous

Nous croyions y trouver quelque belle Bibliotheque qui nous donnât des marques de ſon ſçavoir & de ſon inclination aux lettres ; mais nous n'y vîmes qu'environ une douzaine de vieux Livres, qui étoient dans un coin, tout couverts de poudre & de toiles d'araignées, comme s'ils euſſent été honteux que les treſors qu'ils contenoient, fuſſent ſi peu eſtimez qu'on leur préferât une Guitarre qu'on avoit miſe deſſus.

Cette chambre étoit richement tapiſſée de tapiſſeries de Coton, & d'ouvrage de plumes de Méchoacan, & ornée de quantité de beaux Tableaux, les Tables couvertes de Tapis de ſoye, les Buffets garnis de divers vaſes de porcelaine, & remplis au dedans de pluſieurs ſortes de confitures & de conſerves.

Cet équipage parut à nos zélez Religieux, plein de vanité, & indécent à un pauvre Moine mendiant ; mais à ceux qui n'étoient ſortis d'Eſpagne qu'à deſſein de mener une vie libertine, & de ſe rendre riches, la vûë de ces choſes-là leur fut fort agréable, & leur donna grande envie d'entrer plus avant dans ce païs où dans peu de tems l'on pouvoit devenir ſi riche & ſi opulent.

Le diſcours dont ce jeune Prieur nous entretint, ne fut que de ſes loüanges, de ſa naiſſance, de ſes bonnes qualitez, de la faveur

veur qu'il avoit auprès du Pere Superieur de la Province, de l'amour que les principales Dames, & les femmes des plus riches Marchands de la Ville lui portoient, de sa belle voix, & de sa grande capacité en musique, comme il nous le fit voir sur l'heure qu'il se mit à chanter, & joüer sur sa Guitarre quelques vers qu'il avoit faits en faveur de quelque belle Amarillis, ajoûtant par ce moyen scandale sur scandale à nos bons Religieux, qui se fâchoient de voir ce libertinage en un Supérieur, qui devoit au contraire leur donner par ses paroles & par ses mœurs, des exemples de repentance & de mortification.

Notre ouïe ne fut pas si-tôt satisfaite du plaisir de la musique, & notre vûë de tant de beaux Ouvrages de coton, de soyes & de plumes, que notre Prieur nous fit apporter de ses magasins une prodigieuse quantité de toutes sortes de délicatesses, pour contenter aussi notre goût & assouvir notre appetit.

De sorte que comme nous étions veritablement passez de l'Europe en l'Amérique, aussi le Monde nous paroissoit veritablement changé, & nos sens d'une autre nature qu'ils n'étoient la nuit & le jour précedens, que nous entendions l'horrible cri des Matelots dans le service du navire, que nous voyions l'abîme de la Mer avec ses monstres,

monstres, que nous beuvions de l'eau puante, & sentions le goudron & la poix, au lieu qu'ici nous entendions une voix douce & nette, avec un Instrument bien accordé, nous voyions des tresors & des richesses, nous mangions des douceurs, & parmi ces douceurs nous sentions le musc & l'ambre, dont ce délicieux Prieur avoit fait assaisonner ses dragées & ses confitures.

CHAPITRE VIII.

Description du Port & de la Ville de Saint-Jean de Ulhua, & d'un tremblement de terre, & autres choses qui arriverent à l'Auteur jusqu'à son départ de cette Ville pour aller à Mexique.

NOus mîmes fin à cet entretien, pour nous aller promener & voir la Ville, d'autant que nous n'avions que ce jour-là & le lendemain pour y demeurer. Nous en fîmes le tour cette après dînée, & trouvâme qu'elle étoit fondée sur un terroir sablonneux, excepté du côté du Sud, où la terre est marécageuse & pleine de fondrieres; ce qui, joint aux grandes chaleurs qu'il y fait, rend ce lieu fort mal sain.

Le nombre des habitans peut être d'environ

ron trois mille, parmi lesquels il y a plusieurs riches Marchands, les uns de deux cens, les autres de trois & quatre cens mille Ducats vaillant.

Nous ne nous arrêtâmes pas beaucoup à la consideration des bâtimens; car ils sont tous de bois, tant les Eglises & les Couvents, que les maisons des particuliers; les murailles de la maison du plus riche habitant n'étant que de planches, ce qui, joint à la violence des vents du Nord, a fait que diverses fois la Ville a été brûlée rez-piéd rez-terre.

Le grand trafic qui se fait d'Espagne au Mexique, & par le Mexique aux Indes Orientales, & encore celui de Cube, de Saint-Domingue, de Jucatan, & Portobello, & du Peru à Porto bello, de Carthagene & de toutes les Isles qui sont sur la mer du Nord, & par la riviére Alvarado en montant aux Zopotecas, Saint Alphonse, & vers Guaxaca, & par la riviere Grijaval montant vers Tabasco, les Loques, & Chaiapades Indiens, rend cette petite Ville opulente, & la fait abonder en toutes les richesses & marchandises du Continent de l'Amérique, & des Indes Orientales.

Le mauvais air du lieu est cause qu'il y a si peu d'habitans, & leur petit nombre joint au grand commerce qui s'y fait, rend les marchands extraordinairement riches, & ils

ils le seroient encore plus, sans les pertes fréquentes qu'ils ont faites, toutes les fois que la Ville a été brûlée.

Toute la force de cette Ville consiste, prémiérement en ce que l'entrée du Havre est tres-difficile & fort dangereuse; & secondement en un rocher qui est à une portée de mousquet devant la Ville, sur lequel on a bâti une forteresse ou une Citadelle, dans laquelle on entretient une petite garnison; mais dans la Ville il n'y a aucune fortification, ni gens de guerre. Le rocher & la forteresse servent comme de muraille, de rempart, & de clôture au Port, qui sans cela seroit ouvert, & sujet aux vents du Nord.

Les Navires n'oseroient moüiller l'ancre dans le Havre, si ce n'est sous le rocher & la forteresse, & encore ils ne sont pas en assûrance, qu'ils ne soient amarrez avec des cables à des anneaux de fer, qu'on a attachez tout exprès dans le rocher. De là vient qu'il est arrivé quelquefois, que les Navires étant portez par le courant de la marée d'un côté du rocher, ont été jettez contre les autres rochers, ou emportez en pleine mer, les cables avec quoi ils étoient amarrez à la forteresse, ayant été rompus par la force des vents.

Un pareil accident arriva à l'un de nos Vaisseaux la nuit d'après que nous fûmes débarquez, & nous fûmes bienheureux de n'être

n'être point en mer, car il se leva un tel orage & une si grande tempête du côté du Nord, qu'elle rompit les cables du Navire, & l'emporta en pleine mer.

Quant à nous qui étions à terre, nous croyions à tout moment que cet orage nous devoit aussi enlever de nos lits : car ces legeres maisons de bois branloient si fort, que nous n'attendions que l'heure qu'elles alloient tomber sur nous.

Notre repos fut bien petit cette nuit-là, qui nous fit assez experimenter ce que c'est que Saint Jean de Ulhua ; car quoi que notre Prieur nous eût aussi-bien traitez à souper, qu'il avoit fait à dîner, & nous eût même fait laver les pieds avant que de nous mettre au lit, afin que nous pussions dormir plus à notre aise sur ses bons lits, que nous n'avions fait depuis deux mois dans nos petites cabanes, pendant que nous étions sur mer.

Le sifflement continuel des vents étoit si violent, & le branle perpetuel de nos chambres si importun, que ne pouvant plus souffrir d'être bercez de la sorte, nous fûmes contraints d'abandonner nos lits sur la minuit, & fuir tout pieds nuds dans la cour pour trouver un lieu de sûreté, croyant qu'à toute heure la maison s'alloit renverser sens dessus dessous.

Mais quand le jour fut venu, les Religieux

gieux du Couvent, qui étoient accoutûtumez à ces bourrasques, se mocquerent de l'appréhension que nous avions cûë, & nous dirent qu'ils ne dormoient jamais mieux que quand leurs lits étoient ainsi ébranlez par ces sortes de tempêtes.

L'appréhension que nous eûmes cette nuit-là nous fit ennuyer du bon traitement qu'on nous faisoit, & souhaiter de pouvoir bien-tôt abandonner le rivage de la mer; à quoi notre Superieur Calvo s'accorda aussi facilement, non pas tant pour la peur que nous avions euë, que pour la crainte qu'il avoit lui-même, qu'en mangeant des fruits du païs, & en beuvant après de l'eau avec trop d'avidité, nous ne tombassions tous malades, & ne mouruſſions en ces lieux-là, comme firent plusieurs autres après notre départ, faute d'avoir gardé de la modération en l'usage de ces fruits, dont ils n'avoient jamais mangé auparavant. Joint que l'eau de ce lieu-là cause ordinairement des flux de ventre fort dangereux à tous ceux qui sont nouvellement venus d'Espagne.

Il y avoit trente mules pour nous qu'on avoit amenées tout exprès de Mexique à Saint Jean de Ulhua, où il y avoit déja six jours qu'elles nous attendoient avant l'arrivée de la Flote.

Le Superieur Calvo s'occupa ce jour-là à bord

bord du Navire, à faire décharger nos coffres, & les provisions qui avoient resté, de vin, de biscuit, de jambons, & de bœuf salé, avec une douzaine de poules, & trois moutons, dont chacun s'étonna de voir qu'il nous fût resté tant de vivres après un si long voyage.

Durant qu'il s'occupoit à faire cela, nous fûmes visiter nos amis, & prendre congé d'eux le matin ; après dîner l'on fit disposer des siéges pour nous dans l'Eglise Cathédrale, pour voir joüer une comedie que les habitans de la Ville avoient preparée pour la reception du nouveau Vice-Roi.

Desorte qu'apres avoir demeuré seulement deux jours à Saint-Jean de Ulhua, nous en partîmes pour poursuivre notre voyage vers la Ville de Mexique.

CHAPITRE IX.

Du voyage que nous fîmes depuis Saint-Jean de Ulhua jusques à Mexique, & des Bourgs & principaux Villages qui se trouvent sur le chemin.

LE quatorziéme de Septembre nous sortîmes de la Ville de Saint-Jean de Ulhua, & entrâmes dans le chemin de Mexique,

Mexique, que nous trouvâmes trois ou quatre lieuës durant fort sablonneux, & aussi large & ouvert qu'est celui de Londres à Saint-Albans.

Les premiers Indiens que nous rencontrâmes, furent ceux de l'ancienne Vera-Cruz, qui est une Ville située sur le bord de la Mèr, où les Espagnols qui conquirent les prémiers ce païs-là, avoient dessein de s'établir. Mais après à cause du peu d'abri qu'il y a pour les Vaisseaux contre les vents du Nord, ils l'abandonnerent pour venir à Saint-Jean de Ulhua, où ils sont aujourd'hui.

Ce fut là que nous commençames de remarquer le pouvoir que les Prêtres & les Moines ont sur les pauvres Indiens, comme ils les tiennent assujettis, & l'obeïssance qu'ils leur rendent.

Le Prieur de Saint-Jean de Ulhua leur avoit écrit une Lettre le jour auparavant pour les avertir de notre venuë, leur enjoignant de nous venir rencontrer sur le chemin, & de nous bien recevoir en ces lieux-là.

Ce qui fut exécuté ponctuellement par ces pauvres Indiens : car comme nous étions environ à une lieuë de la Ville, une vingtaine des principaux, montez à cheval nous vinrent rencontrer, & nous presenterent

preſenterent à chacun un bouquet de fleurs.

Enſuite de quoi ils ſe mirent à marcher au devant de nous environ à la portée d'un arc, juſques à ce que nous en rencontrâmes d'autres à pied avec des trompettes & des haut-bois, qui joüoient fort agréablement devant nous.

Parmi eux étoient les Officiers des Egliſes, les Marguilliers, & Maîtres de Confrairies, qui nous preſenterent auſſi à chacun un bouquet. Ils étoient ſuivis des Enfans de chœur, & d'autres perſonnes qui marchoient lentement devant nous en chantant le *Te Deum laudamus*, juſques à ce que nous fûmes arrivez au milieu de la Ville, en la place où l'on tient le marché & où il y a deux fort beaux grands ormeaux.

L'on avoit dreſſé en ce lieu-là un long berceau, ſous lequel il y avoit une table garnie de pluſieurs boëtes de conſerves & autres ſortes de confitures & biſcuits, pour nous faire boire du Chocolate.

Comme on étoit après à l'aſſaiſonner avec l'eau chaude & le ſucre, les principaux Indiens & les Officiers de la Ville nous firent une harangue, après s'être mis à genoux, & nous avoir baiſé les mains les uns après les autres.

Nous diſant que nous étions les bien venus

nus en leur païs, qu'ils nous rendoient mille graces de ce que pour l'amour d'eux nous avions abandonné notre Patrie, nos parens, & nos amis, pour venir de si loin travailler au salut de leurs Ames, & qu'enfin ils nous honoroient comme des Dieux en terre, & des Apôtres de Jesus-Christ. Ils continuerent ces complimens jusques à ce qu'on nous eut apporté le Chocolate.

Nous nous rafraichîmes une heure, & remerciâmes les Indiens de tant de marques de bonté qu'ils nous avoient montrée, les assûrant qu'il n'y avoit rien au monde qui nous fût plus cher que leur salut, & que pour le procurer, nous n'avions point appréhendé de nous exposer à toutes sortes de perils, tant sur la mer que sur la terre, ni même la cruauté barbare des autres Indiens qui n'avoient point encore connoissance du vrai Dieu, pour le service duquel nous étions même resolus de ne point épargner notre vie.

Sur cela nous prîmes congé d'eux, fîmes des presens aux principaux, de Chapelets, de Medailles, de Croix de cuivre, d'*Agnus Dei*, de quelques Reliques apportées d'Espagne, & leur donnâmes à chacun pour quarante ans d'indulgences, suivant le pouvoir que nous en avions reçû du Pape, de les pouvoir distribuer en quelque

que tems, que ce fût, dans tous les lieux où nous passerions, & à tous ceux que nous jugerions à propos.

Comme nous sortîmes du berceau pour prendre nos mules, nous vîmes tout le marché plein d'Indiens, tant d'hommes que de femmes, qui étoient à genoux, nous adorant presque, & demandant notre bénédiction, que nous leus donnâmes en passant avec les mains élevées, faisant le signe de la Croix sur eux.

La soumission de ces pauvres, & la vanité d'être reçûs avec toutes ces cérémonies, & ces honneurs publics, avoient tellement enflé le cœur de quelques uns de nos jeunes Religieux, qu'ils se croyoient être au dessus des Evêques d'Espagne, qui quoiqu'ils n'ayent que trop d'orgueïl, n'ont pourtant jamais reçû tant d'acclamations publiques en leurs voyages, que nous en reçûmes en ce lieu-ci.

Les hautbois & les trompettes retentirent encore une fois au devant de nous, & les principaux de la Ville nous conduisirent une demi-lieuë au delà, & puis se retirerent chez eux.

Les deux premiers jours après que nous fûmes partis de ce lieu-là, nous ne logeâmes qu'en de pauvres petites bourgades d'Indiens, où nous rencontrâmes pourtant toûjours beaucoup de civilité, & grande abondance

abondance de vivres, particuliérement de poules, chapons, poules d'Inde, & diverses sortes de fruits.

Le troisiéme jour sur le soir nous arrivâmes à une grande bourgade ou Ville, dans laquelle il y a bien près de deux-mille habitans, les uns Espagnols, & les autres Indiens, qui s'appelle Xalappa de la Vera-Cruz.

En l'année 1634. cette Ville fut érigée en Evêché, par le partage qui fut fait du Diocêse de la Ville des Anges; & quoi que celui-ci n'en soit que la troisiéme partie, il est pourtant estimé dix mille ducats de revenu par an, d'autant qu'il est situé dans un territoire qui est tres-fertile en mahis, & en froment d'Espagne.

Il y a plusieurs bourgades d'Indiens aux environs. Mais ce qui le rend riche sur tout, sont les fermes où l'on cultive le sucre & quelques autres qu'ils appellent Estancias, où l'on éleve un fort grand nombre de mules & de bétail, & quelques autres aussi où l'on recuëille de la Cochenille.

En cette Ville il n'y a qu'une grande Eglise, & une Chapelle, qui dépendent l'une & l'autre du Couvent des Religieux de Saint-François, où nous logeâmes ce soir-là, & le lendemain qui étoit le Dimanche.

Les revenus de ce Couvent sont grands;

néanmoins l'on n'y entretient qu'une demi-douzaine de Religieux, quoi qu'il y ait assez de quoi en nourrir plus de vingt fort à leur aise.

Le Superieur ou Gardien de ce Couvent, n'étoit pas moins vain, que celui de Saint Jean de Ulhua ; & quoi qu'il ne fût pas de notre Ordre, il ne laissa pourtant pas de nous bien recevoir, & de nous traiter magnifiquement.

Non seulement en ce lieu-là, mais dans tous les autres endroits de notre voyage, nous remarquâmes dans tous les Prêtres & Religieux une grande molleſſe de vie, & des mœurs & maniére d'agir fort contraires à leurs Vœux & à leur Profession.

Cet Ordre de Saint-François, outre les vœux de Chasteté & d'Obédience ; en fait encore un autre, qui est d'observer la Pauvreté plus exactement qu'aucun des autres Mendians ; car leur habillement doit être de gros drap gris, leurs ceintures de cordes de chanvre, leurs chemises de laine ; leurs jambes doivent être nuës sans bas de chausses, & ne doivent point avoir de souliers en leurs pieds, mais seulement des sandales.

Il ne leur est pas seulement déffendu d'avoir de l'argent, mais même de le manier, ni d'avoir rien en propre ; dans leurs voya-

ges

ges ils n'oseroient pour se soulager aller à cheval, mais il faut qu'ils marchent à pié avec peine & labeur, estimant que l'infraction de la moindre de ces choses-là est un peché mortel digne d'excommunication & de damnation éternelle.

Mais nonobstant toutes les obligations qui les attachent si étroitement à l'observance des regles de leur profession, ceux qu'on a transportez en ces païs-là, vivent d'une maniere qu'il semble qu'ils n'ont jamais fait de vœu à Dieu, & font voir par leur vie déréglée, qu'ils ont voüé ce qu'ils ne peuvent ou ne veulent pas accomplir.

Nous ne trouvâmes pas seulement étrange, mais nous fûmes extrémement scandalisez de voir un Religieux du Couvent de Xalapa monter à cheval avec son laquais derriere lui, seulement pour aller au bout de la Ville entendre la Confession d'une homme agonisant, avec son habit long, relevé & attaché à sa ceinture, pour faire voir un bas de soye orengé & des souliers de marroquin proprement faits avec des calçons de toile de Hollande & un passement de quatre doigts attachez au haut de la jambe.

Cela nous donna lieu de prendre garde de plus près à la conduite de ce Moine, & des autres, qui sous leurs manches larges,

faisoient paroître leurs pourpoints piquez de soye, & la dentelle qui étoit aux poignets de leurs chemises de Hollande, de sorte que dans leurs habits, aussi-bien que dans leur entretien, nous n'y voyions aucune mortification, mais au contraire autant de vanité que dans les gens du monde.

Après souper quelques-uns d'entr'eux commencerent à parler de joüer aux cartes & aux dez, & nous convierent, nous qui étions nouveaux venus, de joüer une Partie à la Prime, ce que la plûpart refuserent, les uns faute d'argent, & les autres pour ne sçavoir pas le jeu; néanmoins avec beaucoup de peine ils firent ensorte qu'il y eut deux de nos Religieux qui se joignirent avec deux des leurs.

La Partie faite, ils commencerent à mêler les cartes de fort bonne grace; on coucha de simple & de double; la perte piqua les uns & le gain échauffa les autres, de sorte que ce Couvent fut converti cette nuit-là, en Academie, & la pauvreté Religieuse en profanations mondaines.

Comme nous n'étions que les spectateurs de leur jeu, nous eumes le loisir une partie de la nuit de faire reflexion sur cette maniere de vivre, car plus le jeu continuoit, plus le scandale s'augmentoit, tant par la

boisson

boiſſon que par les juremens, les moqueries & les riſées, qu'ils faiſoient du vœu de pauvreté.

Un de ces Cordeliers, quoi qu'il eût déja manié de l'argent, & l'eût mis ſur la table avec ſes doigts ; néanmoins par fois pour faire rire la Compagnie, s'il lui arrivoit de gagner une ſomme conſiderable, (comme ſouvent il y avoit plus de vingt écus ſur le jeu) il ouvroit une de ſes manches, puis avec le bout de l'autre il ramaſſoit tout l'argent qui étoit au jeu & le jettoit dans l'ouverture de celle qu'il tenoit ouverte diſant, qu'il avoit fait Vœu de ne point toucher d'argent, ni d'en garder, mais que ſa manche avoit la permiſſion de le garder.

Je ne pouvois plus entendre tant de juremens, & j'avois envie de leur dire mon ſentiment, & de leur faire reproche : mais je conſiderai que je n'étois là que comme un étranger qui paſſoit, & que tout ce que je pourrois dire ſeroit inutile, de ſorte que je me retirai ſans faire bruit pour me repoſer, laiſſant ces joüeurs qui continuerent toute la nuit juſques au matin.

Le lendemain l'on entendit par ce Moine qui faiſoit tant le railleur, qui avoit plus la mine d'un débauché, que d'un Religieux de Saint-François, & qui étoit plus propre pour l'école d'un Sardanapale ou d'un Epicure, que de vivre dans un Cloî-

tre, qu'il avoit perdu plus de quatre vingts écus. Sa manche refusoit, ce semble, de garder ce qu'il avoit fait vœu de ne posseder jamais.

Ce fut là que je commençai de reconnoître par là la maniere de vivre de ces Cordeliers-là, que c'étoit plûtôt le libertinage, qui faisoit passer tous les ans tant de Moines & de Jésuites d'Espagne en ces quartiers là, que le zéle qu'ils avoient pour l'Evangile, & pour la conversion des ames; ce qui étant un acte de la plus haute charité, ils ont raison d'en faire une des principales marques de la vérité de la Religion.

Mais la molleſſe de leur vie fait voir clairement, que l'amour de l'argent, de la vaine gloire, du pouvoir & de l'autorité qu'ils ont sur les pauvres Indiens, est plutôt la fin & le but où ils visent, que l'amour & l'avancement de la gloire de Dieu.

De Xalapa nous allâmes à un autre lieu, que les Espagnols appellent la Rhinconada, qui n'est ni bourg ni village, & ne vaudroit pas la peine que j'en fisse mention en ce lieu ci, n'étoit qu'elle est remarquable pour deux choses qui la font considerer particuliérement.

La premiere, c'est qu'elle est si éloignée de tout autre lieu, qu'il est comme impossible à ceux qui voyagent de faire leur journée sans s'y venir reposer à diné, ou y demeurer

meurer le soir à soupé, à moins que de se détourner de deux ou trois lieuës du chemin, pour arriver à quelque bourgade d'Indiens.

Ce n'est qu'une maison seule, que les Espagnols appellent Venta, comme sont les hôtelleries en Angleterre quand elles sont seules sur le chemin : elle est située au bout d'une vallée, qui est le lieu le plus chaud qu'il y ait depuis Saint-Jean de Ulhua jusques à Mexique.

Mais ce qui la rend encore considérable, est qu'il y a les meilleures sources & fontaines, qui soient sur cette route, quoi que l'eau en soit tiéde à cause de la chaleur du Soleil.

Ceux qui tiennent l'hôtellerie, sçachant bien que la grande chaleur que l'on souffre en voyageant, a besoin d'être temperée par un breuvage rafraîchissant, ont soin d'avoir de grands vases de terre pleins d'eau, qu'ils enfoncent dans du sable moüillé, où elle devient aussi froide, que la glace.

La douceur & la fraîcheur de cette eau, dans un païs si chaud & si ardent, nous donna autant de sujet d'étonnement, que de plaisir d'avoir trouvé dequoi remédier à cette chaleur excessive.

Outre cela, l'on nous servit une si grande quantité de bœuf, de mouton, de chevreau, de poules, de coqs-d'Inde, de lapins, de gibier, & particuliérement de

cailles, que nous en étions tous étonnez.

La vallée & le païs des environs sont très-riches & fertiles; remplis de fermes, où les Espagnols font cultiver le sucre, la cochenille, le froment, & le mahis.

Mais ce qui me fait plus particuliérement resouvenir de cette Venta ou hôtellerie solitaire, est que quoi que l'industrie de l'homme ait trouvé le moyen de pourvoir les voyageurs dans un lieu si chaud, d'une eau si rafraîchissante, & fourni ce lieu-là d'une si grande abondance de vivres, tout cela n'est agréable que durant le jour; car pendant la nuit les Espagnols les appellent des confitures d'Enfer.

Non seulement la chaleur y est si excessive, qu'il est impossible de manger, sans essuïer à toute heure la sueur qui coule du visage sur les yeux, mais aussi les moucherons importunent si fort, qu'il n'y a aucun moyen de s'en garantir, soit en veillant, soit en dormant; & quoique la plûpart d'entre nous eussent des tentes, néanmoins elles n'étoient pas capables de nous garantir de ces insectes, qui comme les grenoüilles d'Egypte, nous venoient trouver jusques dans nos lits.

Ils ne paroissent point durant le jour; mais lorsque le Soleil se couche ils commencent à s'attrouper, & disparoissent au lever du Soleil.

Après

Après une longue & fâcheuse nuit, voyant que le Soleil levant les avoit dispersez, nous jugeâmes aussi que le meilleur pour nous, étoit de nous enfuir de ce lieu-là.

Desorte que nous en partîmes de grand matin pour arriver à une bourgade, qui est aussi agréable, & aussi abondante en vivres, que cette Rhinconada, & exempte de ces hôtes qui la nuit precedente nous avoient tenu une si fâcheuse compagnie.

CHAPITRE X.

Arrivée de l'Auteur à Segura de la Frontera; Ville bâtie par Cortez, avec sa description & l'origine de sa construction.

NOus arrivâmes le soir à un autre bourg ou petite ville qu'on appelle Segura, qui est habitée par des Indiens & par des Espagnols, qui font environ le nombre de mille habitans, où nous fûmes encore somptueusement régalez par les Religieux de Saint-François, aussi galans & pleins de vanité, que ceux de Xalapa.

Cette ville fut fondée par Ferdinand Cortez, & appellée *Segura de la Fontera*, c'est-à-dire, sûreté de la frontiére, parce

qu'il la fit bâtir pour une place frontiére, afin de garantir les Eſpagnols qui venoient de Saint-Jean de Ulhua à Mexique, contre les Culhuacans, & ceux de Tepeacac, qui étoient alliez des Mexiquains, & incommodoient fort les Eſpagnols.

Mais ce qui fâcha plus Cortez, fut qu'après la prémiere fois, qu'il fut chaſſé de Mexique, les Indiens inſultant ſur lui & le reſte des ſiens, qu'ils avoient appris avoir été dangereuſement bleſſez, & s'être retirez à Tlaxcallan pour ſe rafraîchir, & ſe remettre en état, les habitans des deux Bourgardes de Culhua & Tepeacac, qui étoient alors alliez des Mexiquains contre Cortez & la ville de Tlaxcallan, s'étant mis en embuſcade pour ſurprendre les Eſpagnols, ils en prirent douze, qu'ils ſacrifierent tous vivans à leurs Idoles, & puis après les mangerent.

Ce qui fit que Cortez pria Maxixca, l'un des principaux Capitaines de Tlaxcallan, & divers autres Gentils-hommes de la ville, de l'accompagner, & l'aſſiſter pour ſe vanger de ceux de Tepeacac à cauſe de la cruauté qu'ils avoient exercée contre ces douze Eſpagnols, & pour le mal qu'ils faiſoient tous les jours aux habitans de Tlaxcallan, avec l'aide de leurs alliez les Culhuacans & les Mexiquains.

Maxixca & les principaux de Tlaxcallan,

san, ayant tenu Conseil avec les Magistrats & le peuple de la ville, resolurent d'un commun consentement de l'assister de quarante mille combattans, outre les Tamemez, qui sont comme des crocheteurs, pour porter le bagage, & les autres choses necessaires.

Cortez avec ce nombre de Tlaxcaltecas ses soldats & ses chevaux, fut à Tepeacac, leur demander que pour réparation de la mort des douze Chrétiens, ils eussent à se rendre à l'Empereur & Roi d'Espagne son Maître, & ne plus recevoir dorénavant chez eux, aucun Mexiquain, ni aucun habitant de la Province de Culhua.

Les Tepeacacs répondirent qu'ils avoient mis à mort les douze Espagnols pour un bon & juste sujet, parce qu'en tems de guerre, ils avoient voulu passer au travers de leur païs par force, sans leur consentement, & sans leur en demander la permission.

Et aussi que les Mexiquains & les Culhuacans étant leurs alliez & leurs Seigneurs, ils les recevroient toûjours amiablement dans leur ville & dans leurs maisons, refusant l'offre & la demande qu'ils leur faisoient, protestant de ne vouloir point obeïr à des gens qu'ils ne connoissent point, les priant de s'en retourner à Tlaxcallan, si ce n'est qu'ils eussent dessein de finir bien-tôt

leurs jours, & d'être sacrifiez & dévorez comme leurs douze amis l'avoient été.

Néanmoins Cortez les invita plusieurs fois à entendre à la paix, & voyant que cela ne servoit de rien, il commença de faire la guerre tout de bon.

Les Tepeacacs avec l'assistance des Culhuacans, étoient braves & lestes, & se mirent en état de déffendre l'entrée de leur ville aux Espagnols, & comme ils étoient en grand nombre, parmi lesquels il y avoit plusieurs vaillans hommes, ils commencerent d'escarmoucher à diverses repriſes; mais à la fin ils furent battus, & il y en eut plusieurs de tuez, sans qu'il y demeurât aucun Espagnol, mais plusieurs Tlaxcaltecas qui y furent tuez.

Les Seigneurs & Principaux de Tepeacac, voyant qu'ils avoient été battus, & qu'ils n'étoient pas assez forts pour résister, se rendirent à Cortez, comme Vassaux de l'Empereur, à condition de bannir pour jamais leurs amis de Culhua, & qu'il pourroit faire châtier à sa volonté, ceux qui étoient la cause de la mort des douze Espagnols.

A cause de leur cruauté & de leur obstination, Cortez ordonna que tous les habitans des bourgades qui avoient consenti à ce meurtre, seroient esclaves pour jamais.

Il y en a d'autres qui disent qu'il les assujettit

sujettit sans aucune condition, & qu'il les châtia pour leur désobeïssance, étant Sodomites, Idolâtres, & mangeurs de chair humaine, & pour servir d'exemple à tous les autres.

Enfin ils furent condamnez à être esclaves, & pendant vingt jours que dura cette guerre, il pacifia toute cette Province, qui est fort grande; il renversa les Idoles, & les principaux lui rendirent obéïssance.

Et pour une plus grande assûrance, il y fit bâtir cette ville, qu'il nomma Segura de la Frontera, ou la Sûreté de la Frontiere, ayant ordonné des Officiers pour prendre garde à ce que les Chrétiens & les Étrangers pûssent passer de la Vera-Cruz à Mexique.

Cette ville, aussi-bien que toutes les autres qui sont depuis Saint Jean de Ulhua jusques à Mexique, est très-abondante en vivres & diverses sortes de fruits.

Particulierement en ceux qu'on appelle Ananas, Sapotes, & Chicosapottes, qui ont au dedans un gros noyau noir aussi gros qu'une prune; le fruit au dedans est aussi rouge qu'écarlate, & aussi doux que miel; mais le Chicosapotte n'est pas si gros, & quelques-uns sont rouges, d'autres rouges bruns, & si pleins de jus, qu'en les mangeant le jus en coule comme si c'étoient des gouttes de miel, & leur odeur est à peu près comme d'une poire cuite.

L'on

L'on nous y présenta aussi des grapes de raisin, aussi belles que celles d'Espagne, que nous reçûmes avec beaucoup de joye, parceque nous n'en avions point vû depuis que nous en étions partis.

Cela nous fit juger que le païs des environs seroit fort propre pour la culture des vignes, si le Roi d'Espagne vouloit permettre qu'on y en plantât; ce qu'il a refusé plusieurs fois, de peur que cela n'empêchât le commerce qui est entre l'Espagne & ces païs-là.

Cette ville est dans un climat plus temperé, qu'aucune de celles qui sont depuis la Vera-Cruz jusques à Mexique, & les habitans qui étoient autrefois mangeurs de chair humaine, sont à présent aussi civilisez, & aussi courtois, que ceux qui sont sur toute cette route.

Nous nous détournâmes un peu de notre chemin vers l'Oüest, le grand chemin tirant au Nord Oüest; seulement pour voir la fameuse ville de Tlaxcallan, dont les habitans se joignirent avec Cortez, & lui furent toujours très-fideles, ensorte qu'on peut dire avec verité qu'ils ont été les principaux instrumens de cette conquête; & c'est aussi pour cela que les Rois d'Espagne les ont affranchis de tribut jusqu'aujourd'hui, & qu'ils ne païent rien de la taxe annuelle qui est imposée sur tous les Indiens,

liens, qu'un epy de mahis qui est leur bled d'Inde.

CHAPITRE XI.

Description de la grande ville de Tlaxcallan & de son territoire.

CEtte grande ville de Tlaxcallan *, veut dire proprement en la langue Indienne, un pain bien fait, parce qu'il s'y recueille plus de ce grain qu'ils appellent Centli, que dans toutes les autres Provinces qui sont aux environs.

Au tems passé cette ville s'appelloit Texcallan, qui signifie une vallée entre deux montagnes.

Elle est située sur le bord d'une riviere, qui sort d'une montagne qu'on appelle Atlancapetec, qui arrose la plûpart de la Province, d'où elle va se rendre en la mer par Zacatullan.

Il y a dans cette ville quatre belles ruës, qu'on appelle Tepetiepac, Ocotelulco, Tizatlan, Quiahuiztlan.

La

* *Xichotecatl étoit Généralissime de l'armée des Tlascalans contre Ferdinand Cortez, & les Espagnols qui les vainquirent. Et Maxixca étoit Lieutenant général de la dite armée & un des quatre Capitaines des troupes de cette ville.*

La premiere de ces ruës est située sur un côteau, éloignée d'environ demi lieuë de la riviere, & parcequ'elle est bâtie sur un côteau on l'a nommée Tepetiepac, qui veut dire montagne ou côteau; & ce fut là qu'on commença la premiere habitation, qui fut ainsi fondée sur un lieu éminent à cause des guerres.

L'autre ruë est située sur le côté de la montagne vers la riviere; & à cause que lors qu'on la bâtit il y avoit plusieurs arbres de Pins en cet endroit là, ils la nommerent Ocotelulco, qui veut dire un Plan de pommes de Pin.

Cette ruë étoit fort belle & la plus habitée de toute la ville, & où étoit la place du principal Marché où l'on vendoit & achetoit toutes sortes de denrées; ils appelloient cette place Tianquiztli: dans cette ruë étoit aussi la maison où demeuroit Maxixca.

Dans la plaine sur le bord de la riviere, il y avoit une autre ruë appellée Tizatlan, parce qu'il y avoit beaucoup de chaux & de craye; c'étoit en cette ruë que demeuroit Xicotencatl Généraliſſime de toutes les troupes de la Republique.

Il y avoit encore une autre ruë, qu'on appelloit Quiahuiztlan à cause des eaux salées. Mais depuis que les Espagnols y sont venus, tous ces bâtimens ont été changez, & embellis & bâtis de pierre.

L'on

La Maison de Ville, & quelques autres Edifices publics, sont bâtis dans la plaine sur le bord de la riviere, à peu près comme ceux de Venise.

Cette ville étoit gouvernée par les plus Nobles & les plus riches habitans; ils estimoient tirannique le gouvernement d'un seul; & c'étoit pour cela qu'ils haïssoient Montezuma comme un Tiran.

En tems de guerre ils avoient quatre Capitaines, qui gouvernoient chacun une des ruës de la ville, du nombre desquels ils choisissoient celui qui devoit être leur Generalissime, sous lequel il y avoit encore d'autres Gentils-hommes qui étoient Sous-Capitaines, mais en petit nombre.

Dans les guerres ils faisoient porter leur Etendart à la queuë de l'armée: mais quand il étoit question de donner bataille, ils le plaçoient dans un lieu où il pût être vû de toute l'armée, & celui qui ne se rendoit pas incontinent sous son Officier, étoit condamné à l'amande.

Sur cet Étendart il y avoit deux fléches, qu'ils avoient en veneration comme des reliques de leurs Ancêtres, & ceux qui avoient la charge de le porter, devoient être deux vieux soldats, braves, & du nombre des principaux Capitaines. En quoi il y avoit une espece de superstition & de divination parmi eux, pour connoître le

gain

gain ou la perte de la bataille : ils tiroient une des ces fléches contre le premier des ennemis qu'ils rencontroient, & s'ils le tuoient ou le blessoient, c'étoit un signe assûré de la victoire ; mais si la fléche ne blessoit ni ne tuoit point celui contre qui elle étoit décochée, ils croyoient assûrément qu'ils perdroient la bataille, ou auroient du pire dans le combat.

Cette Province ou Seigneurie de Tlaxcallan avoit sous soi vingt-huit villages & bourgades, où il y avoit cent cinquante mille chefs de famille.

Ce sont tous gens bien faits, & les meilleurs soldats qui fussent parmi les Indiens.

Ils sont fort pauvres, & n'ont point d'autres richesses que le grain ou le bled qu'ils appellent Centli, de la vente duquel ils retirent dequoi s'habiller, & avoir les autres choses qui leur sont necessaires.

Ils ont plusieurs places où ils tiennent le marché ; mais la plus considerable, & où est le plus grand abord, est dans la ruë de Ocotelulco, qui étoit si fameuse autrefois, qu'on y voyoit venir vingt mille personnes dans un jour, pour acheter & vendre en troquant une chose pour une autre ; car ils n'avoient point encore l'usage de l'argent monnoyé.

Il y avoit anciennement, comme il y a encore à present, une fort bonne police

dans

dans la ville, & diverſes ſortes d'Artiſans.

Il y a des Orfévres, des Plumaſſiers, des Barbiers, des Etuviſtes & des Potiers, qui font d'auſſi belle vaiſſelle de terre qui s'en faſſe en Eſpagne.

La terre y eſt graſſe & fertile, & propre pour le bled, les fruits, & les pâturages : car il croît tant d'herbe parmi les Pins, que les Eſpagnols y font paître leur bétail, ce qu'on ne ſçauroit faire en Eſpagne.

A deux lieuës de la ville il y a une montagne ronde, de ſix mille pas de haut, & de cent quarante mille de tour, qu'on appelle à preſent la montagne de Saint-Barthelemi, ſur laquelle il y a toûjours de la neige ; au tems paſſé ils appelloient cette montagne Matealcucie, qui étoit le Dieu de l'eau.

Ils avoient auſſi un Dieu pour le vin, qui s'appelloit Ometochtli, parce qu'ils étoient fort adonnez à l'ivrognerie.

Leur Dieu principal s'appelloit Camaxtlo, ou bien Mixcovatl, dont le Temple étoit dans la ruë de Ocotelulco, où l'on ſacrifioit pour le moins huit cens perſonnes tous les ans.

On parle trois langues differentes dans la ville ; la premiere eſt Nuhuahl qui eſt le langage de la Cour, & la principale de tout le Païs de Mexique.

La ſeconde s'appelle Otoncir, dont on

ſe

se sert ordinairement dans les villages.

Et il n'y a qu'une seule ruë où l'on parle Pinomer, qui est le langage le plus grossier de tous.

Il y avoit ci-devant une prison publique où l'on mettoit les prisonniers, & où l'on châtioit tous ceux qu'on estimoit avoir commis quelque crime.

Au tems que Cortez y étoit, il arriva qu'un habitant déroba à un Espagnol une petite quantité d'or, dont Cortez se plaignit à Maxixca, qui tout aussi-tôt en fit une telle perquisition, que le criminel fut trouvé à Chololla, qui est une autre grande ville à cinq lieuës de là.

Le prisonnier ayant été ramené avec l'or qu'il avoit pris, fut mis entre les mains de Cortez pour en faire ce qu'il voudroit; mais il le rendit à Maxixca; & le remercia du soin qu'il avoit eû de le faire chercher.

Mais Maxixca qui en vouloit faire un exemple, le fit conduire par les ruës de la ville, avec un crieur qui marchoit devant lui, & qui publioit à haute voix le crime qu'il avoit commis, jusques à ce qu'il fut arrivé en la place du marché, où on le fit monter sur un échaffaut, & on lui rompit les jointures avec un levier.

Les Espagnols furent surpris d'une justice si severe, & conclurent de là que comme en ce point-là les habitans leur avoient

voulu

voulu donner satisfaction, que de même à l'avenir ils les trouveroient disposez, pour faire tout ce qui seroit necessaire pour la conquête de Mexique, & pour assujettir Montezuma.

Ocotelulco & Tixatlan sont les deux ruës qui sont à présent les plus habitées. Car dans Ocutelulco il y a un Couvent de Religieux de Saint François qui sont les Prédicateurs de la ville, qui ont une fort belle Eglise jointe à leur Couvent, de laquelle dependent environ cinquante Indiens, qui sont tous Chantres, Organistes, Joüeurs d'instrumens de musique, de trompettes & de haut-bois, qui assistent à la Messe d'ordinaire, où ils font admirer à tout le monde leur merveilleuse simphonie, ensorte qu'il n'y a rien de plus touchant.

Dans les ruës de Tepetiepac, & Quiahuitzlan, il n'y a que deux Chapelles, où les jours de Dimanche, & dans les autres occasions, les Religieux de ce Couvent vont dire la Messe.

Nous demeurâmes un jour & deux nuits dans ce Couvent, où nous fûmes fort bien traitez. Il y avoit grande abondance de viande, & sur tout de poisson, qui s'y trouve en quantité à cause de la commodité de la riviere.

La ville a donné une douzaine d'Indiens aux Religieux pour leur pêcher du poisson,

& par ce moyen ils sont affranchis de tous autres devoirs.

Ils ne vont pas tous pêcher en même tems, mais seulement quatre par chaque semaine, tour à tour les uns après les autres, si ce n'est qu'il se rencontre quelque occasion extraordinaire; car en ce cas là ils sont obligez de quitter toute autre sorte d'emploi, & de venir tous ensemble pêcher pour les Religieux.

La ville est maintenant habitée par des Espagnols, & des Indiens mêlez ensemble; & est le siege d'un Président ou principal Officier de Justice, qu'on envoye d'Espagne de trois en trois ans, qu'ils appellent Alcalde Major, dont le pouvoir s'étend dans toutes les villes & bourgades qui sont à vingt lieuës aux environs.

Outre cet Officier, il y en a encore d'autres parmi les Indiens, qu'ils appellent Alcaldes, Regidors, & Alguazils, qui sont des Officiers superieurs & inferieurs necessaires pour l'administration de la justice, qui sont nommez tous les ans par l'Alcalde Major, qui les tient tous en crainte, & en prend pour son service tout autant qu'il lui plaît, sans leur donner aucune chose pour la recompense de leurs services.

Le mauvais traitement de cet Alcalde Major & des autres Espagnols, a beaucoup fait décheoir cette ville qui étoit autrefois très-

très-peuplée, bien qu'ils la dûssent traiter plus doucement que les autres, ayant été la principale cause de la conquête de tout le païs.

CHAPITRE XII.

La suite de notre voyage de Tlaxcallan à Mexique, par la ville des Anges & Guacocinge.

LE lieu le plus remarquable après Tlaxcallan qui se trouve sur la route où nous voyagions, est la ville que les Espagnols appellent la Puebla de los Angeles, c'est-à-dire la ville des Anges, où nous avions grande envie d'aller, parceque nous sçavions qu'il y avoit un Couvent de Religieux de Saint-Dominique de même Ordre que nous, n'en ayant point encore rencontré depuis que nous étions partis de Saint-Jean de Ulhua.

Nous nous rafraichîmes trois jours durant tout à loisir en ce lieu-là, où nous étions les bien venus parmi nos confreres, qui n'épargnerent rien de tout ce qui se pouvoit pour nous bien traiter.

Nous nous promenâmes par toute la Ville, enforte que nous eûmes moyen d'apprendre tout ce qui en étoit. Nous remarquâmes

mes son opulence & ses richesses, non seulement par le trafic considerable qui s'y fait, mais par le grand nombre de Couvens de Religieux & de Religieuses qui y sont établis & entretenus.

Car il y a dans cette Ville un grand Couvent de Saint-Dominique, où il y a pour le moins cinquante ou soixante Religieux; & d'autres de Cordeliers, d'Augustins, de la Mercy, de Carmes Déschaux, & de Jésuites; outre quatre autres de Religieuses.

Cette Ville est située dans une agréable vallée, éloignée d'environ dix lieuës d'une fort haute montagne qui est toûjours couverte de neige. Elle est à environ vingt lieuës de Mexique, & fut bâtie en l'année 1530. par le commandement de Dom Antoine de Mendoza Vice-Roi de Mexique, du consentement de Sebastien Ramirez Evêque, qui avoit été auparavant Président à Saint-Dominique, & exerçoit cette année-là la charge de Président de la Chancelerie de Mexique, au lieu de Nunnio de Gusman qui s'étoit fort mal gouverné avec les Espagnols & les Indiens, ayant pour Ajoints ces quatre Juges ou Conseillers, le Licencié Jean de Salmeron, Gasco-Quiroga, François Ceynos, & Alonse Maldonado.

Ces Juges gouvernerent le Païs beaucoup

coup mieux que n'avoit fait auparavant Nunnio de Guſman, & entre les autres choſes remarquables qu'ils firent, ils peuplerent cette Ville, & mirent en liberté les Indiens qui y demeuroient auparavant, & qui l'avoient abandonnée à cauſe du mauvais traitement qu'ils recevoient des Eſpagnols, & s'en étoient allez demeurer les uns à Xalixco, les autres à Hondures, à Guatimala & en d'autres endroits où il y avoit guerre entre les Eſpagnols & les Indiens.

Cette Ville étoit ci-devant appellée par les Indiens Guetlaxcoapan, c'eſt-à-dire, Couleuvre dans l'eau, parce qu'il y a deux fontaines, l'une dont l'eau eſt mauvaiſe, & l'autre qui eſt bonne à boire.

Elle eſt à préſent le ſiége d'un Evêque, dont le revenu depuis qu'on a retranché Xalappa de la Vera-Cruz, vaut encore plus de vingt mille ducats par an.

L'air y eſt ſi bon, que le nombre des habitans s'augmente tous les jours par le grand concours du peuple qui y vient de divers autres endroits. Il y vint bien du monde en l'année 1634. lors que la Ville de Mexique penſa être ſubmergée par l'inondation du Lac. Il y eut pluſieurs perſonnes qui en ſortirent, & qui emporterent tout ce qu'ils avoient, & vinrent demeurer avec toutes leurs familles en cette Ville des An-

ges, & l'on croit qu'il y a bien dix mille habitans à préſent.

Ce qui la fait renommer, ce ſont les draps qu'on y fait, que l'on tranſporte en divers païs, & qui paſſent pour être auſſi bons que ceux de Ségovie, qui ſont les meilleurs qui ſe faſſent en Eſpagne; mais qui ont beaucoup diminué de prix, parce que l'on n'en tranſporte plus tant en l'Amérique qu'on faiſoit autrefois, à cauſe de la grande quantité qu'y s'en fait tous les ans en cette Ville des Anges.

Les chapeaux qui s'y font, ſont les meilleurs de toute la Province.

Il y a auſſi une Verrerie, qui eſt une choſe rare, parce qu'il n'y a encore que celle-là dans tout le païs.

Mais ce qui l'enrichit le plus, eſt la Monnoye où l'on fabrique la moitié de l'argent qui vient des mines de Sacatecas, ce qui la rend comme une ſeconde Mexique, & fait qu'avec le tems elle ſe rendra auſſi peuplée que cette Ville-là.

Au dehors de la Ville il y a pluſieurs jardins qui fourniſſent les marchez d'herbes & de ſalades: le terroir abonde en froment; il y a quantité de fermes où l'on cultive le ſucre; & une entr'autres qui n'eſt pas fort éloignée de la Ville, qui appartient aux Religieux de Saint-Dominique, qui eſt d'une ſi grande étenduë, que l'on y entretenoit

tenoit plus de deux cens Negres, hommes & femmes, sans compter leurs enfans.

La Ville la plus considerable qui soit entre cette Ville des Anges & celle de Mexique, est appellée Guacocingo, où il y a environ cinq cens Indiens, & cent Espagnols qui y demeurent : il y a aussi un Couvent de Cordeliers, qui nous reçûrent fort bien, & nous firent voir l'adresse de leurs Indiens à chanter en musique, & joüer des instrumens.

Ces Religieux ne manquoient pas non plus que les autres, de toutes sortes de provisions necessaires à la vie. Mais la chose dont ils se vantoient le plus, étoit l'éducation qu'ils avoient faite de quelques-enfans du lieu ; & particulierement de ceux qui servoient en leur Couvent, à qui ils avoient appris à danser à l'Espagnole au son de la guitarre.

Nous en vîmes ce soir-là l'experience par une douzaine d'enfans, dont le plus âgé n'avoit pas quatorze ans, qu'ils avoient fait venir pour nous divertir, qui chanterent jusques à minuit des chansons Espagnoles & Indiennes, en capriolant & dansant avec des Castagnettes, avec tant d'adresse, qu'ils ne nous donnerent pas seulement du plaisir, mais aussi de l'étonnement & de l'admiration.

Il est vrai que voyant cela, la pensée nous

vint que ces Religieux eussent mieux fait de passer ce tems là dans leur Chœur suivant leur profession; mais plus nous allions en avant, plus nous trouvions que les devoirs de la Religion étoient mépriſez; & la vanité en vogue, parmi ceux qui devoient avoir renoncé au monde, & abandonné tous ſes plaiſirs.

Cette Ville de Guacocingo a preſque autant reçû de priviléges des Rois d'Eſpagne que Tlaxcallan, parce qu'elle ſe joignit avec celle-ci contre les Mexiquains, pour aſſiſter Ferdinand Cortez & les autres Eſpagnols, qui furent les premiers conquerans de ce païs-là.

Les habitans de Guacocingo étant alliez de ceux de Tlaxcallan, Cholollа, & Huacacolla, déffendirent vaillamment ceux de Chalco, qui avoient envoyé demander du ſecours à Cortez, parce qu'ils étoient attaquez par les Mexiquains, qui avoient déja fait beaucoup de degât ſur leurs terres.

Mais d'autant que Cortez ne pût leur envoyer le ſecours qu'ils demandoient, parce qu'il étoit alors occupé à l'expédition de ſes brigantins, afin d'aſſieger Mexique par eau & par terre, il pria les Tlaxcaltecas, & ceux de Guacocingo, de Cholollа, & Huacacolla de les aſſiſter, ce qu'ils firent avec tant de generoſité & de valeur, que la memoire

moire en reste encore aujourd'hui, ayant délivré ceux de Chalco de l'oppression de Montezuma, nonobstant les grandes forces avec lesquelles il étoit sorti de Mexique, pour empêcher les Espagnols d'en approcher.

Cette action fut cause que cette Ville avec les autres ci-dessus nommées, a reçû beaucoup de priviléges des Espagnols, & est encore en grande estime parmi eux.

De là nous fîmes notre derniere journée jusques à la Ville de Mexique, passant au delà de cette haute montagne que nous avions vûë de la Ville des Anges, qui en est éloignée de trente milles.

Elle est beaucoup plus haute que les Alpes, & il y fait encore plus froid, parce qu'elle est toûjours couverte de neige.

Depuis notre départ d'Espagne nous n'avions point senti de froid si rigoureux qu'en ce lieu-là, ce qui donnoit grand sujet d'étonnement aux Espagnols, qui sortoient des chaleurs de leur climat, & qui en avoient souffert encore de plus grandes sur la Mer.

En cette derniere journée de Guacocingo à Mexique, nous comptâmes avoir fait environ trente milles d'Angleterre, dont la moitié pour le moins étoit à monter & décendre de cette montagne.

De l'endroit le plus haut où nous passâ-

mes, nous découvrîmes la Ville de Mexique, & le Lac qui eſt autour, qui nous paroiſſoient fort proches, quoi qu'ils fuſſent ſituez dans la plaine à environ dix milles du pied de cette montagne.

CHAPITRE XIII.

Où l'Auteur en continuant la diſcription de ce qu'il voit de remarquable en ce voyage, prend occaſion de rapporter diverſes circonſtances curieuſes de la conquête de ces païs-là par les Eſpagnols.

A La ſeconde fois que Ferdinand Cortez partit de Tlaxcallan, pour aller aſſiéger Mexique par eau & par terre, avec des Brigantins ou bateaux qu'il avoit fait faire tout exprès, ſes troupes étoient logées du côté de la montagne, & y auroient peri par le froid, s'ils n'y euſſent remédié par la grande abondance du bois qu'ils y trouverent.

Mais le matin il monta plus haut ſur cette montagne, & envoya quatre Fantaſſins & quatre Cavaliers à la découverte, qui trouverent le chemin fermé par de grands arbres que les Mexicains avoient abatus depuis peu, & mis au travers du chemin.

Mais

Mais comme ils s'imaginoient que peut-être il n'y en avoit pas par tout, ils passerent plus outre autant qu'ils purent s'avancer, jusques à ce qu'ils rencontrerent à la fin un tel embarras de grands Cedres renversez les uns sur les autres, qu'il leur fut impossible de passer plus avant, ce qui les obligea de retourner vers Cortez, & l'assûrer qu'il étoit impossible que les chevaux pussent passer par ce chemin-là.

Cortez leur demanda s'ils n'avoient rencontré personne : mais comme ils lui répondirent que non, il partit incontinent avec toute sa Cavalerie & mille Fantassins, commandant que le reste de son Armée eût à le suivre avec toute la diligence possible.

De sorte qu'avec les gens qu'il avoit menez avec lui, il se fit faire chemin, en ôtant les arbres qu'on avoit mis au travers pour empêcher son passage, & en cet ordre passa son Armée, sans danger & sans recevoir aucun dommage, quoi que ce ne fût pas sans peine & sans travail.

Car il est certain que si les Indiens se fussent trouvez en cet endroit-là pour garder le passage, les Espagnols n'auroient jamais pû passer, parce que le chemin étoit alors fort mauvais & difficile, au lieu qu'à présent il est raisonnablement large, en sorte que les mulets qui viennent chargez de marchandises de Saint Jean de Ulhua, &

des fermes de sucre, y passent ordinairement.

Mais les Mexiquains croyoient que ce chemin étoit assez assûré par les arbres qu'ils y avoient mis au travers, & l'ayant negligé attendoient les Espagnols en rase campagne.

Car de Tlaxcallan à Mexique il y a trois chemins, dont Cortez choisit le plus mauvais, s'imaginant ce qui arriva ensuite, ou bien quelqu'un lui donna avis, que de ce côté-là il n'y avoit aucuns ennemis pour l'attendre au passage.

A la décente de cette montagne Cortez s'arrêta pour se reposer, jusques à ce que toute l'Armée fut assemblée pour décendre en la plaine, d'où ils découvrirent les feux que les ennemis faisoient en divers endroits, & tous ceux qui les avoient attendus par les deux autres chemins, qui s'étoient rassemblez pour les attaquer entre certains ponts qu'on a faits pour la commodité des voyageurs sur les ruisseaux qui sortent du Lac.

Mais Cortez y ayant envoyé vingt chevaux, ils passerent tout au travers des Mexicains, étant suivis du reste de l'armée, qui en tuerent plusieurs sans recevoir aucun dommage.

La vûë de cette montagne & la plaine qui est au bas, nous firent resouvenir de tout ce qui s'y étoit passé, & nous donna sujet de

de nous entretenir, & fit que notre paſſage fut moins fâcheux & moins penible.

La premiere Ville où nous arrivâmes au bas de la montagne, fut Quahutipec qui dépend de Tezeuco; ce qui nous fit auſſi reſouvenir que c'étoit proche de là qu'étoit campée l'armée des Indiens de Culhua, compoſée d'environ cent mille hommes, que les Seigneurs de Tezeuco avoient envoyez pour combatre Cortez, mais en vain; car ſa Cavalerie paſſa tout au travers de leur armée, & ſon artillerie fit un tel ravage parmi eux, qu'ils furent bien-tôt mis en fuite.

A trois lieuës de là, ſur la droite, comme nous voyagions, nous découvrîmes Tezeuco ſur le bord du Lac & hors de la route, qui néanmoins nous donna matiére d'un grand entretien de ce qui s'y paſſa du tems de Cortez & des premiers Conquerans, qui trouverent que c'étoit une grande Ville, & preſque égale à celle de Mexique, quoi que Cortez n'y trouvât aucune réſiſtance.

Car comme il s'en approchoit, quatre des principaux habitans vinrent à ſon armée, portant une verge d'or avec un petit drapeau en ſigne de paix, diſant qu'ils avoient été envoyez par leur Seigneur Coacuacoyocin, pour le prier de ne faire point de degât dans leur ville, & en celles qui étoient aux environs, & lui offrir ſon ami-

tié, le priant qu'il vînt loger avec toute son armée dans la ville de Tezeuco, où il seroit très-bien reçû.

Cortez reçût cette nouvelle avec joie; néanmoins craignant qu'il n'y eût quelque trahison, & se méfiant des habitans de Tezeuco, dont il avoit depuis peu rencontré les troupes jointes à celles des Mexicains & Culhuacans, poursuivit son chemin, & vint à Quahutichan & Huaxuta, qui étoient alors des fauxbourgs de la grande ville de Tezeuco; mais à présent ce ne sont que de petits villages séparez, où on lui fournit & à tous ses gens une grande abondance de vivres.

Il y fit renverser les Idoles, & puis il entra dans la ville, où on lui avoit préparé une grande maison, capable de le loger, avec tous les Espagnols, & une partie des Indiens qui étoient avec lui.

Et parce qu'en entrant, il ne vit ni femmes ni enfans, il douta qu'il y avoit de la trahison; c'est pourquoi il fit publier des défenses à peine de la vie à tous ses gens de sortir.

Sur le soir les Espagnols étant montez dans les galeries de la maison pour voir la ville, apperçûrent un grand nombre d'habitans qui s'enfuyoient avec leurs meubles, les uns vers les montagnes, & les autres vers le bord de l'eau, pour se mettre en bateau,

bateau, en si grand' hâte qu'il étoit aisé de remarquer qu'il y avoit dans leur maniere d'agir quelque chose d'extraordinaire.

Il y avoit du moins vingt mille petits bateaux, qu'on appelle des Canots, remplis de meubles & de gens qui s'en alloient: Cortez eût bien voulu l'empêcher; mais la nuit étoit si proche qu'il lui fut impossible de le pouvoir faire, & encore moins de retenir le Seigneur de la ville, qui étoit un des premiers qui s'étoit enfui à Mexique.

La ville de Tezeuco est encore fameuse aujourd'hui parmi les Espagnols, parce qu'elle a été une des prémiéres, & peut-être même la prémiére qui a été gouvernée par un Roi Chrétien.

Car Cortez ayant appris que Coacuacoyocin qui étoit alors Roi de cette ville-là & des bourgades voisines, s'étoit enfui, fit venir devant lui plusieurs des habitans qui étoient demeurez, & leur dit, qu'il desiroit qu'un jeune Gentil-homme qui l'avoit accompagné, qui étoit issu d'une noble maison du païs, & qui avoit été depuis baptisé, & nommé Ferdinand comme lui qui étoit son parrain, qui étoit fils de Nizavalpicinthi qu'ils avoient tant aimé, fût leur Roi, puisque Coacuacoyocin s'étoit enfui vers les ennemis, après avoir tué son propre frere pour lui ôter son bien, à la

ſollicitation de Quahutimoccin ennemi mortel des Eſpagnols.

Ce nouveau Chrétien Dom Ferdinand fut élû de cette maniere ; dont le bruit s'étant répandu bien loin, pluſieurs des habitans retournerent chez eux pour voir leur nouveau Prince, de ſorte qu'en peu de tems la Ville fut auſſi peuplée qu'elle l'étoit auparavant ; & comme les habitans étoient bien traittez par les Eſpagnols, ils leur obéïſſoient auſſi en tout ce qu'ils leur commandoient.

Dom Ferdinand fut auſſi après cela toûjours fidele aux Eſpagnols, dans la guerre qu'ils eurent contre la ville de Mexique, & apprit en peu de tems la langue Eſpagnole.

Peu de tems après, les habitans de Quahutichan, Huaxuta & Autenco, ſe vinrent ſoûmettre & demander pardon à Cortez, s'ils l'avoient offenſé en quelque choſe.

Deux jours après que Dom Ferdinand fut fait Roi de cette grande ville, & des territoires qui en dépendent, qui s'étendent juſques aux frontiéres de Tlaxcallan, certains Gentils-hommes de Huaxuta & Quahutichan le vinrent aſſûrer que toutes les forces des Mexicains venoient contr'eux, & lui demander s'il auroit agréable qu'ils ſauvaſſent leurs femmes, leurs enfans, & leurs meubles aux montagnes ; où s'ils les ameneroient où il étoit, parce qu'ils

avoient

avoient peur qu'ils tombaſſent entre les mains des ennemis.

Cortez leur répondit au nom du Roi ſon filleul & ſon favori, & leur dit, qu'ils euſſent bon courage & n'euſſent point de peur; qu'ils donnaſſent ordre à leurs femmes de demeurer, & de ne point abandonner leur ville, mais de ſe tenir paiſiblement dans leurs maiſons; & qu'il étoit bien-aiſe de l'approche des ennemis, parce qu'ils verroient comme il les traiteroit, quand il les auroit joints.

Les ennemis ne vinrent point à Huaxuta comme on avoit crû : mais Cortez ayant ſçû où ils étoient, ſortit pour les aller combatre avec deux pieces de canon, douze Chevaux, deux cens Eſpagnols, & pluſieurs Indiens de Tlaxcallan.

Ayant joint les ennemis il les attaqua vigoureuſement; mais il y en eut peu de tuez, parce qu'ils s'enfuirent vers le bord de l'eau, & ſe ſauverent en leurs canots.

Cortez étant entré en cette maniere en la ville de Tezeuco, ſe déffendit & ſes alliez contre toute la puiſſance des Mexicains, qui faiſoient tout ce qu'ils pouvoient pour ſe venger de lui, & de ce nouveau Roi Chrétien qu'il avoit établi.

Mais Cortez jugeant que ce lieu-là étoit le plus convenable pour mettre ſes brigantins à l'eau, ayant appris qu'on les avoit achevez

achevez à Tlaxcallan, il y envoya Gonzalez de Sandoval pour les faire apporter: mais comme il fut sur les frontieres de cette Province, il rencontra huit mille hommes qui les apportoient par pieces sur leurs épaules, avec tout ce qui étoit nécessaire à leur appareil.

Ils étoient escortez par vingt-mille hommes de guerre, & mille Tememez qui portoient les vivres.

Chichimecatetl brave & vaillant indien & Capitaine de mille hommes, commandoit l'arriere-garde, & Tupititl & Teutecatl Gentils-hommes de consideration conduisoient l'avant-garde avec dix mille hommes.

Les Tamemez étoient placez au milieu avec ceux qui portoient l'appareil des brigantins.

Devant ces deux Capitaines marchoient cent Espagnols & huit Cavaliers; Gonzalez de Sandoval venoit ensuite avec sept Cavaliers, & le reste de l'armée.

En cet état ils prirent leur marche vers Tezeuco, avec un bruit merveilleux de diverses voix confuses qui crioient continuellement, Chrétiens, Chrétiens, Tlaxcallan, Tlaxcallan, & Espagne.

Lors qu'ils arriverent à Tezeuco, ils y entrerent en fort bon ordre au son des tambours, des cors, & autres semblables instrumens,

instrumens, s'étant parez auparavant de leurs plus beaux habits & de leurs bouquets de plumes, ce qui méritoit d'être remarqué pendant six heures que dura leur entrée dans la Ville.

Au bruit de l'arrivée de ces troupes & de ces brigantins, plusieurs Provinces se vinvent soûmettre & offrir leur service à Cortez, les uns par la crainte d'être ruinez, & les autres par la haine qu'ils portoient aux Mexicains, de sorte que Cortez étoit fort non seulement par les Espagnols qu'il avoit, mais aussi à cause des Indiens qui l'avoient joint; & sa Cour n'étoit pas moins grande à Tezeuco, que celle de Montezuma l'étoit auparavant à Mexique.

Ce fut en cette Ville qu'il fit ses préparatifs pour le siége de Mexique en grande diligence, & se pourvut d'échelles pour monter à l'assaut, & de toutes les autres choses necessaires dont il avoit besoin pour son dessein.

Ses brigantins étant montez, il fit faire un canal d'une demi-lieuë de long, de douze pieds ou plus de large, & de deux toises de profondeur.

On fut cinquante jours à faire cet ouvrage, quoi qu'il y eût quatre cens mille hommes qui y travailloient journellement.

Ce fameux ouvrage a conservé la renommée de la ville de Tezeuco jusques à

preſent, quoique le nombre des habitans ſoit fort diminué & qu'il y en ait bien moins qu'autrefois.

Ce canal étant achevé, l'on calfeutra les brigantins avec des étoupes & du coton, & faute de ſuif & d'huile, ils furent obligez, à ce que diſent quelques Auteurs, de ſe ſervir de graiſſe d'homme, non que Cortez leur permît de tuer des hommes pour cela, mais ſeulement de ceux qui étoient tuez en guerre, & dans les ſorties que ceux de Mexique faiſoient tous les jours pour empêcher cet ouvrage : car les Indiens qui étoient accoûtumez à ſacrifier des hommes, les ouvroient & en tiroient la graiſſe après leur mort.

Après que les brigantins furent mis à l'eau, Cortez fit la revûë de ſes gens, & trouva neuf cens Eſpagnols, dont il y en avoit quatre-vingts-ſix qui étoient à cheval, & cent dix-huit qui étoient armez d'arbalêtes & arquebuſes, & tout le reſte d'épées, de poignards, de lances & de hallebardes, avec des corſelets, & des cottes de maille.

Ils avoient auſſi trois groſſes pieces de canon de fer, quinze petites pieces de canon de fonte, & huit cens livres de poudre, avec quantité de boulets, outre cent mille Indiens, qui étoient tous gens de guerre & attachez à leur parti.

Le

Le jour de la Pentecôte tous les Eſpagnols ſe mirent en campagne en cette plaine qui eſt au pied de la montagne dont j'ai parlé ci-devant, où Cortez diviſa ſon armée en trois corps, à chacun deſquels il donna un Chef.

A Pierre de Alvarado qui étoit le premier Capitaine, il donna trente chevaux, & cent ſoixante & dix fantaſſins Eſpagnols, deux piéces de canon, & trente mille Indiens, avec ordre d'aller camper à Tlacopan.

A Chriſtophe de Olid le ſécond Capitaine, il donna trente-trois chevaux, & cent dix-huit Fantaſſins Eſpagnols, deux pieces de canon, & trente mille Indiens, avec ordre de s'aller poſter à Culhuacan.

A Gonzalez de Sandoval qui étoit le troiſiéme Capitaine, il donna vingt-trois chevaux, & cent ſoixante fantaſſins Eſpagnols, deux pieces de canon, & quarante mille Indiens, avec ordre de choiſir & de s'aller poſter dans le lieu qu'il trouveroit plus à propos.

Il mit en chaque brigantin une piece de canon, ſix arquebuſes; & vingt-trois Eſpagnols choiſis exprès, avec un Capitaine en chacun, & lui s'en fit le Général.

Ce qui fit que quelques-uns des principaux de ſon armée qui alloient par terre, commencerent à murmurer, penſant qu'il

y avoit plus de danger où ils étoient ; c'eſt pourquoi ils le prierent de marcher avec le corps de bataille, & de ne ſe mettre point ſur l'eau.

Mais Cortez n'eut point d'égard à ce qu'ils diſoient : car quoi qu'il y eût plus de danger ſur la terre que ſur l'eau, il étoit pourtant plus à propos d'avoir ſoin de la guerre ſur l'eau que ſur la terre, parce que ſes gens étoient accoûtumez à celle-ci, & non pas à l'autre.

De plus il eſperoit que par le moyen de ſes vaiſſeaux, il ſe rendroit maître de Mexique ; & il s'en ſervit auſſi pour brûler la plûpart des canots de la ville, & tint le reſte ſi ſerré qu'ils furent inutiles aux Mexicains ; de ſorte qu'avec ſes douze brigantins, il incommoda autant ou plus ſes ennemis par eau, que le reſte de ſon armée par terre.

Tous ces préparatifs pour le ſiége de Mexique, tant par eau que par terre, avec plus de cent mille Indiens, ſans compter les Eſpagnols & les douze brigantins, furent faits en cette ville de Tezeuco ; ce qui montre ſuffiſamment combien elle étoit grande & puiſſante en ce tems-là, puis qu'elle pouvoit fournir toutes les choſes neceſſaires à tant de gens.

Elle nous donna auſſi aſſez de matiére pour nous entretenir, pendant que nous voyagions.

voyagions sur le grand chemin de la ville de Mexique.

Car après avoir consideré l'étenduë & la grandeur qu'avoit eu autrefois cette ville, nous étions étonnez de voir que ce n'étoit plus à présent qu'un petit Gouvernement, où reside ordinairement un Gouverneur Espagnol envoyé d'Espagne, dont le pouvoir s'étend jusques aux frontieres de Tlaxcallan & Quacocingo, & sur la plûpart des petits bourgs & villages de la plaine, qui quoi qu'ils fussent autrefois sous un Roi, ne pourroient rendre tous ensemble à présent plus de mille ducats par an au Gouverneur.

Dans Tezeuco même il n'y a pas aujourd'hui plus de cent Espagnols & trois cens Indiens qui y habitent, dont les richesses viennent des herbes & des salades de leurs jardins, qu'ils envoyent tous les jours dans leurs Canots pour les vendre à Mexique.

Ils retirent aussi quelque argent de leurs Cedres qu'ils y transportent pour servir aux bâtimens : mais ils ont été beaucoup ruinez par les Espagnols qui en ont fait une grande profusion à bâtir leurs superbes maisons; en sorte que Cortez seul fut accusé par Pamphile de Narvaez, d'avoir employé sept mille poutres de Cedres dans le bâtiment de sa maison.

Il

Il y avoit autrefois à Tezeuco des vergers où il y avoit plus de mille arbres de Cedres tout autour qui leur servoient de clôture, dont il y en avoit quelques-uns de six vingts pieds de hauteur & douze de grosseur ; mais à present il n'y a pas cinquante Cedres dans les plus considérables de ces vergers.

Au bout de cette plaine nous passâmes par Alexicalcingo qui étoit autrefois une grande ville ; mais à present il n'y a pas plus de cent habitans : & de là nous vînmes à Guetlavac qui est un petit village, mais fort agréable, à cause de l'ombrage des arbres fruitiers, des jardins, & des belles maisons que les habitans de Mexique y ont fait bâtir pour leur recreation, étant situé au pied de la chaussée qui va depuis ce bourg au travers du lac jusques à environ deux lieuës & demie de Mexique.

En cette maniére nous entrâmes dans cette belle & fameuse Ville le troisiéme jour d'Octobre 1625. passant tout au travers, jusques à ce que nous arrivâmes à une maison de Plaisance qui est située entre des jardins dans le chemin qui va à Chapultepec, qu'on appelle Saint-Iacinthe, qui appartient aux Jacobins de Manille, où nous fumes traitez magnifiquement, & y demeurâmes jusques après Noël, qui étoit

MEXIQUE

le tems que nous devions nous embarquer une seconde fois à Acapulco, qui est à quatre-vingt lieuës de Mexique sur la mer du Sud, pour aller à Manille qui est la Ville capitale des Isles Philippines.

CHAPITRE XIV.

Description de la grande & fameuse ville de Mexique, comme elle étoit au tems passé & comme elle est à présent, & particuliérement de l'état où elle étoit en l'année 1625.

C'A été avec beaucoup de prudence & de précaution que les Religieux & les Jésuites de Manille & des Isles Philippines, ont acquis des maisons & des jardins proche de Mexique, pour y recevoir les Missionnaires qui passent tous les ans d'Espagne en ces quartiers-là.

Car si après cela ils ne rencontroient quelque lieu commode où ils pûssent se reposer, & se remettre des fatigues d'un si long voyage, & qu'on les renfermât d'abord dans les Couvens de Mexique pour observer la rigueur de leur regle, il est certain qu'ils se repentiroient bien-tôt de leur premier dessein, & ils auroient bien de la peine à passer plus avant pour se hazarder encore

core à faire un second voyage sur la mer du Sud, & ils aimeroient mieux retourner en Espagne, ou demeurer en quelque endroit de l'Amérique, comme nous fîmes secrettement cinq de mes compagnons & moi, quoique ce fût contre la volonté de notre Superieur Calvo, & de ceux qui avoient pris le soin de notre conduite.

C'est pourquoi afin que tous ceux qui y viennent d'Espagne pour s'embarquer après à Acapulco pour aller aux Philippines, puissent recevoir le soulagement, & le rafraîchissement qui leur est necessaire & convenable à leur profession, pendant le sejour qu'ils font dans l'Amérique; & que ceux qui demeurent dans la Ville de Mexique, qui portent toûjours envie à ceux qui passent en Asie, ne leur fassent point perdre courage, les Religieux & les Jésuites ont acquis des maisons de plaisance pour leurs Missionnaires, qui ne dépendent point des Superieurs de leurs Ordres à Mexique, mais seulement des Provinciaux qui sont aux Philippines, qui y envoyent des Vicaires pour gouverner les Religieux & faire entretenir ces Maisons-là.

Cette maison appellée Saint Jacinthe appartenoit aux Religieux de Saint Dominique, où l'on nous mena, & où nous demeurâmes pendant cinq mois, ne manquant

quant de rien de tout ce qui pouvoit servir à nos recréations ordinaires, & nous donner courage d'entreprendre encore un second voyage par mer.

Les Jardins qui dépendoient de cette maison contenoient environ quinze arpens de terre, partagez par de belles allées ombragées de citronniers & d'orengers, où nous avions des grenades, des figues & des raisins en quantité, avec les Ananas, les Sapottes, Chicosapottes, & tous les autres fruits qui se trouvent à Mexique.

Les herbes, les salades & les cardons d'Espagne que l'on vendoit, apportoient un grand revenu tous les ans : car tous les jours on en envoyoit une charette chargée au marché de la Ville de Mexique, non en certaines saisons, comme en Angleterre & en d'autres endroits de l'Europe, mais en tout tems & en toutes saisons : car dans l'Hiver & dans l'Été il n'y a point de difference de chaud & de froid, de gelées & de neiges comme en ces Païs-ci, mais une même temperature regne toute l'année, l'Hiver n'étant different d'avec l'Été que par les pluïes, & non par la rigueur du froid.

Nous joüissions de ces delices au dehors de la maison ; mais au dedans nous étions traitez avec toutes sortes de poissons, & de viandes ; & ce qui nous étonnoit le plus, étoit la grande abondance des confitures,

&

& particulierement des conserves dont on avoit fait provision pour nous : car pendant que nous y demeurâmes, l'on nous y apportoit à chacun tous les lundis matin une demi-douzaine de boëtes de cotignac, & de conserves d'autres fruits, sans les biscuits, pour nous fortifier l'estomac le matin & durant tout le jour ; car nous trouvions que nos estomacs étoient tout autres en ce païs-là qu'en Espagne, puis qu'en Espagne & dans les autres parties de l'Europe, on n'a pas besoin de manger entre les repas, & même pendant vingt-quatre heures après qu'on aura fait bonne chere.

Mais à Mexique, & en plusieurs autres endroits de l'Amérique, nous remarquâmes que deux ou trois heures après avoir fait un repas, où l'on nous avoit servi trois ou quatre plats de mouton, de bœuf, de veau, de chevreau, de coqs-d'Inde, & d'autre gibier, notre estomac n'en pouvoit plus de foiblesse, & étoit prêt à tomber en défaillance, de sorte que nous nous trouvions obligez de l'entretenir, de le fortifier, ou par un verre de chocolate, ou par un morceau de conserve ou de biscuit, ce qui faisoit qu'on nous en donnoit une si grande quantité.

Cela me sembloit étrange, d'autant plus que les viandes, à la reserve du bœuf, me paroissoient aussi grasses & succulentes que celles

celles de l'Europe, de sorte que pour me satisfaire je m'adressai à un Medecin, qui pour me tirer du doute où j'étois, me répondit que, quoique la viande que nous mangions fût aussi belle que celle d'Espagne, néanmoins il s'en falloit beaucoup qu'elle fût aussi propre pour la nourriture que celle de par deça, à cause des pâturages qui sont plus secs, & n'ont pas les changemens du Printems, comme ceux de l'Europe, ce qui fait que l'herbe en est courte, & se flétrit bien-tôt.

Sécondement que le climat de ces quartiers-là avoit cette propriété de produire de bonnes choses en apparence, mais de donner peu de substance qui fût capable de nourrir ; que comme cela se remarquoit dans les viandes que nous mangions, la même chose se trouvoit aussi dans tous les fruits, qui sont fort beaux à voir, & très-agréables au goût, mais de peu de vertu ou de nourriture au dedans, de sorte qu'il n'y en a pas la moitié de ce qui se trouve dans les Cameusa d'Espagne, ou les pommes de renette de la Province de Kent en Angleterre.

Comme il y a de la tromperie dans l'apparence exterieure des viandes & des fruits, il s'en trouve aussi parmi les gens qui y sont nez & élevez, qui montrent un bel exterieur au dehors, mais qui sont au dedans

pleins de tromperie & de dissimulation.

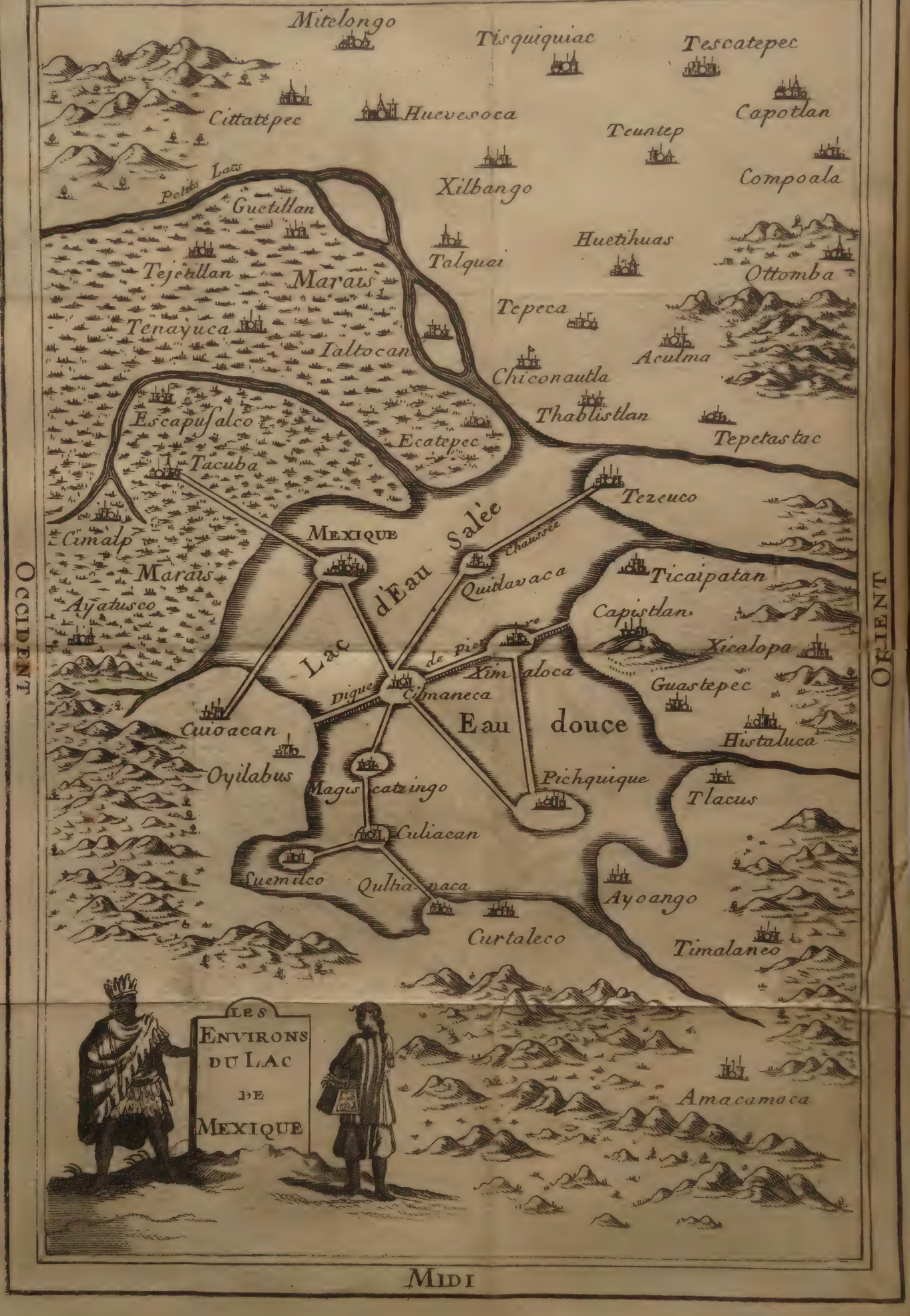
Aussi ai-je oui dire diverses fois aux Espagnols, que ce fut la réponse que fit notre Reine Elizabeth à quelques-uns qui lui avoient presenté des fruits de l'Amérique, qu'il falloit assûrément que dans les lieux où ces fruits croissoient ainsi, que les femmes y fussent volages, & les hommes d'un naturel caché & dissimulé.

Mais je laisse à part la recherche des autres raisons qu'on pourroit trouver sur ce sujet, & me contente d'écrire ce ce que j'ai remarqué par expérience, qu'il se trouve peu de nourriture dans la grande diversité des viandes dont on se nourrit en ces païs-là, où à tout moment notre estomac demandoit quelque sorte d'aliment pour s'entretenir.

C'est pourquoi aussi l'on nous donnoit tant de conserves & d'autres delicatesses; & l'on ne nous refusoit aucune occasion de nous aller promener dans la Ville de Mexique, qui n'étoit qu'à une lieuë de notre maison.

Ce nous étoit une promenade bien agréable de partir le matin, & d'employer toute la journée dans la Ville, & puis nous retirer au soir chez nous, marchant toûjours sous des arcades de pierre, qui soutiennent un acqueduc de trois milles de longueur, qui conduit l'eau depuis Chapultepec jusques

SEPTENTRION.



ques dans la Ville de Mexique, dont je veux faire la description : c'est pourquoi je prie mon lecteur de prendre en bonne part tout ce que j'en ai appris pendant cinq mois, tant de l'état ou elle étoit autrefois, que de celui où elle est à présent.

La situation de cette Ville est à peu près semblable à celle de Venise & ne differe qu'en ce que Venise est bâtie sur la mer, & Mexique sur un lac qui paroît être seul, quoi qu'il y en ait deux, dont l'un est une eau dormante & tranquille, & l'autre a flux & reflux selon le vent qui souffle.

CHAPITRE XV.

Description du Lac de Mexique, & des differentes eaux dont il est composé, avec des circonstances remarquables sur ce sujet.

LA partie qui est tranquille, est un eau douce qui est bonne & saine, & qui donne quantité de petits poissons : mais celle qui a flux & reflux est une eau salée & amere, & qui ne donne aucune sorte de poisson grand ou petit.

L'eau douce est plus haute que l'autre, & tombe dedans, sans retourner en arriere, comme quelques uns se sont imaginé.

Ce Lac salé contient sept lieuës de long & autant de large, & a plus de vingt-deux

lieuës de circuit ; le Lac d'eau douce en contient bien autant, de sorte que tout le Lac a bien cinquante lieuës de tour.

Il y a diverses opinions entre les Espagnols touchant ces eaux, & les sources d'où elles viennent. Quelques-uns tiennent qu'elles n'ont qu'une même source, qui vient d'une grande & haute montagne située au Sud-Oüest à la vûë de Mexique, & que ce qui fait qu'une partie du lac est salé, est que le fond ou la terre qui est sous l'eau est toute pleine de sel.

Mais soit que cette opinion soit veritable ou fausse, il est pourtant vrai, & je le puis témoigner pour en avoir vû l'expérience, qu'on en fait tous les jours beaucoup de sel, qui fait partie du commerce de cette Ville dans les autres endroits de la Province ; même de celui qui se fait aux Isles Philippines ; où l'on en transporte aussi quantité tous les ans.

Quelques autres disent que ce Lac a deux sources ; que l'eau douce sort de cette montagne qui est au Sud-Oüest de Mexique ; & que l'eau salée vient de certaines montagnes fort hautes qui sont plus au Nord-Oüest. Mais ils ne rendent aucune raison de la salure de l'eau, si ce n'est l'agitation qu'elle fait par son flux & reflux, qui ne se fait pas par la regle des marées comme en la mer, mais seulement par le souffle des vents, qui

qui rendent ce Lac quelquefois auſſi orageux que la mer même ; & produiſent dans ſes eaux une qualité ſalée. Mais ſi cela étoit vrai, pourquoi ces vents ne produiroient-ils pas le même effet dans le Lac d'eau douce? Ainſi je croi plutôt que ſi elle ſort d'une autre ſource que de celle de l'eau douce, que la ſalure vient de quelques terres minerales & ſalées qui ſe trouvent dans les montagnes, au travers deſquelles cette eau paſſe en deſcendant, & ſe charge du ſel qu'elle a fondu dans ſa courſe.

Car par experience j'ai vû la même choſe en la Province de Guatimala, où proche d'une Ville appellée Amatitlan, il y a un Lac d'eau dormante, qui n'eſt pas tout-à-fait douce ; mais un peu ſalée, qui ſort d'une montagne brûlante, ou d'un Vulcan, dont le feu procede des mines de ſoûfre qui ſont au dedans ; d'où ſortent auſſi proche de la même Ville deux ou trois fontaines d'une eau extrémement chaude, où pluſieurs perſonnes viennent ſe baigner, ces bains ayant acquis la reputation d'être fort ſains pour tous ceux qui ont beſoin des eaux ſoûfrées : celles-ci paſſent au travers d'une mine de ſoûfre, & néanmoins le Lac qui ſort de la même montagne, eſt d'une telle proprieté qu'il rend la terre ſalée aux environs ; ce qui fait que tous les matins le peuple va recüeillir le ſel qui ſe trouve au bord

de l'eau, comm. si c'étoit de la gelée blanche.

Mais en troisiéme lieu, il y en a d'autres qui pensent que cette partie du lac de Mexique qui est salée, vient de la mer du Nord & passe au travers de la terre; & qu'encore que les ruisseaux qui viennent de la mer perdent leur salure au travers de la terre, que celle-ci neanmoins en peut garder une partie, à cause de la quantité des mineraux qui sont en ces quartiers-là, ou des grandes concavitez de ces montagnes qui sont fort creuses au dedans, comme l'expérience fait voir par les tremblemens de terre qui y sont beaucoup plus fréquens qu'en Europe, à cause des vents qui se renferment dans ces concavitez, & font trembler la terre pour en sortir; de sorte que ces vastes ouvertures ne laissant point de lieu à l'eau pour s'adoucir en passant au travers de la terre, elle retient toûjours le sel qu'elle a apporté de la mer.

Mais quelle qu'en puisse être la veritable raison, il est certain qu'il n'y a point de Lac qu'on sçache qui soit semblable à celui-ci, d'une eau douce, & d'une eau salée, dont une partie produit du poisson, & l'autre point du tout.

Il y avoit autrefois environ quatre-vingt Villes situées tout autour de ce Lac, quelques-unes de cinq mille familles, & quelques

ques autres de plus de dix mille, entre lesquelles étoit Tezeuco, qui, comme j'ai déja dit, ne cedoit point à la Ville de Mexique.

Mais dans le tems que j'y étois, il y pouvoit avoir environ trente bourgs & villages, dont le plus grand n'étoit pas de cinq cens maisons au plus, tant d'Espagnols que d'Indiens, les Espagnols les ayant si maltraitez, qu'ils ont presque anéanti cette pauvre nation.

De sorte qu'environ deux ans avant que je partisse de ces païs là, en 1635. & 1636. l'on m'assûra qu'il étoit peri un million d'Indiens, dans un travail que les Espagnols avoient fait pour détourner de la Ville l'eau du Lac, en faisant un chemin au travers des montagnes, pour éviter les inondations où elle étoit sujette, & particuliérement à cause qu'en l'année 1634. les eaux monterent si haut, qu'elles ruinerent une grande partie de la Ville, & entrerent même dans les Eglises bâties dans les lieux les plus élevez, en sorte que les habitans étoient obligez de se servir de canots pour aller d'une maison à l'autre.

La plûpart des Indiens qui demeuroient autour du Lac furent employez à s'opposer à cet élement, ce qui ruina la plus grande partie de ces Bourgs & Villages qui étoient situez autour de ce Lac, qui par le moyen

de ce grand ouvrage eſt à préſent éloigné des maiſons de la Ville, ayant ſon cours par un autre endroit, quoi qu'on crût que cela ne dureroit pas, mais qu'il reprendroit ſon ancien paſſage vers Mexique.

CHAPITRE XVI.

Deſcription du Palais de Montezuma, de ſes armes, de ſes meubles, de ſes femmes, de ſes Officiers, de leurs differentes fonctions, des diverſes eſpeces d'animaux qui y étoient nourris, des jardins, de ſon Arcenal, & autres particularitez.

ON tient qu'à la premiere fois que Cortez entra dans cette Ville, il y avoit bien quatre-vingt mille maiſons.

Le Palais de Montezuma étoit fort grand & magnifique, qu'on appelloit Tepac en la langue Indienne, où il y avoit vingt Portes qui avoient leurs iſſuës dans les ruës de la Ville.

Il y avoit auſſi trois cours, & une fort belle fontaine au milieu de pluſieurs ſalles, & cent chambres de vingt-trois & trente pieds de long, cent bains & étuves. Et quoi que dans tous ces Ouvrages il n'y eût point de clous, ils ne laiſſoient pourtant pas d'être fermes & bien ſolides.

Les murailles étoient faites de maſſonnerie,

nerie, & enrichies de marbre de Jaſpe, & d'une autre pierre noire avec des veines de certaines pierres rouges ſemblables à des rubis qui rendoient un fort beau luſtre.

Les toits étoient faits de planches, & curieuſement parquetez de Cedres, de Ciprès & de Sapins. Les chambres étoient auſſi peintes, & tapiſſées de tapiſſeries de coton, de poil de lapin, & de plumages.

Il n'y avoit que les lits qui ne répondoient pas à cette magnificence, car ils étoient peu conſidérables, & tels que ceux dont ſe ſervent encore aujourd'hui les plus riches Indiens; car ce n'étoient que des mantes étenduës ſur des nattes, ou ſur du foin, ou bien des nattes toutes ſeules.

Il y avoit mille femmes qui demeuroient en ce Palais; quelques-uns même diſent qu'il y en avoit trois mille, en comptant les demoiſelles, les ſervantes, & les eſclaves tout enſemble: mais la plûpart étoient des filles des principaux Indiens, dont Montezuma prenoit pour lui celles qui lui plaiſoient, & donnoit les autres aux Gentilshommes qui le ſervoient.

Les Eſpagnols diſent qu'il avoit cent cinquante femmes groſſes tout à la fois, qui ordinairement prenoient des medecines pour faire perir leur fruit, parce qu'elles ſçavoient qu'ils n'hériteroient point du Royaume; & ces femmes en avoient plu-

ſieurs vieilles pour les garder ; car il n'étoit permis à aucun homme de les voir.

Outre ce Tepac, qui ſignifie un Palais, Montezuma avoit encore une autre maiſon dans la ville de Mexique, en laquelle il y avoit pluſieurs logemens fort commodes, & de belles galeries bâties ſur des pilliers de Jaſpe qui regardoient ſur un beau Jardin, dans lequel il y avoit pour le moins douze étangs, dont les uns étoient d'eau ſalée pour les oiſeaux de mer, & les autres d'eau douce pour les oiſeaux des riviéres & des lacs, avec des écluſes pour les vuider & les remplir quand on vouloit, pour entretenir la netteté du plumage de ces oiſeaux par la pureté de l'eau où ils ſe baignoient.

Ces oiſeaux étoient en ſi grand nombre, qu'à grande peine ces étangs les pouvoient contenir ; & il y en avoit de tant d'eſpéces differentes, & de ſi divers plumages, que les Eſpagnols ne les pouvoient reconnoître pour la plûpart, n'ayant jamais vû de ſemblables ailleurs.

Il y avoit plus de trois cens perſonnes deſtinées pour le ſervice de cette maiſon, qui avoient chacun un emploi different autour de ces oiſeaux ; les uns avoient le ſoin de nettoyer les étangs ; les autres de pêcher du poiſſon pour leur donner à manger ; d'autres leur donnoient de la viande ;

& à chaque espéce on leur donnoit la même sorte de mangeaille qu'ils avoient accoûtumé de prendre à la campagne ou dans les rivieres.

Quelques-uns avoient aussi le soin de nettoyer leur plumage ; d'autres de prendre garde à leurs œufs & de les mettre à couver ; mais leur principale charge étoit de les plumer en leur tems & d'en serrer la plume : car on en faisoit de riches mantes, des tapisseries, des bouquets de plumes, & plusieurs autres ouvrages mêlez d'or & d'argent.

Montezuma avoit encore une autre maison dans la ville de Mexique, tout exprès pour l'entretien des oiseaux qui vivent de proye & de rapine.

En cette maison il y avoit plusieurs salles & chambres hautes, où l'on nourrissoit des nains, des bossus, & semblables personnes contrefaites, des deux sexes, & de divers âges ; avec ceux qui naissoient de couleur blanche, ce qui arrivoit peu souvent ; il y en avoit même qui estropioient leurs enfans, ou les rendoient difformes en naissant, afin qu'ils fussent menez à la maison du Roi, & servissent à montrer sa grandeur par leur difformité.

Dans les salles basses de cette maison il y avoit des cages pour les oiseaux de proye de toutes sortes d'espéces, comme faucons,

éperviers, milans, & autres semblables oiseaux qui vivent de rapine; & parmi les faucons & éperviers, il y en avoit de plus de douze espéces differentes.

Outre trois cens hommes qui servoient en cette maison, il y avoit encore pour le moins mille fauconniers & chasseurs, à qui on distribuoit tous les jours cinq cens coqs-d'Inde pour leur nourriture.

Les Chasseurs y étoient nourris, parce que l'on y gardoit aussi les bêtes sauvages dans les salles basses en de grandes cages de bois, où il y avoit des lions, des tigres, des ours, & des loups.

Enfin il y avoit de toutes sortes de bêtes à quatre pieds, afin que Montezuma pût dire que rien ne lui manquoit en sa maison; & on les nourrissoit tous les jours avec des coqs-d'Inde, des daims, des chiens, & semblables animaux.

Dans une autre salle il y avoit encore de grands vaisseaux de terre, les uns remplis d'eau, & les autres pleins de terre, où il y avoit des couleuvres grosses comme la cuisse d'un homme, des viperes, des crocodiles, qu'ils appellent caymans, de vingt pieds de long, outre plusieurs espéces de lézards, & autres bêtes venimeuses qui se trouvent dans l'eau & sur la terre.

Ils nourrissoient ces couleuvres, & ces autres animaux veneneux du sang des hommes

mes qu'on avoit sacrifiez : d'autres disent qu'on leur donnoit de la chair humaine, dont les grands lézards, & les caymans sont fort friands.

Mais ce qui faisoit un spectacle d'horreur, étoit de voir l'occupation ordinaire de ces Officiers autour de ces bêtes, le sang répandu comme en forme de gelée sur le plancher de ces chambres, qui sentoient aussi mauvais qu'une boucherie où l'on tuë les bœufs ; d'entendre le rugissement des lions, le siflement épouvantable des couleuvres & des viperes, le triste hurlement des ours, des tigres & des loups, quand ils avoient faim & demandoient à manger.

C'étoit néanmoins dans ce lieu, qui durant la nuit ressembloit à l'enfer & à une demeure de demons, que ce Prince payen faisoit ses devotions, & alloit tous les jours faire ses prieres à ses Dieux.

Car proche de cette salle, il y en avoit une autre de cent cinquante pieds de long, & trente de large ; où il y avoit une Chapelle, dont la voute étoit couverte d'or & d'argent en feüille, enrichie d'un grand nombre de perles & pierres précieuses, comme agates, cornalines, émeraudes, rubis, & divers autres joyaux.

Ceci étoit l'Oratoire où Montezuma faisoit ses priéres durant la nuit, & où le diable lui rendoit ses réponses, dignes d'être pro-

ferées

ferées parmi les cris horribles de tant de bêtes épouvantables, qui formoient en ce lieu-là la véritable représentation de l'enfer.

Il y avoit aussi son arcenal, qui étoit muni d'une grande quantité de toutes sortes d'armes dont ils se servoient dans leurs guerres, comme arcs, fléches, frondes, lances, dards, massuës, épées, boucliers, & rondaches qui étoient de bois doré & couverts de cuir.

Le bois dont ils faisoient leurs armes & leurs rondaches étoit fort dur; & ils enchassoient au bout de leurs fléches un petit morceau de caillou pointu, ou une piéce d'os de poisson appellé *Libisa* qui étoit si venimeux, que si quelqu'un en étoit blessé, & que la pointe demeurât dans la playe, elle devenoit presque incurable.

Leurs épées étoient de bois, & le tranchant d'un caillou joint ou enchassé dans un bâton, avec quoi ils coupoient des lances, & abatoient la tête d'un cheval d'un seul coup, & même entamoient le fer, ce qui sembleroit être une chose impossible & incroyable.

Ces cailloux étoient joints au bois avec une certaine colle faite d'une racine qu'on nomme Zacolt, & de Tuxalli qui est une maniére de gros sablon, dont ils faisoient une composition, qu'ils paîtrissoient avec du

du sang de chauvesouris & autres semblables animaux, ce qui faisoit une colle si forte, qu'elle ne se fendoit presque jamais après qu'elle étoit une fois appliquée.

Mais outre ces maisons, c'est une chose étonnante combien il en avoit d'autres, seulement pour son plaisir & pour s'y aller divertir, qui étoient embellies de jardins d'herbes medecinales, de fleurs, & d'arbres fruitiers.

Il y en avoit un entr'autres, dans lequel il y avoit plus de mille personnages qu'on avoit faits artificiellement de feüilles & de fleurs; & Montezuma avoit déffendu qu'il y eût aucunes herbes potageres, ou qu'on pût vendre au marché, parce, disoit-il, que cela étoit indécent aux Princes & aux Rois d'avoir parmi leurs plaisirs des choses dont on tirât du lucre, parceque cela n'appartenoit qu'aux marchands.

Il avoit pourtant des vergers hors de la ville plantez d'arbres fruitiers; comme aussi des maisons de plaisance dans les bois environnées d'eau, & embellies de fontaines, de canaux, & d'étangs pleins de diverses especes de poisson; des bois pleins de cerfs, de daims, de liévres, de renards, de loups, & semblables animaux, où il s'alloit divertir quelquefois, comme aussi les principaux Seigneurs de Mexique. Il avoit un si grand nombre de ces maisons là, qu'il

qu'il y a peu de Rois qui en ayent autant.

Sa garde ordinaire étoit de six cens Gentils-hommes, qui avoient chacun trois ou quatre serviteurs, & quelques-uns même plus, selon leur qualité, de sorte qu'il y avoit toûjours trois mille hommes qui suivoient sa Cour, où ils étoient nourris des viandes qu'on desservoit de dessus sa table.

En ce tems-là il y avoit dans l'Empire de Mexique trois mille Seigneurs de villes, qui avoient chacun divers vasseaux qui relevoient d'eux; mais pardessus tous il y en avoit trente, qui pouvoient bien mettre sur pied chacun une armée de cent mille hommes.

Tous ces Seigneurs venoient demeurer à la ville de Mexique un certain tems de l'année, & n'osoient en sortir sans permission de l'Empereur; & même il falloit qu'à leur départ de la Cour, ils y laissassent un de leurs enfans, ou de leurs freres en ôtage, pour assûrance de leur fidelité, à cause dequoi ils étoient obligez d'avoir chacun une maison dans la ville de Mexique, ce qui rendoit la Cour de Montezuma, très-considerable.

De plus il ne dépensoit rien pour le bâtiment de toutes ses maisons: car il y avoit de certaines villes qui au lieu de payer un tribut comme les autres, étoient obligées de bâtir & racommoder ses maisons à leurs propres

propres frais & dépens, de fournir tous les ouvriers qui étoient neceſſaires, qui portoient ſur leur dos, ou ſur les traineaux, la pierre, la chaux, le bois, l'eau, & tous les autres matériaux neceſſaires.

Ils étoient encore obligez de fournir tout le bois dont la Cour avoit beſoin, qui ſe montoit à cinq cens charges d'homme par jour, & quelquefois plus en hiver.

Mais pour faire du feu dans les cheminées du Palais de l'Empereur, ils y apportoient des écorces de chêne, qu'on eſtimoit beaucoup, parcequ'elles faiſoient un beau feu & plus clair que celui de gros bois.

Il y avoit auſſi dans la ville de Mexique trois ſortes de ruës fort larges & fort belles: les unes étoient des canaux d'eau avec pluſieurs ponts; d'autres ſur la terre; & les troiſiémes ſur la terre & ſur l'eau, la moitié étant terre ferme ſur laquelle on pouvoit marcher, & l'autre deſtinée pour les bateaux qui apportoient des vivres dans la ville.

La plûpart des maiſons avoient deux portes ou deux iſſuës, l'une vers la chauſſée, & l'autre vers l'eau, où ils s'embarquoient pour aller où il leur plaiſoit.

Mais quoique cette eau ſoit ſi proche des maiſons, comme elle n'eſt pas bonne à boire, on fait venir de l'eau douce à Mexique

xique par des conduits ou aqueducs, d'un lieu qui s'appelle Chapultepec qui eſt à trois milles de la ville, qui ſort d'une petite montagne, où il y avoit au pied deux ſtatuës ou images faites de pierre, avec leurs boucliers & leurs lances, dont l'une étoit pour répréſenter Montezuma, & l'autre ſon pere Axiaca.

Aujourd'hui l'on fait encore venir l'eau de ce lieu-là dans la ville, par deux tuyaux ſoûtenus par des arches de pierre & de brique en forme d'un beau pont, & quand un des tuyaux eſt ſale, on fait paſſer toute l'eau par l'autre juſques à ce qu'il ſoit nettoyé.

Cette fontaine fournit d'eau toute la ville, & les porteurs d'eau la vont vendre par les ruës; les uns la portent en des barrils, & d'autres en des cruches de terre, ſur des mulets ou ſur des ânes.

CHAP-

CHAPITRE XVII.

De l'etymologie & antiquitez de Mexique, & de l'origine de ses Fondateurs, avec un abregé chronologique de ses Rois jusques à Montezuma.

LOrsque les Espagnols se rendirent maîtres de cette ville, elle étoit partagée en deux grandes ruës, dont l'une s'appelloit Tlatelulco, c'est-à dire une petite isle, & l'autre Mexique, qui signifie une source ou une fontaine dans le même langage ; & parceque le Palais du Roi y étoit situé, toute la ville fut appellée Mexique.

Mais le plus ancien nom de la ville étoit Tenuchtitlan, qui signifie un fruit qui sort d'une pierre, étant un nom composé de Tetl, qui veut dire une pierre, & Neuchtli, qui est un excellent fruit, que les Espagnols appellent Tunas par toute l'Amérique, & l'arbre qui le produit, s'appelle Nopal.

Lorsqu'on posa les prémiers fondemens de cette ville, ce fut près d'une grosse pierre ou d'un rocher qui étoit au milieu du Lac, & au pied de ce rocher il y avoit un de ces arbres de Nopal, d'où vient que Mexique a pour armes un arbre de Nopal qui

sort

sort du pied d'un rocher, suivant l'étymologie du prémier nom de la ville Tenuchtitlan.

Quelques-uns disent qu'elle tire ce nom de son prémier Fondateur appellé Tenuc, fils puisné de Iztacmixcotal, dont les enfans & leur postérité furent les prémiers qui habiterent toute cette partie de l'Amérique; qu'on appelle à present la nouvelle Espagne.

Quelques autres soutiennent que Mexique tire son nom de beaucoup plus loin, sçavoir des Mexiti qui en ont été les prémiers fondateurs: car jusques à aujourd'hui les Indiens qui demeurent dans une des ruës de cette ville sont appellez Mexica, ces Mexiti ayant pris leur nom de leur principale Idole appellée Mexitli, qu'ils avoient en aussi grande vénération, que Vitzilopachtli qui étoit le Dieu de la guerre.

Mais l'opinion la plus reçuë entre les Espagnols, est que les Mexicains habitoient prémiérement en la nouvelle Galice, d'où ils firent irruption l'an du Seigneur 720. & se répandirent en divers lieux jusques en l'an 902. que sous la conduite de Mexi leur General ils bâtirent cette ville, qu'ils nommerent Mexique à cause de lui.

Ils étoient partagez en sept familles ou Tribus, qui se gouvernerent long-tems en forme d'Aristocratie, jusques à ce que la plus

plus puissante de toutes les Tribus appellée Navatalcas eussent un Roi à qui ils se soûmirent tous.

Le prémier Roi qui fut ainsi élû s'appelloit Vitzilovitli ; le second Acamopitzli ; le troisiéme Chimalpapoca ; le quattiéme Izchoalt ; le cinquiéme Montezuma prémier ; le sixiéme Acacis ; le septiéme Axaiaca ; le huitiéme Autzlol ; le neuviéme Montezuma second qui regnoit lorsque Cortez y arriva ; le dixiéme Quahutimoc qui perdit la ville de Mexique ; & en qui finit cet Empire.

Le plus heureux de tous ces Rois fut Izchoalt, qui par le moyen de son cousin Tlacaellec subjugua les autres six Tribus ; & les assujettit aux Rois de Mexique.

Après la mort de Izchoalt, les Electeurs qui étoient au nombre de six, élûrent Tlacaellec pour Roi, comme celui dont ils avoient déja experimenté la vertu ; mais il refusa genereusement cette dignité, disant qu'il étoit plus à propos pour le bien de la Republique qu'on en choisît un autre que lui ; que de sa part il seroit toujours prêt à executer tout ce qui seroit necessaire pour le service de l'Etat, & que sans être Roi il ne laisseroit pas de continuer à travailler pour le public comme il avoit toujours fait, de sorte qu'à son refus ils choisirent Montezuma prémier.

CHA-

CHAPITRE XVIII.

Abregé historique de la prise de Mexique par les Espagnols.

LEs plus malheureux Rois de cette Nation furent les deux derniers, Montezuma second, & Quahutimoc, qui furent tous deux vaincus par Ferdinand Cortez, qui prit Montezuma prisonnier dans son Palais, & l'attira finement en son logis, où il lui mit les fers aux pieds, & le retint jusques après l'execution de Qualpopoca Seigneur de Nahutlan, qu'on appelle à présent Almerie, qui fut brûlé pour avoir tué neuf Espagnols.

Mais l'empriſonnement de cet Empereur fit soûlever tous les Mexicains contre Cortez & les Espagnols, contre qui ils combatirent vigoureusement pendant deux ou trois jours, & les menaçant de les faire tous mourir cruellement, s'ils ne rendoient leur Empereur.

Ce qui fit que Cortez pria Montezuma de monter au haut de la maison qu'ils battoient rudement à coup de pierres, pour commander à ses sujets de s'appaiſer, ce qu'il fit; mais s'étant panché sur la muraille, comme il commençoit de leur parler, ils

ils jetterent tant de pierres de la ruë & de dessus les maisons, qu'il y en eut une qui le frapa à la temple si rudement qu'il tomba tout roide mort à terre, finissant sa vie par la main de ses propres sujets quoique contre leur volonté, au milieu de sa ville capitale & sous le pouvoir d'une Nation étrangere.

Les Indiens disent qu'il étoit de la plus noble famille de tous ceux de sa lignée, & le plus magnifique de tous les Rois qui l'avoient précédé.

D'où l'on peut remarquer, que lorsque les Royaumes fleurissent le plus, c'est lorsqu'ils sont plus près de leur ruïne, ou du moins de changer de Seigneur, comme il paroît par l'histoire de Montezuma, dont la gloire & la magnificence présagerent la ruine de cette ville & de ses habitans.

Après la mort de Montezuma ils élûrent Quahutimoc pour leur Empereur & continuerent à battre la maison de Cortez de telle furie, qu'ils l'obligerent de s'enfuir de Mexique avec tous les Espagnols.

Après s'être retirez, ils se fortifierent derechef à Tlaxcallan, & ayant fait faire seize Brigantins, ou dix-huit, à ce que disent quelques-uns, pour mettre sur le lac, ils assiégerent bientôt après Mexique par eau & par terre, de sorte que les habitans furent réduits à une telle nécessité de vivres,

vivres, qu'ils mouroient de faim & de maladie, en si grand nombre, que les maisons étoient pleines de corps morts, où ils les entassoient les uns sur les autres pour cacher le misérable état où ils étoient réduits.

Mais quoiqu'ils visſent brûler les Palais de leur Roi Quahutimoc, & la plus grande de leur ville consumée par le feu, & reduite en cendres, néanmoins ils se déffendoient toûjours de ruë en ruë, & dans tous les lieux où ils pouvoient s'oppoſer aux Espagnols, qui après plusieurs sanglans combats par terre & par eau ayant gagné la place du marché, & la plûpart de la ville, trouverent les ruës, les maisons, & les canaux pleins de monceaux de corps morts, & ceux qui restoient encore en vie après avoir rongé jusqu'à des écorces d'arbres, si pâles & si défaits, que c'étoit une choſe pitoyable de les voir.

Quoiqu'ils fuſſent si foibles & maigres, qu'on pouvoit dire qu'il ne leur restoit plus que le cœur, ils ne laiſſerent pas de refuſer les offres que Cortez leur envoya faire, après les avoir sommez de se rendre. Ils lui dirent hardiment qu'il ne devoit point eſperer de profiter de leurs dépoüilles, & que si la fortune continuoit à leur être contraire, qu'ils étoient reſolus de brûler toutes leurs richeſſes, ou de les jetter dans le lac, & de combattre jusqu'à l'extremité tant qu'il leur resteroit un seul homme en vie.

Cortez

Cortez voulant sçavoir ce qui restoit encore à gagner, monta sur une haute Tour, d'où il pouvoit voir toute la ville, & jugea qu'il y en avoit encore la huitiéme partie qui résistoit, de sorte que l'ayant fait attaquer, les pauvres habitans qui voyoient la fatalité de leur destin, n'en pouvant plus, prierent les Espagnols de les exterminer tout d'un coup pour finir leurs miseres.

Il y en avoit d'autres qui se tenoient sur le bord de l'eau près d'un pont-levis, qui crioient à Cortez, que, puis qu'il étoit fils du Soleil, qu'il priât son Pere de les faire perir, & s'adressant après au Soleil même, ils le supplioient de finir leur miserable vie, & les laisser aller joüir du repos qu'ils esperoient de trouver auprès de leur Dieu Quetcavatlh.

Cortez voyant l'extrémité où étoient ces pauvres miserables, & croyant qu'à la fin ils se rendroient, envoya vers Quahutimoc, pour lui representer la misere de ses sujets, qui seroit encore plus grande s'il n'inclinoit à la paix.

Mais quand ce malheureux Roi eut entendu ces propositions, il fut tellement transporté de colere, qu'il commanda que l'Ambassadeur de Cortez fût sacrifié sur le champ, & fit donner pour réponse aux autres Espagnols qui l'avoient accompagné, des coups de bâtons, de pierres, & de fle-

ches, disant qu'ils demandoient la mort, & non pas la paix.

Cortez voyant l'obstination de ce Prince, après un si grand carnage de ses sujets, après tant de combats, & la perte presque de toute la ville, envoya Sandoval avec ses Brigantins d'un côté, & lui fut d'un autre, pour combattre ceux qui pouvoient encore être demeurez dans les maisons & autres endroits les plus forts; mais il y trouva si peu de résistance, qu'il lui fut aisé de faire ce qu'il voulut.

On auroit cru qu'il n'y avoit pas dans toute la ville plus de cinq mille hommes de reste, quand on songeoit au grand nombre de morts qu'il y avoit dans les ruës & & dans les maisons; & néanmoins dans ce dernier combat il fut tué & pris ce jour-là plus de quarante mille personnes.

C'étoit une chose lamentable d'entendre les cris & les gemissemens des femmes & des enfans, & la puanteur des corps morts n'étoit pas moins fâcheuse ni moins difficile à supporter.

Cette nuit-là Cortez se résolut de son côté de finir cette guerre par un dernier exploit; & Quahutimoc fit dessein de se sauver par la fuite, & s'embarqua pour cet effet dans un canot où il y avoit vingt rameurs pour faire plus de diligence.

Dès qu'il fut jour, Cortez avec ses gens

&

& quatre piéces de canon vint au quartier où ce qui restoit d'habitans étoient renfermez, comme des brebis dans un parc, donnant ordre à Sandoval & Alvarado qui étoient sur les Brigantins, de prendre garde à la sortie des canots de la ville qui étoient cachez entre certaines maisons, & particuliérement de tâcher de se saisir du Roi, sans lui faire de mal, mais de le prendre en vie.

Il commanda ensuite au reste des siens de faire sortir les bateaux de Mexique, & il monta sur une tour cherchant le Roi, où il trouva Xihuacoa Gouverneur & Capitaine de la ville, qui fit grande difficulté de se rendre.

Il sortit après cela une si grande multitude de vieillards, de femmes & d'enfans pour s'embarquer à la hâte, qu'ils enfoncerent les bateaux, dont il y en eut un grand nombre de noyez.

Cortez déffendit à ses gens de tuer ces pauvres miserables; mais il lui fut impossible d'arrêter ceux de Tlaxcallan, qui en tuerent & sacrifierent pour le moins quinze mille, pendant que le reste des gens de guerre se tenoit encore sur les toits & les galeries des maisons, d'où ils voyoient la ruine de leur patrie, pendant que toute la Noblesse de la ville qui s'étoit embarquée s'enfuyoit avec le Roi.

Alors Cortez ayant fait tirer un coup de carabine pour signal à ses Officiers de se tenir prêts, il se rendit maître en peu de tems de toute cette grande ville.

Les Brigantins passerent aussi au travers de toute la flotte des bateaux sans aucune résistance, & abatirent d'abord l'étendart Royal de Quahutimoc.

Garcie Holquin qui étoit Capitaine d'un des Brigantins, ayant apperçû un grand canot où il y avoit vingt rameurs, chargé de gens, & étant informé par les prisonniers que le Roi étoit dedans, lui donna la chasse, & l'atteignit en peu de tems.

Lorsque Quahutimoc qui étoit sur la poupe de son canot prêt à combattre, vit les arbalêtes des Espagnols prêtes à tirer, & les épées toutes nuës contre lui, il se rendit, & avoüa qu'il étoit le Roi; Garcie Holquin joyeux d'avoir un tel prisonnier, le prit & l'amena à Cortez, qui le reçût avec beaucoup de civilité.

Mais lorsque Quahutimoc fut auprès de Cortez, il mit la main sur son poignard, lui disant qu'il avoit fait tout son possible pour se déffendre lui & les siens, & s'empêcher d'être réduit en l'état où il se trouvoit; mais puisqu'il étoit en son pouvoir de faire de lui ce qu'il lui plairoit; qu'il le prioit de lui ôter la vie, qui désormais ne lui pouvoit être qu'à charge après la perte de son Empire. Cortez

Cortez le consola du mieux qu'il pût, lui promettant qu'il ne le feroit point mourir, & le mena dans une galerie, le priant de commander à ses sujets qui résistoient encore, de se rendre; ce que Quahutimoc ayant fait, ils poserent incontinent les armes, quoi que nonobstant le grand nombre de morts & de prisonniers, ils fussent encore plus de soixante & dix mille hommes.

Ce fut en cette maniere-là que Ferdinand Cortez conquit la fameuse Ville de Mexique, le troisiéme jour du mois d'Août l'an du Seigneur mille cinq cens vingt & un; en memoire dequoi l'on y célébre tous les ans ce jour-là, & l'on fait une Procession publique, où l'on porte l'Etendart Royal avec lequel la Ville fut gagnée: aussi peut-on dire que cette Victoire fut aussi considerable qu'aucune autre que l'Antiquité puisse produire, puis qu'un des plus grands Empereurs de l'Amérique y fut tué, & un aussi brave Capitaine qu'on y vit jamais, fut fait prisonnier.

Le siége dura trois mois depuis que les Brigantins furent apportez de Tlaxcallan; près de deux cens mille Indiens y étoient venus assister Cortez, neuf cens Espagnols, quatre-vingts chevaux, dix-huit pieces de canon, autant de Brigantins, & du moins six mille canots.

Il y eut cinquante Espagnols de tuez, &

ſix chevaux, environ ſix mille Indiens des Alliez de Cortez ; mais des Mexicains il y en eut plus de ſix-vingts mille de tuez, ſans compter ceux qui moururent de faim & de peſte, & comme la plûpart de la Nobleſſe s'étoit trouvée à la défenſe de la Ville, il y en eut auſſi pluſieurs de tuez.

Il y avoit tant de monde dans la Ville, qu'ils manquoient de vivres, & étoient contraints de boire de l'eau ſalée, & coucher parmi les morts, dont les cadavres rendoient une ſi horrible puanteur, que la peſte ſe mit parmi eux, qui en emporta un fort grand nombre.

La valeur & la réſolution de ces Indiens mérite d'être remarquée. Car quoi qu'ils fuſſent reduits à ne pouvoir vivre que des branches & des écorces d'arbres, & boire de l'eau ſalée, néanmoins ils ne ſe vouloient pas encore rendre.

L'on doit auſſi remarquer qu'encore que les Mexicains mangeaſſent de la chair humaine, ils ne mangeoient pourtant que leurs ennemis : car s'ils ſe fuſſent mangez les uns les autres, ou leurs enfans, ils ne ſeroient pas morts de faim comme ils firent.

Les femmes de Mexique acquirent beaucoup de réputation à ce ſiége, non ſeulement pour n'avoir pas abandonné leurs maris ni leurs peres, mais auſſi pour le ſoin

ſoin qu'elles eurent des malades & des bleſſez, de faire des frondes, & amaſſer des pierres, dont elles jettoient une ſi grande quantité des galeries des maiſons, qu'elles faiſoient autant d'execution que les hommes.

La Ville fut miſe au pillage; les Eſpagnols s'emparerent de l'or, de l'argent, & des plumes; & les Indiens leurs alliez prirent les toiles de coton, & les autres meubles qu'ils pûrent ſauver de l'incendie. Ainſi cette grande Ville avec toute ſa puiſſance & ſes richeſſes fut aſſujettie aux Eſpagnols.

Cortez ayant obſervé que l'air de cette Ville étoit fort temperé & ſain, & que ſa ſituation étoit commode, fit deſſein de la rebâtir, & d'y établir le principal ſiége de la Juſtice de tout le Païs.

Mais avant que d'écrire comme elle fleurit maintenant, il faut que j'ajoûte à ce qui a été dit de l'état de Montezuma & de ſes Palais, la deſcription de la place du marché, & du Temple qui y étoit lorſque les Eſpagnols la ruïnerent.

✣
✣

CHAPITRE XIX.

Description de l'Etat de Montezuma, de ses Palais, du Temple, & du Marché, lorsque les Espagnols s'en rendirent les Maitres.

LA commodité du Lac qui est autour de cette Ville, fit naître la pensée aux Mexicains de réserver une grande place pour tenir le marché, où tous ceux des autres lieux qui sont aux environs pûssent venir pour acheter, échanger, & vendre leurs marchandises ; ce qui leur étoit d'autant plus facile, qu'ils avoient un grand nombre de bateaux commodes à faire ce trafic.

On croit qu'en ce tems-là il y avoit sur ce lac plus de deux cens mille de ces bateaux, que les Indiens appellent Acalles, & les Espagnols Canots, qui sont des canots faits comme des huches où l'on fait le pain, d'une seule piece, les uns grands, les autres moindres, selon la grandeur du tronc de l'arbre dont ils étoient faits.

Il est certain qu'il falloit qu'il y en eût pour le moins ce nombre-là : car dans la seule Ville de Mexique, il y en avoit plus de cinquante mille, qui y apportoient ordinairement des vivres, & passoient ceux qui alloient & venoient en la Ville, de sorte que les

les jours de marché tous les canaux étoient couverts de ces sortes de bateaux.

Le marché s'appelle en langage Indien Tlanquintzlti, & chaque bourgade avoit le sien particulier pour vendre & acheter; mais ceux de Mexique & de Tlatelulco qui étoient les deux principales Villes, étoient plus considerables que tous les autres.

Car la place où l'on tenoit le marché à Mexique de quatre en quatre jours, qui se fermoit avec des portes, étoit si grande, qu'elle contenoit plus de cent mille personnes, qui y venoient pour trafiquer & échanger leurs denrées.

Chaque métier & chaque sorte de marchandise avoit son lieu propre, qu'il n'étoit pas permis aux autres d'occuper.

Il y avoit aussi un endroit particulier pour mettre les choses qui tenoient beaucoup de lieu, comme la pierre, le bois, la chaux, la brique, & semblables materiaux propres à bâtir.

Entre les autres marchandises qui s'y trouvoient ordinairement, il y avoit diverses sortes de natres fines & grosses, du charbon, du bois, & toutes sortes de vaisseaux de terre vernis & peints fort joliment: des peaux de cerfs aprêtées, sans poil & avec le poil, de diverses couleurs, propres à faire des souliers, des rondaches, des boucliers, & à doubler des corcelets de bois. L'on y

trouvoit auſſi des peaux de divers autres animaux & des oiſeaux en plume de toutes ſortes, & de tant de couleurs, qu'il ne ſe pouvoit rien voir de plus beau & de plus merveilleux.

Mais les plus riches marchandiſes qu'il y avoit, étoient le ſel, & des mantes de coton de diverſes couleurs & grandeurs, les unes pour couvrir les lits, ou pour ſe coucher deſſus, les autres pour ſervir d'habits & de manteaux, & pour tapiſſer les maiſons.

Ils avoient auſſi d'autres toiles de coton, dont les Indiens ſe ſervent encore aujourd'hui, pour faire des draps, des chemiſes, des napes, des ſerviettes; & ſemblables linges.

L'on y trouvoit encore des mantes, faites de feüilles d'un arbre qu'ils appellent Metl, de Palmier, & de poil de lapin, qu'on eſtimoit beaucoup, parce qu'elles étoient fort chaudes; mais les couvertures qui étoient faites de plumes, étoient les meilleures de toutes.

L'on y vendoit auſſi du fil fait avec du poil de lapin, & des écheveaux d'autre fil, de toutes couleurs.

La grande quantité de volaille & d'oiſeaux que l'on y apportoit, l'uſage qu'ils en faiſoient & la raiſon pourquoi ils les achetoient, étoit une choſe merveilleuſe & ſurprenante:

surprenante : car quoi qu'ils mangeassent la chair de ces oiseaux, la plume leur servoit pour se faire des habits, la mêlant l'une avec l'autre fort agréablement.

Mais ce qu'il y avoit de plus beau & de plus riche à voir dans tout ce marché, étoit l'endroit où l'on vendoit les ouvrages d'or & de plumes : car on y trouvoit tout ce qu'on pouvoit demander répréſenté au naturel en plumes de toutes couleurs.

Les Indiens étoient si experts en cet art, & répréſentoient si bien un papillon, ou un autre animal, des arbres, des roſes, des fleurs, des herbes & des racines, ou quelqu'autre choſe que ce fût, que cela étoit tout-à-fait surprenant & admirable.

Ce qui les faiſoit si bien réüſſir en leurs ouvrages, étoit la grande application qu'ils y apportoient : car ſouvent un ouvrier paſſoit un jour tout entier ſans manger pour placer une plume en ſon vrai lieu, la tournant & retournant diverſes fois au Soleil & à l'ombre, pour mieux voir l'endroit où elle faiſoit le plus bel effet : auſſi voit-on peu de nations au monde qui ayent tant de patience que celle-ci.

Leur Orfevrerie étoit auſſi fort belle, & ils faiſoient d'excellens ouvrages qu'ils jettoient au moule, & gravoient avec des poinçons de caillou.

Ils faiſoient des plats à huit faces, cha-

que face d'un metal different, l'un d'or, & l'autre d'argent, sans qu'il y eût aucune soudure.

Ils fondoient des chauderons avec les anses tout à la fois, comme on fait les cloches en Europe.

Ils jettoient encore au moule des poissons, & qui avoient leurs écailles partagées d'or & d'argent, comme aussi des Perroquets qui remuoient la tête, la langue, & les aîles, & des Singes qui faisoient divers gestes, comme de filer au fuseau, de manger des pommes, & semblables actions à l'imitation des autres.

Ils sçavoient aussi fort bien émailler, & mettre en œuvre toutes sortes de pierres précieuses.

Mais pour retourner à parler du marché; l'on y vendoit de l'or, de l'argent, du cuivre, du plomb, du laiton, & de l'étain; mais fort peu de ces trois derniers.

L'on y vendoit encore des perles, des pierres précieuses, diverses especes de coquilles, d'éponges, & diverses autres sortes de mercerie.

Il y avoit aussi diverses sortes d'herbes, de racines, & de graines, tant pour manger, que pour la médecine: car ils avoient tous une grande connoissance des herbes, même jusques aux femmes & aux enfans, la necessité les ayant obligez de rechercher celles qu'ils

qu'ils s'imaginoient pouvoir les soulager, & que l'expérience avoit justifié être propres à la guerison de leurs maladies.

Ils dépensoient peu en Médecins, quoi qu'il y en eût pourtant quelques-uns qui se mêloient de cet art, & plusieurs Apoticaires qui apportoient au marché des onguents, des sirops, des eaux distillées, & d'autres drogues pour les malades.

Ils guérissoient presque toutes sortes de maladies avec des herbes, connoissant celles qui étoient spécifiques à chaque mal; jusques-là qu'ils sçavoient le moyen de tuer les poux avec le suc d'une herbe qui étoit particuliérement propre à cela.

L'on y vendoit aussi une infinité de sortes de viandes, jusques à des couleuvres à qui l'on avoit coupé la tête & la queuë, de petits chiens châtrez, des souris, des rats, de longs vers, & même une certaine sorte de terre particuliére.

Car dans un certain tems de l'année, ils enlevoient avec des rezeaux un limon poudreux qui s'amasse sur l'eau du lac de Mexique, & qui ressemble à l'écume de la mer, qu'ils rassembloient en de grands tas, & puis en formoient des gâteaux plats en forme de brique.

Cette marchandise ne se débitoit pas seulement en ce marché-là; mais ils en envoyoient aussi bien loin ailleurs en d'autres endroits,

endroits, & ils la mangeoient avec autant d'appetit que nous faisons le meilleur fromage de l'Europe; ils croyoient même que cette écume étoit la cause qui attiroit tant d'oiseaux sur ce lac, & principalement dans l'Hiver qu'il y en avoit un nombre infini.

L'on vendoit encore en ce marché de la venaison, par quartiers ou toute entiere, comme des chevreüils, des liévres, des lapins, & des chiens sauvages, & autres semblables animaux qu'ils prenoient à la chasse.

C'étoit aussi une chose merveilleuse de voir la grande quantité des divers fruits qui s'y vendoient, tant verds que meurs.

Et entre les autres il y avoit le Cacao qui est gros comme une amande, dont on fait le breuvage qu'on appelle Chocolate, qui est assez connu à présent en Europe, qui leur servoit non seulement d'aliment, mais aussi de monnoye courante dans le païs.

A présent six ou sept vingt des plus grosses de ces amandes, ou deux cens des moindres valent une réale de cinq sols; avec quoi les Indiens achetent ce qu'ils ont besoin; car avec quatre ou cinq Cacaos ils peuvent avoir des fruits & semblables denrées.

L'on y trouvoit aussi diverses sortes de couleurs & de belles teintures, qu'ils faisoient

ſoient avec des roſes, des fleurs, des fruits, des écorces d'arbres, & autres choſes ſemblables.

Toutes ces marchandiſes & pluſieurs autres ſe vendoient en ce grand marché, & dans tous les autres moindres qui étoient en d'autres endroits de la ville, où tous les marchands payoient pour leurs boutiques & pour leurs étaux un certain droit au Roi, qui les devoit auſſi garantir des larrons, ayant pour cet effet ſes Officiers qui alloient & venoient inceſſamment par le marché, pour découvrir ceux qui auroient volé quelque choſe.

Il y avoit au milieu de ce marché une maiſon, qu'on pouvoit voir de tous les endroits de cette place, où il y avoit ordinairement douze vieillards pour juger toutes ſortes de procès & differends.

Leur commerce ſe faiſoit en troquant ou échangeant une choſe pour une autre, l'un donnoit une poule pour une gerbe de mahis; d'autres donnoient des mantes pour du ſel, ou des Cacaos qui leur ſervoient de monnoye.

Ils avoient des meſures pour meſurer leurs grains & leurs bleds; & d'autres qui étoient de terre pour l'huile, & le miel, & les vins, qu'ils faiſoient des palmiers & d'autres arbres & racines.

Que ſi quelqu'un vendoit à fauſſe meſu-

re,

re, il étoit châtié, & l'on brisoit ses mesures, gardant ainsi l'équité naturelle dans leur négoce, quoi qu'ils fussent encore payens, & ne connussent point le vrai Dieu, mais adorassent les Idoles, & les Démons, à qui ils avoient dedié des temples & des autels, où, comme dit le Prophete David au Pseaume 106. ils sacrifioient aux Diables leurs fils & leurs filles.

Le Temple s'appelle en langue Mexicane, Teucalis, qui est un mot composé de Teult qui signifie Dieu, & Cali qui veut dire maison : de sorte que ce mot-là veut dire proprement la maison de Dieu.

Il y avoit plusieurs Temples dans la ville de Mexique, accompagnez de tours ou de clochers, avec des chapelles & des autels où leurs Idoles étoient placées.

Tous leurs Temples étoient bâtis sur un même modéle, dont le pareil ne s'en voyoit point ailleurs : c'est pourquoi je croi qu'il suffira de décrire le plus grand, pour avoir connoissance de tous les autres.

Ce Temple étoit quarré, chaque côté de la longueur d'un trait d'arbalête, ayant quatre portes, dont trois répondoient aux trois chaussées, & l'autre à un endroit de la ville vis-à-vis d'une belle ruë, où il n'y avoit point de chaussée.

Au milieu de ce quarré il y avoit une montagne artificielle faite de terre & de pierre

pierre auſſi de figure quarrée, châque côté de cinquante toiſes de haut, bâtie en forme de pyramide, à la reſèrve que le haut n'étoit pas aigu, mais uni & plat, contenant dix toiſes en quarré.

Du côté d'Occident il y avoit un degré depuis le bas juſques au haut, qui contenoit cent quatorze marches de pierre, où l'on voyoit inceſſamment des Prêtres monter & déſcendre en grande cérémonie, & menant avec eux des hommes qu'ils alloient ſacrifier.

Au ſommet de ce Temple ou de cette pyramide, il y avoit deux grands Autels éloignez l'un de l'autre, mais ſi proches du panchant de la muraille qu'à grande peine on pouvoit paſſer entre deux.

L'un étoit ſitué à la droite, & l'autre à la gauche, tous deux de la hauteur de cinq pieds, dont le derriére étoit revêtu de pierre, & peint de diverſes figures laides & monſtrueuſes.

Les Chapelles étoient de maſſonnerie & de charpente, fort bien travaillées; chacune avoit trois étages l'un ſur l'autre ſoûtenus par des colonnes, de ſorte qu'elles reſſembloient à des tours à cauſe de leur hauteur, & donnoient un grand ornement à la ville.

Du haut de ces Chapelles l'on pouvoit voir toutes les villes & bourgs qui étoient bâtis

bâtis autour du lac ; de sorte que cela faisoit une des plus belles perspectives du monde.

Montezuma y fit monter Cortez & les autres Espagnols, pour leur faire voir par ostentation la grandeur de sa ville, & leur montra tout l'ordre du Temple depuis le bas jusques au haut.

Il y avoit aussi un certain endroit où leurs Prêtres celebroient le service sans être détournez de personne, & faisoient leurs prieres le visage tourné vers le Soleil levant, au pied d'un Autel où il y avoit une grande Idole, comme il y en avoit aussi sur les autres Autels.

Outre cette tour qui étoit sur la pyramide, il y en avoit quarante autres grandes & petites, qui dépendoient des autres petits Temples qui étoient dans la même clôture, lesquels quoi qu'ils fussent de même structure, ne regardoient pas pourtant vèrs l'Occident, mais du côté des autres parties du monde, pour mettre de la différence entr'eux & le grand Temple.

Ces Temples n'étoient pas égaux ; mais il y en avoit quelques-uns plus grands que les autres ; & chacun étoit dédié à un Dieu particulier.

Entre les autres il y en avoit un d'une figure ronde, qui étoit consacré au Dieu de l'air. Que calcovatl, qu'ils avoient bâti en rond

rond à l'imitation du mouvement de l'air qui eſt circulaire.

A l'entrée de ce Temple il y avoit une porte qui étoit faite comme la gueule d'un ſerpent, toute ouverte & montrant les dents, qu'on avoit peinte auſſi-bien que les gencives ; de ſorte que c'étoit une choſe tout-à-fait horrible à voir, & principalement aux Chrétiens à qui cela repréſentoit comme une des portes de l'Enfer.

Il y avoit encore d'autres Teucallis dans la ville, qui avoient auſſi des degrez par où l'on montoit en haut en trois différens endroits ; & chacun de ces Temples avoit une maiſon à ſoi, auſſi-bien qu'un Dieu particulier, avec des Prêtres & toutes les choſes qui étoient neceſſaires pour ſon ſervice.

Mais proche du grand Temple, il y avoit pluſieurs maiſons où logeoient grand nombre de Prêtres, qui avoient chacun des rentes & des revenus pour leur entretien.

Il y avoit de plus à chaque porte de ce Temple une grande ſalle, avec pluſieurs logemens au deſſus & autour, qui ſervoient d'arcenal à la ville, leur penſée étant que la force & la deffenſe d'un païs dépend de la maiſon de Dieu ; c'eſt pourquoi ils y avoient mis le magazin de leurs armes.

Ils avoient auſſi d'autres maiſons obſcures, pleines d'Idoles grandes & petites faites

tes de divers metaux, qui étoient toutes baignées de sang ; ce qui les faisoit paroître noires & sales ; parcequ'on les en frotoit tous les jours quand on sacrifioit quelqu'un ; il y en avoit même plus d'un doigt d'épais sur les murailles, & plus d'un pied sur la terre ; ce qui rendoit ces lieux abominables, & pleins d'une puanteur diabolique.

Les Prêtres qui fréquentoient ces Oratoires, ne permettoient pas qu'aucun y entrât, si ce n'étoit quelque personne de qualité, à condition de donner un homme pour être sacrifié, que ces ministres du démon égorgeoient, & après avoir lavé leurs mains dans son sang, en aspergeoient leur maison, & leurs Idoles.

Pour la commodité de leur cuisine, il y avoit un grand réservoir d'eau, qu'on rempliſſoit tous les ans une fois par le moyen d'un conduit qui venoit de la grande fontaine de la ville.

Dans les autres endroits de cette clôture, il y avoit de certaines places où l'on nourrissoit de la volaille, & des jardins plantez de beaux arbres ; où l'on cultivoit aussi quantité d'herbes & de fleurs pour l'ornement des Autels.

CHAP-

CHAPITRE XX.

Description d'un Temple, & des richesses admirables & surprenantes que l'on y voit.

CE Temple étoit si riche, qu'il y avoit plus de cinq mille personnes tous les jours qui y étoient employées, & y avoient leur logement & leur nourriture.

Pour l'entretien de ce Temple & de ceux qui y étoient employez, il y avoit plusieurs villes & bourgades qui étoient obligées de le fournir de pain, de viande, de poisson, & de toutes les autres chôses dont ils avoient besoin; & particulierement de bois à brûler : car ils en consumoient beaucoup plus qu'on ne faisoit à la Cour du Roi.

Tous ces Prêtres vivoient fort à leur aise, & ne faisoient rien que s'occuper au service de leurs Dieux, qui étoient en grand nombre, & avoient chacun non seulement un culte particulier, mais aussi un ordre de Prêtres distingué des autres.

Il y avoit plus de deux mille Dieux en la ville de Mexique; les principaux s'appelloient Vitzilopuchtli & Texcatlipuca, dont les statuës de pierre étoient placées au haut du Temple sur les Autels.

Elles

Elles étoient auſſi grandes que des geants, toutes perſemées de perles, de pierres precieuſes, & de piéces d'or travaillées en figures d'oiſeaux, de bêtes, de poiſſons, & de fleurs, enrichies d'émeraudes, de turquoiſes, de calcedoines, & d'autres petites pierres fines, & couvertes d'une toile fine qu'ils appellent *Necar*, de ſorte que lors que la toile étoit ôtée, elles ſurprenoient par leur beauté; & jettoient un merveilleux éclat.

Ces deux Idoles étoient ceintes chacune d'une grande ceinture d'or faite en forme de ſerpent, & avoient autour du cou un tour de dix cœurs auſſi d'or pur, avec chacune un maſque & des yeux de verre, & l'image de la mort qui étoit peinte ſur leur gorge.

Ils croyoient que ces Dieux-là étoient freres; que Tezcatlipuca étoit le Dieu de la providence, & Vitzilopuchtli le Dieu de la guerre, qu'ils honoroient & craignoient par deſſus tous les autres.

Il y avoit encore un autre Dieu dont l'image étoit plantée ſur le ſommet de la chapelle des Idoles, qui étoit auſſi en ſinguliére vénération par deſſus tous les autres.

Ce Dieu étoit fait de toutes les ſemences qui croiſſent en ce païs-là, qu'ils réduiſoient en farine, & la paîtriſſoient avec le ſang des enfans

A. Aveline

enfans & des filles vierges, à qui l'on ouvroit la poitrine avec des rafoirs pour en tirer le cœur, qu'ils offroient comme des prémices à leurs Idoles.

Ils consacroient particuliérement celle-ci avec grande pompe & magnificence & beaucoup de cérémonies, en la présence de tous les habitans qui s'y rendoient en foule, & comme la consécration étoit faite, les devots y attachoient des pierres precieuses, des lingots d'or, & semblables bijoux.

Après que cette cérémonie étoit achevée, il n'y avoit plus personne qui pût toucher cette Idole ni entrer en sa chapelle, que ceux qui étoient Tlumacaztli, c'est-à-dire Prêtres de son ordre.

Ils rompoient cette Idole, & en faisoient une nouvelle de tems en tems avec d'autre pâte qu'ils paîtrissoient tout de nouveau comme la prémiere, & distribuoient la vieille par petites parcelles au peuple, chacun s'éstimant bienheureux d'en avoir un morceau, & particuliérement les soldats qui croyoient que cela leur serviroit beaucoup à la guerre.

A la consécration de cette Idole, il y avoit aussi un certain vase plein d'eau qu'on benissoit avec diverses paroles & cérémonies, & qu'on gardoit religieusement au pied de l'Autel pour en sacrer le Roi lors de son couronnement, & benir les Généraux

raux des armées au commencement de la guerre, leur en donnant un peu à boire.

Au dehors de ce Temple & vis-à-vis la principale porte, environ à un jet de pierre il y avoit comme une forme de théâtre plus long que large fait de chaux & de pierre avec des degrez pour y monter, & entre chaque pierre de la muraille l'on y avoit enté une tête de mort qui avoit les dents en dehors.

Au pied & au haut de ce théâtre il y avoit deux tours qui n'étoient bâties que de chaux & de têtes de morts, qui montroient aussi les dents en dehors comme celles de la muraille, qui étoit une chose fort hideuse à voir.

Sur le haut du théâtre il y avoit soixante & dix pieux à cinq ou six piéds l'un de l'autre, qui avoient diverses branches de piquets depuis le bas jusqu'au haut soûtenuës par de certains appuis, & en chacun de ces piquets il y avoit cinq têtes de morts embrochées par les temples.

La prémiére fois que les Espagnols entrerent dans la ville de Mexique comme amis, & avant la mort de Montezuma, ils visiterent tous ces lieux-là, où deux d'entr'eux nommez André de Tapia & Gonsalve de Ombrie, s'étant amusez par curiosité à considerer les têtes qui étoient

sur

sur ces pieux & sur ces marches trouverent qu'il y en avoit cent trente six mille.

Les autres tours en étoient toutes remplies, de sorte que le nombre en étoit presqu'infini, & il y avoit des gens qui ne faisoient autre chose que de ramasser les têtes quand il en tomboit quelqu'une, ou en remettre une autre en sa place, afin que le nombre y fût toûjours complet.

Mais ce qui étoit de plus remarquable & de plus étonnant, c'est que toutes ces têtes étoient des prisonniers qu'ils avoient faits sur leurs ennemis, & qui avoient été sacrifiez dans ce Temple, qui avec toutes ces tours & ces autres abominations fut renversé par terre & consumé par le feu, lors que les Espagnols se rendirent les maîtres de la ville.

En ce même tems toutes les belles maisons de Montezuma que j'ai décrites ci-dessus avec ses jardins, & les autres Temples de la ville, & la place du marché, furent tous renversez & ruinez de fonds en comble; de sorte qu'il ne resta rien de tout ce qui pouvoit servir à conserver la mémoire de la grandeur & de la magnificence de la ville de Mexique.

Mais Cortez considerant la réputation de cette Ville, & l'autorité qu'elle avoit euë sur les nations voisines, avec la com-

modité de sa situation, la fit rebâtir de nouveau & la partagea entre les Conquerans, après avoir marqué les places pour les Eglises, les Marchez, l'Hôtel de ville, & les autres lieux necessaires au Public.

CHAPITRE XXI.

Du partage que fit Cortez entre les Conquerans, des principaux Palais & quartiers de la ville de Mexique, & ce qu'il destina pour l'Hôtel de ville, les Eglises, & autres édifices publics; avec l'état présent de cette grande ville & des environs.

IL sépara la demeure des Espagnols de celle des Indiens, en sorte qu'encore à présent l'eau passe entre deux, & les sépare les uns d'avec les autres.

Il promit à tous ceux qui étoient natifs de la ville, ou aux autres qui y voudroient venir demeurer, du fonds pour y bâtir des maisons, dont leurs enfans pourroient hériter après leur mort, avec plusieurs autres priviléges qu'il leur donna, afin d'attirer par ce moyen un plus grand nombre de personnes pour repeupler la ville.

Il mit aussi en liberté Xitivaco Général des troupes de Mexique, & lui donna une

rue

ruë entiere, & le fit chef de tous les Indiens de la ville.

Il donna auſſi une autre ruë à Dom Pierre Montezuma fils du défunt Roi Montezuma, afin de gagner par ces largeſſes l'amitié & l'applaudiſſement du peuple.

Il diſtribua encore quelques petites Iſles & certaines ruës à d'autres Gentils-hommes pour y bâtir & les habiter; de ſorte que par ce moyen toutes les places furent partagées, & chacun commença de travailler à bâtir avec joye & avec une diligence incroyable.

Auſſi-tôt que la renommée ſe fut répanduë que l'on rebâtiſſoit la ville de Mexique, il y vint tant de monde pour joüir de la liberté & des priviléges que Cortez avoit donnez à ſes habitans, que c'étoit une choſe merveilleuſe de voir le grand abord de ceux qui y venoient de tous côtez, le nombre des hommes & des femmes étant ſi grand qu'ils occupoient un eſpace de trois milles de tour.

Comme ils travailloient beaucoup, & mangeoient peu, pluſieurs devinrent malades, & la peſte ſe mit parmi eux, en ſorte qu'il en mourut un nombre preſque infini.

Car leur travail étoit fort, parce qu'il falloit qu'ils portaſſent ſur leurs épaules, ou tiraſſent après eux, la pierre, la terre, le

bois, la chaux, la brique, & tous les autres matériaux nécessaires à bâtir.

Enfin peu à peu la ville de Mexique fut rebâtie, contenant cent mille maisons beaucoup plus belles & meilleures que les anciennes.

Les Espagnols bâtirent leurs maisons à la mode d'Espagne, & Cortez bâtit la sienne sur les fondemens de celle de Montezuma, qui vaut à present quatre mille ducats par an & on l'appelle le Palais du marquis de la Vallée, parce que le Roi d'Espagne donna à Cortez & à ses heritiers la grande vallée de Guaxaca.

Ce Palais est si magnifique, que comme j'ai dit ci-devant, l'on a employé sept mille poutres de cédre en sa charpente.

Ils firent aussi de beaux canaux, qu'ils couvrirent avec des arcades pardessus pour les brigantins qui servirent à la prise de la ville : & l'on voit encore aujourd'hui ces canaux-là, qu'ils entretiennent soigneusement pour conserver la memoire de cette grande expedition.

Ils condamnerent & remplirent les ruës ou canaux d'eau qui étoient dans la ville, & l'on a bâti dessus quantité de belles maisons; de sorte que Mexique n'est plus bâtie comme elle étoit autrefois ; & particulierement depuis l'année 1634. il s'en faut beaucoup que l'eau n'en approche si près qu'elle avoit

accoûtumé de faire auparavant.

Le Lac jette par fois une vapeur fort puante ; mais sans cela c'est un lieu fort sain & temperé à cause des montagnes qui l'environnent, & pourvû de toutes choses necessaires à la vie, à cause de la fertilité du païs, & la commodité du Lac.

Mexique est à present une des plus grandes villes du monde, à cause du grand espace qui est occupé par les maisons des Espagnols & des Indiens.

Et quelques années après la conquête, c'étoit la plus belle ville de toutes les Indes, & qui fleurissoit le plus en armes & en loix.

Il y avoit ci-devant pour le moins deux mille habitans qui avoient chacun un cheval à l'écurie, & des armes & un équipage fort leste.

Mais à présent que tous les Indiens des païs circonvoisins ont été assujettis, & même la plûpart anéantis principalement autour de Mexique où l'on ne craint plus qu'ils se soûlevent contre les Espagnols, l'exercice & la profession des armes ont été entiérement negligez,

Les Espagnols vivent en si grande assûrance en cette ville, qu'il n'y a ni portes, ni murailles, ni bastions, non plus que de tours, de plate-formes, d'Arcenal, de munitions, ni de canons pour la deffendre contre les ennemis domestiques & étrangers,

croyant que Saint-Jean de Ulhua eſt aſſez fort pour les garantir contre les invaſions de ces derniers.

Mais c'eſt une des plus riches villes qui ſoit au monde pour le commerce, parce que par la mer du Nord il y a plus de vingt grands navires qui viennent d'Eſpagne tous les ans aborder à Saint Jean de Ulhua, chargez non ſeulement des meilleures marchandiſes de l'Eſpagne, mais auſſi de tous les autres païs de la Chrétienté, qu'on tranſporte par terre à Mexique.

Par la mer du Sud elle trafique dans tous les endroits du Peru ; mais ſur tout ſon négoce eſt très-conſiderable dans les Indes Orientales, d'où elle tire des marchandiſes, non ſeulement des lieux qui ſont habitez par les Portugais, mais auſſi du Japon & de la Chine, par l'entrepôt des Philippines ; où l'on envoye tous les ans deux grands Galions avec deux autres moindres vaiſſeaux, & en même tems il en revient un pareil nombre à Acapulco, où ils déchargent leurs marchandiſes pour les apporter par terre à Mexique, comme on fait celles qui déchargent à Saint-Jean de Ulhua.

Il y auſſi dans la ville une Monnoye, où l'on fabrique en eſpéces l'argent que l'on y apporte en barres & en lingots des mines de Saint-Louïs de Sacatecas, qui eſt à quatre-vingt lieuës, au Nord de Mexique.

Les

Les Espagnols se sont encore avancez plus de cent lieuës au delà de Sacatecas, où ils ont assujetti beaucoup d'Indiens & découvert quantité de mines, ce qui les a obligez d'y bâtir une ville qu'ils ont nommée la nouvelle Mexique.

Les Indiens de ces quartiers-là sont fort vaillans, de sorte qu'ils donnent bien des affaires aux Espagnols qui ont assez de peine à s'y maintenir.

On croit pourtant qu'ils passeront encore plus outre, jusques à ce qu'ils ayent assujetti tout ce païs-là, qui sans doute aboutit à nos Colonies de la Virginie & aux païs voisins qui sont dans le même continent.

Il y a de plus une fort belle université à Mexique, que le Viceroi Dom Antoine de Mendoze a fait bâtir.

Lors qu'on rebâtit cette ville, il y avoit grande difference entre un habitant de Mexique & un conquerant : car ce nom étoit un titre d'honneur qui n'appartenoit qu'à ceux qui avoient conquis ce païs, à qui le Roi d'Espagne donnoit des terres & des rentes pour eux & leur posterité ; au lieu qu'au contraire ceux qui n'étoient que simples habitans payoient une rente tous les ans pour la maison où ils faisoient leur demeure dans la ville.

C'est ce qui a rempli toutes les provinces de l'Amérique de gens qui prennent la qua-

lité de gentils-hommes entre les Espagnols ; car chacun d'eux encore aujourd'hui prétend être décendu d'un Conquerant, quoi qu'il soit aussi pauvre que Job, & si on leur demande qu'est devenu leur bien, ils répondent que la fortune le leur a ôté, mais qu'elle ne sçauroit leur ravir l'honneur & la qualité.

L'on voit même de pauvres savetiers, ou des charretiers qui vont gagner leur vie dans le païs avec une demi-douzaine de mulets, qui se disent être issus de ces premiers braves ; que s'ils s'appellent Mendoza ou Gusman, ils feront serment qu'ils décendent de la famille des Ducs, qui portent ces noms-là en Espagne, d'où leur ayeul étoit parti pour passer à la conquête de l'Amérique, & qu'il a assujetti des païs entiers à la Couronne d'Espagne, quoi que la fortune leur ait tourné le dos, & qu'ils soient contrains à present de couvrir leurs habits déchirez d'un pauvre manteau tout usé.

Lors que la ville de Mexique fut rebâtie, & que l'on y eut établi des Juges & des Magistrats avec tous les autres Officiers necessaires, la renommée de Cortez & de cette ville se répandit incontinent dans les Provinces éloignées ; de sorte qu'elle fut bientôt repeuplée par les Indiens, & par les Espagnols, qui peu de tems après conquirent plus de quatre cens lieuës de païs qui furent

tous

tous assujettis au gouvernement du Siége Royal de Mexique.

Mais depuis ce tems-là je puis dire qu'elle a encore été rebâtie une seconde fois par les Espagnols qui ont détruit la plûpart des Indiens. Car je n'oserois dire qu'il y a à présent cent mille maisons, comme il y avoit peu de tems après la conquête, dont la plus grande partie étoit habitée par des Indiens.

Les Indiens qui y sont aujourd'hui, demeurent dans un des fauxbourgs de la ville, qu'on appelle Guadalupe, qui lors que j'y étois en l'année 1625. pouvoit avoir environ cinq mille habitans : mais depuis ce tems-là la plûpart sont perispar le mauvais traitement que les Espagnols leur ont fait, & par le travail qu'ils leur ont fait faire pour détourner l'eau du Lac.

De sorte qu'à présent il ne sçauroit y avoir plus de deux mille Indiens naturels, & environ mille autres de ceux qu'ils apellent Mestifs qui ont été engendrez de la race des Espagnols & des Indiens : car il y a plusieurs pauvres Espagnols qui se marient avec des Indiennes ; & d'autres qui ne se marient pas avec elles, mais qui trouvent assez de moyens pour les débaucher.

Ils usurpent de jour en jour le peu de fonds sur lequel leurs maisons sont bâties, & de trois ou quatre maisons d'Indiens ils

en bâtiſſent une belle & grande à la mode d'Eſpagne avec des jardins & des vergers ; de ſorte qu'à préſent la ville de Mexique eſt preſque toute rebâtie de belles & grandes maiſons qui ont chacune leur jardin pour ſervir de divertiſſement à ceux qui y demeurent.

Leurs bâtimens ſont faits de pierre & de bonne brique ; mais ils ne ſont pas élevez, à cauſe qu'il y fait ſouvent des tremblemens de terre qui mettroient leurs maiſons en danger de tomber ſi elles avoient plus de trois étages.

Les ruës ſont fort larges, de maniere que trois caroſſes peuvent aller de front dans celles qui ſont les plus étroites, & pour le moins ſix dans les plus larges ; ce qui fait que la ville paroît beaucoup plus grande qu'elle ne l'eſt.

Lors que j'y étois, l'on diſoit qu'il y avoit environ trente ou quarante mille habitans Eſpagnols, qui ſont ſi fiers & ſi riches, qu'il y en avoit plus de la moitié qui entretenoient un caroſſe ; de ſorte qu'on croyoit pour certain qu'il y avoit plus de quinze mille caroſſes en ce tems-là dans la ville.

C'eſt auſſi un commun proverbe en ce païs-là, qu'il y a quatre belles choſes à Mexique, les femmes, les habits, les chevaux, & les ruës.

Mais j'y puis encore ajoûter la beauté des caroſſes

caroſſes de la Nobleſſe, qui ſont beaucoup plus riches que ceux de la Cour de Madrid, & de tous les autres Royaumes de l'Europe: car pour les enrichir on n'y épargne point l'or, l'argent, les pierres precieuſes, le drap d'or, ni les plus belles ſoyes de la Chine.

De plus ils ajoûtent encore à la beauté de leurs chevaux des brides enrichies de pierres précieuſes & de fers d'argent, pour faire paroître leur équipage plus pompeux & plus magnifique.

Les ruës des Villes de la Chrétienté n'approchent point de la netteté de celle-ci, & encore moins de la richeſſe des boutiques qui leur ſervent d'ornement: mais ſur toutes celles des Orfevres ſont dignes d'admiration, à cauſe des grandes richeſſes & des beaux ouvrages qu'on y voit.

Les Indiens, & les Chinois qui ont embraſſé la Religion Chrétienne & qui y viennent tous les ans, ont tellement achevé de perfectonner les Eſpagnols en ce métier là, qu'à préſent ils font des ouvrages admirables.

Le Viceroi qui paſſa dans ce païs-là l'année 1625. fit faire un Papegay, (qui eſt un oiſeau plus grand qu'un faiſan) d'or, d'argent, & de pierres precieuſes ajuſtées avec tant d'art pour répréſenter la naïveté des plumes de cet oiſeau, dont il vouloit faire

préſent au Roi d'Eſpagne, qu'il fut eſtimé quinze cens mille ducats.

Dans le Couvent des Jacobins il y a une lampe d'argent dans l'Egliſe, qui a trois cens branches ou chandeliers pour y mettre à chacune un cierge ; & cent autres petites lampes qui y ſont jointes pour y mettre de l'huile, qui ſont toutes faites d'un ouvrage different, ſi rare & ſi beau, que ces pieces ſont eſtimées quatre cens mille ducats.

La quantité qu'il y a de ces beaux ouvrages dans les boutiques des Orfevres, rend par conſequent les ruës où elles ſont, non ſeulement riches, mais auſſi belles & agréables.

A ce qu'on dit de la beauté des femmes, je puis ajoûter la grande liberté qu'elles ont de joüer, qui eſt telle que la nuit & le jour ne ſont pas aſſez longs pour achever une prime, quand elles l'ont commencée ; de ſorte que le jeu leur eſt ſi ordinaire, qu'elles invitent les hommes publiquement d'entrer chez elles pour joüer.

Comme il m'arriva un jour que je me promenois dans les ruës avec un autre Religieux qui avoit paſſé cette année en ce païs-là avec moi : une Demoiſelle de grande naiſſance reconnoiſſant que nous étions des Chapetons, qui eſt le nom qu'ils donnent la premiere année à ceux qui viennent d'Eſpagne, nous appella par ſa fenêtre, & après

nous

nous avoir fait trois ou quatre petites demandes de ce que nous sçavions de l'Espagne, elle nous demanda si nous ne voulions point entrer & joüer une partie de prime.

Les hommes & les femmes font des dépenses extraordinaires en habits, qui sont la plûpart d'étoffes de soye, ne se servant gueres de draps, de camelots, ou de semblables étoffes.

Les pierres précieuses & les perles y sont tellement en usage, & leur vanité est si grande en cela, que c'est une chose commune de voir des cordons & des roses de diamans aux chapaux des gentils-hommes, & des cordons de perles à ceux des artisans & gens de métier.

Il n'est pas même jusques aux filles Negresses & esclaves basanées qui ne portent des tours de col & des bracelets de perles, avec des boucles d'oreilles où il y a toûjours quelque pierre precieuse de valeur.

L'habit ou l'ajustement de ces femmes Négres & Mulatres est si lascif, & leurs façons de faire si charmantes, qu'il y a plusieurs Espagnols, même d'entre les gens de qualité, qui mépriſent leurs femmes à cause d'elles.

Elles portent d'ordinaire une jupe d'étoffe de soye ou de toile chamarrée de passemens d'or ou d'argent, avec un grand ruban de soye de couleur vive frangé d'or, dont

dont les bouts descendent jusqu'au bas de leur jupe devant & derriére.

Leurs chemisettes sont faites comme des corps de jupe avec des basques, sans manches, & lacées avec des lacets d'or ou d'argent.

Celles qui sont en réputation, portent aussi des ceintures d'or enrichies de perles & de pierres precieuses.

Leurs manches sont de toile de Hollande ou de la Chine fort larges, & ouvertes au bout, enrichies de broderie, les unes de soye de couleur, & les autres de soye, d'or & d'argent, & pendantes presque jusques à terre,

Elles couvrent leurs cheveux avec une coëffe ouvragée, & en mettent une autre par dessus qui est d'un rezeau de soye, qu'elles attachent avec un beau ruban de soye, ou d'or & de soye, qui croisent sur le haut du front, sur lequel il y a toûjours quelques lettres en broderie, qui expriment quelques vers, ou quelque pensée d'amour.

Leur sein est couvert d'une toile fine qui prend au-dessus de leur tour de cou en forme de mentonniere; & quand elles sortent de la maison elles portent une mante de toile de linon ou de Cambrai, autour de laquelle il y a un passement fort large, que quelques-unes font passer sur leur tête, en sorte que leur largeur ne passe pas le milieu du corps.

corps, afin qu'on puisse voir leur ceinture & leurs rubans, mais les deux bouts de devant touchent presque jusques à terre.

Il y en a quelques-unes qui ne portent leurs mantes que sur une épaule, & la passant sous le bras droit rejettent l'autre bout sur l'épaule gauche, afin de pouvoir rémuer le bras droit, & montrer leurs belles manches en marchant dans les ruës; mais il y en a d'autres qui au lieu de ces mantes se servent d'une riche jupe de soye, qu'elles jettent une partie sur l'épaule gauche, & portent l'autre avec la main droite, ayant plûtôt la mine de garçons débauchez que d'honnêtes filles.

Leurs souliers sont hauts, & ont plusieurs semelles qui sont garnies par dehors d'un bord d'argent attaché avec de petits cloux d'argent qui ont la tête fort large.

La plus grande partie de ces filles sont des esclaves, ou l'ont été auparavant, l'amour leur ayant donné la liberté pour assujettir les ames au peché & au démon.

Il y a une infinité de ces Négres & de ces Mulatres de l'un & de l'autre sexe qui sont devenus si orgueïlleux & si insolens, que les Espagnols ont eu peur plusieurs fois qu'ils ne vinssent à se soûlever & à se rebeller contr'eux.

J'ai aussi oüi dire à quelques Espagnols qui avoient plus de pieté & de religion que les

les autres, qu'ils craignoient que Dieu ne détruisît cette ville, & n'assujettît le païs à quelqu'autre nation, à cause de la vie scandaleuse de ces gens-là, & des crimes que les principaux Espagnols commettoient avec eux.

Je craindrois d'abuser de la patience du Lecteur & d'offenser ses oreilles, si je m'amusois à décrire les particularitez de leur mauvaise conduite. Je dirai seulement que Dieu est grandement offensé en cette seconde Sodome; & qu'encore que ses habitans fleurissent à present & abondent en richesses & en plaisirs mondains, ils seront néanmoins quelque jour fauchez comme le foin, & secheront comme l'herbe verte qu'on a coupée, comme a dit le Psalmiste ps. 37.

De sorte que je ne fais point de doute, que, comme l'état florissant de la ville de Mexique qui abonde en carosses, en chevaux, en ruës, en femmes, & en habits, est un état fort glissant, il ne fasse tomber quelque jour ses fiers habitans sous la domination de quelqu'autre Prince en ce monde, & dans le siécle à venir entre les mains d'un Juge severe, qui est le Roi des Rois & le Seigneur des Seigneurs.

Mais quoique les habitans de cette ville soient extrémement adonnez à leurs plaisirs, il n'y a point de lieu au monde où ils ayent plus d'inclination à faire du bien à l'Eglise & au Clergé.

Car

Car ils font tout leur poſſible de ſe ſurpaſſer les uns les autres à faire des préſens aux Couvens des Religieux & des Religieuſes.

Les uns font bâtir de riches Autels dans les Chapelles des Saints qu'ils affectionnent ; les autres préſentent des couronnes d'or aux images de la Vierge ; d'autres leur donnent des chaînes d'or ou des lampes ; & enfin il y en a qui bâtiſſent des Couvens ou les font rebâtir à leurs dépens, & d'autres qui leur donnent juſqu'à deux ou trois mille ducats de revenu ; s'imaginant que par les bienfaits qu'ils font aux Egliſes, ils éviteront la peine que meritent leurs crimes.

Je ferois tort à l'hiſtoire ſi entre ces bienfaiteurs des Egliſes, j'en oubliois un qui vivoit lorſque j'étois en ce païs-là, appellé Alonſe Cuellar, qu'on diſoit avoir un cabinet bâti de lingots d'or au lieu de briques, quoiqu'au fonds cela ne fût pas vrai ; mais on le diſoit ſeulement pour faire comprendre les grandes richeſſes qu'il poſſedoit, ayant en ſon cabinet deux coffres, l'un qui étoit plein de lingots d'or, & l'autre de barres d'argent.

Il fit bâtir un Couvent pour des Religieuſes de l'Ordre de Saint-François, qui lui coûta plus de trente mille ducats, & à qui il donna deux mille ducats de revenu par an

pour

pour l'entretien des Religieuſes, & pour dire un certain nombre de Meſſes après ſa mort pour le repos de ſon ame.

Néanmoins la vie de cet homme étoit ſi ſcandaleuſe, que preſque toutes les nuits il avoit accoûtumé de s'en aller avec deux valets viſiter les perſonnes que nous avons dépeintes ci-deſſus, portant ſon chapelet & laiſſant tomber un grain à chaque porte où il étoit entré, & faiſant un nœud au lieu de chaque grain, afin qu'en ſe retirant au point du jour il pût ſçavoir combien il avoit fait de ces criminelles ſtations.

Mais ces œuvres de ténébres vinrent à la fin en lumiere, & furent publiées par tout par l'accident qui lui arriva lorſque j'étois à Mexique. Car ayant rencontré durant la nuit dans l'une des maiſons qu'il avoit accoûtumé de fréquenter, un Gentil-homme qui étoit jaloux de lui, ils mirent tous deux l'épée à la main : mais la femme ayant été premiérement poignardée par ce Gentilhomme qui étoit mieux accompagné que Cuellar qui n'étoit qu'un marchand, il fut tellement bleſſé qu'on le crut mort, quoi qu'il en guerît puis après.

Enfin c'eſt une choſe ordinaire en cette grande ville, de voir faire des aumônes & des liberalitez extraordinaires aux Egliſes & aux maiſons Religieuſes, par des perſonnes qui menent une vie laſcive & ſcandaleuſe;

daleuſe ; ſes habitans qui s'abandonnent à toute ſorte de plaiſirs, croyant que leurs pechez ſont aſſez couverts & cachez par les aumônes qu'ils font tous les jours aux Eccleſiaſtiques ; d'où vient auſſi que les Egliſes y ſont ſi riches & ſi bien bâties qu'il ne ſe peut rien imaginer de plus grand ni de plus magnifique.

Il n'y a pas plus de cinquante Egliſes parroiſſiales, & de Couvens de Religieux & de Religieuſes. Mais ceux qui s'y trouvent ſont aſſûrément les plus beaux que j'aie jamais vûs, les toits & les poutres étant tout dorez, la plûpart des autels ornez de colonnes de marbre de diverſes couleurs, & leurs degrez de bois de breſil, avec de ſi riches tabernacles que les moindres ſont eſtimez vingt mille ducats.

Outre la beauté de ces bâtimens, les richeſſes du dedans qui appartiennent aux autels ſont infinies, comme les chapes & chaſubles des Prêtres, les dais, les tapiſſeries, les ornemens d'autel, les chandeliers, les joyaux qui ſont ſur les images & châſſes des Saints, les couronnes d'or & d'argent, & les tabernacles d'or & de criſtal, qui tous enſemble valent une bonne mine d'argent, & pourroient enrichir la nation qui s'en rendroit la maîtreſſe.

Je ne dirai pas grand' choſe des Religieux

&

& des Religieuſes de cette ville ; mais ſeulement qu'ils y ont beaucoup plus de liberté que dans tous les endroits de l'Europe, & que les ſcandales qu'ils commettent tous les jours méritent bien que le Ciel les châtie.

Lorſque j'y étois, il arriva que les Religieux de la Mercy tinrent leur Chapitre pour élire un Provincial, où tous les Prieurs & Supérieurs des Couvens de la Province étant arrivez, il y eut tant de factions & d'opinions differentes ſur cette élection, qu'en moins de rien tout le Couvent fut en rumeur, & leur aſſemblée canonique changée en mutinerie ; de ſorte qu'ils en vinrent aux coûteaux les uns contre les autres où pluſieurs furent bleſſez : il falut que le Vice-Roi y vînt en perſonne, & y mît des gardes juſques à ce que le Provincial fût élû.

C'eſt une choſe ordinaire aux Religieux de viſiter les Religieuſes de leur Ordre, & de paſſer une partie du jour à oüir leur muſique, & à manger de leurs confitures.

Pour cet effet il y a pluſieurs chambres ou parloirs avec des grilles de bois entre les Religieuſes & eux ; & dans ces chambres il y a des tables pour faire dîner les Religieux, qui pendant leur repas ſont divertis par le chant de ces Religieuſes.

Les Gentils-hommes & les Bourgeois font

font élever leurs filles en ces Couvens, où on leur enseigne à faire toutes sortes de confitures & d'ouvrages à l'aiguille, avec la musique, qui est si excellente en cette ville-là, que j'ose dire que le peuple vient plûtôt aux Eglises pour avoir le plaisir d'entendre la musique, que pour entendre le service de Dieu.

De plus on enseigne à ces enfans à représenter des comédies, & pour attirer plus de peuple à leurs Eglises, on les habille de riches habits pour leur faire reciter des dialogues, principalement à la Saint-Jean & à Noël; ce qui se fait avec tant de passion, qu'il arrive bien souvent beaucoup de disputes entre ceux qui veulent appuyer les Couvens qui excellent par dessus les autres en musique & en l'ajustement de ces enfans.

Enfin tout ce qui peut donner du divertissement se trouve en abondance en cette ville, & même dans les Eglises, qui devroient plûtôt être dédiées au service de Dieu qu'au plaisir des sens.

La place la plus considerable de la ville est celle du Marché, qui bien qu'elle ne soit pas si grande qu'elle étoit du tems de Montezuma, est néanmoins encore fort belle & fort spacieuse aujourd'hui.

L'un des côtez est tout bâti en portiques ou en arcades, sous lesquelles on peut aller

&

& venir sans être incommodé de la pluïe, où il y a des boutiques de marchands fournies de toutes sortes d'étoffes de soye.

Au devant de ces boutiques il y a aussi des femmes qui vendent toutes sortes d'herbes & de fruits.

Et vis-à-vis de ces portiques est le Palais du Vice-Roi, qui contient presque toute la longueur du marché avec les murailles & les jardins qui en dépendent.

Au bout du Palais du Vice-Roi est située la principale prison de la ville, qui est bâtie de bonne massonnerie de pierre.

Proche de là est la belle ruë qu'on appelle *la Plateria*, ou la ruë des Orfevres, où en moins d'une heure l'on peut voir la valeur de plusieurs millions en or, en argent, en perles, & en pierres précieuses.

La ruë de Saint-Augustin est aussi fort riche & fort agréable, où demeurent la plûpart des marchands de soye. Mais une des plus longues & des plus larges ruës de la ville est celle qu'on appelle *Tabuca*, où presque toutes les boutiques sont des marchands qui vendent des ouvrages de fer, d'acier, & de cuivre, qui vient joindre à l'Aqueduc qui conduit l'eau dans la Ville, & porte ce nom-là, parce que c'est le chemin pour aller à un bourg qui s'appelle *Tabuca*.

Mais ce qui fait renommer cette ruë, n'est pas tant sa longueur & sa largeur, comme

comme la quantité des éguilles qui s'y font qui ſont eſtimées les meilleures de tous ces païs.

Quoique cette ruë ſoit belle, il y en a encore une autre qu'on eſtime davantage, à cauſe de la magnificence des maiſons qui ſurpaſſent toutes les autres, qui eſt appellée la ruë de l'Aigle, à cauſe d'une ancienne Idole qui eſt une aigle de pierre, deux fois auſſi grande que la pierre de Londres, laquelle eſt placée au coin de cette ruë, & y a toûjours demeuré depuis la conquête de Mexique.

C'eſt en cette ruë que demeurent la plûpart des Gentils-hommes, des courtiſans, & des Officiers de la Chancellerie; l'on y voit auſſi le Palais du Marquis del Vallé, qui eſt des deſcendans de Ferdinand Cortez qui conquit cette Ville & l'aſſujettit à la Couronne d'Eſpagne.

Les galans de cette Ville ſe vont tous les jours divertir ſur les quatre heures du ſoir, les uns à cheval, & les autres en caroſſe, dans un fort beau champ, qu'on appelle *la Alameda*, où il y a quantité d'allées d'arbres où l'on ſe promene à l'ombre ſans être incommodé du Soleil.

L'on y voit ordinairement environ deux mille caroſſes pleins de Gentils-hommes, de Dames, & de Bourgeois de la Ville, qui s'y

rendent

rendent avec autant d'assiduité que nos marchands à la Bourse.

Les Gentils-hommes y viennent pour voir les Dames, les uns suivis d'une douzaine d'esclaves Mores, & les autres d'un peu moins, vêtus de riches livrées, & tout couverts de passemens d'or & d'argent, avec des bas de soye, des roses à leurs souliers, & tous l'épée au côté.

Les Dames font aussi marcher aux côtez de leurs carosses, leur suite de ces jolies Demoiselles que j'ai depeintes ci dessus, qui avec tous leurs beaux habits, & leurs mantes blanches par dessus, ressemblent justement, comme dit le proverbe Espagnol, à des mouches dans du lait.

Mais la suite du Vice-Roi qui vient souvent se promener en ce lieu-là, n'est pas moins magnifique & éclatante que celle du Roi d'Espagne son maître.

Il s'y trouve aussi quantité de gens qui vendent des confitures & des dragées; & d'autres qui portent de l'eau fraîche qu'ils donnent à boire en de fort beaux verres de crystal.

Mais il arrive souvent que ces assemblées qui sont ainsi assaisonnées de confitures & de douceurs, ont pourtant une sauce bien aigre sur la fin.

Car ceux qui sont jaloux de leurs maîtresses, ne pouvant souffrir que d'autres leur

leur parlent, ni même les approchent en leur préſence, mettent bien ſouvent la main à l'épée ou au poignard, & ſe jettent ſur ceux qu'ils croyent être leurs rivaux, & à même tems on voit plus de mille épées toutes nuës, les uns voulant venger le mort ou le bleſſé, & les autres déffendre celui qui a fait le coup, qu'ils emmenent enſuite l'épée nuë à la premiere Egliſe qu'ils rencontrent où il eſt en ſûreté, & tout le pouvoir du Vice-Roi ne ſçauroit le tirer de cet azile pour lui faire ſon procès.

Il arriva pluſieurs ſemblables inſultes pendant que je demeurois proche de Mexique, où il y en avoit toûjours quelqu'un qui portoit des marques de la fureur & de la jalouſie de ſon rival.

On feroit un volume de cette ville : mais parce qu'il y a d'autres Auteurs qui en ont parlé, je ne mettrai dans mon hiſtoire que les choſes qui y ſont les plus remarquables.

C'eſt pourquoi je ne dois pas oublier de dire, que cette ville étant bâtie ſur un lac, il eſt conſtant que l'eau paſſe ſous toutes les ruës ; & je puis aſſûrer que vers la ruë de Saint-Auguſtin & les endroits les plus bas de la ville, avant qu'on eût détourné le lac, les corps qu'on enterroit étoient plûtôt noyez qu'enterrez : car l'on ne pouvoit creuſer une foſſe à l'ordinaire ſans trouver

l'eau, dont je ſuis témoin oculaire, ayant vû pluſieurs perſonnes qu'on enterroit dont les cercuëils étoient tout couverts d'eau.

Ce qui eſt ſi vrai que ſi le Couvent des Auguſtins n'avoit été ſouvent réparé & preſque rebâti, il ſeroit à préſent enfoncé dans l'eau.

Lors que j'étois à Mexique on le refaiſoit tout de neuf, & je remarquai que les anciennes colonnes étoient ſi fort enfoncées, qu'on bâtiſſoit deſſus de nouveaux fondemens, & l'on m'aſſûra auſſi que c'étoit déja la troiſiéme fois qu'on avoit poſé de la ſorte de nouvelles colonnes ſur les anciennes, qui s'étoient tout-à-fait enfoncées dans l'eau.

Cette ville n'a que trois chemins pour y venir, qui ſont trois chauſſées; dont la premiere qui eſt du côté d'Occident a environ un mille & demi de longueur; la ſeconde qui eſt du côté du Septentrion a environ trois milles; il n'y en a point du côté d'Orient: mais la troiſiéme qui eſt du côté du Midi peut avoir cinq milles de longueur; & ce fut par là que Cortez y entra quand il ſe rendit maître de la ville.

✣

CHAPITRE

CHAPITRE XXII.

Des fruits qui se mangent ordinairement à Mexique, & qui croissent aux environs de cette ville.

LE fruit qu'on appelle *Nuchtli*, dont quelques-uns disent que cette ville s'appelle Tenuchtlitan, est connu presque par toute l'Amérique, & il y en a même en Espagne; mais il n'y a aucun lieu où il s'en trouve tant qu'à Mexique; aussi est-ce un des meilleurs fruits qu'il y ait.

Il est semblable à la figue, ayant aussi plusieurs grains au dedans, mais plus gros que ceux des figues, & a une couronne comme les nefles.

Il y en a de plusieurs couleurs; les uns sont verds au dehors & incarnats au dedans, qui sont d'un fort bon goût: il y en a aussi de jaunes & de tachetez: mais les meilleurs de tous ce sont les blancs.

C'est un fruit qui se garde long-tems, & qui rafraîchit beaucoup; c'est pourquoi on l'estime fort en Été. Il y en a qui ont le goût des poires, & d'autres celui des raisins.

Les Espagnols en font beaucoup plus d'état que ne font les Indiens; d'autant plus que la terre est labourée, d'autant plus ce fruit est meilleur.

L'on trouve auſſi une autre ſorte de ces fruits qui eſt rouge, mais qu'on n'eſtime pas beaucoup au prix des autres, quoi qu'il ne ſoit pas de mauvais goût; mais c'eſt à cauſe qu'il teint de couleur de ſang, non ſeulement la bouche & le linge de celui qui en mange, mais auſſi ſon urine.

Au commencement que les Eſpagnols arriverent dans les Indes, il y en eut pluſieurs qui après avoir mangé de ces fruits demeurerent fort étonnez, & ne ſçavoient que dire, s'imaginant qu'ils perdoient tout leur ſang par les urines.

Il y eut même des Médecins qui d'abord furent de la même opinion; de ſorte qu'ils ordonnoient des remédes pour étancher le ſang à tous ceux qui les envoyoient querir pour leur montrer leur urine, ne ſçachant pas encore d'où venoit cette grande rougeur; ce qui étoit digne de riſée de voir des Médecins ſi ſouvent trompez faute de connoître la qualité de ce fruit.

La peau extérieure en eſt épaiſſe & pleine de petites pointes; mais lorſqu'elle eſt fenduë juſqu'aux grains on la peut facilement enlever avec le doigt ſans la rompre, & en tirer le fruit pour le manger.

Les Eſpagnols ſe ſervent de ces fruits pour faire piece aux étrangers: car ils en prennent une demi douzaine, & les frottent dans une ſerviette, deſorte que ces petites

pointes

pointes qui ſont preſque imperceptibles, s'y attachent ſans qu'on les voye; & ainſi ceux qui n'en ſçavent rien quand ils veulent s'eſſuyer les levres, ces pointes s'y attachent tellement qu'on diroit qu'elles ſont couſuës enſemble; & font qu'on a de la peine à parler, juſques à ce qu'à force de les frotter & de les laver, on les emporte peu à peu.

Il y a un autre fruit qui eſt deux fois plus gros qu'une poire d'Hiver, qu'ils appellent le *Croiſſant blanc manger*, parce qu'il a du rapport au goût du blanc manger, qu'ils font avec du blanc de chapon, de la crême, du ris, du ſucre, & de l'eau roſe.

Il eſt auſſi doux que du miel; & ſe fond dans la bouche en une liqueur qui eſt extrémement agréable; au dedans il eſt plein de pierres noires ou de noyaux d'un goût fort amer, qui ne ſont pas joints enſemble; mais diviſez les uns des autres, chacun ayant ſon écorce qui les ſepare, de ſorte que quand on coupe ce fruit par le milieu, il répréſente un damier ou un jeu d'échets; l'on mange ou ſucce le blanc, & l'on jette les noyaux.

Mais je ne ſçaurois oublier le fruit qu'ils appellent *Pinas*, ou pommes de pin, non celles qui croiſſent ſur ces grands arbres, mais une autre qui vient ſur un tronc comme celui de l'artichaux, dont les feüilles piquent comme des chardons: quand ce fruit eſt parvenu à ſa maturité, il eſt gros

comme les plus gros melons, & jaune par dedans & par dehors, ayant l'écorce couverte d'une espéce d'écailles, & le dedans rempli de jus, & si rafraîchissant qu'il est dangereux d'en manger beaucoup. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui *Ananas* dans les Antilles, au Bresil, en la côte d'Afrique, aux Indes Orientales, & presque par tout où il s'en trouve.

Avant que d'en manger on les coupe par trenches, qu'on laisse tremper l'espace de demi heure dans de l'eau & du sel pour corriger leur froideur & leur crudité, & puis on les met en de l'eau fraîche pour les manger.

Mais la meilleure maniere de les aprêter est de les confire avec du sucre; aussi est-ce la meilleure confiture qu'ils ayent en tous ces païs-là.

Il y a aussi des raisins, quoi qu'ils n'en fassent point de vin; des pommes, des poires, des coings, des pêches, des abricots, des grenades, des melons, des figues, des noix, des châtaignes, des orenges, de citrons doux & aigres, & la plûpart des fruits de l'Europe, outre un grand nombre d'autres qui nous sont inconnus.

Cet excellent arbre qu'ils appellent Metl croît aux environs de Mexique beaucoup mieux qu'il ne fait ailleurs; on le plante & on le cultive comme on fait les vignes dans l'Europe.

Il

Il a près de quarante sortes de feüilles differentes les unes des autres qui servent à plusieurs usages : car lors qu'elles sont tendres, ils en font des confitures, du papier, de la filasse, des mantes, des nattes, des souliers, des ceintures, & des cordages.

Il croît aussi sur ces feüilles de certains petits piquerons, qui sont si aigus & si forts qu'ils s'en servent au lieu de scies pour scier du bois.

Il sort de la racine de cet arbre un certain suc qui semble du sirop, qui étant cuit se convertit en sucre ; on en peut faire aussi du vinaigre & du vin, dont les Indiens s'ényvrent fort souvent.

L'écorce étant brûlée sert à guerir les plaïes & les blessures, & la gomme qui sort des branches qui sont au sommet de l'arbre, est un excellent antidote contre le poison.

Enfin il ne manque rien à Mexique de tout ce qui peut rendre une Ville heureuse ; & si ces Écrivains qui ont employé leurs plumes à loüer les Provinces de Grenade en Espagne, & de Lombardie & de Toscane en Italie, dont ils font des Paradis terrestres, avoient vû ce nouveau monde & la Ville de Mexique, ils se dédiroient bientôt de tout ce qu'ils ont dit en faveur de ces lieux-là.

CHAPITRE XXIII.

De l'Etat Eccleſiaſtique, Politique, & Militaire de Mexique.

CETTE Ville eſt le ſiége de l'Archevêque, & la demeure du Vice-Roi, qui d'ordinaire eſt un grand Seigneur d'Eſpagne, dont le pouvoir s'étend à faire des loix & des ordonnances, donner les ordres neceſſaires, & terminer les procès & les differends qui arrivent dans le païs, à la reſerve des cauſes qui ſont d'une telle importance qu'on les juge dignes d'être réſervées au Conſeil d'Eſpagne.

Quoi qu'il y ait dans ce païs-là pluſieurs Gouvernemens & divers Gouverneurs, ils dépendent pourtant tous de ce Vice-Roi; enſorte qu'il y a plus de quatre cens lieuës de païs qui dépendent du Siége Royal de Mexique.

Comme la plûpart des Gouverneurs ſont les créatures du Vice-Roi, ils lui font auſſi de grands préſens pour être continuez en l'exercice de leurs Charges; & il en reçoit encore beaucoup de ceux qui ont beſoin d'implorer ſa clémence dans le jugement des appellations qui relevent devant lui.

Le Roi d'Eſpagne lui donne tous les ans,

à

à prendre sur les deniers de son épargne, la somme de cent mille ducats pendant le tems de son Gouvernement, qui est ordinairement de cinq années.

Mais par le moyen des presens qu'ils font en Espagne aux Courtisans, & aux Conseillers du Conseil des Indes, ils se font continuer bien souvent jusques à cinq & dix années au-delà du terme de leur commission.

Outre les cent mille ducats que ce Vice-Roi tire tous les ans de l'épargne, l'on ne sçauroit s'imaginer le profit qu'il fait, s'il est avaricieux ou adonné au négoce, comme la plûpart le font : car ils se rendent les maîtres de la vente de telles marchandises qu'il leur plaît, & personne ne les peut vendre qu'eux, ou ceux à qui ils en donnent la permission, comme fit de mon tems le Marquis de Serralvo, qui mit plus d'impôt sur le sel qu'aucun autre Vice-Roi qu'on eût vû en ces païs-là.

On croit qu'il tiroit du païs pour le moins un million tous les ans, tant des présens qu'il recevoit, que du commerce qu'il faisoit en Espagne & aux Philippines.

Il gouverna ce païs-là par l'espace de dix ans, & pendant ce tems-là il envoya au Roi d'Espagne un Papegay qui valloit quinze cens mille livres, & plus d'un million au Comte d'Olivarez & à d'autres Courtisans,

pour faire prolonger son Gouvernement de cinq années.

Outre le Vice-Roi, il y a encore six Juges & un Procureur du Roi qui ont chacun douze mille ducats par an, & deux Présidens qui avec le Vice-Roi jugent toutes les causes civiles & criminelles.

Mais quoi qu'ils agissent de concert avec le Vice-Roi, ils ont néanmoins le pouvoir de s'opposer à ses actions, & de ne pas souffrir qu'il exécute ce qui est contre les loix; mais la plûpart n'oseroient le choquer, de sorte qu'il fait ce que bon lui semble, & c'est assez qu'il dise qu'il le veut ainsi.

Ce pouvoir excessif joint à l'avarice du Comte de Gelves qui étoit Vice-Roi en 1624. & l'orgueil de Dom Alonse de Zerna Archevêque de Mexique qui joüissoit de soixante mille ducats par an, penserent perdre cette grande Ville; & furent la cause du soûlevement de la populace, qui mit le feu au Palais du Vice-Roi & à la prison qui est tout joignant.

CHAPITRE

CHAPITRE XXIV.

Histoire mémorable d'un différend arrivé entre l'Archevêque & le Vice Roi, & du soulevement qu'il causa à Mexique en 1624.

PArce que cette Histoire est mémorable, & peut servir d'exemple aux autres nations, afin qu'on n'envoye point de Gouverneurs interessez & avares, ni de Prélats emportez & pleins de vanité, j'ai crû qu'il étoit necessaire d'en faire le recit; l'affaire se passa de la sorte.

L'on peut dire que le Comte de Gelves en certaines choses fut un des meilleurs Vice-Rois & Gouverneurs que la Cour d'Espagne ait jamais envoyez dans l'Amerique; les Espagnols l'appelloient le juge severe, & le feu qui consumoit tous les voleurs.

Car il nettoya tous les grands chemins de voleurs, qu'il faisoit pendre sans remission aussi-tôt qu'ils étoient pris, ayant toûjours des Officiers & de la cavalerie en campagne pour les prendre, de sorte qu'on dit qu'il y eut plus de voleurs punis durant son gouvernement, qu'il n'y en avoit eu depuis le tems de la conquête de ce païs; se montrant de même severe & entier par tout où il s'agissoit de la justice & de l'équité.

Mais ſon avarice eut tant de pouvoir ſur lui qu'elle lui fit faire quantité de fautes, qu'il ne pût remarquer qu'après qu'elles eurent cauſé le ſoûlevement de la Ville & de tout le Royaume de Mexique.

Ce qu'il ne vouloit pas faire lui-même, il le faiſoit faire par d'autres perſonnes; il choiſit entr'autres Dom Pierre Mexie qui étoit le plus riche de la Ville, pour faire un parti ſur tout le mahis & le froment, afin de s'en rendre le maître.

Dom Pierre Mexie acheta tout le mahis des Indiens au prix qu'il voulut: mais pour le froment des Eſpagnols il l'acheta au prix qu'il eſt taxé par la loi du païs en tems de famine à quatorze réales le boiſſeau, qui n'eſt pas beaucoup, vû la quantité d'or & d'argent qu'il y a en ce païs-là, de ſorte que les fermiers & les laboureurs étoient bien aiſes de s'en défaire, voyant qu'il y avoit apparence d'une année fertile, & n'oſoient auſſi le refuſer, ſçachant qu'il étoit favori du Vice Roi, & ignorant la raiſon pourquoi il achetoit tout ce bled.

Par ce moyen il remplit de bled toutes les granges qu'il avoit loüées dans le païs, & le Vice-Roi & lui en devinrent les maîtres.

Il avoit auſſi des gens à ſon commandement, qui par ſon ordre apportoient le bled au marché; ce qu'ils ne faiſoient que lors qu'il

qu'il y en avoit fort peu de celui qu'il n'avoit pû avoir, & que le prix en étoit augmenté.

Et comme il voyoit qu'on n'apportoit presque plus de bled au marché, il haussoit le prix du sien, & le vendoit le double de ce qu'il lui avoit coûté.

Cela fit que les pauvres commencerent à se plaindre, les riches à murmurer, & que tous ensemble presenterent une requête à la Cour de la Chancellerie devant le Vice-Roi, pour remettre le bled aux prix qu'il étoit taxé par la Police.

Mais comme il avoit interêt en ce parti, il interpréta la loi comme il voulut, disant que cela se devoit entendre durant la famine, & non pas dans un tems comme celui-ci, que l'année étoit aussi fertile qu'aucune autre qui eût précédé, que les marchez étoient fournis de bled, & qu'il y en avoit suffisamment pour la provision de la Ville & de toute la campagne; de sorte que nonobstant les loix qui étoient contraires à ce monopole, & les remontrances de tout le peuple, Dom Pierre de Mexie continua de faire vendre son bled pour lui & pour le Vice-Roi.

Mais le peuple voyant que le Vice-Roi lui réfusoit la protection & la justice qu'il lui devoit comme pere, s'adressa à l'Eglise comme à sa mere en la personne de leur

Archevêque,

Archevêque, à qui l'on répréſenta la tirannie de Dom Pierre Mexie qui abuſoit de la faveur du Vice-Roi pour ruiner tous les pauvres, le priant d'en faire un cas de conſcience, & d'y remédier par les cenſures de l'Egliſe.

Dom Alonſe de Zerna qui pour gagner la faveur du peuple avoit toûjours blâmé le Vice-Roi & Dom Pierre Mexie, promit de l'excommunier; ce qu'il fit enſuite; & envoya afficher les copies de ſon excommunication à la porte de toutes les Egliſes.

Mais Dom Pierre Mexie en ſe moquant de l'excommunication ſe tenoit en ſa maiſon, continuant de faire vendre ſon bled, & d'en hauſſer le prix de jour en jour; ce qui obligea enfin l'Archevêque d'agraver les cenſures, & d'y ajoûter une interdiction du ſervice divin.

Cette cenſure eſt ſi conſiderable entr'eux, qu'on ne l'employe jamais que contre quelque perſonne de grande qualité, qui ſe rend contumace & mépriſe l'autorité de l'Egliſe.

Auſſi-tôt que cette interdiction eſt publiée, l'on ferme les portes de toutes les Egliſes, l'on n'y celebre plus de Meſſes, & toutes ſortes de prieres & de ſervice divin y ſont interdits.

De maniere qu'il ſemble que l'Egliſe eſt en deüil, & privée de toute ſorte de conſolation,

Attaque du Palais

solation, pendant que la personne demeure obstinée en son peché, & refuse scandaleusement d'obéïr aux censures de l'Eglise.

Cette interdiction est encore d'autant plus considerable, que comme il y a plus de mille Prêtres dans les Eglises & dans les Couvens qui ne subsistent que par le moyen des Messes qu'ils disent chaque jour, ayant un écu de chaque Messe, ceux qui ont encouru la censure sont obligez de les recompenser de tout le tems qu'ils ont perdu, ce qui monte à plus de mille écus par jour.

L'Archevêque ne voulut pas seulement obliger Dom Pierre Mexie au payement de cette somme; mais il avoit aussi dessein de le rendre tout-à-fait odieux au peuple, qui se voyoit privé de la communion & du service divin à cause de lui.

Dom Pierre voyant bien quelle étoit l'intention de l'Archevêque, & entendant les cris que le peuple faisoit contre lui dans les ruës, se retira secrettement dans le Palais du Vice-Roi, pour lui demander sa protection & se mettre à couvert des insultes du peuple, n'étant persécuté qu'à cause de lui.

Le Vice-Roi ayant donc été informé de tout ce que l'Archevêque avoit fait, commanda à ses gens d'aller arracher l'excommunication & l'interdiction des portes de l'Eglise, & ordonna à tous les Supérieurs des Couvens d'ouvrir leurs Eglises, & d'y

faire

faire célébrer la Messe comme auparavant.

Mais ils refuserent d'exécuter ses ordres, croyant qu'ils devoient plûtôt obéïr à leur Archevêque qu'au Vice-Roi, qui voyant leur refus fit commander à ce Prélat de revoquer ses censures.

Mais il répondit qu'il avoit eû raison de faire ce qu'il avoit contre un homme qui avoit opprimé les pauvres, dont les plaintes l'avoient obligé d'avoir compassion de leur misere, & que le mépris que le coupable avoit fait de sa prémiere censure avoit merité la rigueur de la seconde, & qu'il ne pouvoit révoquer l'une & l'autre que Dom Pierre Mexie ne se fût soûmis à l'Eglise pour être absous publiquement, qu'il n'eût satisfait tous les Ecclesiastiques qui avoient souffert à cause de lui, & n'eût aussi désapprouvé le malheureux commerce par lequel il avoit fait tort au Public, & principalement aux pauvres.

C'est ainsi que ce Prélat s'opposa à l'autorité de son Prince en la personne de son Ministre en refusant d'obéïr à ses ordres, & s'estimant heureux d'imiter la fermeté que Saint Ambroise témoigna contre l'Empereur Theodose, s'appuyant sur la puissance des clefs qui étoit entre ses mains, & sur son Clergé qu'il avoit dessein de liguer avec le petit peuple pour resister à l'autorité du Magistrat.

Mais

Mais le Vice-Roi ne pouvant digerer une réponſe ſi hardie de la part d'un Eccléſiaſtique, commanda qu'on ſe ſaiſît de ſa perſonne, & qu'on l'emmenât à Saint-Jean de Ulhua, pour y être gardé juſqu'à ce qu'on le pût embarquer & tranſporter en Eſpagne.

L'Archevêque ayant ſçû la réſolution du Vice-Roi contre lui, ſortit de la ville, & ſe retira dans le fauxbourg qu'on appelle Guadalupe, emmenant avec lui pluſieurs de ſes Chanoines & autres Eccléſiaſtiques, après avoir fait afficher à la porte de l'Egliſe une excommunication contre le Vice-Roi, ayant deſſein de ſe retirer ſecrettement en Eſpagne pour y rendre raiſon de tout ce qu'il avoit fait.

Mais il ne pût pas ſe ſauver des mains du Vice-Roi, qui ayant ſçû qu'il étoit dans le fauxbourg de Guadalupe, y envoya auſſitôt des Sergens pour l'arrêter.

CHAPITRE XXV.

Continuation de l'hiſtoire du différend d'entre l'Archevêque & le Vice-Roi, & de ſes différens effets.

AUſſi-tôt qu'il en eut avis, il ſe retira dans l'Egliſe comme dans un azile, où

où il fit allumer les cierges dessus l'autel, s'habilla de ses habits pontificaux avec la mitre sur la tête, tenant sa crosse d'une main, & le Saint-Sacrement de l'autre; croyant qu'étant en cet état devant l'autel & environné de son Clergé, les Officiers & les Sergens se retireroient par respect & n'oseroient attenter à sa personne.

Ces Officiers étant entrez dans l'Eglise s'en allerent vers l'autel, & après s'être mis à genoux & prié Dieu, ils répréſenterent fort civilement la cause de leur venuë à l'Archevêque, le priant de poser le Saint-Sacrement sur l'autel, & d'oüir la lecture des ordres qu'ils lui apportoient au nom du Roi.

Mais il leur répondit que leur maître étoit excommunié, & qu'il ne le consideroit plus comme étant du corps de l'Eglise, mais comme un membre retranché qui n'avoit aucun pouvoir de lui commander en l'Eglise de Dieu, & partant que s'ils avoient le salut de leur ame en recommandation, il les prioit de se retirer paisiblement, sans violer les privileges des Eglises en y mettant à execution les decrets de la puissance séculiére, & qu'il ne sortiroit point de l'Eglise qu'on n'emmenât aussi le Saint-Sacrement avec lui.

Celui qui commandoit nommé Tirol se tenant debout, lui fit entendre l'ordre qu'il avoit

avoit au nom du Roi de se saisir de sa personne en quelque lieu qu'il fût, & de le conduire au port de Saint-Jean de Ulhua, pour le mettre entre les mains de ceux à qui il seroit ordonné en ce lieu-là, pour être ensuite mis sur un vaisseau & transporté en Espagne comme criminel de Leze-Majesté & perturbateur du repos public.

Mais l'Archevêque regardant Tirol en souriant, lui dit que les termes injurieux dont son maître se servoit lui devoient être imputez plûtôt qu'à lui, & à son favori Pierre Mexie, qui avoient troublé le repos public, & opprimé les pauvres; qu'au reste il l'exhortoit à ne faire point de violence en la maison de Dieu, de peur d'être châtié comme Jeroboam pour avoir étendu sa main sur l'autel contre le Prophete, & que cet exemple lui devoit servir d'avertissement pour l'empêcher de commettre un sacrilége dans l'Eglise.

Mais Tirol qui ne vouloit pas perdre tems, sans lui donner le loisir de discourir davantage, commanda au nom du Roi à un Prêtre qu'il avoit amené tout exprès, de prendre le Saint-Sacrement des mains de l'Archevêque, & de le poser sur l'autel; ce qu'ayant fait, ce Prélat dépouilla ses habits pontificaux, & avec plusieurs protestations qu'on violoit les priviléges de l'Eglise, il se rendit entre les mains de Tirol,

après

après avoir pris congé de son Clergé qu'il prit aussi à témoin de l'outrage qu'on lui faisoit.

Ensuite de cela il fut mené prisonnier à Saint-Jean de Ulhua, où il fut mis sous la garde du Gouverneur du château, & peu de tems après fut embarqué sur un vaisseau qu'on avoit équipé tout exprès, & mené en Espagne pour répondre de sa mauvaise conduite devant le Roi & son Conseil.

Quelque tems après, plusieurs des habitans de la ville de Mexique commencerent à tenir en secret d'étranges discours contre le Vice-Roi, & blâmer le bannissement de leur Archevêque, & enfin ils ne pûrent tellement se retenir qu'ils n'en parlassent tout ouvertement en public, & ne dissent force choses outrageuses contre Dom Pierre Mexie & leur Vice-Roi.

Ce qu'ils ne faisoient pas seulement de leur propre mouvement; mais ils étoient aussi poussez à cela par les Ecclésiastiques, qui ayant ce semble juré une obéissance aveugle à leur Archevêque, croyoient qu'ils pouvoient en conscience se dispenser de celle qu'ils devoient au Magistrat.

Ces boutefeux pendant quinze jours ne cesserent d'inspirer la rebellion & la revolte dans l'esprit des peuples, particuliérement de la populace. L'on excitoit aussi les Crioles, les Indiens, & les Mulatres, qu'on

qu'on ſçavoit ſouffrir avec peine la juſtice ſevere du Vice-Roi, auſſi-bien que l'autorité de tous les Gouverneurs qu'on leur envoyoit d'Eſpagne.

Tirol étant retourné de Saint-Jean de Ulhua quinze jours après ſon départ, ſon retour ne fut pas plûtôt ſçû que les malcontens commencerent à ſe déclarer tout ouvertement, & le feu de la ſedition s'alluma de telle ſorte qu'on n'en attendoit pas moins que la ruine de cette grande ville.

Comme Tirol n'ignoroit pas les mauvais deſſeins que le peuple avoit contre lui, il ſe tenoit à couvert en ſa maiſon, n'oſant en ſortir pour aller dans les ruës, craignant toûjours qu'il ne lui arrivât quelque malheur.

Enfin la néceſſité de ſes affaires l'obligeant d'aller au Palais du Vice-Roi, il ſe hazarda d'entrer dans un caroſſe, dont il fit fermer les portieres pour n'être pas apperçû; mais cela n'empêcha pas que tous ces mal-contens n'en fuſſent avertis, de ſorte qu'avant qu'il fût arrivé à la place du marché, il y eut quatre ou cinq petits garçons qui ſe mirent à courir après ſon caroſſe en criant tout haut: voilà le traître Judas qui a mis les mains ſur le Vicaire de Jésus Christ.

A ceux-ci il s'en joignit beaucoup d'autres, & diſoient les uns qu'il le faloit prendre,

dre, les autres qu'il le faloit assommer; & que c'étoit un traître, un chien, & un excommunié.

Le cocher voyant cette émeute poussa ses chevaux au galop pour s'en débarasser; mais cette canaille se mit à courir de toute sa force après le carosse, en jettant une infinité de pierres & continuant ses cris; de sorte qu'avant que Tirol eût passé deux ruës, il se vit poursuivi par plus de deux mille enfans d'Espagnols, d'Indiens, de Négres, & de Mulatres.

Enfin avec grand'peine & après avoir bien galopé pour sauver sa vie, Tirol arriva au Palais du Vice-Roi, où d'abord il fit fermer toutes les portes craignant le soulement général qui arriva bien-tôt après.

Car il ne fut pas si-tôt entré dans le Palais, & les portes fermées, qu'il y eut plus de deux mille personnes de toutes conditions dans la place du marché, dont le nombre s'augmenta jusques à plus de six ou sept mille, qui crioient tous contre lui, l'appellant traître & Judas, en jettant de la bouë & des pierres contre les fenêtres du Palais.

Le Vice-Roi les envoya prier de se retirer chacun chez soi, les assûrant que Tirol n'étoit point en son Palais, mais qu'il s'étoit sauvé par une porte de derriére.

Cela ne servit qu'à échauffer davantage ces

ces seditieux, qui d'ailleurs étoient animez par deux ou trois Prêtres qui s'étoient mêlez avec eux ; de sorte qu'ils se mirent à batre les murailles & les portes du Palais, s'étant armez la plûpart de piques, de halebardes, & de pieux ; & quelques autres de pistolets & de fusils avec quoi ils tiroient sans discretion, & sans se soucier sur qui leurs coups pourroient porter dans le Palais.

Mais ce qui étoit tout-à-fait étonnant, étoit de voir qu'aucun des principaux habitans, ni des officiers de Justice n'osoient ni ne vouloient sortir de leurs maisons pour appaiser cette populace, ni assister le Vice-Roi dans le perilleux état où il étoit reduit.

Au contraire j'ai oüi dire à plusieurs marchands qui avoient leurs boutiques dans la place du marché, qu'ils s'en moquoient, & que ceux qui passoient par là s'en alloient en riant, disant qu'il faloit laisser faire cette jeunesse qui les vouloit vanger du tort qu'on leur avoit fait, & qu'avant qu'ils eussent achevé ils trouveroient bien où étoient Tirol, Mexie, & celui qui leur donnoit sa protection, entendant parler du Vice-Roi.

Entre ceux qui paroissoient les plus animez l'on remarqua un Prêtre nommé Salazar, qui n'étant pas content d'avoir tiré plusieurs coups de fusil ; couroit de tous côtez

tez pour trouver quelque endroit de la muraille qui fût le plus aisé à abattre, ou quelque porte qui fût plus aisée à enfoncer.

Ayant trouvé que la porte de la prison étoit la moins forte, ils l'ouvrirent de force, ou bien ceux de dedans leur aiderent, & mirent en liberté tous ceux qui étoient retenus pour leurs crimes, qui se joignirent avec eux pour attaquer le Palais.

Le Vice-Roi voyant qu'aucun de ses amis ni des Magistrats ne venoient à son secours, monta sur les balcons de son Palais avec ses serviteurs, fit arborer l'étendart Royal, & sonner la trompette pour appeller les habitans au secours de leur Roi, la personne duquel il représentoit en ce lieu là.

Mais cela ne lui servit de rien, car personne ne parut pour le venir secourir, & tous les principaux de la ville se tinrent chez eux sans en vouloir sortir pour s'exposer en sa faveur.

Aussi-tôt que ces mutins virent arborer l'étendart Royal, & entendirent prononcer le nom du Roi de dessus les balcons, ils se mirent tous à crier par diverses fois; *Vive le Roi; mais que le mauvais gouvernement periſſe, & que ceux qui ſont excommuniez périſſent auſſi.*

Ces paroles en sauverent plusieurs de la corde, lorsque Dom Martin de Carrillo fit faire les informations de tout ce qui s'étoit passé en cette affaire. Ils

Ils ne ceſſerent pendant trois heures de crier de la ſorte, & d'eſcarmoucher contre ceux qui étoient ſur les balcons, qui ſe défendoient auſſi avec des pierres & quelques armes à feu.

Sur quoi l'on doit remarquer que dans toute cette diſpute l'on ne tira pas un coup de canon : car le Vice-Roi n'en avoit aucun dans ſon Palais, & il n'y en a pas un dans la ville pour la déffendre, parce que les Eſpagnols ne craignent pas que les Indiens ſe ſoulevent, ni qu'aucune autre Nation étrangere les vienne attaquer en ce lieu-là.

Pendant environ ſix heures que dura ce tumulte, il y eut ſept ou huit de ces mutins tuez dans le marché par ceux qui étoient ſur les balcons du Palais, où un des Gardes & un des Pages du Vice-Roi furent auſſi tuez par ceux de dehors.

Mais comme la nuit s'approchoit, les ſéditieux apporterent de la poix & du feu, & brûlerent la priſon, & une partie du Palais avec la principale porte.

Cela fit que quelques-uns des principaux habitans de la nobleſſe, & de la juſtice ſortirent, pour empêcher que le feu ne gagnât dans la ville, & perſuader à cette populace de vouloir ſe retirer & éteindre le feu.

Pendant qu'on étoignoit le feu, il y en eut pluſieurs qui entrerent dans le Palais; les uns ſe jetterent dans les écuries du Vice-

Roi, & enleverent une partie des riches harnois de ſes chevaux & mulets; & d'autres pillerent des coffres, emporterent des tapiſſeries & d'autres meubles, & en auroient dérobé davantage, ſi les principaux ne les en euſſent empêchez, leur repréſentant que c'étoit le moyen de ſe perdre, & d'être découverts.

D'autres ſe mirent à chercher Dom Pierre Mexie, Tirol & le Vice-Roi: mais ils ne les purent jamais trouver, parce qu'ils s'étoient échapez en habit déguiſé.

L'on ne pût ſçavoir de long-tems où les deux prémiers s'étoient retirez; mais il eſt certain que le Vice-Roi s'étant déguiſé en Cordelier, ſortit du Palais avec un Religieux, paſſant au travers de la foule, ſe retira dans le Couvent des Religieux de Saint François, où il demeura toute cette année-là, & je l'y vis encore l'année ſuivante, n'oſant ſortir qu'il n'eût fait ſçavoir au Roi d'Eſpagne & à ſon Conſeil ce qui étoit arrivé, & le peril dans lequel il avoit été avec toute la ville, ſi l'on n'y eût remédié de bonne heure.

Sa Majeſté Catholique & ſon Conſeil, après avoir meurement conſideré cette affaire, virent bien qu'elle étoit de conſequence, & de mauvais exemple pour tous les autres endroits de l'Amérique, où il ſe trouvoit toûjours aſſez de factieux pour imi-

ter

ter ceux-ci, si l'on ne châtioit les plus coupables.

C'est pourquoi l'année d'après en 1625. lorsque je passai dans ces païs-là, ils y envoyerent le Marquis de Serralvo pour Vice-Roi au lieu du Comte de Gelves, afin d'assister aussi Dom Martin de Carrillo, Prêtre & Inquisiteur de Valladolid, à qui l'on donna la commission d'examiner cette mutinerie, avec pouvoir de châtier les plus coupables & de faire pendre ceux qui l'auroient mérité.

J'étois à Mexique, lorsqu'on travailloit le plus à l'instruction de ce procès, dont je sçus toutes les principales circonstances par le moyen d'un Cordelier qui étoit confesseur de Dom Martin de Carrillo, qui me dit que si l'on eût jugé l'affaire à la rigueur, la plûpart des principaux de Mexique auroient été châtiez, pour ne s'être pas rendus à l'étendart Royal quand ils y furent appellez par le son de la trompette.

L'on se contenta seulement d'ôter la charge à quelques-uns des Juges, quoiqu'ils alléguassent, pour s'excuser, qu'ils n'avoient pas osé sortir, sçachant que toute la ville se seroit soulevée contre eux, s'ils avoient paru en public.

L'on trouva que ceux qui avoient eu le plus de part en cette mutinerie, étoient les Crioles, ou ceux qui sont nez dans le païs,

qui ont de l'averſion pour le gouvernement d'Eſpagne, & pour tous ceux qui en viennent, parce qu'ils les maltraitent, comme j'ai déja dit ci-deſſus, à cauſe dequoi ils ne cherchent autre choſe qu'à trouver une occaſion favorable pour ſecoüer le joug des Eſpagnols.

Mais il ſe trouva auſſi que les Eccléſiaſtiques qui étoient partiſans de l'Archevêque, avoient particuliérement fomenté cette rébellion; de ſorte que ſi Salazar & trois Prêtres ne ſe fuſſent ſauvez, ils auroient aſſûrément été envoyez en Eſpagne, pour y être condamnez aux galeres, ſuivant l'Arrêt qui fut prononcé contre eux en leur abſence.

Entre tant de coupables, il n'y eut que trois ou quatre de pendus, & encore ce fut pour les choſes qu'ils avoient pillées dans le Palais du Vice Roi.

Et parce que ſi l'on eût voulu pourſuivre cette affaire à la rigueur, il auroit fallu agir contre la plus grande partie des habitans, qui ſe trouvoient avoir trempé ſoit de conſeil, ſoit d'action, ou par d'autres voyes ſecrettes en cette mutinerie, le Roi fut conſeillé de leur accorder plûtôt une amniſtie générale par ſa clémence, que de les châtier par la ſévérité de ſa juſtice.

Le procedé de l'Archevêque fut trouvé en Eſpagne beaucoup plus mauvais que celui du Vice-Roi; & il fut long-tems ſans emploi,

ploi, jusques à ce qu'enfin pour ne pas désobliger tout-à-fait son parti, & pour ne pas rallumer un feu qui couvoit encore sous les cendres, le Conseil jugea à propos de lui donner un établissement honorable dans le païs de sa naissance, en le faisant Evêque de Zamora, qui est un petit Evêché dans la Castille; de sorte qu'on lui rogna les aîles pour l'empêcher à l'avenir de voler si haut qu'il avoit fait; d'Archevêque il devint Evêque, & au lieu des soixante mille écus de rente qu'il avoit auparavant, il fallut qu'il se contentât d'un revenu de quatre ou cinq mille écus.

Le Comte de Gelves fut aussi renvoyé en Espagne; mais il fut fort bien reçû à la Cour, & Sa Majesté Catholique lui donna la charge de grand Ecuyer, qui est une dignité des plus honorables du Royaume.

Parce que cette histoire sert à représenter l'état auquel se trouvoit la ville de Mexique lorsque j'y étois, j'ai crû que je ne la devois pas oublier dans mon livre, afin que le Lecteur en puisse tirer les consequences qu'il jugera à propos, & remarquer en passant combien l'avarice est une chose pernicieuse aux Princes & à ceux qui gouvernent les Etats, aussi-bien que la vanité & l'emportement en ceux qui ont du pouvoir dans l'Eglise.

Après avoir amplement décrit l'état de la

Ville de Mexique du tems de Montezuma ; & celui d'après sa mort, & la confusion où elle étoit encore lorsque j'arrivai en ce païs-là, il est tems que je sorte de cette ville, pour vous répréſenter les lieux les plus remarquables qui sont aux environs ; & ensuite les autres Provinces de l'Amérique, avant que je parle du voyage que je fis à Guatimala, qui est à plus de trois cens lieuës de la ville de Mexique en tirant vers le Midi, & de Guatimala à Costarica & Nicoya, qui sont encore à plus de trois cens lieuës au delà de Guatimala en allant toûjours vers le Sud.

Fin de la premiere Partie.

AUDIENCA DE MEXICO

AUDIENCE DE MEXICO.
Par N. SANSON d'Abbeville
Géographe du Roy

GOLFO DE MEXICO

MAR DEL SUD sive MARE PACIFICUM

OCCIDENT

ORIENT

25

20

15

FLORIDA

PANUCO

ZACATECAS

GUADALAJARA

AUDIENCA DE GUATIMALA

HONDURAS

Casto de Bos cadores
C. Blanc
R. Bravo
Nombre de Dios
Minas de Avino
S. Martin
Ellerena
Terasques
Lacus Salsus
Tammapul
Tanarechis
Palmos
S. Bartolom
Tancatan
Tamego
R. Cimofa
Salinæ
S. Luis
Timpice
Salinæ
Tamaholon
los Velos
Tamaulao
Tacelsco
Papantla
I. Lobos
Filipozapa
de Tulpa
Negrillas
la Barmeja
Los Alca
Baxo de Sisal
Moros
Y de Arenas
R. Casones
Triangulo
la Carca
As Arcas
Almeria
Torre Branco
R. de Sempaol
Yos de Caerificios
Punta de Ant. Sardo
R. Alvarado
Roca Partida
R. de Guazacoalco
Medaos d'Arca
R. de Tabasco
R. S. Paulo
Felichaqueicela
Cauquil Cical
P. Real
A. Triste
Sierra de Marfil
Sierra Santa
Spiritu Santo
Xalapa
la Vera Crus
Capitlan
Chianautla
S. Jean d'Ulra
Toutalco
Chiautla
Segura
Angeles
Mallatlan
Huaste Ville Rica
Almorias
Ilascala
Tlascalos
Ilnaos de Naotla
Cacores
Achachica
Lateotla
Achoſuchitlan
Mexico
Cacobat
Choca
Guasco
Cingo
Tulasco
Xalatota
Atlisco
Guernabaca
Tacuba
Tezcuco
Tacuba
Tuſcapuſa
Zacapo
Santaſmh
Guaſmaio
Salm
Talisto
Tuſcantlo
Ariſmao
Ostuma
Capuſtaculuco
Hutatlon
Petlalan
Calatuſca
Acapulco
Sacatule R.
Saratulo
Miſtla R.
Caſtlas
Misteca
Antequera
Nixapa
Guaxaca
Intepeque
Tuculula
Aguatulco
Copalita
Tecoantepec
Quiotlan
Anatuc R.
Colalta R.
Copanarcalte R.
Ilnaos de Naotla
Ilascala
Almorias
Huaste Ville Rica
Mallatlan
Angeles
Xalapa
la Vera Cruz
Capitlan
Chianautla
S. Jean d'Ulra
Toutalco
Chiautla
Segura
Tacuba
Tezcuco
Mexico
Cacobat
Choca
Guasco
Cingo
Tulasco
Xalatota
Atlisco
Guernabaca
Tuſcapuſa
Zacapo
Santaſmh
Guaſmaio
Salm
Talisto
Tuſcantlo
Ariſmao
Ostuma
Capuſtaculuco
Hutatlon
Petlalan
Calatuſca
Acapulco
Sacatule R.
Saratulo
Miſtla R.
Caſtlas
Misteca
Antequera
Nixapa
Guaxaca
Intepeque
Tuculula
Aguatulco
Copalita
Tecoantepec
Quiotlan
Anatuc R.
Colalta R.
Copanarcalte R.
Nochiſtlan
Uxilipa
Chuchime
Miſuytlan
Poncil
Ville de los Lagos
Alocorin
Amecatin
Cuſco
Paſſo de Tazazalon
Zapotlaca
Tuelt
Apozol
S. Joſeph
S. Miguel
Salaya
Xilotepeque
Taxcitlan
Xaxiguahotla
Melchian
Puchuco
Pablo
S. Portroy
Achachica
Lateotla
Achoſuchitlan
Cacores
Ilnaos de Naotla
Ilascala
Almorias
Huaste Ville Rica
Mallatlan
Angeles
Xalapa
la Vera Cruz
Capitlan
Chianautla
S. Jean d'Ulra
Toutalco
Chiautla
Segura
Tacuba
Tezcuco
Mexico
Cacobat
Choca
Guasco
Cingo
Tulasco
Xalatota
Atlisco
Guernabaca
Tuſcapuſa
Zacapo
Santaſmh
Guaſmaio
Salm
Talisto
Tuſcantlo
Ariſmao
Ostuma
Capuſtaculuco
Hutatlon
Petlalan
Calatuſca
Acapulco
Sacatule R.
Saratulo
Miſtla R.
Caſtlas
Misteca
Antequera
Nixapa
Guaxaca
Intepeque
Tuculula
Aguatulco
Copalita
Tecoantepec
Quiotlan
Anatuc R.
Colalta R.
Copanarcalte R.
Haztatlan R.
Vera Paz
Punta Higueras
Guevetlan
S. Iago de Guatimala
Lago de Xica
Lago de Ianco
Ciudad Real
Chiapa
Tabasco
Col. de Guanajo
G.fo de Honduras
Puntas
Laratan
Lamanay
Pentoja
Cozumel
Cutabenho
Champoton
Chetumal
L. de Chetumal
Horro de Diabolo
Lago de Bagadat
Cocomes
Iucatan
Yzues
Merida
Valladolid
Conil
Cote Y.a de Aureche
R. de Conide
Quio
Silao
Cancal
S. Francisco de Champche
Vitoria
Salaman
Xica
Lago de Ianco
Ciudad Real
Chiapa
Tabasco
Haztatlan R.
Vera Paz
Punta Higueras
Guevetlan
S. Iago de Guatimala
Col. de Guanajo
G.fo de Honduras
Puntas
Laratan
Lamanay
Pentoja
Cozumel
Cutabenho
Champoton
Chetumal
L. de Chetumal
Horro de Diabolo
Lago de Bagadat
Cocomes
Iucatan
Yzues
Merida
Valladolid
Conil
Cote Y.a de Aureche
R. de Conide
Quio
Silao
Cancal
S. Francisco de Champche
Vitoria
Salaman
Xica

NOUVELLE RELATION DES INDES OCCIDENTALES.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Description des Provinces du nouveau monde ou de l'Amérique, & des lieux les plus remarquables qui sont autour de la ville de Mexique.

QUoique les voyages que j'ai faits dans l'Amérique, n'ayent guéres été au delà de mille ou douze cens lieuës, qui n'en est pas la cinquiéme partie, j'ai crû toutefois qu'il étoit à propos pour l'accomplissement de mon Ouvrage de m'étendre au delà de ce que j'ai vû, en faisant ici premiérement une description générale de ses Provinces, & puis ensuite une plus particuliére des lieux où j'ai demeuré pendant douze ans, & que j'ai remarquez exactement en voyageant.

Cette partie du monde se divise en deux autres parties principales, qui sont la Mexicane, & la Péruviane, qui contiennent plusieurs païs, & diverses Provinces, dont il y en a quelques unes qui sont aussi grandes que tout notre Royaume d'Angleterre.

Mais parceque le Mexique qui communique son nom à la moitié de l'Amérique, s'appelle à présent la nouvelle Espagne, de là vient que ses Princes mettent entre leurs autres titres celui de Roi des Espagnes.

La Mexicane contient particuliérement tous les païs qui sont du côté du Nord, & les Provinces qui y sont découvertes à présent, sçavoir Mexique, Quivira, Nicaragua, Jucatan, la Floride, la Virginie, la Norumbegue, la nouvelle France, la terre de Cortereal, & l'Estotilande, dont le tout est d'environ quatre mille trois cens lieuës.

La Péruviane comprend tout ce qui est du côté du Sud, & se joint à la Mexicane par l'Isthme ou Détroit de Darien, qui n'a que dix sept milles de largeur, ou douze, à ce que disent quelques-uns, à l'endroit le plus étroit, entre la mer du Nord & la mer du Sud.

L'on a proposé plusiéurs fois au Conseil d'Espagne de faire un canal qui fût navigable au travers de ce détroit, pour accourcir le voyage de la Chine, & des Moluques.

Mais

Mais jusques à présent les Rois d'Espagne ne l'ont pas entrepris, soit qu'ils ayent eu crainte que le reste des Indiens perît en cet ouvrage, ou qu'en abandonnant la route ordinaire par le Cap de Bonne Esperance, ces mers ne devinssent la retraite des Pirates.

Quoiqu'il en soit, cela n'a pas encore été entrepris par les Espagnols, qui n'alléguent point d'autres raisons que celles que je viens de dire : outre que la commodité & l'utilité tout ensemble qu'on tireroit de transporter par là les Marchandises de la mer du Nord en la mer du Sud, n'est pas pour eux une raison capable de les obliger à ces dépenses extraordinaires, & peu convenables à une nation paresseuse pour les travaux, & qui n'aime que le gain present.

Dans cette partie de l'Amérique que l'on appelle la Péruviane, sont comprises les Provinces de la Castille d'or, de la Guiane, du Peru, du Chili, du Paraguay, & du Bresil, qui ont plus de cinq mille lieuës de tour.

Je ne ferai point de description particuliere de toutes ces Provinces, parcequ'il y a d'autres Auteurs qui en ayant plus de connoissance que moi, en on écrit amplement ; & qu'une bonne partie n'étant pas de la domination des Espagnols avec qui

j'ai vécu, ils m'en ont appris si peu de chose, que je ne me veux arrêter à décrire que ce que j'ai vû, & appris de véritable en mes voyages.

C'est pourquoi pour retourner à la partie Septentrionale, je m'arrêterai sur la principale de ces Provinces, qui est celle de Mexique.

Dans cette Province il y a plusieurs rivieres dont le sable est mêlé de paillettes d'or, & où il se trouve quantité de Crocodiles; mais qui ne sont pas si gros que ceux d'Egypte, & que les Indiens mangent comme une viande délicate.

Elle est renommée par les montagnes de Popochampeche & Popocatepec, qui sont de la même nature que les montagnes d'Etna & du Vesuve; même en tirant vers le Sud jusques à la ville de Leon en la Province de Nicaragua, il s'y trouve plusieurs de ces montagnes qui jettent du feu.

Mais Popocatepec est une des principales, dont le nom signifie montagne de fumée, parcequ'elle jette souvent du feu & de la fumée; elle est à huit lieuës de Cholola, & le chemin pour y monter est fort fâcheux à cause de la quantité de pierres que l'on y rencontre.

Avant que Cortez passât par ce chemin-là pour aller à Mexique, il y envoya dix Espagnols pour le reconnoître, avec plusieurs

sieurs Indiens pour porter les vivres, & leur servir de guides.

Comme ils approchoient du haut de la montagne, ils ouïrent un si grand bruit qui venoit de là, qu'ils n'oserent en approcher, parceque la terre trembloit sous leurs piéds, & qu'il y avoit tant de cendres qu'ils ne pouvoient marcher qu'avec peine.

Néanmoins il y en eut deux des plus hardis, & des plus curieux que les autres, qui monterent jusques au haut, laissant leurs compagnons derriere, & passerent ce désert de cendres, & enfin arriverent dans un endroit où ils virent une grosse fumée fort épaisse, & comme ils y eurent demeuré un peu de tems, l'obscurité s'évanoüit en partie, & le Vulcan ou la bouche de la caverne parut à découvert, qui a environ une demi lieuë de tour, & ressembloit à un fourneau de verrerie, dont l'air sortoit avec un sifflement si subtil & si violent, que toute la montagne en trembloit.

La fumée & la chaleur étoient si grandes, qu'ils n'y pûrent demeurer long-tems, & furent contraints de s'en retourner bien vîte par le chemin qu'ils étoient venus; mais ils n'étoient pas encore fort loin, lorsque ce Vulcan commença à vomir de flâmes de feu, des cendres & des charbons, & finalement des pierres toutes ardentes, de sorte que s'ils n'eussent par bonheur rencon-

tré un roc ſous lequel ils ſe mirent à couvert, il eſt conſtant qu'ils auroient été brûlez.

Cette montagne reſſemble à celle d'Etna qui eſt en Sicile ; elle eſt haute & ronde, & ſur le haut il y a de la neige tout le long de l'année.

Dix ans durant avant la venuë de Cortez elle n'avoit jetté aucune vapeur ni fumée : mais en 1540 elle commença à brûler, & fit un ſi grand bruit que ceux qui demeuroient à plus de quatre lieuës de là, en furent tout étonnez, & jetta des cendres juſques à Tlaxcallan qui en eſt à douze lieuës ; & quelques uns même diſent qu'il y en eut qui furent portées juſques à plus de quinze lieuës de là, où elles brûlerent les herbes dans les jardins, les bléds à la campagne, & les toiles qu'on avoit tenduës pour ſécher.

Cette Province eſt bornée du côté d'Orient par le Jucatan, & le golfe de Mexique ; du côté d'Occident par l'Iſle de Californie ; & au Midi par la partie de l'Amérique qu'on appelle la Péruviane.

Mais ſes limites ſont inconnuës du côté du Septentrion, de ſorte que nous ne ſçaurions aſſûrer au vrai, ſi cette partie du nouveau monde eſt une Iſle ſéparée de l'ancien, ou ſi c'eſt un même continent.

Elle étoit extrémement peuplée avant l'arrivée

l'arrivée des Espagnols ; qui pendant dix-sept ans firent mourir plus de six millions de personnes ; faisant brûler les uns, arrachant les yeux aux autres, & les exposant aux bêtes sauvages pour en être dévorez.

Cette partie principale de l'Amérique appellée Mexique, est encore subdivisée en quatre autres Provinces, qui sont Themistitan, la nouvelle Galice, Mechoacan, & Guastacan.

Themistitan est la plus considerable de ces quatre Provinces : car elle contient six villes, & entr'autres celle de Mexique, qui communique son nom à la moitié de l'Amérique, & est le Siége de l'Archevêque & du Vice-Roi, dont j'ai décrit la grandeur & la richesse ci-dessus.

La seconde est la ville des Anges ; la troisiéme Villarica ; la quatriéme Autequera ; la cinquiéme Meccioca ; la sixiéme Ottopan.

Mais ces quatre derniéres sont peu considerables, & ce qui leur a fait donner ce nom de citez ou de villes, est que les Espagnols avoient dessein d'établir un Evêque en chacune ; mais ils n'ont pû venir à bout de ce dessein, parceque Mexique & la ville des Anges ont attiré la plus grande partie du commerce & des habitans de ces quatre villes.

Mais particuliérement il y a un si grand abord

abord à Mexique, que la plûpart des villes ou bourgs d'alentour, qui appartenoient autrefois aux Indiens, sont à présent habitez par les Espagnols, & par les Mestifs.

Je ne ne sçaurois oublier en parlant des lieux qui sont aux environs de la ville de Mexique, celui qu'on appelle Chapultepec, qui s'est rendu fameux pour avoir du tems des Payens servi de sépulture à leurs Empereurs, & les Espagnols en ont fait aujourd'hui l'Escurial de l'Amerique, où l'on enterre aussi les Vice-Rois qui meurent en ce Païs-là.

Il y a un magnifique Palais, avec de beaux jardins qui sont embellis de quantité de jets d'eau & de réservoirs de poisson, où les Vice-Rois & la Noblesse de Mexique se vont souvent divertir; on tient aussi que la Chapelle du Vice-Roi vaut plus d'un million d'or.

Tacuba est aussi un bourg fort agréable, plein de jardins & de vergers sur le chemin de Chapultepec.

Toluco est situé vers le Midi, où il se fait un riche commerce, & particuliérement de jambons & pourceaux salez qu'on transporte en divers endroits, parceque ce sont les meilleurs de ces quartiers-là.

A l'Occident il y a un bourg nommé la Pieté qui est au bout d'une des chaussées, où

où les habitans de Mexique viennent faire leurs dévotions devant une image de la Vierge, qu'ils ont enrichie d'une infinité de dons, de chaînes, & de couronnes d'or.

Mais le lieu le plus agréable de tous ceux qui sont autour de Mexique, est celui qu'ils appellent le desert ou la solitude, qui est à trois lieuës de la ville vers le Nord-Oüest; & si toutes les solitudes étoient pareilles à celle-ci, la demeure en seroit beaucoup plus agréable que celle des villes.

Ce lieu a été bâti par les Carmes Déchaussez qui s'y retirerent comme dans un hermitage, & y bâtirent un magnifique Couvent, qui est d'autant plus digne d'admiration, qu'il est bâti sur une montagne & tout environné de rochers.

Ils ont fait faire environ dix caves ou voutes entre les rochers tout autour de leur Couvent, en forme de logettes pour des hermites, & de chapelles de dévotion embellies d'images & de peintures avec plusieurs disciplines de fil de fer, de verges de fer, de haires, de ceintures garnies de pointes de fer pour mettre sur la peau nuë, & plusieurs semblables instrumens de mortification, qui sont exposez dans ces chapelles à la vûë d'un chacun, afin qu'on admire la mortification & l'austérité de leur vie.

Toutes

Toutes ces chapelles sont environnées de vergers & de jardins pleins de fruits & de fleurs, qui contiennent près d'une lieuë de tour, & en divers endroits l'on trouve des fontaines qui sortent des rochers, dont l'eau est fraîche & bonne à boire, qui avec l'ombrage des palmites rendent cet hermitage un des plus agréables lieux du monde.

Il y a quantité de roses, de jasmins, & de toutes les plus belles fleurs qui se puissent trouver en tous ces païs-là; de sorte que rien ne manque en ce desert qui puisse donner du plaisir aux sens, & satisfaire la vûë ou l'odorat.

L'on change ces hermites tous les huit jours, de sorte que quand ils ont achevé leur semaine ils retournent à leur Couvent, & l'on en envoye d'autres en leur place, qui apportent avec eux des bouteilles de vin, des confitures, & d'autres vivres: car pour des fruits ils en trouvent suffisamment en ce lieu-là.

C'est une chose merveilleusement belle à voir que la diversité de ces fontaines & de ces jets d'eau qui sont autour de ces jardinages; mais encore plus le grand abord des carosses pleins de Gentils-hommes, de Dames & d'autres habitans de la ville de Mexique, qui s'y viennent divertir, & visiter ces hermites qu'ils reverent comme des Saints.

Personne

Perſonne ne les va voir qui ne leur porte des confitures, ou quelqu'autre choſe ſemblable, afin d'avoir part à leurs prieres : on leur donne auſſi de grandes aumônes en argent pour faire dire des Meſſes ; mais ſur tout ils font de riches offrandes de diamans, de perles, de chaînes & couronnes d'or & de robes de drap d'or & d'argent à une Image qui eſt dans l'Egliſe qu'ils appellent Notre Dame du Mont Carmel, devant laquelle il y avoit vingt lampes d'argent, dont la moindre valoit plus de quatre cens écus.

Sur le chemin de cet hermitage, il y a encore un bourg qu'on appelle Tacubaya, où il y a un riche Couvent de Religieux de l'Ordre de Saint-François, & pluſieurs beaux jardins.

Ce lieu eſt fort frequenté à cauſe de l'excellente muſique de l'Égliſe de ce Couvent ; en quoi les Religieux ont ſi bien inſtruit les Indiens, que leur muſique n'eſt pas moins eſtimée que celle de l'Egliſe Cathedrale de Mexique.

Ces lieux là ſont les principaux de tous ceux que j'ai vûs, & où je me ſuis ſouvent promené avec mes amis pendant que je demeurois proche de Mexique, dont j'ai crû devoir parler avant que de paſſer à la deſcription des autres Provinces.

La Province de Cuaſtacan eſt ſituée ſur la

la route de Saint Jean de Ulhua à Mexique, qui n'eſt pas ſi pauvre que Heylin la fait : car à préſent il y a quantité de riches fermes où l'on cultive le ſucre & la cochenille, & s'étend juſques à la Vallée de Guaxaca qui eſt un lieu fort riche.

La ville de Tlaxcallan dont j'ai parlé, étoit autrefois la principale de cette Province : mais à préſent ce ſont celles de Guaxaca & Xalappa, où l'on a établi deux Evêchez.

Elle eſt auſſi conſiderable par un port de mer qu'on appelle Villarica, c'eſt-à-dire, Richeville, qui l'eſt en effet auſſi-bien que de nom, parceque tout le trafic qui ſe fait entre l'ancienne & la nouvelle Eſpagne, paſſe par là.

Les Eſpagnols y ont deux riches colonies ; la premiere s'appelle Pauico, & la ſeconde Saint Jacques des Vallées.

La troiſiéme Province de Mexique s'appelle Mechoacan, & a quatre-vingt lieuës de tour.

C'eſt un païs extrémement riche, & qui abonde en toutes les choſes neceſſaires à la vie : il y a grand nombre de meuriers, de ſoye, de miel, de cire, d'ambre noir ; & l'on y fait auſſi quantité d'ouvrages de plumes qu'on eſtime beaucoup pour leur beauté ; & il s'y trouve une telle quantité de certains poiſſons excellens, qu'elle en a

pris

pris ſon nom de Mechoacan, qui ſignifie une pêcherie ou un lieu propre à pêcher du poiſſon.

Le langage des Indiens eſt élegant & abondant en termes propres ; ils ſont auſſi de belle taille, robuſtes, agiſſans, & pleins d'eſprit, comme l'on peut voir par leurs ouvrages ; mais particulierement par ceux de plumes, qui ſont ſi beaux, qu'on les met au rang des riches préſens qu'on fait au Roi & aux plus grands Seigneurs d'Eſpagne.

La principale ville de cette Province eſt Vailladolid où il y a un Evêché ; & enſuite il y a Sinſonſe où les Rois du païs faiſoient autrefois leur demeure ; & Paſcuar & Colima, qui ſont de grands bourgs habitez par des Indiens & des Eſpagnols.

Il y a auſſi deux bons havres ou ports de mer, qu'on appelle l'un Saint Antoine, & l'autre Santjago ou Saint Jaques.

Ce païs de Mechoacan étoit preſqu'auſſi grand que l'Empire de Mexique lorſque Cortez conquit ces païs-là.

Le Roi qui regnoit en ce tems-là s'appelloit Cacouzin, qui étoit un des grands amis de Cortez & des Eſpagnols, & qui ſe rendit volontairement Vaſſal du Roi d'Eſpagne.

Néanmoins la cruauté de Dom Ninio de Guſman prémier Préſident de la Chancellerie

cellerie de Mexique, fut si grande, qu'ayant appris qu'il avoit été privé de sa Charge, il fit dessein d'aller faire la guerre aux Teuchichimeques, menant avec lui cinq cens Espagnols, & six mille Indiens qu'il emmena par force de Mechoacan, avec lesquels il conquit Xalisco qu'on appelle à present la nouvelle Galice.

En passant par Mechoacan il prit prisonnier le Roi Cacouzin, quoiqu'il n'eût rien fait contre lui, lui prit dix mille marcs d'argent avec beaucoup d'or & d'autres richesses, & enfin le fit brûler avec la plûpart des principaux de son Royaume, craignant qu'ils ne fissent des plaintes contre lui, disant qu'un chien mort n'abboye plus.

CHAPITRE II.

Des mœurs & coûtumes des peuples de Mechoacan, de leurs cérémonies, de l'enterrement de leurs Rois, & des sacrifices qui s'y faisoient.

LE peuple de ce Royaume étoit aussi superstitieux & idolâtre, que dans les autres endroits de l'Amérique.

Le divorce n'étoit point permis entr'eux, si ce n'est que l'un d'eux fit serment qu'au tems

tems de leur mariage ils ne s'étoient point regardez fermement entre les yeux, qui étoit la marque de leur consentement mutuel.

Leur idolatrie & leur cruauté paroissoient aussi à l'enterrement de leurs Rois : car lors que quelqu'un de ces Rois se voyoit réduit à l'extrémité, & qu'il n'y avoit plus d'esperance de guérison, il nommoit celui de ses enfans qui devoit être l'héritier de sa couronne, qui dès l'instant qu'il étoit nommé, faisoit inviter tous les Gouverneurs & officiers du Royaume à l'enterrement de son pere, & celui qui n'y venoit pas, étoit châtié comme criminel de leze-majesté.

Aussi-tôt que la mort du Roi étoit assûrée, chacun, de quelque condition qu'il fût, apportoit des présens à son successeur, pour marque qu'ils approuvoient son avénement à la couronne.

Que si le Roi n'étoit pas tout-à-fait mort, mais seulement dans l'agonie, l'on tenoit les portes fermées, & il n'étoit permis à personne d'entrer ; mais aussi-tôt qu'il étoit mort, ils se mettoient tous en deüil, & chacun pouvoit entrer dans le lieu où le corps étoit exposé, & le toucher avec les mains.

Après cela on lavoit le corps avec des eaux de senteur, puis on lui donnoit une chemise fine, & l'on mettoit des souliers de

de peau de cerf à ſes pieds, des campanes d'or au bas de ſes jambes, des braſſelets d'or enrichis de turquoiſes à l'entour de ſes bras, un collier d'or & de pierres précieuſes à ſon cou, & des boucles d'or à ſes oreilles, avec une groſſe turquoiſe à la lévre d'en-bas.

Ce corps étoit enſuite de cela couché ſur un lit dans une grande biere, ayant à l'un de ſes côtez une trouſſe de fléches, & à l'aûtre une image ou répréſentation de même grandeur que lui, faite de mantes fines, avec un grand bouquet de belles plumes à la tête, des ſouliers en ſes pieds, des braſſelets, & un collier d'or.

Et comme il y avoit pluſieurs perſonnes, tant hommes que femmes, deſtinées à mourir pour l'accompagner & le ſervir en l'autre monde, on lavoit auſſi ſoigneuſement leurs corps, & on leur faiſoit faire grand'chere juſqu'à les enyvrer, afin qu'ils euſſent moins de peine à mourir.

Le nouveau Roi nommoit ceux qui devoient mourir pour aller ſervir ſon pere; & la plûpart de ces miſerables eſtimoient que c'étoit là le plus grand bonheur qui leur pouvoit arriver, & qu'après leur mort ils joüiroient avec leur Roi d'une gloire immortelle.

Prémiérement l'on deſtinoit à mourir ſix filles de bonne maiſon; la prémiére pour garder les pierreries qu'il avoit accoutumé

de

de porter sur soi ; la seconde pour lui servir d'échanson ; la troisiéme pour lui verser de l'eau à laver ses mains avec un bassin & une aiguiére ; la quatriéme pour lui présenter le pot de chambre ; la cinquiéme pour lui servir de cuisiniére ; & la sixiéme pour être sa blanchisseuse.

On faisoit mourir aussi plusieurs femmes tant esclaves que de libre condition, pour servir ses Demoiselles, & un homme de tous les métiers de la ville.

Après qu'on avoit bien lavé tous ceux qui devoient mourir, & qu'on leur avoit fait faire bonne chere, on leur peignoit le visage de jaune, & on leur mettoit sur la tête une couronne de fleurs.

Ils marchoient ensuite en procession devant la biére où étoit le corps du défunt Roi ; les uns joüoient de certains cors faits de coquille de vignols ou limaçons de mer ; & d'autres faits d'os & d'écailles de tortuës ; & d'autres siffloient en marchant : mais la plus grande partie suivoit le convoi en pleurant, & témoignant le déplaisir qu'ils avoient de la perte de leur Prince.

Les fils du Roi défunt & d'autres Gentils-hommes portoient sur leurs épaules la biére où étoit le corps, en marchant paisiblement jusqu'au Temple du Dieu Curicaveri, & les autres parens alloient aux côtez de la biére, en chantant d'un air plaintif & lugubre

lugubre une chanson ou une espece d'oraison funebre.

Les Officiers de la maison du Roi & les Magistrats portoient les étendarts & les armes du défunt.

En cet ordre ils partoient à minuit du palais du Roi, éclairez par quantité de flambeaux, & faisant un terrible bruit avec leurs trompettes & leurs tambours, les habitans ayant soigneusement nettoyé toutes les ruës où ce convoi devoit passer.

Après être arrivez au Temple, ils tournoient par quatre fois autour d'un feu de bois de pin destiné pour brûler le corps; puis ils posoient la biére sur ce feu, & pendant que ce corps brûloit, ils assommoient avec une massuë ceux qui avoient ces couronnes de fleurs, qu'ils enterroient après avec tous leurs ornemens, quatre ensemble dans une fosse derriére le Temple.

Le lendemain matin, les cendres & les os de ce corps, avec ce qui restoit de pierreries étoient recuëillis soigneusement, & mis dans une riche mante qu'on portoit à la porte du Temple, où les Prêtres les recevoient, & après les avoir benits, en faisoient une pâte, dont ils formoient une image qu'on habilloit comme un homme, avec un masque sur le visage & toutes les pierreries dont se servoit le Roi défunt.

Au pied des degrez du Temple, il y avoit une

une fosse faite tout exprès, qui étoit quarrée, grande, & de deux toises de profondeur, nattée tout autour de nattes fines, dans laquelle il y avoit un beau lit, sur lequel un des Prêtres plaçoit l'idole qu'on avoit faite de ces cendres, ayant les yeux tournez vers l'Orient, & l'on pendoit tout autour de la fosse des rondaches d'or & d'argent, des arcs & des fléches, avec quantité de beaux bouquets de plumes, & divers vaisseaux de terre, comme des pots, des plats & des assiettes, de sorte que toute la fosse étoit remplie de meubles, de coffres couverts de cuir, d'habits, de pierreries, de viandes, de boissons & d'armes.

Cela fait, l'on fermoit la fosse avec des poutres & des ais qu'on couvroit de terre par dessus; puis les Gentils hommes qui avoient servi ou touché quelque chose de cet enterrement, se lavoient, & s'en alloient dîner dans la cour du Palais sur la terre sans table; & après avoir dîné ils s'essuyoient les mains à de certaines houpes de coton qu'ils avoient sur la tête, observant le silence en toute cette action, sans parler que pour demander à boire.

Cette cérémonie duroit cinq jours, & pendant tout ce tems là il n'étoit permis d'allumer du feu ailleurs que dans le Palais & dans les Temples; l'on fermoit les boutiques, & personne ne sortoit de la maison,

faisant tout leur possible pour témoigner le regret qu'ils avoient de la mort de leur Roi.

L'adultere étoit un crime capital entr'eux, & ils faisoient mourir sans rémission l'homme & la femme qui l'avoient commis; que si l'adultere étoit Gentil-homme, on lui mettoit des bouquets de plumes à la tête, & en cet état il étoit pendu, & son corps brûlé après cela.

Mais pour éviter la paillardise, ils permettoient qu'il y eût des femmes communes qu'on pouvoit voir en secret; mais il n'y avoit point de bordels publics.

A présent les Indiens de Méchoacan sont fort attachez à la Religion Catholique Romaine, & aussi zelez qu'en aucun autre endroit de l'Amérique.

La quatriéme & derniere Province de l'Empire de Mexique, est la nouvelle Galice, qui est arrosée par deux grandes riviéres, dont l'une s'appelle Piastle, & l'autre Saint Sebastien.

Cette Province est estimée à cause de plusieurs villes d'Indiens, mais particuliérement de six qui sont habitées par les Indiens & par les Espagnols.

CHA-

CHAPITRE III.

Suite de la description des Provinces qui dépendent de Mexique, & de leurs principales villes, avec les conjectures de l'Auteur sur l'origine de leurs peuples.

LA prémiére & la plus considérable est Xalisco, qui fut prise par Ninio de Guisman en 1530. quand il sortit de Mexique en furie, & prit prisonnier le Roi de Mechoacan qu'il fit brûler ensuite.

La seconde est Guadalajara; la troisiéme Coarum; la quatriéme Compostelle; la cinquiéme le Saint Esprit; & la sixiéme Capala, qu'on appelle à présent la nouvelle Mexique.

C'est en ce lieu-là que les Espagnols font continuellement la guerre aux Indiens qui sont vers le Nord, & qu'ils n'ont encore pû réduire à leur obéïssance.

Ces Indiens sont vaillans, & donnent bien de la peine aux Espagnols, à cause des rochers & des montagnes où ils demeurent, & bien souvent ils les ont taillez en piéces, lorsqu'ils sont venus les chercher dans leurs postes.

J'ai oüi dire à quelques Espagnols qu'ils courent sur les montagnes comme des chévres,

vres, & que lorſqu'ils s'approchent d'eux, ils jettent un cri effroyable en tirant leurs arcs, & partent dans le même inſtant avec tant de viteſſe, qu'ils ſont auſſi-tôt retirez ſur un autre rocher.

Ce qui fait que les Eſpagnols s'attachent à ſubjuguer ces Indiens plutôt que beaucoup d'autres, eſt à cauſe de pluſieurs mines d'or & d'argent qui ſont en ces païs-là.

Ils poſſedent déja une partie de ces richeſſes dans les mines de Saint Loüis de Sacatecas, d'où l'on tire tout l'argent qu'on fabrique dans les monnoyes de Mexique & de la ville des Anges, ſans compter celui qu'on envoye tous les ans en Eſpagne en lingots, qui ſe monte à plus de ſix milions.

Plus les Eſpagnols s'avancent vers le Nord, & plus ils trouvent de richeſſes; ce qui fait qu'ils ont deſſein de conquerir toutes ces Provinces du Nord, comme ils m'ont dit, de peur que nos Anglois qui ſont à la Virginie, & dans les autres Colonies de notre nation, ne s'en rendent les maîtres avant eux.

Je leur ai oüi dire qu'ils s'étonnoient fort de ce que les Anglois n'entroient pas plus avant dans le Païs, & qu'il faloit qu'ils craigniſſent les Indiens, ou qu'ils fuſſent bien pareſſeux, pour préferer une vie oiſive, & la culture d'un peu de tabac, à la conquête d'un païs plein d'or & d'argent.

Il

Il est constant que le dessein des Espagnols n'est pas seulement d'assujettir les Indiens qui sont proche d'eux ; mais en gagnant toûjours païs de penetrer par terre jusques à la Floride & à la Virginie, s'ils ne rencontrent quelqu'une des nations du Nord de l'Europe à leur entreprise, qui leur résiste plus vigoureusement que ne font ces pauvres Indiens.

Ayant parlé briévement des quatre Provinces de Mexique, qui est le premier membre de la division de l'Amérique en Mexicane & Péruviane, je dirai encore quelque chose des trois autres Provinces qui dépendent de la Mexicane, ou de la partie Septentrionale qui est opposée à la Péruviane ; laissant à part la Floride, la Virginie, la Norumbegue, la nouvelle France, & l'Estotilande, parce que je ne veux pas écrire, comme font plusieurs, par rapport ou par oüir dire, mais seulement ce que j'ai vû & découvert par ma propre expérience.

Dans la prémiere division que j'ai faite de la partie Septentrionale, après le Mexique j'ai mis Quivira, Jucatan, & Nicaragua, qui sont les trois Provinces dont je veux parler, & ensuite je dirai aussi quelque chose de la Péruviane ou de la Partie Méridionale de l'Amérique.

Le Païs de Quivira est situé en la partie la plus Occidentale de l'Amérique tout vis-à-

vis de la Tartarie, dont il eſt ſi peu éloigné, que quelques-uns croyent que c'eſt de là que ſont venus les prémiers habitans de ce nouveau monde.

En effet les peuples de l'Amérique ſemblent en pluſieurs choſes être décendus des Tartares, en ce que Quivira, & toute la partie Occidentale de ce païs-là qui regarde l'Aſie, eſt beaucoup plus peuplée que celle qui eſt à l'Orient & regarde l'Europe; ce qui montre que ces endroits-là ont été habitez plutôt que les autres.

Sécondement, leur incivilité & leurs mœurs barbares montrent qu'ils reſſemblent aux Tartares plus qu'à aucune autre nation.

En troiſiéme lieu, ſi la partie Occidentale de l'Amérique n'eſt pas un même Continent que la Tartarie, elle n'en ſçauroit être ſéparée que par un petit détroit.

En dernier lieu, le peuple de Quivira le plus proche de la Tartarie, ſuit les ſaiſons, & fait paître ſon bétail comme font les Tartares.

Tout ce côté-là de l'Amérique eſt plein d'herbages, & joüit d'un air temperé; les habitans y font plus d'état du verre que de l'or, & il y en a qui ſont encore Anthropophages.

Les principales richeſſes de ce païs ſont leurs bœufs & leurs vaches, qui leur fourniſſent

niſſent de breuvage, d'habillement, & preſque de tout ce qu'ils ont beſoin.

Car les peaux leur ſervent de maiſons, ou du moins dequoi les couvrir; ils font des poinçons de leurs os, du fil de leur poil, des cordes de leurs nerfs, des vaiſſeaux à boire & à manger, de leurs cornes & de leurs veſſies; du feu de leur fiente; des ſeaux à garder & à puiſer de l'eau, de la peau de leurs veaux, & enfin le ſang leur ſert de breuvage, & la chair de viande & de nourriture.

L'on croit qu'il y a quelque commerce de la Chine ou du Cathay avec ces païs-là, où les Eſpagnols ne ſont pas encore entrez. Car lorſque Vaſquez de Coronado conquit une partie de ce païs, il apperçut dans la mer de certains navires qui n'étoient pas de la fabrique ordinaire de l'Europe, qui paroiſſoient être chargez de marchandiſes, & avoient des figures de Pelicans ſur leurs proüës, de ſorte que l'on ne pouvoit pas s'imaginer d'où ils pouvoient être venus, ſi ce n'étoit de l'un ou de l'autre de ces deux Royaumes.

L'on n'a encore découvert que deux Provinces dans le païs de Quivira, qui ſont Cibola, & la nouvelle Albion.

Cibola eſt ſituée à l'Orient, & tire ſon nom de ſa ville capitale qui s'appelle de ce nom-là

La seconde ville après celle-ci est Totontaa qui est fort agréable, étant située proche d'une riviére, & dans un climat fort temperé.

La troisiéme ville qui mérite qu'on en parle, s'appelle Tinguez, qui fut brûlée par les Espagnols, qui sous la conduite de Vasquez de Coronado conquirent cette Province, & la réduisirent à l'obéïssance du Roi d'Espagne en 1540. & depuis elle a été rebâtie & habitée par les Espagnols.

Il y a un Collége de Jésuites qui ne s'occupent qu'à prêcher & à instruire les habitans du païs.

La nouvelle Albion est du côté d'Occident vers la Tartarie, & il y a peu d'Espagnols, parce qu'ils n'y ont point trouvé d'or ni de richesses.

Notre fameux Capitaine François Drack la découvrit, & y mit pied à terre, & la nomma la nouvelle Albion, parce que le Roi qui y regnoit alors, se soûmit volontairement à notre Reine Elizabeth.

Le païs abonde en fruits qui sont également agréables aux yeux & à la bouche; le peuple est fort humain & charitable aux étrangers, mais adonné au sortiléges & à l'adoration des démons.

La mer vermeille ou de Californie sert de bornes à ce païs de Quivira, aussi-bien qu'à l'Empire de Mexique.

Le troisiéme Royaume qui dépend de la Mexicane,

Mexicane, ou de la partie Septentrionale de l'Amérique, est le Jucatan qui fut découvert par Ferdinand de Corduë en 1517.

On l'appelle Jucatan, non pas à cause de Joctan fils de Heber, comme quelques-uns se sont imaginé, qui croyent qu'il partit d'Orient où l'Ecriture Sainte établit sa demeure au 12. chapitre de la Genese, pour venir habiter en ce Païs; mais de Jucatan, qui dans la langue Indienne signifie, que dites-vous? parce que la prémiére fois que les Espagnols y aborderent, & demanderent aux Indiens le nom du Païs; les Indiens qui ne les entendoient pas, leur répondirent, Jucatan, qui signifie, que dites-vous? ce qui fit que les Espagnols le nommerent Jucatan, & qu'ils l'ont toûjours ainsi appellé depuis.

Ce Païs est fait en forme de peninsule, & a pour le moins trois cens lieuës de tour.

Il est situé vis-à vis de l'Isle de Cuba, & est divisé en trois parties.

La premiere est le vrai Jucatan, dont les villes les plus considérables sont, Campêche, Vailladolid, Merida, & Simancas, & une autre qu'ils appellent le Caire pour sa grandeur & sa beauté.

Les Espagnols estiment ce païs-là pauvre, parce qu'il n'y a point de mines d'argent, & que l'on n'y recuëille point d'indigo, ni de cochenille.

Mais les principales marchandises qui s'y

trouvent, sont du miel, de la cire, des cuirs, du sucre, quelques drogues pour les Apoticaires, de la casse, de la salsepareille, & grande quantité de mahis.

Il y a aussi quantité de bois propre à bâtir des navires, dont les Espagnols font des vaisseaux qui leur servent fort bien à faire le voyage d'Espagne, & à en retourner.

En 1632. les habitans de ce Païs furent sur le point de se rebeller contre leur Gouverneur, parce qu'il les obligeoit de lui apporter leurs coqs-d'Inde & leur volaille, leur miel & leur cire, qu'il leur payoit au prix qu'il vouloit, & puis après les revendoit bien chérement, s'enrichissant ainsi à leurs dépens.

Ne pouvant plus souffrir ce traitement qui les réduisoit à l'extrémité, ils se résolurent de se rébeller, & de s'enfuir dans les bois & sur les montagnes: ce qu'ils firent, & y demeurerent quelque tems, jusques à ce que les Religieux de Saint François qui ont un grand pouvoir sur eux, les persuaderent de retourner chez eux, & le Gouverneur, de peur de causer un soulevement général dans le Païs, non seulement leur accorda une amnistie générale, mais leur promit aussi de les traiter plus doucement à l'avenir.

La seconde partie de ce Païs-là s'appelle Guatimala, où j'ai demeuré pendant douze

ans,

ans, qui est un des endroits de l'Amérique le plus peuplé, & où il se trouve un plus grand nombre de villes & de bourgs habitez par les Indiens, quoique les Espagnols par leur mauvais traitement en ayent fait mourir plus de cinq cens mille.

Ils ont beaucoup d'obligation aux Religieux, qui les protégent contre les Espagnols, quoique ce ne soit que pour leur propre interêt: car d'autant plus que les Indiens prosperent, d'autant plus aussi les Religieux s'enrichissent.

Ce Païs est temperé, & abondant en toutes choses necessaires à la vie. Ses principales villes sont Guatimala, Cassuca, & Chiapa, dont je parlerai plus amplement ci-après.

La troisiéme partie de Jucatan s'appelle Acasamil, qui est une Isle située vis-à-vis de Guatimala, que les Espagnols appellent ordinairement Sainte Croix, à cause de sa principale ville qui s'appelle aussi Sainte Croix.

La quatriéme & derniére Province de la Mexicane, ou partie Septentrionale de l'Amérique qui dépend des Espagnols, & dont j'ai eu connoissance, est Nicaragua, qui est située au Sud-Est de Mexique, & n'en est éloignée que d'environ quatre cens cinquante lieuës, ce qui fait que son terroir & ses habitans ont beaucoup de rapport à celui de Mexique.

Les habitans ſont de belle taille, & aſſez blancs de corps & de viſage.

Avant qu'ils euſſent embraſſé la Religion Chrétienne, ils ne laiſſoient pas d'avoir un Gouvernement politique, & de ſe gouverner par des loix; mais comme Solon ne fit point de loix contre les parricides, ne ſe pouvant pas imaginer qu'il y eût des enfans aſſez méchans pour tuer leurs peres; de même ce peuple n'en avoit point fait contre les Regicides, ne pouvant pas croire qu'il y eût perſonne qui voulût attenter à la perſonne de leurs Rois.

Ils ne faiſoient pas mourir les larrons; mais ils les rendoient eſclaves de celui qu'ils avoient volé, & le devoient ſervir juſques à ce que par leurs ſervices ils l'euſſent recompenſé de la valeur de ce qu'ils avoient dérobé, qui eſt un châtiment plus doux, & qui n'eſt pas moins équitable que celui de leur ôter la vie, comme on le pratique ailleurs.

Ce païs eſt ſi agréable, & ſi abondant en toutes les choſes neceſſaires à la vie, que les Eſpagnols l'appellent le Paradis de Mahomet.

Entre les arbres qui portent des fleurs, il y en croît un qui eſt ſi ſenſible, que d'abord qu'on touche à ſes branches, il ſe flétrit incontinent.

Il y a autant de perroquets qu'il y a de corneilles

corneilles en Angleterre; & les coqs-d'Inde, les cailles, les lapins, & toute sorte de gibier, y sont en si grande abondance, que c'est la viande ordinaire des habitans.

Il y a plusieurs villes d'Indiens fort peuplées, mais non pas tant qu'autour de Guatimala; & deux autres villes d'Espagnols, l'une qui s'appelle Leon où est le Siége d'un Evêque, & l'autre Grenade, située sur un lac d'eau douce qui a plus de cent lieuës de tour, & qui quoiqu'il n'ait point de communication avec l'Océan, a néanmoins flux & reflux: mais je parlerai plus amplement de cette Province & de cette ville, lorsque je viendrai à parler du voyage que je fis en ce païs-là.

CHAPITRE IV.

L'Auteur ayant promis de donner une description succincte & générale de tout ce que les Espagnols possedent au nouveau monde, continuë dans ce chapitre à décrire la Péruviane, ou ce qui leur appartient en la partie Méridionale de l'Amérique.

APrès avoir donc ainsi décrit briévement la Mexicane, ou la partie Septentrionale de l'Amérique qui dépend du

Roi

Roi d'Espagne, me réservant à en parler plus particuliérement, quand je parlerai des lieux où j'ai demeuré, & des Provinces où j'ai voyagé, je veux aussi faire une description succincte de la Péruviane, ou de la partie Méridionale, & en donner quelque intelligence au Lecteur.

Elle contient principalement cinq grands Royaumes, dont quelques uns dépendent entiérement, & les autres seulement en partie, des Couronnes d'Espagne & de Portugal, qui sont la Castille dorée, la Guiane, le Péru, le Chili, & le Bresil.

Mais je ne veux point remplir mon histoire de ce que les autres ont écrit de ces quatre dernieres provinces où je n'ai pas beaucoup voyagé; mais je dirai seulement ce que j'ai pû apprendre du Péru, & puis je reviendrai à parler de la Castille d'or, dans laquelle j'ai passé.

L'on tient le Péru pour être plus riche que le Mexique: car quoiqu'il n'ait pas la commodité du trafic par la mer du Nord, comme le Mexique; mais qu'il faille conduire les marchandises qui en viennent à Panama, & de là par terre, ou par la terre de Chiagre à Porte-Bello sur la mer du Nord; néanmoins le païs est beaucoup plus riche que celui de Mexique, à cause de la quantité des riches mines d'argent qu'il y a.

L'on croit que les montagnes de Potoli

ne

ne sont autre chose que des mines de ce metal ; mais le Roi d'Espagne ne veut pas qu'on les ouvre jusques à ce qu'on ait épuisé celles qui sont déja découvertes, & qui ont donné assez d'occupation & de richesse aux Espagnols depuis le tems qu'ils ont conquis ce païs-là.

Le terroir est très-fertile, & rapporte tous les fruits qui se trouvent en Espagne : les olives mêmes y viennent plus grosses, & l'huile en est plus douce & plus claire.

Et parceque l'on ne pouvoit pas y porter aisément du vin, l'on y a planté des vignes, dont l'on fait beaucoup de vin qui est plus fort que celui d'Espagne.

Il se recueille aussi une grande quantité de froment en ce pais là qui est situé au bas des montagnes, qui font la séparation des Indiens que l'on n'a pas encore assujettis d'avec le Bresil.

Mais ces montagnes servent beaucoup aux vallées, à cause des eaux qui en sortent : car il faut remarquer que dans tous les lieux qui sont habitez par les Espagnols vers la mer du Sud, il n'y pleut jamais, de sorte que les toits des maisons ne sont couverts que de nattes pour les garder contre la poussiere ; & neanmoins ce païs qui n'est arrosé que de l'eau de ces montagnes, & des rosées qui tombent le soir & le matin, est un des plus fertiles païs qui soit au monde.

La

La ville Capitale s'appelle Lima, où il y a un Vice-Roi, une Chancellerie, & un Archevêque.

A deux milles de la ville il y a un port, qu'on appelle Callau, où se tiennent les navires qui transportent tous les ans les richesses de ce Royaume à Panama.

Il y a aussi d'autres navires qui trafiquent aux Indes Orientales, & dans toutes les côtes de Guatimala, & à Acapulco qui est le port de Mexique sur la mer du Sud.

Le port de Callau n'est pas fortifié comme il devroit l'être, vû les grandes richesses qu'il y a ordinairement, aussi-bien que dans la ville de Lima.

Car j'ai oüi dire à plusieurs Espagnols, qu'en l'année 1620. quelques navires Hollandois, d'autres disent que c'étoit des Anglois, parurent devant le havre, attendant la sortie des vaisseaux qui devoient porter l'argent du Roi à Panama, & qu'ayant reçû un faux avis que ces vaisseaux en étoient partis, ils les suivirent sur la route qu'ils crûrent qu'ils avoient tenuë, & par ce moyen perdirent l'occasion d'attaquer le port de Callau, qu'ils auroient sans doute emporté, & conquis en même tems le plus grand tréfor qui fût alors en aucun lieu du monde.

Mais comme les Espagnols voyent peu souvent des navires étrangers en ces Païs-là,

ils

ils vivent sans apprehension, & negligent de fortifier leurs côtes.

Quoique le Peru soit riche en mines d'argent, & en fruits de la terre, le Chili est encore beaucoup plus riche, à cause des mines d'or qui s'y trouvent ; ce qui a obligé les Espagnols à continuer la guerre contre les habitans du païs qui leur ont toûjours resisté vaillamment.

Ce peuple qui de son naturel est robuste & vaillant, a appris avec le tems à se servir aussi adroitement des armes de l'Europe que les Espagnols mêmes, & ne leur cedent en rien à manier une épée, & tirer un pistolet ou mousquet.

Ils ont pris plusieurs Espagnols tant hommes que femmes, qu'ils ont retenus & mariez parmi eux, dont les enfans qu'on appelle Mestifs sont devenus si braves & si adroits, que cela n'a pas peu servi à augmenter leurs forces.

Ils donnent tant d'affaires aux Espagnols, que la guerre de ce païs-là est une des plus dangereuses qu'ils ayent, & le Conseil d'Espagne tire ordinairement tous les meilleurs soldats des Troupes de Flandres & d'Italie pour les y envoyer, & les Officiers qui ont servi long-tems en Flandres, sont aussi renvoyez aux guerres du Chili par forme de recompense, parce-qu'ils s'y enrichissent bien-tôt, à cause de

la quantité d'or qu'il y a en ce Païs.

Les Espagnols y ont trois belles villes; qui sont la Conception qui est un Evêché, Sant-Iago & Valdivia.

Cette derniere ville tire son nom d'un certain Valdivia qui étoit Gouverneur de Chili, & qui fut le premier auteur de cette guerre.

Ce Gouverneur étoit si avare & si passionné pour amasser de l'or, qu'il ne pouvoit souffrir que les Indiens en retinssent chez eux, & les faisoit battre & maltraiter, même en fit mourir quelques-uns, parcequ'ils ne lui en apportoient pas autant qu'il vouloit, & les faisoit travailler aux mines, avec ordre de lui en apporter par jour une certaine quantité.

Mais les Indiens n'étant pas capables de le satisfaire, resolurent de ne lui plus obéïr, & firent dessein de rassasier son avarice tout d'un coup, afin qu'il ne les tourmentât plus pour avoir de l'or.

Pour cet effet ils se joignirent ensemble, & s'étant mis en état de combattre, prirent aussi une certaine quantité d'or avec eux, & vinrent trouver le Gouverneur, à qui ils dirent; Valdivia, tu es tellement affamé de notre or, que jusqu'à present nous n'avons pû t'en rassasier; mais nous avons enfin trouvé le moyen de contenter ta passion; en voici assez, & il faut que tu

en

en boives ton saoul ; & à l'instant se jetterent sur lui, & l'ayant pris lui verserent l'or fondu dans la gorge dont il mourut, finissant ainsi miserablement sa vie, & laissant son nom à cette ville de Valdivia, mais après avoir allumé une guerre sanglante qui dure encore aujourd'hui.

Je ne parlerai point aussi de la Guiane, ni du Bresil, parce que je n'y ai point été. Le Bresil appartient à la Couronne de Portugal & est fort peu connu des Espagnols ; les Etats des Provinces Unies en possedent à present une partie, de sorte que leurs Historiens pourront mieux que moi en faire la description, & donner connoissance de ses richesses à l'Europe.

Je retourne à la premiere partie de la Peruviane, qui est la Castille d'or, qu'on appelle ainsi à cause de la quantité d'or qui s'y trouve.

Elle comprend la partie Septentrionale de la Peruviane, partie de l'Isthme ou détroit qui est entre la mer du Nord & la mer du Sud.

Outre la quantité d'or qui s'y trouve, elle est encore riche en argent, épiceries, perles, herbes medecinales.

Elle est divisée en quatre Provinces ; la premiere est la Castille d'or ; la seconde la nouvelle Andalousie ; la troisiéme la nouvelle Grenade ; la quatriéme Carthagene.

La

La Castille d'or est située dans le Détroit même, & n'est pas beaucoup peuplée, à cause que le climat y est mal sain, & qu'il y a beaucoup d'eaux dormantes qui rempliſſent l'air de mauvaises vapeurs.

Les lieux principaux qui appartiennent aux Éſpagnols ſont, premierement Nombre de Dios, c'eſt-à-dire, le nom de Dieu du côté de l'Éſt; & le ſecond à ſix lieuës de là eſt Porto bello, qui eſt habité par les Eſpagnols, par les Mulatres & les Negres: mais Nombre de Dios eſt preſque abandonné à cauſe que l'air y eſt fort mal ſain.

Les navires qui avoient accoûtumé de moüiller l'ancre à Nombre de Dios, & y charger l'argent du Roi, qu'on apporte tous les ans du Peru à Panama, & de là dans la mer du Nord, ſe retirent à preſent à Porto bello, qui ſignifie un beau Port, qui l'eſt auſſi en effet, & fortifié à ſon entrée de trois châteaux qui ſe commandent les uns les autres.

La troiſiéme & principale place qui appartient aux Eſpagnols dans la Caſtille d'or, eſt Panama qui eſt du côté d'Occident ſur la mer du Sud: cette ville & celle de Nombre de Dios furent bâties par Diego de Niqueſa.

La ville de Nombre de Dios fut ainſi nommée, parceque Niqueſa après avoir ſouffert long-tems ſur la mer, étant arrivé dans

dans ce Port, & réjoüi de se voir hors de peril, dit à ses gens qu'ils pouvoient descendre à terre au nom de Dieu.

Mais, comme j'ai déja dit ci dessus, l'air de ce lieu étant fort mal sain, en 1584. le Roi d'Espagne commanda qu'on abattît les maisons de Nombre de Dios, & qu'on les rebâtît dans un lieu qui fût plus sain; ce qui fut fait par Dom Pedro de Arias, qui fit bâtir ce lieu de Porto bello.

Mais je ferois tort à ma patrie, si en parlant de Nombre de Dios, je passois sous silence les actions memorables que les Anglois ont faites en ce lieu-là, & que les Espagnols admirent encore aujourd'hui.

Car non seulement ils se souviennent du Chevalier François Drack, mais ils enseignent même à leurs enfans à craindre son nom, en le nommant pour leur faire peur; ils n'ont pas oublié comme il attaqua la ville de Carthagene, ni ce qu'il fit sur la côte, & particulierement à Nombre de Dios, où il mit pié à terre, & fut de là jusques à la montagne de Saint Paul vers Panama.

Ils se souviennent encore d'un de ses Capitaines qui s'appelloit Jean Oxenham; & je veux aussi que mon histoire rende son nom immortel par le recit de la memorable & hardie entrepriſe qu'il fit sur cette côte,

Ce brave Gentil-homme étant arrivé avec soixante & dix hommes bien resolus un peu au dessus de cette ville de Nombre de Dios, fit tirer son vaisseau à terre, & l'ayant fait couvrir de branches d'arbres, marcha par terre avec sa compagnie étant guidé par des Negres jusqu'à une riviere, où il fit couper du bois pour faire une pinasse, avec laquelle il entra dans la mer du Sud, & fut à l'Isle des perles, où il demeura dix jours, & se saisit de deux vaisseaux Espagnols, sur lesquels il y avoit soixante mille livres pesant d'or, & deux cens mille livres pesant en barres ou lingots d'argent, avec quoi il s'en retourna à la terre ferme.

Il est vrai qu'il arriva ensuite une mutinerie parmi ses gens qui fut cause qu'il ne retourna jamais ni dans son vaisseau qu'il avoit caché, ni dans sa patrie; ce qui n'empêche pas que cette action ne soit memorable, puisque personne n'en a jamais entrepris de semblable; aussi les Espagnols n'en parlent encore aujourd'hui qu'avec admiration.

Il y a encore une grande partie de la Castille d'or qui n'a pas été conquise par les Espagnols; & sans doute qu'il y a beaucoup de tresors cachez qui pourroient tomber entre les mains de la nation qui auroit assez de hardiesse pour les aller chercher.

En 1637. comme j'étois à Panama dans le

le dessein de m'en retourner en mon païs, il y arriva environ vingt Indiens barbares pour traiter avec le Président de la Chancellerie, & se soûmettre au Roi d'Espagne; mais on ne conclut rien avec eux, à ce que j'ai appris depuis étant à Carthagene : car les Espagnols n'osent se fier aux Indiens, parcequ'ils se sont souvent soulevez contr'eux à cause qu'ils les traitoient mal.

Ces Indiens que je vis à Panama étoient tous gens bien faits, robustes, & de belle taille; & entr'autres il y en avoit un qui avoit le poil aussi roux qu'aucun qui se puisse trouver en Angleterre ou en Ecosse.

Ils avoient des boucles d'or à leurs oreilles, & de petites piéces d'or en forme de croissant à la lévre d'en-bas; ce qui montre qu'il y en a quantité dans leur païs.

La nouvelle Andalousie est jointe à la Castille d'or du côté du Nord, & au Peru du côté du Midi.

Les meilleures villes qu'il y ait, sont Tocoio que les Espagnols nomment à present Sainte Marguerite, & une autre qu'ils appellent le Saint-Esprit.

La nouvelle Grenade est située au Midi de Carthagene; & ce nom lui a été donné, parcequ'elle ressemble en abondance & en fertilité à la Province de Grenade en Espagne.

Il y a six villes considerables; la premiere

re est Tungie, qu'on tient être directement sous l'Equateur; la seconde Tochamum; la troisiéme Popaian qui est la plus riche de toutes; la quatriéme Sainte Foy qui est le siége de l'Archevêché, & où il y a aussi une Chancellerie, & Chambre de Justice comme à Panama & à Guatimala, avec un prémier Président, un Procureur du Roi, & deux autres Présidens, qui ont chacun six mille ducats de gages par an à prendre sur les deniers de l'épargne; la cinquiéme s'appelle la Palme; & la sixiéme Merida.

Le grand chemin par lequel l'on va de Carthagene à Lima ville capitale du Peru, passe tout au travers de cette Province de Grenade où l'on va toûjours par terre.

Ce païs est fort par sa situation, parce-qu'il est environné de rochers & de montagnes; où les passages sont difficiles & fort étroits: mais il est plein de belles vallées qui produisent une grande abondance de fruits, de bléd, & de mahis; & même il y a quelques mines d'argent, & des rivieres ou l'on trouve de l'or parmi le sable.

Carthagene est la derniere Province de la Castille d'or, dont le terroir est aussi très fertile: mais il y croît un certain arbre qui est si venimeux, que si on le touche tant soit peu, à grand' peine peut-on se garantir d'en être empoisonné.

Les principales villes de cette Province sont

sont ; premierement Carthagene, que le Chevalier François Drack prit en 1585. & en brûla une bonne partie, emportant outre une infinité d'or & d'argent, deux cens trente pieces de canon.

Je ne voudrois pas affirmer qu'il y eût à present tant d'artillerie qu'il y avoit alors; néanmoins elle est assez bien fortifiée, quoiqu'elle ne le soit pas tant que Porto-bello.

C'est une fort belle ville & grandement riche, à cause du commerce des perles que l'on y apporte de la Marguerite, & des revenus du Roi que l'on y envoye de toute la nouvelle Grenade.

Il y a un Evêché, & plusieurs Eglises & Couvens qui sont fort riches.

Elle n'est pas gouvernée par un Tribunal de justice & une Chancellerie comme Sainte-Foy ; mais par un Gouverneur qui a tout pouvoir.

L'on a proposé diverses fois au Conseil d'Espagne d'avoir un certain nombre de Galeres pour croiser sur ces mers-là, qui auroient leur retraite dans le port de Carthagene.

C'est par le moyen de cette ville que l'Angleterre a perdu cette Isle que nous appellons la Providence, & les Espagnols Sainte Catherine, qui quoiqu'elle soit petite, auroit pourtant été aussi utile à ce Royaume, & même plus qu'aucune de nos

autres Colonies de l'Amérique ; ce que les Espagnols sçavoient bien, puisqu'ils employerent toutes les forces de Carthagene pour la prendre : mais j'espere qu'un tems viendra qu'elle tombera derechef entre nos mains, pour profiter des avantages que nous donne sa situation.

L'on apporte aussi à Carthagene tous les ans en de petites fregates, tout l'indigo, la cochenille & le sucre qui se recuëillent dans le païs de Guatimala, parceque les Espagnols croyent qu'il y a plus de sûreté de transporter ces marchandises en de petits vaisseaux sur le lac de Grenade à Nicaragua, & de là à Carthagene, pour être chargées sur les galions qui viennent de Porto-bello avec l'argent du Peru, que de les envoyer par les navires des Hondures qui ont été pris fort souvent par les Hollandois : & parceque ces fregates passoient aussi fort proche de l'Isle de la Providence, ils nous l'ont prise pour les mettre en sûreté de ce côté-là.

La seconde ville considerable de ce païs de Carthagene, est Abuida ; la troisiéme Sainte Marthe qui est un riche gouvernement d'Espagnols, & où l'on craint beaucoup les insultes des navires Anglois & Hollandois ; elle est bâtie sur la riviere d'Abuida, autrement appellée Rio grande, ou la grande riviere.

Il

Il y a auſſi Venezuela, & la nouvelle Cadiz, qui ſont de grandes, riches & fortes villes.

Les Eſpagnols appellent ces trois dernieres Provinces, de la nouvelle Andalouſie, de la nouvelle Grenade, & de Carthagene; Tierra firma ou Terre ferme, parcequ'elles ſervent de rempart au Peru du côté du Nord, & forment la bâſe de cette pyramide renverſée.

En cette maniere j'ai conduit le Lecteur tout autour de l'Amérique, & lui ai fait voir le Continent de cette grande partie du monde; d'où l'on peut remarquer la puiſſance & la grandeur du Roi d'Eſpagne, qui a réduit ſous ſa domination tant de vaſtes païs qui ſeroient plus grands que l'Europe s'ils étoient tous joints enſemble.

✣✣✣
✣✣
✣

CHAPITRE V.

Description géographique des Isles qui appartiennent aux Espagnols en l'Amérique, & particuliérement de la Marguerite, & de la pêche des perles qui s'y fait; avec un état de leurs principales Forteresses, & des Ports les plus considérables qui y sont.

LE Continent de l'Amérique n'est pas seulement grand & spacieux; mais il y a dans ses mers d'aussi grandes Isles, & même plus grandes qu'en aucun endroit du monde.

Ce seroit une chose non seulement trop prolixe & ennuïeuse de les nombrer toutes; mais aussi difficile & presque impossible, parcequ'il y en a plusieurs qui ne sont pas encore découvertes ni habitées, en sorte qu'on ne sçait point quelle est leur grandeur ni leur fertilité; car on tient que les seules Isles des Lucayes sont pour le moins au nombre de quatre cens.

C'est pourquoi, pour n'être pas ennuyeux, je ne décrirai que les principales de ces Isles, & encore sera-ce briévement, en commençant par celles qui sont les plus proches de Carthagene, où j'ai cessé de parler du Continent. La

La premiere qui demande des éloges à ma plume est l'Isle précieuse, qu'on appelle la Marguerite, qui est assise dans la mer proche de la Castille d'or, & peu éloignée de deux autres Isles qu'on nomme Cubagua, & la Trinité.

Il est vrai que cette Isle a été mépriſée par quelques-uns, parcequ'il n'y a point de bled, d'herbes, d'arbres, ni d'eau bonne à boire; de sorte qu'autrefois un habitant a donné un tonneau de vin pour un tonneau d'eau.

Mais la grande quantité de perles que l'on y trouve, récompense largement tous ces défauts, & c'est de là qu'on lui a donné ce nom de la Marguerite, parceque les Latins appellent les perles *Margaritas*.

Il y a plusieurs riches marchands en cette Isle qui ont quarante ou cinquante esclaves Négres, qu'ils n'employent à autre chose qu'à pêcher entre les rochers les huîtres où se trouvent les perles.

Ces marchands font grand état de leurs Négres & les caressent, parcequ'ils sont obligez de leur confier ces trésors cachez sous l'eau, & que toute leur richesse dépend de la bonne volonté de ces esclaves, qui peuvent, s'ils veulent, ne rien pêcher, ou laisser les plus belles huîtres dans la mer.

On les descend en des corbeilles dans la

mer, où on les laisse jusques à ce qu'en secoüant la corde par laquelle on les a descendus, ils fassent signe qu'on les retire en haut.

J'ai oüi dire à quelques-uns qui s'étoient mêlez de la pêche des perles, qu'ils ne nourrissoient leurs Negres que de viandes rôties, afin qu'ils pussent retenir plus long-tems leur haleine sous l'eau.

L'on envoye toutes les perles de la Marguerite à Carthagene pour y être percées, & il y a une fort belle ruë où toutes les boutiques ne sont que des gens qui se mêlent d'ajuster les perles.

Il y a d'ordinaire en cette Isle dans le mois de Juillet un navire ou deux au plus, pour transporter à Carthagene les revenus du Roi, & les perles qui appartiennent aux marchands.

L'on estime ordinairement la charge de l'un de ces vaisseaux soixante ou quatre-vingt mille ducats, & quelquefois plus; c'est pourquoi ils sont bien équipez & munis d'hommes, car les Espagnols craignent fort de rencontrer les navires Anglois & Hollandois.

L'année que j'étois à Carthagene, qui fut en 1637. il y eut un de ces navires qui fut poursuivi par un de nos navires Anglois de l'Isle de la Providence, qu'on disoit être le Neptune, qui après un combat assez le-

ger

ger, avoit réduit l'Espagnol en termes de se rendre, & s'en seroit rendu maître avec toutes les richesses qu'il portoit (selon qu'un Espagnol qui étoit dans le combat me le dit quatre jours après à Carthagene) sans deux autres navires Hollandois qui arriverent, & prétendoient partager cette prise avec l'Anglois, alléguant le pouvoir qu'ils avoient de Messieurs les Etats en ces mers-là.

Mais pendant qu'ils disputoient les uns contre les autres, le navire Espagnol s'échoüa sur une petite Isle, & les matelots déchargerent promptement & cacherent dans les bois une partie de ces richesses, & ayant apperçû les Hollandois qui les poursuivoient vivement, ils mirent le feu à leur vaisseau, de sorte que les Anglois & les Hollandois furent privez de cette prise : & aussi-tôt qu'on le sçût à Carthagene, l'on y envoya un navire de guerre pour apporter les perles qu'on avoit cachées dans le bois, mais ce n'étoit pas le tiers de ce qu'il y en avoit eu dans le vaisseau.

La Jamaïque est une autre Isle qui dépend des Espagnols, & a 280 milles de longueur, & 70 de largeur, qui quoiqu'elle surpasse la Marguerite en beaux ruisseaux & en fontaines d'eau douce, lui est pourtant de beaucoup inférieure en richesse; car toutes les marchandises qu'on y trouve ne

ſont que des cuirs, du ſucre & du tabac.

Il n'y a que deux villes remarquables en cette Iſle: l'une qui s'appelle Oriſtan; & l'autre Seville, où l'on bâtit des navires qui ſont auſſi bons que ceux qui ſe font en Eſpagne.

Elle étoit autrefois fort peuplée; mais à préſent il n'y a plus d'Indiens; car les Eſpagnols en ont fait périr plus de ſoixante mille; de ſorte que les femmes de cette Iſle auſſi-bien que celles du Continent de l'Amérique, ſe faiſoient avorter de peur que leurs enfans ne fuſſent aſſujettis à une nation ſi cruelle.

Au delà de ces deux Iſles eſt ſituée celle de Cuba, qui a trois cens milles de longueur, & ſoixante & dix de largeur, qui vint à la connoiſſance de l'Europe au ſecond voyage que Chriſtophle Colomb fit en l'Amérique.

Elle eſt remplie de forêts, de lacs, & de montagnes, le climat y eſt temperé, le terroir très-fertile, & il s'y trouve d'excellent cuivre; l'on y a auſſi trouvé de l'or autrefois.

Elle eſt abondante en gingembre, caſſe, maſtic, aloës, ſalſepareille & ſucre.

Il y a auſſi une grande quantité de chair de bœuf, de poiſſon, & de gibier: mais particulierement il y a tant de tortuës de mer, & de pourceaux, que les navires en font

font leur principale provision lorsqu'ils retournent en Espagne.

Comme j'y étois, ayant un jour pris médecine, m'imaginant qu'on me serviroit de quelque volaille, ou de quelque lapin après que le remède auroit fait son opération, je fus bien étonné qu'on m'apporta une piece de cochon boüillie ; & comme je refusai d'en manger craignant qu'elle ne me fît mal, ils m'asûrerent que c'étoit la meilleure viande que les Médecins du lieu avoient accoûtumé d'ordonner lorsqu'on avoit pris un remède.

Les principales villes de cette Isle sont, Sant-Iago ou Saint-Jacques du côté du Nord, qui fut bâtie par Jacques de Velasco, où il y a un Evêché ; & ensuite la Havane qui est aussi sur la côte du Nord, où il y a une fort bonne rade pour les vaisseaux, & l'étape generale des marchandises : aussi les Espagnols l'appellent-ils la clef de toutes les Indes.

C'est en ce lieu-là que se tiennent les Flotes du Roi d'Espagne, & que s'assemblent les navires marchands de tous les ports des Provinces dont nous avons parlé ci-dessus, tant de la terre ferme que des Isles ; de sorte que dans le mois de Septembre l'on peut dire que toutes les richesses de l'Amérique y sont assemblées, tant celles qui viennent des revenus du Roi d'Espagne, que des mar-

chandiſes qui appartiennent aux negocians, qui dans l'année que j'y étois furent eſtimées à la valeur de trente millions de peſos ou d'écus.

Il s'y rencontra cette année-là juſques à 53 navires, qui en partirent le 16e Septembre un peu plûtôt qu'à l'ordinaire, parceque le vent étoit propre pour les faire ſortir du détroit de Bahame.

La Havane étant donc le magazin où l'on reçoit toutes les richeſſes de l'Amérique, les Eſpagnols ont pris un ſi grand ſoin de la fortifier, qu'ils croyent que c'eſt une place imprenable, & la mettent au rang des citadelles d'Anvers, de Milan, & de Pampelune.

Il y a deux forts châteaux; l'un qui eſt à l'entrée du havre vers la mer; & l'autre qui eſt plus en dedans de l'autre côté du rivage.

Le paſſage entre ces deux châteaux qui fait l'entrée du port, eſt ſi étroit, qu'il n'y ſçauroit paſſer qu'un navire de front, & eſt ſi bien défendu par ces châteaux, qu'une Flote de cent vaiſſeaux ne le ſçauroit forcer.

J'ai entré dans le plus grand de ces châteaux, que je trouvai très-fort; mais qui néanmoins pourroit être auſſi-tôt pris que pluſieurs places fortes de l'Europe, ſi on l'aſſiégeoit avec une bonne armée par terre.

Ce

Ce château est bien muni d'artillerie ; mais entr'autres il y en a douze pieces qu'ils appellent les douze Apôtres, qui sont d'une grandeur extraordinaire.

Mais quoique la Havane soit si forte, elle ne pût pourtant pas sauver six ou sept millions, que les navires du Roi avoient apportez de Saint Jean de Ulhua, quoiqu'ils se fussent mis sous la protection de ses châteaux.

Ce fut en 1629. lorsque ce fameux Hollandois que les Espagnols appellent Pié-de-Palo, c'est-à-dire, jambe de bois, & qu'ils craignent autant qu'ils faisoient autrefois François Drack, vint moüiller l'ancre au Cap de Saint Antoine pour y attendre la Flotte de la nouvelle Espagne, qui ne manqua pas de venir dans le tems qu'il l'attendoit.

Il ne l'eut pas plûtôt découverte, qu'il fut l'attaquer vigoureusement par la décharge de toute son artillerie ; mais les Espagnols qui n'avoient pas envie de combattre, après avoir tenu conseil de guerre, jugerent qu'il valloit mieux se sauver dans le Port de Matanzas en l'Isle de Cube combattant en retraite, que de risquer l'argent du Roi qu'on leur avoit confié.

Il y avoit dans cette Flotte Espagnole plusieurs Gentils-hommes, & deux Juges de la Chancellerie de Mexique, qu'on en-

voyoit en Espagne comme coupables de la sedition dont j'ai parlé ci-dessus.

Il y avoit encore un Religieux Jacobin qui étoit de ma connoissance, nommé Frere Jacinthe de Hozes, qu'on avoit envoyé dans la nouvelle Espagne pour y visiter tous les Couvens de l'Ordre de S. Dominique, où il avoit amassé pour le moins huit mille ducats des presens qu'on lui avoit faits, comme me dit son Compagnon l'année suivante, qu'il envoya de la Havane à Guatimala pour recuëillir entre ses amis quelques contributions pour lui aider à s'en retourner en Espagne.

De plus Dom Martin de Carillo y étoit aussi, qui avoit été deputé pour faire le procès aux coupables de la sedition arrivée à Mexique, où l'on dit qu'il avoit amassé plus de vingt mille Ducats.

Outre ces gens-là, il y avoit encore un Evêque & quantité de riches Marchands sur cette Flote, de laquelle Dom Jean de Gusman de Torres étoit Amiral.

Les Espagnols ayant pris la fuite entrerent dans la riviere de Matanzas, ne croyant pas que les Hollandois vouluſſent se hazarder d'y entrer après eux; mais comme ils y furent entrez, ayant trouvé que la riviere n'étoit pas assez profonde pour leurs grands galions, ils les firent échoüer à terre.

Cela

Cela fait, les personnes les plus considerables de la flotte descendirent à terre, & se mirent à fuir, emportant ce qu'ils pouvoient, les uns quelques cabinets, & d'autres quelques malles où ils avoient serré ce qu'ils avoient de plus précieux; mais les Hollandois les ayant poursuivis chaudement, leur tirerent tant de coups de canon, qu'ils leur firent tout abandonner, à la reserve de quelques cabinets qui furent cachez dans le bois; de sorte que tout le reste tomba entre les mains des Capitaines & Matelots du brave Pié-de-Palo.

Le Religieux Frere Hozes s'étoit mis dans un bateau avec son petit coffre sous son habit, dans lequel il y avoit des chaînes d'or, des diamans, des perles, & d'autres pierres précieuses; mais une demi-douzaine d'Hollandois ayant sauté dans le bateau lui ôterent tout ce qu'il avoit, comme son Compagnon nous le raconta après en la ville de Guatimala.

Lorsque Dom Jean de Guzman de Torres fut arrivé en Espagne, on le mit en prison, où il devint fou durant quelques-tems, & puis après il eut la tête tranchée.

Mais avant que de finir ce chapitre, je ne dois pas oublier la principale de toutes les Isles de ce nouveau monde, qu'on appelle l'Espagnole, & que les naturels du païs nommoient autrefois Haïti, qui gemit encore

core aujourd'hui pour la perte de plus de trois millions d'Indiens, que les Espagnols ces nouveaux Maîtres y ont fait mourir.

Cette Isle est une des plus grandes du monde ; elle a quinze cens milles de circuit, & jouït d'un air tempéré ; la terre y est fertile, & il y a de riches mines.

L'on y fait aussi un grand trafic d'ambregris, de sucre, de gingembre, de cuirs, & de cire.

L'on rapporte que dans vingt jours les herbes & les racines y viennent à leur perfection pour être mangées, qui est un puissant argument pour faire voir la bonté de son terroir, & la température de l'air.

Elle ne cede en rien à l'Isle de Cube ; mais elle la surpasse en trois choses particuliérement ; la premiére, en la pureté de l'or qui s'y trouve très-pur & sans mélange d'autres métaux ; la seconde, en la bonté des cannes de sucre qui rendent beaucoup plus qu'ailleurs ; & la troisiéme, en la fertilité de son terroir qui rend ordinairement le centuple.

Cette grande fertilité procéde de quatre grandes riviéres qui arrosent & enrichissent les quatre parties de cette Isle,

Ces quatre riviéres sortent toutes d'une même montagne qui est située tout au milieu du païs, sçavoir, Juna qui court vers l'Est ; Artibinnacus vers l'Oüest ; Jacchus au Nord, & Naibus au Midi. Ce

Ce païs eſt ſi rempli de pourceaux & de bétail, qu'ils deviennent ſauvages dans les bois & ſur les montagnes ; de ſorte que les navires qui voyagent proche de cette Iſle, & ont beſoin de vivres, y abordent ordinairement en quelque lieu qui n'eſt point habité, où ils déſcendent à terre, & tuent des bœufs & des ſangliers autant qu'ils en ont beſoin ſans que perſonne les en empêche, parcequ'une grande partie de ce païs-là n'eſt point habitée, & que tous les Indiens y ſont morts.

La Ville la plus conſiderable qui s'y trouve eſt S. Domingue, où il y a un Préſident & une Chambre de Juſtice avec ſix Juges ou Conſeillers, & les autres Officiers néceſſaires, & eſt le Siége d'un Archevêque, qui, quoiqu'il ne ſoit pas ſi riche que d'autres, & particuliérement que ceux de Lima & de Mexique, a pourtant un honneur au deſſus d'eux, en ce qu'il eſt le Primat de toutes les Indes.

Après Saint Domingue, il y a encore Sainte Iſabelle, Saint Thomas, Saint Jean, Maragne, & Porte, où il ſe fait un riche trafic des marchandiſes de l'Iſle.

En cette maniére j'ai parcouru par mer & par terre, les Iſles & la plûpart du Continent qui dépendent des Eſpagnols, pour faire voir en quel état l'Amérique ſe trouve aujourd'hui,

Outre

Outre les factions dont j'ai parlé ci-dessus, des Espagnols nez dans le païs & de ceux qui viennent d'Espagne ; il y a encore, & particulierement au Peru, une haine mortelle entre les Biscayens & les Castillans, qui par diverses fois a troublé ce païs, & l'a menacé de ruïne, & d'un soûlevement général.

Il y a quatre Archevêchez dans l'Amérique, qui sont S. Domingue, Mexique, Lima, & Sainte Foy, & plus de trente Evêchez qui en dépendent.

L'administration des affaires d'Etat & de la Justice, est entre les mains de deux Vice-Rois, dont l'une se tient à Lima, & l'autre à Mexique, qui ont sous eux d'autres Gouverneurs & Présidens qu'ils appellent Alcades-Majors, à la réserve des Présidens de Guatimala & de Saint Domingue, dont le pouvoir est absolu comme celui des Vice-Rois, ayant sous eux des Gouverneurs & des Magistrats inferieurs, & ne dépendent que de la Cour & du Conseil d'Espagne.

CHAPITRE VI.

Mon depart de la ville de Mexique pour aller à Chiapa qui eſt plus au Midi, avec la deſcription des lieux les plus remarquables qui ſont ſur le chemin.

L'Auteur rapporte les raiſons qu'il eut de n'aller point aux Philippines, & comme il en fut diſſuadé par un Religieux qui en étoit nouvellement arrivé, & les difficultez qu'il lui falut ſurmonter pour ſortir du Mexique a l'inſçû de ſon Supérieur.

APrès avoir fait le tour de l'Amérique, & l'avoir auſſi décrite en général; mon deſſein eſt de décrire les lieux où j'ai voyagé, & ceux où j'ai demeuré, en remarquant plus particuliérement l'état, la force, & la richeſſe de ces Provinces qui ſont au Sud de Mexique.

Mais mon principal deſſein eſt de faire admirer la Providence de Dieu qui m'a conduit en mes voyages, & m'a garanti d'une infinité de périls en ces païs éloignez, où il m'avoit envoyé comme un autre Joſeph dans l'Égypte, & dont il m'a retiré comme les épics de la terre de Chanaan, m'ayant

m'ayant derechef ramené dans mon païs, pour y repreſenter les richeſſes de ce nouveau monde, & faire voir au vrai des choſes, qu'aucun autre Anglois que je ſçache n'avoit jamais vûës avant moi.

Depuis le mois d'Octobre juſques en Février je demeurai avec mes amis & compagnons Religieux ſous l'autorité de notre Supérieur le Pere Calvo, dans cette maiſon de plaiſance qu'on appelle S. Jacinthe, d'où je pouvois aiſément aller voir tout ce qu'il y avoit de remarquable aux environs de Mexique.

Pendant que j'y demeurai, je fus fort ſoigneux de m'inſtruire de l'état des Philippines où j'avois fait deſſein d'aller en partant d'Eſpagne; & de bonheur pour moi je rencontrai un Religieux qui étoit de la connoiſſance de mes amis, qui étoit nouvellement retourné de Manille.

Ce Religieux bien loin de nous inciter à faire ce voyage, fit tout ce qu'il pût pour nous en diſſuader; nous diſant, que ſi nous aimions notre ſalut & le repos de notre ame, nous ne devions jamais penſer à aller en ces païs-là, qui n'avoient que des piéges pour faire tomber les ames dans l'enfer, & que les occaſions qui pouvoient donner de la tentation y étoient non ſeulement puiſſantes, mais qu'elles ſe préſentoient ſi ſouvent, que c'étoit une choſe

se bien difficile de s'en pouvoir retirer.

Et que, si pour le salut de son ame il ne se fût dérobé secrettement, il n'en seroit jamais revenu, s'étant diverses fois mis à genoux devant ses Supérieurs pour leur demander la permission de retourner en Espagne, sans l'avoir jamais pû obtenir.

Nous ne pûmes pas apprendre beaucoup de choses de lui, & encore moins le sujet de son depart; sinon qu'il disoit fort souvent, que les Religieux qui demeuroient en ces païs-là étoient des démons dans le particulier aux lieux éloignez où ils demeurent pour instruire les Indiens, quoiqu'en public & devant leurs Supérieurs ils paroissent comme des Saints.

C'est pourquoi nous consultâmes ensemble secrettement ce que nous devions faire, soit pour retourner en Espagne cette année-là, soit pour demeurer dans l'Amérique si nous ne pouvions retourner en Espagne.

Car nous n'ignorions pas que si notre Superieur Calvo avoit une fois connoissance du dessein que nous avions de ne passer pas plus outre, il nous obligeroit à le suivre sous peine d'excommunication, ou qu'il nous feroit resserrer dans la prison de quelque Couvent jusques à ce qu'il fallût partir de Mexique.

Quoique nous tinssions fort secrette la réfolution

réſolution que nous avions priſe de nẽ point paſſer aux Philippines, je ne pûs toutefois m'empêcher de la communiquer à l'un de mes intimes amis, qui étoit un Religieux Irlandois nommé Thomas de Leon, que je voyois ſouvent ſouffrir avec peine les fatigues du long voyage que nous avions encore à faire, & qui regrettoit d'avoir quitté l'Eſpagne.

Auſſi-tôt que je lui eus fait entendre la réſolution que nous avions priſe de demeurer, & ce que je deſirois faire pour cela, il en témoigna un grande joye, & me promit de ne me point quitter, & d'aller avec moi par tout où je voudrois.

Le tems de notre départ s'approchant, & voyant que nous n'en avions plus guéres à nous préparer, nous nous adreſſâmes en attendant à quelques Religieux de Mexique, pour nous inſtruire ſur le deſſein que nous avions, & leur dîmes que ſi notre Superieur Calvo nous en vouloit donner la permiſſion, nous ſerions très-aiſes de pouvoir demeurer en quelque Couvent à Mexique, ou aux environs, juſques à ce que nous euſſions trouvé la commodité de pouvoir retourner en Eſpagne.

Mais comme ils étoient des Crioles & nez en ce païs-là, ils ne pûrent s'empêcher de nous découvrir d'abord la haine irreconciliable qu'ils portent à ceux qui viennent

nent d'Espagne. Car ils nous dirent franchement que les Espagnols naturels & eux, n'avoient jamais pû s'accorder ensemble, & qu'ils sçavoient bien que leurs Superieurs auroient de la peine à nous recevoir. Mais qu'ils croyoient que nous serions bien reçûs en la Province de Guaxaca, où la moitié des Religieux étoient Espagnols naturels, & les autres Crioles ou naturels du païs. Et qu'en tout cas, si nous ne faisions pas bien nos affaires en ce païs-là, ils nous assûroient que nous serions très-bien venus en la Province de Guatimala où la plûpart des Religieux étoient Espagnols naturels, & tenoient fort bas ceux qui étoient nez dans le païs.

Cela nous donna beaucoup de déplaisir, considerant qu'il y avoit pour le moins trois cens lieuës jusques à Guatimala, que nous ignorions le langage de Mexique & que nous n'avions ni argent ni chevaux pour faire un si long voyage.

Mais nous considerions aussi que les Philippines étoient beaucoup plus éloignées, & qu'il n'y avoit nulle esperance de pouvoir jamais retourner de là en Chrétienté.

C'est pourquoi nous prîmes resolution de nous remettre entiérement à la providence divine, & de hazarder ce voyage de trois cens lieuës avec le peu de moyens que nous avions, de vendre nos livres & quelques

ques autres hardes pour avoir dequoi nous acheter à chacun un cheval.

Mais pendant que nous nous disposions ainsi secrettement à faire le voyage de Guatimala, nous ne fûmes pas peu déconcertez par ce qui arriva pour la même chose à un Religieux de notre compagnie.

Ce Religieux s'appelloit Frere Pierre Boralla, qui sans communiquer son dessein à pas un de ses amis, nous quitta secrettement, & s'enfuit tout seul vers Guatimala.

Sa fuite mit notre Superieur Calvo dans une telle colere, qu'après l'avoir fait chercher de tous côtez, il fut trouver le Vice-Roi pour le prier d'employer son autorité pour faire retrouver ce Religieux fugitif, & publier en la place du marché des défenses à toutes sortes de personnes de le cacher ou retirer chez eux, & injonction à ceux qui le trouveroient de le ramener à son Supérieur.

Il lui représenta que personne ne devoit débaucher ni donner retraite chez soi, aux Religieux qui étoient partis d'Espagne pour aller prêcher l'Evangile aux Philippines, parcequ'ils y étoient envoyez par sa Majesté Catholique, & entretenus à ses dépens, & partant que les Religieux qui changeoient de dessein à present qu'ils étoient au milieu de leur voyage, & abandonnoient

noient leur Supérieur, devoient être châtiez pour avoir fraudé l'intention de Sa Majesté, & volé son argent.

Ces raisons eurent tant de pouvoir sur le Vice-Roi, qu'il fit incontinent publier une ordonnance, par laquelle il étoit enjoint à tous ceux qui sçavoient où étoit ce Religieux Pierre Borallo, ou qui le recéloient chez eux, de le représenter à son Alteſſe, à peine d'empriſonnement de leurs perſonnes & cinq cens ducats d'amande envers le Roi, avec défenſes ſous les mêmes peines de celer ou donner retraite à aucun Religieux deſtiné pour les Philippines, juſques au tems que les navires du Roi devoient partir d'Acapulco.

Calvo ayant cette ordonnance commença à nous maltraiter, & nous dit que nous étions les eſclaves du Roi ſoûmis à ſa conduite, & que, s'il y en avoit aucun qui fût aſſez hardi de le quitter (car il craignoit que la plûpart ne l'abandonnaſſent) il nous ſçauroit bien trouver avec l'aſſiſtance du Vice-Roi, & Pierre Borallo auſſi, à la honte & confuſion des uns & des autres.

Ce diſcours nous donna beaucoup de déplaiſir, & fit perdre courage à mon ami Thomas de Leon, en ſorte qu'il renonça en ma preſence au deſſein de demeurer en ce païs-là & de ſe cacher, proteſtant néanmoins que ſi je perſiſtois dans la même réſolution,

solution, il me seroit fidéle, & ne me découvriroit point; mais comme j'eus reconnu sa foiblesse, je n'osai plus m'y fier, & fis semblant que j'avois la même pensée que lui.

Cela fit que je m'adressai à mes autres trois amis: dont Antoine Melendez étoit l'un, & qui étoit celui qui m'avoit le premier inspiré le dessein de sortir d'Espagne; que je trouvai tous fort en peine & incertains de ce qu'ils devoient faire.

Ils consideroient que si nous prenions la fuite, nous pouvions être pris & ramenez comme prisonniers à Mexique, & ensuite embarquez malgré nous pour les Pilippines, ce qui nous rempliroit de honte & de confusion.

Ils faisoient encore reflexion sur l'ordonnance du Vice-Roi, & la difficulté qu'il y avoit d'échapper de ses mains, sçachant bien qu'il ne manqueroit pas d'employer son autorité pour nous trouver.

D'un autre côté ils regardoient aussi le peu d'estime que Calvo faisoit d'eux, qu'il traitoit d'esclaves & de fugitifs, & qu'il faisoit citer comme tels en plein marché, & enfin la servitude & la misere où ils seroient réduits lorsqu'ils seroient aux Philippines.

Mais parmi toutes ces inquiétudes nous avions une consolation, qui étoit qu'on nous

nous avoit assûré que Pierre Borallo s'étoit heureusement échappé, & qu'on l'avoit vû tout seul qui s'en alloit à Guatimala, de sorte que nous esperions de nous pouvoir sauver aussi bien que lui.

Ce qui fit que je leur dis librement que j'étois résolu de demeurer quand même je demeurerois tout seul pour m'en retourner en Espagne, ou pour m'en aller à Guatimala.

Ils témoignerent tous beaucoup de joye de me voir en cette résolution, & m'assûrerent qu'ils courroient le même hazard que moi.

De sorte que nous demeurâmes d'accord que nous aurions chacun un cheval tout prêt à Mexique, & que le soir avant que notre compagnie en partît pour s'aller embarquer à Acapulco, nous nous retirerions deux à deux de Saint Jacinthe, pour nous rassembler à Mexique au lieu où seroient nos chevaux, & ensuite sortir de la ville & marcher toute la nuit, faisant la même chose deux ou trois nuits de suite, nous reposant le jour jusques à ce que nous fussions à trente ou quarante lieuës de Mexique.

Car nous nous persuadions que Calvo après être levé ne nous trouvant plus, ne voudroit pas retarder le voyage du reste de sa compagnie pour se mettre en peine

de nous faire chercher, & que quand même il le feroit, cela ne dureroit pas plus d'un jour ou deux, après qu'il en auroit fait faire la perquisition dans la ville de Mexique, ou sur les chemins les plus fréquentez, où nous étions bien assûrez qu'il n'en apprendroit aucunes nouvelles, parceque nous avions resolu de n'aller point par les grands chemins, ni par les routes ordinaires les deux ou trois premiéres nuits après que nous serions sortis de la ville.

Cette résolution fut aussi bien conduite & executée qu'elle avoit été prise, quoiqu'il y eût lieu de craindre qu'étant sçûë de quatre personnes elle dût être découverte; & qu'on eût eu encore plus de sujet d'appréhender la difficulté de faire un voyage de trois cens lieuës avec si peu d'argent que nous avions, pour fournir à la dépense des hommes & des chevaux.

Car après que nous les eûmes achetez, nous fimes une bourse commune que nous donnâmes à un de la compagnie, & trouvâmes qu'en tout nous n'avions que vingt Ducats, ce qui dans un païs aussi riche qu'est celui-là, n'est pas plus que pourroient être vingt schelings en Angleterre ou quatre écus en France.

De sorte que quoi qu'avec peine cela pût suffire à nourrir nos chevaux pendant quelques jours, nous ne laissâmes pourtant pas de

de nous résoudre à partir, nous appuyant sur la providence de Dieu plus que sur les moyens humains.

Nous faisions même notre compte, qu'après avoir passé quarante lieuës au-delà de Mexique, au lieu de nos vingt Ducats nous en aurions plus de quarante, parce que nous irions loger dans des Couvens de Religieux qui ne nous connoissoient point, ou chez de riches fermiers Espagnols, qui non seulement nous feroient bonne chere, mais à notre départ nous donneroient encore de l'argent pour nous nourrir un jour ou deux.

CHAPITRE VII.

L'Auteur part enfin de Mexique avec un Religieux de son Ordre pour aller en la Province de Guatimala; & fait une description exacte de ce qu'il vit digne de remarque sur cette route, & de la maniére dont il fut reçû par les Espagnols & par les Indiens aux lieux par où il passa jusques à la ville de Guaxaca à soixante lieues de Mexique.

CE que nous appréhendions le plus, étoit la sortie de Mexique: car l'on nous avoit avertis que le Vice-Roi avoit donné à Calvo des Officiers pour faire la garde sur les grands chemins de jour & de nuit, jus-

ques à ce qu'il fût parti avec ſes Religieux pour Acapulco.

Mais nonobſtant l'ordonnance du Vice-Roi, nous ne laiſſâmes pas de trouver un bon & fidéle ami qui s'offrit de nous conduire hors de Mexique, par un chemin où nous n'aurions aucun ſujet d'appréhender ceux qui faiſoient la garde.

De ſorte qu'avec cet ami & avec une carte que nous avions priſe pour nous ſervir de guide après qu'il nous auroit quittez, nous partîmes joyeuſement de Mexique ſur les dix heures du ſoir environ à la mi-février, & n'ayant trouvé perſonne autour du fauxbourg de Guadalupe, qui fut le chemin que nous prîmes tout exprès, quoiqu'oppoſé à celui de Guatimala, dans l'appréhenſion que nous avions qu'il y eût des gardes ſur le vrai chemin, nous marchâmes toute la nuit juſques au matin que nous arrivâmes à un petit bourg d'Indiens, où nous commençâmes à dépenſer notre petit fonds, faiſant apporter un coq-d'Inde & un chapon, pour déjeûner avec notre guide avant qu'il s'en retournât à Mexique.

Après que nous eûmes déjeûné, nous prîmes congé de lui, & nous fûmes repoſer, afin que nous pûſſions être en état de marcher encore la nuit ſuivante, & traverſer le Païs vers Aliſco, qui eſt dans une vallée d'environ ſept lieuës de tour, qu'on appel-

le

le à cauſe de ce lieu là la vallée d'Atlixco, qui eſt fort renommée en ce Païs-là à cauſe de la grande quantité de froment qui s'y recuëille tous les ans, dont la ville de Mexique & la plûpart de celles qui ſont aux environs tirent leur principale ſubſiſtance.

Il y a auſſi dans cette vallée pluſieurs riches bourgs d'Eſpagnols & d'Indiens; mais nous n'oſâmes y entrer, & fûmes loger de ferme en ferme hors des grands chemins, où nous fûmes bien reçûs par tous ces riches fermiers & païſans, qui ſe croyoient heureux de nous voir dans leurs maiſons & de joüir de notre converſation.

Nous commençâmes en ce lieu à bannir toute ſorte d'appréhenſion, de ſorte que nous prîmes réſolution de n'aller plus de nuit comme des hiboux, mais de voyager durant le jour, afin de pouvoir remarquer la beauté de cette vallée, & des autres endroits par où nous avions à paſſer en traverſant toûjours le Païs.

De cette vallée d'Atlixco nous fûmes à une autre qu'on appelle la vallée de Saint Paul, qui, quoiqu'elle ne ſoit pas ſi grande, eſt néanmoins plus riche, parce qu'on y recuëille une double moiſſon de froment tous les ans.

Ils ſement le bled pour la prémiére fois dans la ſaiſon ordinaire des pluïes, & la ſéconde fois dans l'Eté auſſi-tôt que leur pré-

miére moiſſon eſt recuëillie, & que les pluïes ſont paſſées ; & pour arroſer leur froment, ils ſe ſervent adroitement des ruiſſeaux qui tombent des montagnes qui environnent cette vallée, en faiſant de petits canaux par leſquels ils conduiſent l'eau dans leurs terres & la retirent quand bon leur ſemble.

Il y a pluſieurs de ces fermiers, qui, quoiqu'ils ne faſſent autre choſe que cultiver leurs terres, ſont toutefois eſtimez ſi riches, qu'il y en a qui ont plus de trente à quarante mille ducats vaillant.

Le bonheur voulut que nous y rencontrâmes un de ces fermiers qui étoit du même lieu que mon ami Antoine Melendez, & né à Ségovie en Eſpagne, qui pour l'amour de lui nous retint trois jours en ſa maiſon.

Sa table étoit ſervie en vaiſſelle d'argent, & en homme de qualité. Il n'épargna rien pour nous bien traiter, non ſeulement en nous faiſant ſervir à table les viandes les plus délicates qu'il pouvoit, mais juſques à faire parfumer nos chambres, & nous faire donner la Muſique par ſes filles qui la ſçavoient aſſez bien.

Antoine Melendez lui ayant fait connoître le deſſein que nous avions d'aller à Guatimala, il nous donna toutes les inſtructions neceſſaires pour nous conduire, juſqu'à ce que nous fuſſions arrivez aux lieux où il n'y avoit plus rien à craindre.

Ce

Ce fut là que nous commençâmes à remarquer la singuliére providence de Dieu, qui nous avoit si heureusement adressez en la maison de cet ami, nous qui étions étrangers en ce païs-là: car non seulement il nous donna un guide en partant, mais nous fit aussi présent de vingt ducats pour nous aider durant le voyage.

De cette vallée nous allâmes en tournoïant jusques à Tasco, où il y a environ cinq cens habitans qui font un grand commerce de coton avec leurs voisins.

Nous rencontrâmes en ce lieu-là un Religieux Espagnol de l'Ordre de Saint François, qui nous reçut avec joïe & nous traita avec beaucoup d'affection, ayant appris que nous venions d'Espagne.

En partant de là, nous entrâmes dans la route de Guaxaca, & allâmes à Chautla, qui est aussi riche en coton; mais nous n'y trouvâmes personne qui nous régalât que pour notre argent.

Après ce lieu-là on trouve une ville nommée Zumpango, où il y a pour le moins huit cens habitans Indiens & Espagnols, qui sont la plûpart fort riches. Les denrées principales que l'on y trouve, sont du coton, du sucre, & de la cochenille.

Mais au delà de cette ville l'on trouve les montagnes de la Misteque, où il y a quantité de riches & grands bourgs d'Indiens qui

font un grand trafic de soye, qui est la meilleure de tout ce païs-là, & il y a aussi beaucoup de cire & de miel.

Plusieurs de ces Indiens trafiquent à Mexique & aux environs; & il y en a qui vont ainsi négociant par le païs avec trente ou quarante mulets, qu'on estime riches de dix, douze, & quinze mille ducats, qui est beaucoup pour un Indien qui demeure parmi les Espagnols, qui croyent que toutes les richesses de l'Amérique leur appartiennent.

Nous ne vîmes rien de considérable depuis ces montagnes de Misteque jusques à Guaxaca, que quelques bourgades de deux ou trois cens habitans où il y a diverses Eglises bien bâties, & ornées de lampes & de chandeliers d'argent, & de riches couronnes sur les images des Saints.

Mais durant tout le chemin nous remarquâmes que le terroir y étoit extrémement fertile, & abondant en froment d'Espagne, en mahis ou bled d'Inde, & qu'il y avoit quantité de sucre, de coton & de miel; & en divers endroits cà & là de la cochenille, des palmites, & plusieurs autres sortes d'arbres fruitiers; mais sur tout grand nombre de bétail dont on fait des cuirs, qui est une des principales marchandises qu'on transporte de ce païs-là en Espagne.

Quelques-uns disent qu'on trouvoit autrefois beaucoup d'or aux environs de Misteque,

teque, & qu'il étoit en grand usage entre les Indiens; mais qu'à présent ils ne veulent pas en découvrir les mines, de peur qu'ils ne soient ruïnez par la tirannie des Éspagnols, & réduits au même état que leurs voisins.

L'on dit aussi qu'il y a des mines d'argent, quoique les Espagnols ne les ayent point découvertes jusques à présent.

Il y a plusieurs mines de fer; mais les Espagnols ne se veulent pas donner la peine de les travailler, parce qu'il leur en vient assez d'Espagne & à meilleur marché.

CHAPITRE VIII.

Description de la Ville & Evêché de Guaxaca.

DE là nous vinmes à Guaxaca qui est le siége de l'Evêché, qui, quoique ce ne soit pas une grande ville, est néanmoins belle & jolie à voir.

Elle est située à soixante lieuës de Mexique dans une fort agréable vallée, qui ayant été donnée par le Roi d'Espagne à Cortez, il en prit le nom de Marquis del Vallé.

Cette ville, comme toutes les autres de l'Amérique, à la réserve des places maritimes, est toute ouverte, sans murailles,

ſans baſtions, ſans citadelle, ni artillerie, ni munitions pour la défendre.

Il ne ſçauroit y avoir tout au plus qu'environ deux mille habitans; elle eſt gouvernée par un Préſident Eſpagnol qu'ils appellent Alcade Major, dont le pouvoir s'étend au-delà de la Vallée, & juſques à Nixapa, & preſque juſqu'à Tecoantepeque qui eſt une ville maritime ſur la mer du Sud.

Cette vallée peut avoir quinze milles de longueur & dix de largeur, & eſt arroſée d'une belle riviére fort poiſſonneuſe, qui paſſe au milieu.

Il y a grand nombre de brebis & d'autre bétail, qui fourniſſent quantité de laine aux drapiers de la ville des Anges, de cuirs aux marchands d'Eſpagne, & de viande à la ville de Guaxaca, & à toutes les autres qui ſont aux environs, qui ſont extrémement riches, & entretiennent pluſieurs Couvens de Religieux, & beaucoup d'Egliſes avec leurs ornemens.

Mais ce qui rend encore fameuſe la vallée de Guaxaca, ce ſont les bons chevaux que l'on y éleve, qui ſont eſtimez les meilleurs de tout le païs.

Il y a auſſi quelques fermes où l'on cultive le ſucre; & comme il s'y trouve d'excellens fruits, cela fait que l'on eſtime la ville de Guaxaca pour avoir les meilleures confitures de toute l'Amérique.

Il

Il y a dans cette ville six Couvens de Religieux & de Religieuses qui sont tous extrémement riches ; mais celui de l'Ordre de S. Dominique l'est beaucoup plus que tous les autres : car l'on estime que leur trésor vaut pour le moins deux ou trois millions, & le bâtiment de l'Eglise est aussi le plus beau & le meilleur qui soit en tout ce païs-là, & les murailles qui sont bâties de pierre, sont si larges, que comme l'on achevoit de les bâtir lorsque j'y étois, je vis que des charretres chargées alloient aisément dessus avec leur charge de pierres & d'autres matériaux.

Il y a aussi deux Couvens de Religieuses, qui sont renommées par tout pour l'adresse qu'elles ont à faire deux sortes de breuvages dont on se sert en ces païs-là.

L'un est le Chocolate dont je parlerai ci-après, & l'autre l'atolle qui est semblable au lait d'amandes qu'on fait en Europe, mais beaucoup plus épais.

On le fait avec le jus du mahis ou bled d'Inde lorsqu'il est encore tendre, qu'on confit avec des épiceries, du musc, & du sucre; de sorte qu'il n'acquiert pas seulement une odeur agréable, mais est aussi fort nourrissant & fortifie l'estomac.

Ce n'est pas une chose qu'on puisse transporter; car il le faut boire au lieu où il a été fait: mais pour l'autre qui est le chocolate,

on le met dans des boëtes, & on l'envoye non seulement à Mexique & aux environs, mais aussi l'on en transporte une grande quantité tous les ans en Espagne.

Ce qui enrichit la ville de Guaxaca, est la sûreté avec laquelle on transporte les marchandises de là à S. Jean de Ulhua, & de S. Jean de Ulhua en cette ville-là, par la grande riviére d'Alvarado qui en est fort proche : car quoique les barques ne viennent pas jusques à Guaxaca, elles montent néanmoins jusques aux Zapotecas & à S. Alfonse, qui n'est pas loin de Guaxaca.

Il y a sujet en ce lieu-ci de s'étonner de la négligence des Espagnols, en ce que tout le long de cette riviére qui monte jusques dans le cœur du païs, ils n'y ont pas fait bâtir encore un seul château, ni une seule tour, ou mis quelque corps de garde avec de l'artillerie, parce que les grands navires n'y peuvent monter; comme si l'on ne pouvoit pas faire des brigantins ou de petites barques comme sont celles dont ils se servent, & leur faire la guerre avec ces petits vaisseaux.

Mais pour ne parler pas davantage de Guaxaca, je dirai seulement qu'elle joüit d'un air si temperé, qu'il y a une si grande abondance de toutes les choses necessaires à la vie, & qu'elle est située si commodément entre les mers du Nord & du Sud, ayant d'un

d'un côté S. Jean de Ulhua, & de l'autre Tecoantepeque qui est un petit Port qui n'est point fortifié, qu'il n'y a aucun lieu en toute l'Amérique où j'eusse plutôt désiré d'établir ma demeure qu'en cette ville-là ; ce que j'aurois tâché de faire, si je n'y eusse appris, lorsque j'y étois, que les Religieux Criolès qui y sont, étoient en aussi grand nombre, & avoient la même aversion pour tous ceux qui viennent d'Espagne, que ceux de Mexique.

Ils firent paroître la haine qu'ils ont pour tous les Religieux Espagnols, pendant que nous y étions, en maltraitant un ancien & vénérable Religieux qui étoit Docteur en Théologie, & qui de son vivant avoit été estimé pour son sçavoir comme l'oracle de tout le païs. Ce bon vieillard mourut lorsque j'étois en cette ville-là, & parce que de son vivant ils n'avoient pû donner d'atteinte à sa réputation, après sa mort ils chercherent par tout dans sa chambre, pour voir s'ils n'y trouveroient point quelque chose qui leur pût servir de prétexte pour le décrier.

Ils trouverent un coffre dans lequel il y avoit quelque argent qu'il n'avoit point déclaré à son Supérieur pendant son vivant ; ce qu'ils estimoient un crime digne d'excommunication, comme ayant possedé de l'argent en propre, & violé le vœu de pauvreté, de sorte qu'ils publierent par tout qu'il

étoit

étoit mort excommunié, & ne devoit pas être enterré en terre sainte dans l'Eglise ou dans le Couvent ; de maniére que ce pauvre Théologien fut enterré avec la perte de toute sa réputation dans une fosse qu'ils firent faire dans leur jardin.

Cette action fit beaucoup de bruit dans la ville & dans tout le païs, & scandalisa plusieurs personnes ; ils s'excuserent en disant qu'il étoit excommunié ; mais à la verité c'étoit parce qu'il étoit venu d'Espagne, & qu'ils vouloient satisfaire après sa mort la haine qu'ils lui avoient portée durant sa vie.

Car à dire le vrai, ils ne pouvoient pas le faire pour l'infraction du vœu de pauvreté, qu'il eût pû avoir commis durant sa vie, puisqu'on eût pû la leur reprocher à eux-mêmes ; étant constant, comme nous l'avons vû de nos propres yeux, que tous les Religieux de l'Amérique en sont coupables, les uns plus, les autres moins.

De maniére qu'on pouvoit bien dire à ces Religieux-là, ce que notre Seigneur dit aux Juifs qui lui avoient amené une femme surprise en adultere : Que celui d'entre vous qui est sans peché, jette le premier la pierre.

CHA-

CHAPITRE IX.

Départ de l'Auteur pour aller à la ville de Chiappa à cent lieuës de celle de Guaxaca; l'avantage qu'ont les Religieux à voyager sur cette route, dont la description est pleine de diverses choses singulieres.

CEtte action dont nous fûmes les témoins oculaires, avec ce que nous avions déja appris des dissensions qu'il y avoit entr'eux, fit que nous ne jugeâmes pas ce lieu-là propre pour nous y arrêter.

De sorte que trois jours après nous en partîmes pour aller à Chiappa qui est à cent lieuës au delà de Guaxaca, où nous apprimes avant que d'en partir, que dans la plus grande partie des bourgs qui sont sur la route que nous devions tenir, les Indiens avoient ordre du President de Guaxaca de donner des chevaux de lieu en lieu à tous les Religieux qui n'auroient point d'argent, pourvû qu'ils écrivissent seulement dans le regiſtre du Greffe la dépense qu'ils auroient faite, & qu'ils ne demeurassent pas plus de vingt-quatre heures en chaque lieu.

Et à la fin de l'année les Indiens sont obligez de porter ce regiſtre au Magiſtrat Espagnol de qui ils dépendent, qui l'ayant

vû

vû & approuvé toute la dépense qui s'y trouve enregistrée ; elle doit ensuite être acquitée sur les deniers publics de la ville ou du lieu d'où ils sont ; & pour cet effet, l'on cultive ordinairement un certain nombre d'arpens de terre que l'on ensemence tous les ans de froment ou de mahis, dont la recolte n'est employée qu'à l'acquit de ces dépenses-là.

Ces assistances charitables nous donnerent lieu d'esperer de pouvoir achever notre long voyage, & même avec plus de facilité que nous n'en avions eu jusques-là.

De sorte que nous poursuivîmes notre voyage avec beaucoup de joye, & la premiere place que nous rencontrâmes fut Antequera, qui est une ville ou un grand bourg d'Indiens où nous commençames à recevoir des preuves de cet ordre si charitable.

Car nous nous fîmes apporter hardiment les vivres & les autres choses dont nous avions besoin, & le lendemain que nous devions partir & payer ce que l'on nous avoit donné nous fîmes apporter le registre de la ville, où nous mîmes par écrit toute la dépense que nous avions faite pour nous & pour nos chevaux, & ensuite sortimes de ce lieu-là pour continuer notre route en loüant la sageſſe & la charité des Magistrats qui avoient établi cet ordre si commode

commode pour les voyageurs, & particulierement pour ceux qui n'avoient gueres d'argent comme nous.

Nous rencontrâmes pourtant quelques petits Bourgs où nous ne trouvâmes pas les Indiens disposez à nous faire la même charité, s'excusant sur leur pauvreté qui ne leur permettoit pas de pouvoir nourrir quatre personnes & quatre chevaux; à cause dequoi nous étions quelquefois obligez de faire nos journées plus longues, afin d'arriver à quelque Ville ou à quelque bon gros Bourg.

Après Antequera l'on trouve sur la même route Nixapa où il y a pour le moins huit cens habitans, Espagnols & Indiens, qui est bâtie sur le bord d'une riviere, qui est, à ce qu'on nous dit, un des bras de la grande riviere d'Alvarado.

Il y a dans cette Ville un très-riche Couvent de Religieux de l'Ordre de S. Dominique, où nous fûmes fort bien reçûs; & il y a une Image de la Vierge qu'on dit avoir fait des miracles, de sorte que l'on y vient en devotion de divers endroits, & à cause de cette devotion il y a quantité de lampes d'argent & d'autres richesses.

On estime ce lieu-là un des plus riches de tout le païs de Guaxaca, parce qu'on y recuëille une grande quantité d'indigo, de sucre, & de cochenille.

Il y a auſſi beaucoup d'arbres qui produiſent le Cacao & l'Achiotte dont on fait le chocolate, qui eſt une marchandiſe dont on fait un grand trafic en ces païs-là quoique les Anglois & les Hollandois n'en faſſent pas grand cas, quand ils prennent quelque vaiſſeau qui en eſt chargé, ne ſçachant pas la vertu qu'il a de fortifier l'eſtomac.

De là nous allâmes à Aguatulco & Capalita, qui ſont auſſi d'aſſez grandes villes ſituées dans un païs plain, qui eſt rempli de brebis & de gros bétail, & où il y a auſſi quantité de fruits excellens, particuliérement de ceux qu'ils appellent Pinas ou Ananas & Sandias qui ſont gros comme des citroüilles, qu'on appelle en Europe melons d'eau, qui ſe fondent en la bouche comme de la neige, & ſervent à appaiſer la ſoif que cauſe la grande chaleur qu'il y fait, parceque c'eſt un païs bas & marécageux qui eſt ſitué près de la mer du Sud.

La ville la plus conſiderable après Capalita eſt Tecoantepeque; qui eſt une place maritime bâtie ſur le bord de la mer du Sud, & un port pour retirer les petits vaiſſeaux, comme ſont ceux qui trafiquent de ce lieu-là à Acapulco & Mexique, & à Realejo & Guatimala, & quelquefois auſſi à Panama: les vaiſſeaux qui viennent du Peru à Acapulco, y relâchent auſſi bien ſouvent

quand

quand ils ont le vent contraire.

Ce port-là n'eſt nullement fortifié, de ſorte que ſi les vaiſſeaux Anglois & Hollandois y venoient aborder, ils n'y trouveroient aucune reſiſtance, mais une rade toute ouverte pour faire des courſes dans tout le païs.

Tout le long de la côte de la mer du Sud depuis Acapulco juſques à Panama qui a plus de ſix cens cinquante lieuës de longueur, il n'y a de ports que celui-ci pour la ville de Guaxaca, celui de la Trinité pour Guatimala, Realejo pour Nicaragua, & le Golfe des Salines pour les petits vaiſſeaux qui vont à Coſta rica ou la Côte riche, qui ſont tous dépourvûs d'artillerie, & tous ouverts aux autres nations qui voudroient faire le tour du monde pour s'enrichir.

Ce port de Tecoanpeteque eſt le meilleur de tous les ports du païs pour la pêche, de ſorte que nous rencontrions quelquefois dans le chemin quatre-vingt ou cent mulets tous chargez de poiſſon ſalé pour Guaxaca, la ville des Anges, & Mexique.

Il y a de riches marchands qui trafiquent à Mexique, au Peru, & aux Philippines, où ils envoyent leurs petits vaiſſeaux d'un port à l'autre & en retournent richement chargez de marchandiſes de toutes les Provinces qui ſont ſituées du côté d'Orient & du Midi.

Depuis

Depuis ce lieu-là jusques à Guatimala le chemin est plain & uni, tout le long de la côte de la mer du Sud, & au travers des Provinces de Soconuzco, & Suchutepeque : mais parceque nous voulions aller à Chiapa, nous prîmes notre route au-delà des hautes montagnes des Quelesnes, en passant de Tecoantepeque à Estepeque, & de là par un desert de deux journées de chemin, où nous fûmes contraints de nous arrêter durant une nuit auprès d'une fontaine, & de coucher sur la terre en raze campagne où l'on ne voyoit ni villages ni maisons, à la reserve de quelques cabanes que l'on y a bâties pour ceux qui voyagent par là.

Cette plaine est tellement découverte du côté de la mer, & le vent qui en vient souffle avec tant de violence, que les voyageurs à peine se peuvent-ils servir de leurs chevaux & de leurs mulets ; & personne n'y demeure, parceque le vent renverse les maisons par sa violence, & que le moindre feu qui arrive les embrase en moins de rien.

Ce qui n'empêche pourtant pas que cette campagne ne soit pleine de bétail, de chevaux & de cavalles, dont les uns sont sauvages, & les autres domestiques.

Nous passâmes au travers de cette campagne déserte avec beaucoup de peine, &

j'y pensai finir ma vie: car le second jour faisant notre possible pour arriver à quelque bourgade, & mes compagnons étant bien devant moi, s'imaginant que je suivois, se hâtoient le plus qu'ils pouvoient d'arriver au bourg, parceque la nuit s'approchoit; mais mon cheval commença de faire le retif, & ne voulut plus marcher tant il étoit fatigué, & voulut à tout moment s'abattre sous moi & se coucher à terre.

Comme je croyois que le bourg ne devoit pas être fort loin de là, je mis pied à terre pour marcher à pied & conduire mon cheval par la bride; mais il ne voulut jamais faire un pas au delà, & se coucha contre terre sans se vouloir relever.

Je me trouvai alors bien embarrassé, car je voyois que si je me hazardois d'aller tout seul chercher le bourg & laisser là mon cheval tout sellé, je courois risque de me perdre & lui aussi, & qu'encore que je fusse assez heureux pour rencontrer le bourg, lorsque le lendemain matin je reviendrois pour chercher mon cheval, cette plaine étoit si vaste & si spacieuse qu'il me seroit impossible de le trouver, quelque peine que je prisse pour cela, parcequ'il n'y avoit ni arbre ni arbrisseau pour l'attacher ou pour reconnoitre le lieu à plus d'un mille de là.

Cela me fit resoudre à coucher dans ce

desert

desert avec mon cheval, & prendre garde seulement qu'il ne se perdît durant la nuit, en attendant que le jour fût venu, & que mes amis m'eussent envoyé chercher & sçavoir ce que j'étois devenu; ce qu'ils ne firent pourtant pas ce jour-là, parcequ'ils croyoient que j'avois pris mon chemin vers un autre bourg qui n'est pas bien loin de là, où ils m'envoyerent chercher le lendemain au matin.

Après avoir choisi un lieu commode pour me coucher sans souper sur la terre au milieu de cette campagne, je pris la selle de mon cheval pour me servir de chevet & le laissai paître à son aise; n'étant pas peu consolé de voir qu'il reprenoit ses forces en mangeant, & que je pouvois esperer que par ce moyen-là il pourroit bien faire encore dix ou douze lieuës le lendemain.

Il n'y avoit pas une heure que je m'étois couché sans dormir, ayant toûjours l'œil sur mon cheval de peur qu'il ne s'égarât, que j'ouïs un si grand bruit d'heurlemens & d'abois, qu'on eût dit que c'étoit une troupe de chiens qui étoit venuë dans ce désert pour se repaître de la carcasse de quelque cheval ou de quelque mulet.

Au commencement ce bruit sembloit être assez éloigné; mais plus j'y donnois d'attention & plus il sembloit s'approcher de moi; alors je remarquai que ce ne pouvoit

voit pas être des chiens ; parceque j'entendois certaines voix confuses comme si c'étoient des hommes mêlez avec des bêtes sauvages.

Cette avanture fâcheuse, mais principalement à un homme qui se voyoit tout seul au milieu d'un desert, me fit dresser les cheveux en la tête, & me remplit le cœur d'une si forte apprehension, que tout tremblant je me trouvai le corps couvert d'une sueur froide & mortelle, n'attendant que la mort à tout moment.

Ne sçachant donc ce que ce pouvoit être, par fois je m'imaginois qu'il falloit que ce fussent des sorciers, des démons, ou des Indiens transfigurez en forme de bêtes, comme ils font quelquefois, ou bien des bêtes sauvages ; de sorte que n'attendant que la mort des uns ou des autres, je recommandai mon ame à Dieu ; pendant que je m'attendois à tout moment que mon corps devînt la proye de quelqu'une de ces bêtes féroces, ou de la rage de ce lion rugissant dont parle l'Apôtre, qui cherche par tout dequoi dévorer.

Je ne trouvois point de sûreté à m'enfuir, ne croyant pas pouvoir éviter la mort de quelque côte que je me tournasse ; de sorte que trouvant que le plus sûr pour moi étoit de demeurer au lieu où j'étois, comme il parut à la fin, sur le minuit ce bruit

bruit ayant cessé tout à coup je m'endormis peu à peu & comme j'étois fatigué de travail & de chagrin, le sommeil ne me quitta qu'à la pointe du jour.

Comme je fus éveillé, je loüai Dieu de ce qu'il m'avoit délivré du peril où je m'étois trouvé pendant la nuit, & sellai mon cheval qui ne s'étoit pas fort éloigné du lieu où je l'avois laissé le soir auparavant, & montai dessus dans le dessein de sortir bien vîte de ce desert, pour aller rencontrer mes compagnons, & leur raconter ce qui m'étoit arrivé.

Je n'eus pas fait la longueur d'un mille, que je rencontrai un ruisseau où il y avoit deux chemins, l'un tirant tout droit au desert où je ne voyois ni bourgs, ni maisons, ni aucuns arbres, l'espace de deux ou trois lieuës; l'autre étoit sur la gauche; à une lieuë au delà j'apperçûs un bois, ce qui me fit croire que ce pouvoit être le bourg que je cherchois.

Je suivis ce chemin-là, & environ à deux cens cinquante pas je fus obligé de mettre pied à terre & de mener mon cheval par la bride; mais comme j'étois en peine de me voir à pied & de ne sçavoir point le chemin, j'apperçûs par bonheur une cabane d'un côté du chemin, & un homme à cheval de l'autre qui s'en vint à moi; c'étoit un Indien de cette maison-là qui étoit une ferme

ferme appartenant à un riche Indien Gouverneur du prochain bourg : je lui demandai s'il y avoit encore bien loin jusques au bourg d'Estepeque ; il me répondit en me montrant les arbres, qu'il étoit un peu au-delà, mais que je ne le pouvois voir que je n'en fusse tout proche.

Cette heureuse rencontre m'ayant tout consolé, je montai derechef à cheval & piquai vivement jusques aux arbres que j'avois vûs, où mon cheval s'arrêta derechef & ne voulut jamais passer plus outre.

Voyant que je ne le pouvois pas faire passer plus avant, je lui ôtai sa selle que je cachai derriere un arbrisseau, & le laissai à sa liberté sans craindre qu'on me le dérobât.

Je m'en allai à pié au bourg qui n'étoit qu'à cinq cens pas de là, où je trouvai mes trois compagnons qui m'attendoient, ayant été extrémement en peine de moi, ne sçachant ce que j'étois devenu après m'avoir envoyé chercher dans un autre bourg tout proche, ne s'étant jamais pû imaginer que j'eusse couché dans ce desert.

Lorsque je leur racontai les heurlemens & les cris que j'avois oüis durant la nuit, les Indiens me dirent qu'ils avoient accoûtumé de les entendre presque toutes les nuits, & que c'étoient des loups & des tigres dont ils n'avoient point de peur ; mais

que souvent ils les rencontroient sur leur chemin, & les faisoient fuir facilement en criant ou leur montrant un bâton, qu'ils n'étoient dangereux que pour leur volaille, leurs poulains, leurs veaux, & leurs chevreaux.

Quelques heures après je retournai avec un Indien pour querir ma selle & mon cheval Mexicain, qui étoit si fatigué qu'il n'en pouvoit plus, que je vendis dans ce bourg, & en loüai un autre pour aller à Ecatepeque, où nous fumes tous quatre de compagnie, mes compagnons & moi.

Surquoi il faut remarquer qu'en cette campagne de Tecoantepeque il y a cinq riches & beaux bourgs, où l'on trouve quantité de vivres & d'excellens fruits.

Les noms de ces bourgs-là se terminent tous en Tepeque, comme Tecoantepeque, Estepeque, Ecatepeque, Sanatepeque, & Tapanatepeque.

De ce lieu d'Ecatepeque nous pouvions voir les hautes montagnes des Quelenes, qui nous fournirent assez de matiere d'entretien jusques à Sanatepeque, & de là encore jusques à Tapanatepeque.

Car plusieurs Espagnols & voyageurs nous avoient déja avertis sur le chemin que c'étoient les plus dangereuses montagnes qui fussent en tous ces Païs-là, parceque les passages en certains endroits étoient si hauts

hauts, si étroits, & si exposez aux vents qui viennent de la mer du Sud qui semble être à leur pied, & à côté de ces passages il y a des précipices si profonds entre des rochers, qu'il est arrivé plusieurs fois que par la violence des vents des hommes à cheval & des mulets chargez ont été renversez, & ont peri miserablement entre ces précipices.

Le recit de ces choses-là & la vûë de ces rochers nous donnerent tant d'appréhension, que durant le chemin nous ne fîmes que déliberer si nous devions prendre la route de Guatimala par le chemin qui est au dessous des montagnes le long de la mer par le Païs de Soconuzco; d'où, quoique hors de notre chemin, nous pouvions tourner à Chiapa; ou si nous irions tout droit à Chiapa en passant par dessus ces montagnes, comme l'on nous avoit dit que nous le pouvions faire assûrément si le vent ne soufflloit point trop fort.

Enfin nous prîmes résolution que lorsque nous serions arrivez à Tapanatepeque, nous choisirions le chemin selon que les vents sembleroient nous favoriser ou nous menacer de peril; mais quoiqu'il en soit, nous prîmes résolution d'aller à Chiapa, parceque nous apprîmes que le Supérieur & Provincial de tous les Religieux de l'Ordre de Saint Dominique de ces Païs-là y

étoit, qui étoit celui à qui nous devions nous adresser ; & de plus parceque nous avions aussi envie de voir cette Province de Chiapa dont on parloit en tant d'endroits.

Nous trouvâmes à Sanatepeque un Religieux qui nous traita magnifiquement, & nous donna des Indiens pour nous conduire à Tapanatepeque, & une lettre au Principal du lieu qui étoit son ami, afin qu'il nous donnât des Indiens pour nous conduire, & des mulets pour nous porter au haut des montagnes.

Le reste de nos chevaux nous manqua aussi en ce lieu-là, mais leur lassitude ne nous fit point de tort : car les Indiens nous en donnerent autant ou plus que ce qu'ils nous avoient coûté ; parcequ'ils étoient vrais chevaux de Mexique, & de plus parceque sur tout le chemin de Chiapa, & par tout ce Païs-là jusques à Guatimala, les bourgs & les villages étoient obligez de nous fournir des mulets pour rien.

✣✣✣
✣✣
✣

CHA-

CHAPITRE X.

Arrivée de l'Auteur à Tapanatepeque, sa description, la résolution qu'il prit avec son compagnon de prendre leur chemin par les montagnes Quelenes les plus hautes de toute la nouvelle Espagne, avec le recit des dangers qu'ils y coururent d'être précipitez & d'y mourir de faim, par des tempêtes qui y surviennent de tems en tems

NOus arrrivâmes le Samedi au soir à Tapanatepeque qui est au piéd des Quelenes, où nous fûmes fort bien reçûs & bien traittez par les Indiens, à cause de la lettre que nous avions apportée.

Ce bourg est un des plus agréables que nous eussions vûs depuis Guaxaca jusques-là, & il semble que Dieu lui a donné abondamment tout ce qui est necessaire aux voyageurs pour monter sur ces rochers si difficiles & si dangereux.

Il y a une si grande quantité de bétail, qu'il s'y trouve de riches Indiens qui ont des fermes qu'ils appellent Estantias, où il y a jusqu'à trois & quatre mille bœufs.

La volaille & le gibier s'y trouvent aussi en abondance, & pour le poisson il n'y a point de lieu depuis Mexique où il s'en trou-

ve tant & de si bon qu'en ce lieu-là, parceque la mer est tout proche, & qu'il y a une petite riviere qui passe tout auprès qui fournit quantité de diverses sortes de poissons.

Il descend tant de ruisseaux & tant de fontaines de ces montagnes, que les Indiens en arrosent leurs jardins avec tant de facilité qu'ils y ont toûjours quantité d'herbes & de salades.

Les orangers, limoniers, citroniers, figuiers, & autres arbres fruitiers, y fournissent agréablement dequoi se mettre à couvert de la grande chaleur qu'il y fait.

Comme nous vîmes que le Dimanche au matin il faisoit un tems fort calme, nous jugeâmes à propos de ne pas perdre cette occasion, de peur qu'en dilayant les vents ne nous arrêtassent en ce lieu-là, ou nous contraignissent de passer vers la côte de Soconuzco.

Mais les Indiens nous supplierent de demeurer encore à dîner, nous assûrant que le beau tems continueroit, & qu'ils nous donneroient de bons mulets, avec une bonne provision de fruits, de poisson frit, & de volaille, telle que nous desirerions; de sorte que ne pouvant pas refuser cette civilité, nous demeurâmes à dîner avec eux.

Après dîné l'on amena nos mulets, & l'on nous donna deux Indiens pour nous servir

servir de guides, & porter nos provisions qui étoient du poisson frit, & un chapon rôti avec quelques fruits, de sorte qu'il y avoit suffisamment dequoi nous nourrir un jour.

Car le plus haut où l'on monte n'est que de sept lieuës, & une lieuë au delà il y a une des plus riches fermes du païs de Chiapa, où l'on nourrit quantité de chevaux, de mulets, & de bétail, qui est la demeure d'un Dom Jean de Tolede, chez qui nous étions assûrez d'être les bien venus.

Quoique ces montagnes se fassent assez remarquer par le grand nombre de leurs pointes aiguës & de leurs têtes élevées, & qu'il y en ait plusieurs qui se joignent ensemble, neanmoins il n'y en a qu'une dont les voyageurs fassent mention, qu'on appelle Maquilapa, qui est celle sur laquelle il faut passer pour aller à Chiapa.

Après dîné nous commençâmes à monter cette haute & raboteuse Maquilapa, où nous nous arrêtâmes le soir dans un endroit tout plat qui ressemble à un pré situé sur le penchant de cette montagne.

Les Indiens firent ce qu'ils pûrent pour nous réjoüir, en nous montrant qu'il y avoit apparence de beau tems, & que le lendemain à midi nous serions sans doute à la ferme de Dom Jean de Tolede.

Sur cela nous arrangeâmes notre soupe

ſur la nappe verte de la terre, & à ce premier repas nous mangeâmes notre chapon & la plûpart de notre poiſſon frit, en laiſſant ſeulement un morceau pour déjeûner le lendemain au matin.

Nos Indiens ſouperent auſſi joyeuſement, & nos mulets trouverent dequoi paître à ſouhait, de ſorte que la nuit étant venuë nous nous endormîmes agréablement au bruit des fontaines & du doux gaſoüillement que leurs eaux faiſoient en coulant parmi ces rochers.

Le lendemain au matin le tems paroiſſant auſſi calme que le jour precedent, cela nous donna ſujet de partir, & de manger à déjeûner ce qui étoit demeuré du ſoupé, afin d'achever notre voyage & monter avec joye ſur le haut de Maquilapa.

Mais nous n'eûmes pas fait mille pas en montant, que nous commençâmes d'oüir le vent ſoufler; & plus nous montions, plus il nous ſembloit être fort & nous défendre de paſſer plus outre.

Nous avions déja fait la moitié du chemin qu'il y a juſqu'au haut de la montagne, que l'appréhenſion de ce vent nous mit en grande perplexité, ne ſçachant ſi nous devions nous en retourner à Tapanatepeque, ou demeurer au lieu où nous étions, juſques à ce que le tems fût devenu plus calme ſur le midi ou ſur le ſoir.

Les

Les Indiens, pour nous donner courage d'aller plus avant, nous dirent qu'environ à mille pas plus haut il y avoit une fontaine & une loge sous des arbres, qu'on avoit faite exprès pour retirer les voyageurs qui se trouvoient surpris par la nuit, ou empêchez par les vents de passer le haut de la montagne.

Nous montâmes avec peine jusques au lieu que les Indiens nous avoient dit, dans l'esperance que le vent cesseroit; mais tout au contraire plus nous montions, plus nous le trouvions violent, & opposé à notre marche; de sorte que nous appréhendions qu'il ne nous en prît comme autrefois aux Psilles dont parle Herodote, qui ayant voulu combattre contre Æole, au lieu de remporter la victoire, rencontrerent leur tombeau dans les sables où ils s'étoient assemblez contre lui.

Nous craignions, dis je, de même, qu'en nous opiniâtrant à vouloir monter sur le haut de la montagne, nous y trouvassions le vent si violent qu'il nous renversât malheureusement dans ces horribles précipices qui nous menaçoient de mort de tous côtez & de servir de tombeaux à nos corps rompus & brisez en mille piéces.

La fontaine nous fut fort agréable, mais encore plus la loge, à cause des arbres qui

étoient tout autour : mais le vent continuoit toûjours à souffler, & nous à craindre, jusques à ce que le jour finissant il ne nous resta aucune esperance de pouvoir retourner en arriére ni d'aller plus avant.

Comme nous étions en état de nous aller coucher sans souper, en nous regardant les uns les autres sans sçavoir que faire pour appaiser la faim qui nous pressoit, nous apperçûmes en regardant çà & là un citronier entre les autres arbres qui étoit tout chargé de petits citrons aigres.

Il ne nous en prit pas alors comme à Tantale, qui ne pouvoit ni manger des fruits qui étoient au dessus de lui, ni boire des eaux qui étoient au dessous : car nous pouvions facilement cuëillir de ces citrons, & boire de l'eau de la fontaine, comme nous fîmes avec l'avidité que pouvoient avoir des gens qui n'avoient autre chose que cela pour leur souper.

Le lendemain le vent au lieu de s'appaiser étoit encore plus violent, ce qui nous fit resoudre comme le jour precedent de demeurer en ce lieu-là, plûtôt que de retourner sur nos pas & manquer de résolution.

Les Indiens étoient aussi dans la même résolution, de sorte que nous vêcûmes encore ce jour-là de citrons aigres, & d'eau de fontaine, quoique ce ne fût pas un ragoût

goût fort propre pour nos estomacs.

Mais comme nous vîmes que les Indiens mettoient dans leur eau de la poudre de gâteaux de mahis dont ils avoient de petits sachets tout pleins, ainsi qu'ils ont accoûtumé de faire quand ils voyagent, nous en achetâmes d'eux un petit sachet de la valeur de vingt sols, qui hors de Maquilapa où nous avions peur de mourir de faim n'auroit pas valu un sol; de sorte qu'encore que cette nourriture fût bien petite, elle valoit pourtant mieux que de l'eau toute crüe avec des citrons aigres, & ne faisoit pas tant de mal à l'estomac.

Nous demeurâmes en cet état tout le Mardi en attendant que le tems devînt calme & que le vent cessât, avec résolution le lendemain matin de monter au haut de la montagne, ou de retourner à Tapanatepeque.

Le Mecredi matin le vent paroissant un peu appaisé, nous fîmes dessein d'attendre encore jusques à midi, dans l'esperance qu'il feroit beau voyager à cette heure-là; mais le vent ne cessa point, au contraire il augmenta encore un peu, ce qui obligea l'un d'entre nous à se resoudre d'aller à pied un mille ou deux plus haut, afin de découvrir les passages & le danger des vents, & nous faire rapport ensuite de tout ce qu'il auroit découvert: car nous crûmes que

peut-être l'on nous avoit fait le danger plus grand qu'il n'étoit, n'ayant jusques-là rien vû qui nous dût causer tant d'appréhension.

Notre ami ayant donc monté, & deux heures après étant venu nous retrouver, nous dit que nous pouvions monter en assûrance en conduisant nos mulets par la bride; mais le jour s'étant passé en contestation si nous devions nous hazarder ou non, enfin nous resolûmes de partir le lendemain au matin pour tenter le passage si le vent ne s'étoit point renforcé; de sorte que nous recommençâmes à nous jetter sur nos citrons, & à en faire notre soupé comme nous avions déja fait, avec l'eau & la poudre de mahis; ce qui nous affoiblissoit au lieu de nous nourrir, & nous eût fait mourir à la fin si nous eussions été obligez à demeurer plus long-tems en ce lieu-là.

A cause dequoi le Jeudi au matin le vent n'ayant pas changé, & étant aussi fort que le jour précedent, après nous être recommandez à celui qui commande à la mer & aux vents, & après avoir écrit nos noms sur l'écorce d'un grand arbre, & le nombre des jours que nous avions demeuré là sans avoir des vivres, nous montâmes sur nos mulets pour aller au haut de la montagne.

Nous fûmes assez long-tems sans remarquer que nous dûssions rien craindre; mais

ce

ce qui nous donna plus d'appréhenſion, furent certains chemins étroits taillez dans les rochers, ce qui fit que nous mîmes pié à terre, nous croyant plus en ſûreté ſur nos deux piéds que ſur les quatre d'une bête.

Mais lorſque nous fûmes montez ſur le haut de Maquilapa, qui ſignifie en langue du païs une tête ſans poil, nous vîmes clairement le peril dont on parloit tant, & euſſions bien voulu être encore avec nos citrons aigres ſur le chemin de Tapanatepeque.

Car nous trouvâmes par notre propre experience que c'étoit véritablement une tête ſans poil, & une hauteur ſans arbres & ſans abri pour retirer les pauvres voyageurs.

Le chemin par lequel l'on paſſe, qui eſt à découvert du côté de la mer, n'a pas plus de deux cens cinquante pas de long; mais il eſt ſi haut & ſi étroit que l'on eſt tout étourdi quand on y eſt monté.

Car ſi l'on regarde d'un côté, on voit la grande & ſpacieuſe mer du Sud qui eſt ſi profonde & ſi fort au deſſous, que cela ébloüit les yeux; auſſi ſi l'on regarde de l'autre côté, l'on ne voit que des rochers & des précipices de deux & trois lieuës de profondeur, capables de glacer le cœur des plus hardis: de ſorte que d'un côté vous voyez la mer prête à vous engloutir, & de

l'autre

l'autre côté les rochers pour vous mettre en pieces, & au milieu de tous ces perils-là, le passage ou le chemin n'a pas plus d'une toise de largeur en quelques endroits.

Nous avions bien plus besoin de cordiaux pour faire ces deux cens cinquante pas de chemin, que lorsque nous ne mangions que des citrons aigres avec de l'eau pendant trois jours.

Nous n'osâmes pas aussi nous hazarder à y passer sur nos mulets, mais nous mîmes pied à terre, & les donnâmes à conduire aux Indiens les suivant les uns après les autres, & sans oser marcher droit, de peur qu'en regardant d'un côté ou d'un autre il ne nous prît un tournement de tête qui nous auroit fait perir; mais tout courbez, les mains & les genoux à terre, & comme on dit a quatre pattes, en suivant le plus que nous pouvions la piste des voyageurs, & des bêtes qui y avoient passé devant nous.

Lorsque nous fûmes au delà de ce passage si étroit, & que nous fûmes arrivez dans un lieu où la montagne commence à s'élargir, & que les arbres qui y sont nous donnoient quelque esperance d'être bientôt hors de tout peril, nous commençâmes à regarder hardiment derriere nous, & à nous accuser de folie, aussi-bien que tous les autres voyageurs qui ne se veulent pas

détourner

détourner de trois ou quatre lieuës pour prendre un autre chemin, & éviter les dangers qui se rencontrent en celui-là tant pour les hommes que pour les bêtes.

De là nous nous rendîmes en diligence & avec beaucoup de joye chez Dom Jean de Tolede, qui nous reçût fort bien & nous fit prendre à chacun un boüillon pour fortifier notre estomac qui ne pouvoit rien souffrir sans le rejetter aussi-tôt, n'ayant pû reprendre nos forces après avoir pris divers boüillons & du vin, que sur le soir que nous soupâmes assez bien.

Nous demeurâmes deux jours en ce lieu-là, d'où après nous être bien rafraîchis nous partîmes pour aller à Acapala, qui est un grand bourg d'Indiens en la Province de Chiapa situé sur la même riviere qui passe à Chiapa, qu'on appelle Chiapa des Indiens, pour le distinguer d'un autre Chiapa nommé le Royal Chiapa ou Chiapa des Espagnols.

CHA-

CHAPITRE XI.

Arrivée de l'Auteur à Chiapa des Indiens, où il rencontre le frere Borallo Religieux de son ordre qui étoit parti de Mexique avant lui dans le même dessein d'éviter la Mission des Philippines, & de ce qu'il y apprit de lui & de ce qui se passa entr'eux & le Superieur des Jacobins de Chiapa, & de l'accueil qu'il leur fit.

DE Acapala nous fûmes à Chiapa des Indiens, qui est située dans un lieu aussi bas que Maquilapa est haute, bâtie sur une riviere qui est aussi large que la Thamise devant la ville de Londres, qui sort des montagnes de Cuchumatlanes qui sont sur la route du Royal Chiapa à Guatimala, & court au travers de la Province de Zoques où elle se perd dans la riviere de Tabasco.

Mais je parlerai plus amplement de ce Chiapa dans le chapitre suivant, & dirai seulement ici que nous y fûmes fort bien traitez par les Religieux, qui nous consideroient comme étant du corps de leur Province, & nous assurerent que leur Provincial seroit fort aise de notre venuë, parcequ'il avoit besoin de Religieux Espagnols, pour s'opposer aux Crioles & naturels du païs

païs qui faisoient tout leur possible pour se rendre les plus puissans, comme ils avoient fait à Mexique & à Guaxaca.

L'on nous dit aussi que le Provincial n'étoit qu'à une journée de là, & nous y rencontrâmes notre ami Pierre Borallo qui y étoit venu tout seul avant nous, & s'étoit échappé de Mexique.

Il nous fit le recit du bon traitement qu'on lui avoit fait à Chiapa, & comme Calvo étoit parti de Mexique avec sa compagnie pour aller à Acapulco, & s'étoit embarqué pour les Philippines, mais qu'avant que de partir il avoit écrit une lettre au Superieur de Chiapa & Guatimala, par laquelle il se plaiguoit fort de lui & de nous quatre, le priant au lieu de nous recevoir, de nous renvoyer à Mexique pour être embarquez l'année suivante & envoyez aux Philippines; mais que le Provincial avoit méprisé sa lettre & s'en étoit moqué.

Après avoir été regalez à Chiapa toute une semaine, nous crûmes qu'il étoit à propos de nous aller presenter au Pere Provincial qui s'appelloit frere Pierre Alvarez, afin de sçavoir de lui si nous pourrions demeurer en sa Province, ou s'il nous falloit retourner en Espagne, parceque nous ne pouvions être reçûs en aucun autre endroit de l'Amerique qu'en cette Province-là.

Nous trouvâmes le Provincial dans une petite

petite ville appellée Saint Christophle, entre Chiapa des Indiens & le Royal Chiapa, se promenant sous des allées couvertes de ce lieu-là, où il y a aussi quantité de poisson & grande abondance d'excellens fruits.

Il nous reçût avec beaucoup d'amitié, & nous traita bien à diné & à soupé, & pour nous montrer son humilité, avant que nous nous missions au lit il voulut nous laver les pieds, comme Jesus-Christ avoit fait à ses Disciples.

Le premier jour il ne nous parla presque point de notre venuë en ce païs-là; mais le lendemain il nous fit connoître sa résolution avec beaucoup d'adresse & de subtilité.

Car premierement il nous lut la lettre que Calvo lui avoit écrite contre nous, & en glosant dessus nous representa le tort que nous avions d'avoir abandonné notre premiere vocation qui étoit d'aller aux Philippines, où plusieurs Indiens couroient risque de leur salut manque de notre instruction, parcequ'il ne faisoit point de doute que nous étions plus capables de les instruire & convertir, que ceux que l'on y envoyeroit en notre absence.

En second lieu que nous avions frustré la bonne opinion que Sa Majesté Catholique avoit conçûë de nous, nous ayant entretenus depuis l'Espagne jusques à Mexique

que dans l'esperance que nous travaillerions à la conversion des Indiens aux Philippines.

Et enfin qu'il nous consideroit comme ses prisonniers, puisqu'il avoit le pouvoir de nous arrêter, & de nous renvoyer à Mexique au Vice Roi, pour de là être embarquez pour Manille, comme Calvo le demandoit.

Mais pourtant qu'il ne vouloit pas encore nous dire son dessein, sinon que nous ne devions point nous affliger, mais plûtôt nous divertir, & qu'après dîné il nous en diroit davantage, lorsqu'il auroit reçû la réponse à une lettre qu'il avoit écrite à Chiapa pour sçavoir ce qu'il devoit faire de nous.

Le discours de ce grave & ancien Provincial nous toucha extrémement; car nous avions peine à digerer ces accusations d'être cause de la perte des ames, de manquer de charité, d'avoir frustré les intentions de Sa Majesté Catholique, & enfin de nous voir ménacez de prison; de sorte que nous pouvions bien dire que ce déjeûné nous avoit ôté l'appetit pour le dîné.

Après avoir quitté ce vénérable Supérieur, nous nous allâmes promener sous une allée d'orangers, où nous nous entretinmes assez long-tems sur le discours qu'il nous avoit fait, que nous avions peine à digerer

digerer, voyant qu'il avoit joint enſemble les interêts du Roi avec ceux de la Religion; de ſorte que nous croyions aſſurément qu'on nous renvoyeroit à Mexique, où comme des eſclaves fugitifs nous ſerions contraints de nous embarquer pour les Philippines.

Je perdis alors toute eſperance de retourner jamais en Angleterre; Antoine Melendez trembloit & ſouhaitoit d'être encore ſur le haut de Maquilapa, & un autre eût bien voulu être ſur la mer avec le vieux Calvo, & faire voile vers Manille en ſa compagnie.

Quelques-uns propoſerent qu'il falloit s'enfuir & quitter Alvarez comme nous avions fait Calvo; mais on répondit à cela qu'en quelque lieu que nous allaſſions ne ſçachant point le païs, nous ſerions toûjours découverts & renvoyez à Mexique, & que cela ne ſerviroit qu'à rendre notre affaire plus mauvaiſe.

Mais enfin je dis aux autres que je ne pouvois pas m'imaginer que nous duſſions craindre d'être maltraitez par le Provincial, qui nous avoit toûjours parlé avec une contenance joyeuſe & riante, & qui même s'étoit humilié juſques à nous laver les pieds.

Qu'au contraire je croyois aſſûrément qu'il nous affectionnoit, pour être venus de ſi loin nous offrir à travailler en cette moiſ-

ſon

ſon des ames conjointement avec lui, qui manquoit de perſonnes comme nous nouvellement venus d'Eſpagne pour faire tête à la faction des Crioles & naturels de la Province.

Leur répréſentant là-deſſus l'exemple de notre ami Pierre Borallo qu'il avoit déja reçû parmi les autres Religieux de la Province, & qu'il ne pouvoit pas s'empêcher d'en uſer de même envers nous ſans faire paroître beaucoup de partialité.

Et enfin que, quand même nous ne pourrions pas demeurer en ce lieu-là, le Provincial ne nous renvoyeroit point à Mexique pour y être couverts de honte & d'opprobre; mais qu'il nous aideroit plûtôt à retourner en Eſpagne, ou en tel lieu que nous voudrions choiſir, & nous aſſiſteroit même d'argent pour faire le voyage.

Pendant que nous avions l'eſprit agité de la ſorte, ne ſçachant à quoi nous réſoudre, il y a apparence que le vieux Alvarez nous regardoit par ſa fenêtre, & que comme Joſeph n'avoit pû ſe retenir plus long-tems de témoigner la tendreſſe qu'il avoit pour ſes freres, de même ce bon Supérieur ayant remarqué que ſon diſcours nous avoit affligez, ne pût pas nous ſouffrir plus long-tems en cet état, mais nous envoya ſon compagnon pour nous conſoler, comme nous reconnûmes auſſitôt par ſon diſcours.

Car

Car dès lors qu'il nous aborda, il nous demanda pourquoi nous étions si tristes & si abattus, que le Pere Provincial avoit même remarqué que nous avions l'esprit agité; mais que nous ne devions rien craindre, que le Provincial nous aimoit, & qu'il avoit besoin de nous, & que, puisque nous étions venus chercher un asile en sa Province, nous ne devions pas appréhender qu'il en usât plus mal en notre endroit, qu'un soldat envers l'ennemi qui se rend à lui, qu'il est obligé de proteger par les loix de la guerre.

Il nous dit plusieurs choses semblables pour nous réjoüir, & de plus que le Provincial avoit été grandement blâmé par les Crioles pour avoir reçû Pierre Borallo, mais qu'ils feroient bien encore plus de bruit, quand ils nous verroient tous quatre ensemble pour affoiblir leur faction; c'est pourquoi il desiroit que nous vécussions d'une maniére qui ne choquât point ces gens-là qui avoient accoûtumé de blâmer ses meilleures actions.

Et enfin il nous assûra que le Provincial ne nous renvoyeroit jamais à Mexique, & qu'au cas qu'il ne nous pût pas établir à Chiapa ou à Guatimala, il employeroit tout son pouvoir & celui de ses amis en notre faveur, & même nous donneroit de l'argent pour retourner en Espagne.

Ces

Ces paroles furent autant de cordiaux pour nous faire revenir le cœur, & de remédes pour disposer notre estomac au dîné, où nous fûmes appellez par le son d'une cloche.

Lorsque nous entrâmes dans la maison, le visage riant du Provincial nous fut beaucoup plus agréable que toutes les viandes qu'il avoit fait apprêter pour nous faire bonne chere, quoique sa table fût servie comme celle d'un grand Seigneur.

Nous ne laissâmes pas aussi de tirer un bon présage de ce qu'on nous servoit une si grande quantité de chair & de poisson, de fruits & de confitures; mais de plus durant le repas nous remarquâmes bien par le discours du bon Alvarez qu'il étoit bien-aise de notre venuë.

Après dîné il nous dit qu'il vouloit joüer une partie de trictrac avec nous les uns après les autres, non pas pour gagner notre argent, parce qu'il jugeoit bien que nous n'en pouvions pas avoir beaucoup après avoir fait un si long voyage, mais qu'il ne demandoit autre chose, si nous perdions; sinon que nous dissions chacun cinq Pater & cinq Ave pour lui; que si nous gagnions, nous serions reçûs & incorporez parmi les Religieux de la Province.

Cette gageure nous plût extrémement, parce qu'en perdant nous ne perdions rien, & n'étions obligez à rien que nous n'eussions bien

bien voulu faire de nous-mêmes ; mais en gagnant, notre gain nous étoit beaucoup plus utile que si nous eussions gagné de grosses sommes d'argent.

De plus cela nous donna lieu de croire qu'il falloit que nos affaires allassent bien, puisque nous pouvions gagner au jeu une faveur pour laquelle nous avions fait un voyage de plus de six vingts lieuës.

La partie étant commencée, nous joüâmes chacun la nôtre tour à tour, ensorte qu'il se trouva que nous étions plus forts que ce bon vieillard ; mais nous remarquâmes bien qu'il se laissoit gagner à dessein, & qu'il le faisoit par adresse & jugement, afin que sa perte nous pût dire ce qu'il ne vouloit pas nous exprimer de bouche, qui étoit notre incorporation dans la Province.

Mais le jeu ne fut pas plutôt achevé, que nous en fûmes assûrez par le retour d'un Indien qu'on avoit envoyé dès le matin à Chiapa pour sçavoir du Pere Prieur & des principaux du Couvent ce qu'on feroit de nous,

Ce Prieur témoignant par sa lettre que lui & tous les anciens Religieux du Couvent étoient ravis de notre venuë, pria instamment le Supérieur de nous envoyer chez lui, souhaitant que nous fussions ses hôtes, parce qu'il s'étoit vû en une pareille affaire que nous dix ans auparavant.

Car

Car il avoit auſſi quitté à Mexique ſa compagnie des Philippines, & s'étoit enfui à Guatimala, où à cauſe de ſon ſçavoir & de ſa capacité il fut extrémement traverſé par la faction des Crioles : c'eſt pourquoi il témoignoit tant de joïe de voir qu'il pouvoit eſperer à préſent d'avoir aſſez de Religieux de ſon côté pour s'oppoſer à ceux qui l'avoient perſécuté.

Le vieux Alvarez ayant été fort touché par cette lettre, nous dit, après l'avoir lûë, qu'il étoit obligé de payer ce qu'il avoit perdu, & que le lendemain il nous envoyeroit à Chiapa, pour y demeurer juſques à ce qu'il eût trouvé lieu pour nous envoyer en d'autres endroits du Païs pour nous en apprendre le langage, afin de pouvoir prêcher aux Indiens.

Après que cet entretien fut fini, nous fûmes derechef nous promener dans le jardin, qui nous paroiſſoit beaucoup plus agréable que le matin, par la conſolation que nous venions de recevoir du Pere Provincial.

Là ſous ces belles allées d'orengers nous commençâmes à loüer Dieu qui avoit eu pitié de nous en notre plus grande affliction, ſans oublier le politique & ſage Provincial, qui ayant bien voulu perdre ſon jeu pour notre conſolation, il n'étoit pas raiſonnable qu'il perdît nos priéres; auſſi nous les

offrîmes à Dieu en ce même lieu-là, le priant de bon cœur pour sa santé & prospérité.

Nous demeurâmes dans ce jardin jusques au soupé, en nous divertissant en diverses maniéres, tantôt en mangeant des citrons & des orenges douces, & tantôt en cueillant des citrons aigres, & les jettant à la tête les uns aux autres, mais principalement à celui qui avoit souhaité d'être avec Calvo, que nous chassâmes du jardin à coups d'orenges & de citrons, continuant ce divertissement avec d'autant plus de satisfaction, que nous voyions que ce bon Provincial qui s'étoit mis sur un balcon, y prenoit plaisir, & étoit ravi de nous voir ainsi réjoüir.

Nous n'eûmes pas sitôt chassé l'ami de Calvo hors du jardin, que la cloche sonna pour nous inviter à souper, & aller retrouver notre meilleur ami Alvarez qui avoit derechef fait servir sa table aussi magnifiquement qu'à diné.

✠

CHA-

CHAPITRE XII.

L'Auteur part de la petite ville de Saint Christophle avec son compagnon, après qu'ils eurent perdu leur liberté qu'ils avoient joüée au trictrac contre des boëtes de Chocolate avec le Supérieur du Couvent des Jacobins.

APrès le soupé il nous dit que le lendemain au matin il nous envoyeroit à Chiapa, parce que le Prieur lui avoit écrit qu'il vouloit venir au devant de nous, & nous donner à déjeûner à un bourg qui s'appelle Saint Philippe, ce qui nous fit avoir bonne opinion, voyant que des Provinciaux & des Prieurs se mettoient si en peine de nous régaler.

Néanmoins avant que de nous aller coucher le Provincial nous dit qu'il vouloit encore joüer une partie au trictrac avec nous, pour voir s'il pourroit tirer sa revanche.

Mais comme il étoit rusé & adroit, & qu'il sçavoit extrémement bien le jeu, étant bien assûré qu'il nous gagneroit, il changea la nature de guerre par un mystere que nous ne pûmes comprendre que le jour suivant, ordonnant que si nous le gagnions, il seroit obligé de nous donner à chacun une boëte

de chocolate, mais que si nous perdions, nous serions ses prisonniers.

Nous commençâmes donc la partie dans l'esperance de gagner, comme nous avions fait ci-devant; mais au contraire il se trouva que nous perdîmes tous les uns après les autres: mais comme nous ne pouvions deviner comme quoi nous pouvions être ses prisonniers, nous ne nous souciâmes pas beaucoup d'avoir perdu.

Néanmoins le bon Provincial nous dit en riant qu'il étoit bien fâché que nous eussions perdu; qu'il souhaitoit pourtant que nous ne tombassions jamais en de plus fâcheûses prisons que les siennes: mais que pour nous consoler, il nous vouloit donner à chacun une boëte de chocolate, pour boire à sa santé, & nous réjoüir lorsque nous serions affligez pour la perte que nous avions faite.

Nous ne pûmes jamais deviner ce qu'il vouloit dire, que le lendemain à midi; mais nous crûmes que c'étoit une raillerie, & que tout ce qu'il disoit n'étoit que pour se divertir avec nous, comme il avoit déja fait, de sorte que cela n'empêcha pas qu'après avoir pris congé de lui, chacun ne se retirât avec joïe en sa chambre.

Le lendemain au matin nous trouvâmes deux mulets du Provincial, & deux autres qui appartenoient à ses compagnons, tout

sellez

sellez & prêts à monter dessus, avec une douzaine d'Indiens à cheval qui nous devoient conduire par une montagne assez difficile & au travers des bois au bourg de Saint Philippe.

Après déjeûné le bon Provincial nous embrassa en nous disant adieu, nous suppliant de prier Dieu pour lui, & au reste de n'être point affligez de tout ce qui nous pourroit arriver, nous assûrant qu'il nous aimoit, & qu'il feroit tout ce qu'il pourroit pour nous rendre service; mais qu'il étoit obligé de se servir d'adresse & de prudence pour fermer la bouche aux Crioles qui nous haïssoient aussi-bien que lui.

Après avoir pris congé de lui, nous partîmes de ce lieu-là aux fanfares des trompettes & des hautbois qui marchoient devant nous, & qui par le résonnement des échos se faisoient entendre tout le long du chemin, depuis le haut de la montagne jusques en la vallée où nous avions laissé le bon vieillard Alvarez dans un fonds environné de montagnes de tous côtez.

Nous ne fûmes pas sitôt montez au haut de la montagne, que nous découvrîmes une petite vallée avec la ville de Chiapa des Espagnols & deux ou trois petits bourgs, dont Saint Philippe étoit l'un situé au pied de la montagne que nous avions à monter.

Les trompettes qui marchoient toûjours

devant nous, avertirent assez par leurs fanfares les habitans de Saint Philippe de notre venuë, & à nous préparer un second déjeûné, la froideur de l'air que nous avions sentie sur la montagne, nous ayant aiguisé l'appetit.

Nous n'eûmes pas fait cinq cens pas en décendant de la montagne, que nous rencontrâmes une vingtaine d'Indiens fort lestes, tous à cheval avec leurs trompettes qui sonnoient devant eux, & derriere sur une mule richement harnachée venoit le Prieur de Chiapa nommé Pere Jean-Baptiste, qui étoit d'un tempérament jovial, mais gras & replet.

Nous ne l'eûmes pas sitôt abordé, que nous appellant ses freres fugitifs des Philippines, il nous dit que nous étions les bien venus en ce païs-là, & particuliérement qu'il étoit bien-aise de nous voir, & qu'il nous donneroit bien de plus agréables divertissemens dans ce Saint Philippe qui étoit proche de là, que nous n'en aurions jamais eu dans le Saint Philippe des Isles Philippines, si nous y avions été.

CHAP.

CHAPITRE XIII.

Reception que firent à l'Auteur les Indiens de Chiapa & le Superieur des Jacobins, & de quelle maniere il satisfit à ce qu'il avoit perdu au trictrac le jour d'auparavant.

EN cette maniere en nous entretenant avec le bon Prieur nous descendîmes joyeusement de la montagne, où nous trouvâmes que tous les habitans du bourg de Saint Philippe nous attendoient tant les hommes que les femmes, les uns nous presentant des bouquets de fleurs, d'autres nous jettant des roses au visage, & d'autres qui dansoient devant nous tout le long de la ruë où nous devions passer, que l'on avoit parsemée d'herbes & de feüilles d'orengers, & ornée de plusieurs arcs de triomphe faits de festons de fleurs jusques à l'Eglise, où par l'espace d'une demi-heure nous fûmes regalez par la meilleure musique de la ville de Chiapa que le bon Prieur avoit loüée tout exprès pour l'accompagner à notre reception.

Après que la musique fut cessée, le Pere Jean-Baptiste s'étant levé debout fit une harangue aux Indiens, les remerciant de ce qu'ils nous avoient si bien regalez parce-

que nous étions ſes amis, & leur diſtribua des Indulgences plenieres de tous leurs pechez paſſez, pour tous ceux qui viſiteroient l'Egliſe du lieu le Dimanche ſuivant le matin ou l'après dînée.

De la ſorte nous quittâmes l'Autel pour aller déjeûner à la table, que nous trouvâmes couverte de pluſieurs viandes ſalées, & de ragoûts, pour nous faire encore trouver meilleur le bon vin de Xeres que le Prieur avoit fait apporter tout exprès pour nous.

Après les viandes ſalées l'on nous ſervit de ſi excellentes confitures que les Religieuſes de Chiapa avoient faites, que nous n'en avions point vû de ſemblables depuis Saint Jean de Ulhua juſques en ce lieu-là, qui ſervirent à nous faire boire à chacun un verre de chocolate avec quoi nous achevâmes le déjeûné.

Mais pendant que ce Prieur nous faiſoit faire ſi bonne chere, nous ne laiſſions pas d'avoir l'eſprit inquiet : car nous ne pouvions dechiffrer cette énigme qu'il nous repetoit ſouvent, que nous devions bien déjeûner, parceque nous ferions le plus maigre dîné que nous euſſions fait de notre vie, & qu'il falloit ménager la douceur de la liberté qui ne nous dureroit pas longtems : nous remarquâmes bien ces paroles, mais nous ne les pûmes jamais entendre

dre que quand nous fûmes arrivez au Couvent.

Après que nous eûmes déjeûné, les Indiens nous voulurent aussi donner du divertissement dans la place du marché, où ils se mirent à joüer au jeu des cannes, en courant à cheval les uns contre les autres avec de grandes rondaches, pour se deffendre la tête & les épaules des cannes ou roseaux qu'ils jettoient en passant les uns aux autres avec une merveilleuse adresse.

Le bon Prieur de Chiapa nous ayant regalez de la sorte, nous permit de joüir de la liberté autant apparemment que lui & le Provincial étoient demeurez d'accord par leurs lettres, qui étoit jusques à l'heure que l'on avoit accoûtumé de dîner au Couvent de Chiapa où nous devions arriver avant midi.

Comme l'heure s'approchoit, & que nous avions encore environ deux milles à faire depuis Saint Philippe jusques à Chiapa, le Prieur commanda que l'on amenât nos mulets, les trompettes & les hautbois ayant averti les habitans de notre départ de leur bourg : nous en sortîmes aussi magnifiquement que nous y étions entrez, au carillon des cloches, & accompagnez de plusieurs Indiens à cheval, & d'autres qui dansoient devant nous & joüoient de divers instrumens, comme ils avoient fait à notre entrée.

Après que nous eûmes fait environ cinq cens pas, le Prieur remercia les Indiens & les renvoya chez eux, le Couvent étant tout proche où nous devions être traitez d'une autre maniere ; parceque dans la ville & dans le Couvent il n'eſt pas permis de faire toutes ces magnificences, qu'on pratique à la campagne.

Les Indiens ayant pris congé de nous, nous continuâmes notre chemin en retenant ſeulement deux pour nous ſervir de guides.

Lorſque nous fûmes à cinq cens pas de la ville, le Prieur & un ſien compagnon s'arrêterent, & il tira de ſa pochette un ordre du Provincial dont il nous fit la lecture, qui portoit, que parceque nous avions abandonné notre legitime Superieur Calvo ſur le chemin des Philippines, & que nous étions entrez ſans ſa permiſſion dans la Province de Chiapa, il ne pouvoit en conſcience nous recevoir pour membres de ſon corps, qu'auparavant il ne nous eût en quelque façon châtiez de la faute que nous avions commiſe.

C'eſt pourquoi il commandoit au Prieur de Chiapa, qu'auſſi-tôt que nous ſerions entrez dans le Couvent, il nous fît renfermer deux à deux dans nos chambres, comme en priſon pendant trois jours, ſans nous permettre de ſortir que pour aller au refectoir,

refectoir, où à l'heure de midi nous nous devions présenter devant tous les Religieux assis sur la terre sans avoir autre chose à dîné que du pain & de l'eau, mais qu'au soupé le Prieur nous pourroit faire apporter ce qu'il lui plairoit dans nos chambres qui nous devoient tenir lieu de prison.

Ce fut là la penitence que le sage & rusé Provincial nous imposa, qui ne laissa pourtant pas de paroître bien aigre après un si bon déjeûné, & de nous fâcher d'entendre parler de jeûnes & de prison après avoir été regalez avec tant d'éclat.

Nous commençâmes alors à nous souvenir du jeu & de la gageure du Provincial du soir auparavant & d'en entendre le mystere, en reconnoissant le soulagement que nous devions recevoir par les boëtes de chocolate après avoir dîné avec du pain & de l'eau.

Nous nous souvinmes du dîné que le Prieur nous dit à Saint Philippe que nous aurions ce jour-là, & de la liberté dont nous devions nous servir.

Mais le bon Prieur qui s'apperçût que tout d'un coup notre contenance avoit changé, & que nous paroissions affligez, se prit à soûrire pour nous faire connoître que le Provincial ni lui n'avoient pas dessein de nous faire du mal, mais que ce qu'ils en faisoient étoit par une adresse de politi-

que, afin de fermer la bouche aux Crioles qui ne pourroient pas s'empêcher de murmurer si l'on ne nous faisoit pas sentir quelque sorte de châtiment.

Il nous assûra de plus qu'après notre emprisonnement nous devions esperer toute sorte d'honneur & d'avancement, que nous n'aurions faute de rien tant que nous serions avec lui, & qu'après nous avoir fait diner au pain & à l'eau, il nous envoyeroit à souper dans nos chambres assez dequoi faire bonne chere pendant vingt-quatre heures.

Après cela nous nous acheminâmes au Couvent de Chiapa, où nous fûmes reçûs par la plûpart des Religieux, avec beaucoup de joye; néanmoins nous remarquâmes qu'il y en avoit quelques-uns qui nous faisoient mauvaise mine, & qui nous regardoient de mauvais œil.

L'on ne nous eut pas plûtôt conduit dans nos chambres, que la cloche invita les autres Religieux à dîner, & nous à faire penitence au pain & à l'eau.

Nous descendîmes au refectoir; où après le benedicité les Religieux s'étant tous assis à table, nous autres quatre Jonas des Philippines, ainsi que quelques Crioles nous avoient nommez, fûmes obligez de nous asseoir à terre les jambes comme des tailleurs au milieu du refectoir, pour témoigner par

par cet acte d'humilité le déplaisir que nous avions d'avoir désobéï à notre Supérieur Calvo.

A même tems que l'on servit le premier plat à table, l'on nous donna aussi à chacun un pain raisonnable, un pot d'eau claire dont nous bûmes joyeusement, parceque nous étions assez rassasiez de deux déjeûnez que nous avions faits auparavant.

Néanmoins au milieu de cette action qui nous couvroit de honte en public, mais qui se pratiquoit pourtant entre les Religieux pour de moindres fautes que les nôtres, nous avions cette consolation que le Prieur & le Provincial étoient nos amis, que ce châtiment étoit paternel, & que de la part de ceux qui nous y avoient condamnez nous aurions du chocolate pour nous consoler, & que nous serions mieux traitez dans nos chambres ce soir-là, que plusieurs autres qui n'avoient eu que deux ou trois plats à soupé: joint que nous avions pour compagnon de penitence un Religieux Criole qui devoit être assis à terre aussi-bien que nous, à cause de certaines lettres amoureuses qu'une Religieuse & lui s'écrivoient, dont les termes passoient les bornes de la chasteté.

Mais quand je vis que ce Religieux nous regardoit de mauvais visage, je m'approchai de lui le plus près qu'il me fut possible,

ble, & comme je l'entendis murmurer tout bas, & qu'il nous appelloit des Jonas désobéïssans des Philippines, je lui dis aussi tout bas les deux hexametres suivans, qui me vinrent dans l'esprit sur sa mauvaise conduite.

Si monialis amor te turpia scribere fecit,
Ecce tibi gelidæ præbent medicamina limphæ.

Mais comme il eut entendu ces vers que je fis sur le champ, il témoigna encore d'être plus malcontent, se retirant en haussant les coudes & sécoüant les épaules par mépris, ce qui m'obligea de le suivre & de lui reciter amiablement ce vers.

Solamen misero est socios retinere Panettes.

Il s'imagina que je le suivois pour lui dérober son pain, & ce mot *panettes* l'auroit presque étranglé, s'il ne se fût servi de l'eau qui étoit devant lui & n'en eût bû un bon verre, par où j'apperçus que sa colere étoit appaisée, & cela m'obligea de lui dire que je croyois aussi que la violence de son amour devoit être temperée.

De cette sorte je dinai joyeusement au pain & à l'eau avec mon voisin le Religieux Criole, & après dîné l'on nous ramena dans nos chambres, où nous bûmes du chocolate

chocolate que nous avoit donné le bon Alvarez.

Les Religieux Castillans nous venoient trouver en foule dans nos chambres, les uns pour s'entretenir avec nous, & les autres pour nous apporter des confitures, & autres semblables friandises.

L'on parla aussi incontinent dans le Couvent des vers que j'avois faits sur le sujet de ce Religieux Criole, & ils servirent d'entretien l'après-dînée à tous les autres Religieux.

Ce soir-là nous fûmes servis à soupé suivant la promesse & la générosité du Prieur, qui nous voulut encore honorer de sa présence avec deux autres de ses compagnons qui souperent avec nous en notre chambre.

Les trois jours de notre prison se passerent ainsi joyeusement, souhaitant de n'en trouver jamais de plus fâcheuse que celle-là, où à la reserve que nous n'avions pas la liberté de sortir, nous avions tout ce que nous eussions pû souhaiter d'ailleurs, faisant bonne chere, & n'étant jamais sans avoir quelqu'un de nos amis qui nous tenoit compagnie.

De maniere que nous pouvions dire que notre prison nous étoit plûtôt un soulagement qu'un châtiment, parce qu'après un si long voyage que celui que nous avions fait depuis Mexique jusques-là, nous avions

avions plus besoin de repos que de promenade.

Nous ne fûmes pas plûtôt en liberté, que nous trouvâmes que le Provincial & le Prieur étoient dans le dessein de nous placer si bien, qu'après notre prison nous pussions acquerir de l'honneur & du credit en ce païs-là.

L'on envoya deux Religieux de notre compagnie à la campagne pour y apprendre le langage du païs, afin de prêcher aux Indiens, & être pourvûs de quelque benefice.

Ils nous accorderent aussi à un de mes compagnons & à moi la permission d'aller à Guatimala pour y enseigner dans l'Université la Philosophie & la Théologie; mais on differa notre départ jusques à la Saint Michel, parceque c'étoit le tems qu'on ouvroit les classes, & qu'on changeoit les regents.

Le Provincial ayant aussi consideré les vers que j'avois faits sur le champ au sujet du Religieux Criole, & remarquant par là que la langue Latine étoit mieux entenduë en Angleterre qu'entre les Espagnols qui abusent du pauvre Priscien par leurs solecismes, & voyant qu'on avoit besoin d'une personne qui fût intelligente en cette langue pour enseigner la Grammaire & la Syntaxe aux enfans dans leur Couvent de

Chiapa

Chiapa où l'instruction de la jeunesse leur valoit beaucoup tous les ans, il me pria d'en vouloir accepter la charge en attendant qu'il pût m'envoyer à Guatimala, me promettant de m'assister de tout ce que j'aurois besoin tant pour acheter des livres que pour mes autres necessitez, & même que je pourrois aussi aller à la campagne comme j'en avois le dessein pour voir ce qu'il y avoit de plus remarquable aux environs.

Je ne pûs refuser une offre qui m'étoit si utile, de sorte qu'avec cet emploi je demeurai en cette ville-là depuis le mois d'Avril jusques à la fin de Septembre, ou j'acquis beaucoup de réputation & de credit auprès de l'Évêque & du Gouverneur, mais particuliérement auprès du Prieur qui ne faisoit jamais de partie de promenade à la campagne sans moi; ce qui me donna lieu de pouvoir remarquer les richesses & le gouvernement de Chiapa, comme je les décris fidellement dans le chapitre qui suit.

CHAPITRE XIV.

Description de la Province de Chiapa, & des villes & principaux bourgs qui en dépendent.

QUoique dans l'opinion des Espagnols la Province de Chiapa soit une des plus pauvres de l'Amérique, parcequ'on n'y a point encore découvert de mines, ni trouvé de sable d'or dans les rivieres, & qu'il n'y a aucun port sur la mer du Sud pour le transport des marchandises, & pour négocier avec ceux de Mexique, de Guaxaca, & de Guatimala, je puis dire pourtant qu'elle en surpasse beaucoup d'autres en la grandeur de ses villes & de ses bourgs, & ne cede à pas une qu'à Guatimala, & même je puis assûrer que dans tout le reste de l'Amérique il n'y a pas une ville d'Indiens qui soit si peuplée des naturels du païs, & si grande que Chiapa des Indiens.

Les Espagnols ont grand tort de la mépriser comme ils font : car ils devroient considerer qu'elle est située entre Mexique & Guatimala, & que de sa force ou de sa foiblesse dépend celle de toute l'Amérique ; parceque n'étant point fortifiée, il est facile

le d'y entrer par la riviére de Tabaſco, & qu'elle eſt auſſi contiguë & frontiére du Jucatan.

De plus par le moyen des marchandiſes qui s'y trouvent, les habitans n'entretiennent pas ſeulement un commerce conſiderable entr'eux, mais auſſi avec les autres Provinces; & il n'y a point de lieu dans l'Amérique dont l'Eſpagne tire tant de cochenille qu'elle fait d'une des Provinces de Chiapa.

Outre que les bourgs qui ſont grands & bien peuplez augmentent conſiderablement les revenus du Roi d'Eſpagne par le tribut que chacun des habitans eſt obligé de payer tous les ans par tête.

Ce païs eſt diviſé en trois Provinces, ſçavoir celle de Chiapa, des Zeldales, & des Zoques, dont celle de Chiapa eſt la moins riche des trois.

Elle contient la grande ville de Chiapa des Indiens, & tous les bourgs & villages qui ſont ſituez au Nord vers Maquilapa, & à l'Oüeſt du Prieuré de Comitlan qui a dix bourgs qui en dépendent, & pluſieurs fermes où l'on nourrit quantité de bétail, de chevaux & mulets.

Proche de ce Prieuré de Comitlan eſt la grande vallée de Capanabaſtia, qui eſt auſſi un autre Prieuré qui s'étend vers Soconuzco.

Cette

Cette vallée eſt conſiderable par une grande riviére qui ſort des montagnes de Cuchumatlanes, & ſe va rendre à Chiapa des Indiens, & de là à Tabaſco.

Elle eſt auſſi renommée par la grande quantité de poiſſon qui ſe pêche dans la riviére, & par le grand nombre de bétail qui s'y trouve, & qui nourrit non ſeulement la ville de Chiapa, mais auſſi tous les lieux voiſins.

Quoique la ville de Chiapa & Comitlan ſoient dans un climat extrémement froid, parcequ'ils ſont ſituez ſur les montagnes; au contraire il fait extrêmement chaud en cette vallée, parcequ'elle eſt dans un fonds, & depuis le mois de Mai juſques à la Saint Michel il y arrive ſouvent de grands orages accompagnez de tonnerres & d'éclairs.

Le principal bourg où eſt le Prieuré, s'appelle Capanabaſtla, où il demeure plus de huit cens Indiens.

Mais celui de Izquintenango eſt encore plus grand, qui eſt ſitué au bout de la vallée vers le Sud, & au piéd des montagnes de Cuchumatlanes.

Le bourg de Saint Barthelemi qui eſt à l'autre bout de la vallée vers le Nord, eſt encore plus grand que ces deux-là, & la vallée peut avoir environ quarante milles de longueur & dix ou douze de largeur.

Tous les autres bourgs ſont ſituez vers

Soco-

Soconuzco, où la chaleur va toûjours en augmentant auſſi-bien que les tonnerres & les éclairs, parcequ'ils approchent plus des côtes de la mer du Sud.

Outre la grande quantité de bétail qui eſt en cette vallée, il s'y recueille auſſi tant de coton que c'eſt la principale marchandiſe du païs, parcequ'il s'en fait un grand nombre de mantes dont les Indiens ſe couvrent le corps, & les Marchands les y viennent acheter de divers endroits, ou bien les habitans les changent pour du Cacao avec ceux de Soconuzco & Suchutepeque, de ſorte que par ce moyen ils ſont toûjours aſſez bien pourvûs du breuvage qui ſe fait avec ce fruit-là.

Ils ne manquent non plus de poiſſon, parceque la riviere leur en fournit abondamment; ni de chair, la vallée étant pleine de bétail; ni de quoi s'habiller, parcequ'ils en vendent même aux autres; ni de pain, parceque quoiqu'il n'y croiſſe point de froment, ils recueillent aſſez de mahis pour leur nourriture.

Enfin ils ont quantité de gibier, de volaille & de coqs-d'Inde, de fruits, de miel, de tabac, & de cannes de ſucre.

Mais l'argent n'eſt pas ſi commun à Chiapa qu'à Mexique & à Guaxaca: car au lieu qu'en ces deux villes là l'on y compte par patagons ou pieces de huit reales, l'on ne

compte

compte à Chiapa que par teſtons qui ne valent que la moitié d'un patagon.

Quoique la riviére ſoit extrémement utile à cette vallée, & contribuë beaucoup à ſon abondance, elle eſt pourtant cauſe de pluſieurs déſaſtres qui arrivent aux habitans, dont les enfans auſſi-bien que les veaux & les poulains lorſqu'ils approchent du bord de l'eau ſont ſouvent dévorez par les crocodiles qui ſont en grand nombre en cette riviere, & qui ſont friands de chair, parcequ'ils en ont ſouvent mangé.

La ville du Royal Chiapa eſt une des moindres de toute l'Amérique : car il n'y a qu'environ quatre cens chefs de famille Eſpagnols, & environ cent maiſons d'Indiens qui ſont jointes à la ville, qu'on appelle le fauxbourg des Indiens qui y ont une chapelle particuliére.

Dans la ville il n'y a point d'autre Egliſe Paroiſſiale que l'Egliſe Cathédrale qui ſert pour tous les habitans.

Il y a auſſi deux Couvens, l'un de Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, & un autre de Saint François, & un pauvre Couvent de Religieuſes qui ſont aſſez à charge à la ville.

Mais parceque les Jéſuites ne s'y ſont point établis, qui demeurent ordinairement dans les villes qui ſont riches & opulentes, l'on en peut tirer une conſéquence

que

que celle-ci ne l'eſt pas, ou du moins que les habitans n'ont pas la généroſité que les Jéſuites demandent pour en tirer les grandes aumônes & les dons extraordinaires avec quoi ils entretiennent leurs colléges dans les lieux où ils ſont.

Car en ce lieu-ci les Marchands ſont reſſerrez & les Gentils-hommes ménagers & épargnans, & n'ont pas aſſez d'eſprit ni de civilité pour faire ces largeſſes, de ſorte que le pauvre Chiapa n'eſt pas un lieu commode pour les Jéſuites.

Le principal trafic des Marchands de cette ville eſt de cacao, de coton qu'ils vont acheter à la campagne aux environs; de merceries, & de ſucre qu'ils tirent de Chiapa des Indiens, & de quelque peu de cochenille: mais parceque le Gouverneur tire beaucoup de profit du commerce de la cochenille, il ne leur permet pas facilement de trafiquer de cette ſorte de marchandiſe.

Ils ont tous des boutiques dans une petite place où l'on tient le marché qui eſt devant l'Egliſe Cathédrale, où il y a des allées & des porches où les femmes des pauvres Indiens ſe rendent ordinairement ſur les cinq heures du ſoir, & y apportent des drogues & des boiſſons qu'elles vendent à bon marché aux Crioles.

Ceux qui ſont les plus riches d'entre ces Mar-

Marchands vont à Tabaſco, où ils y envoyent pour acheter des marchandiſes qui viennent d'Eſpagne, comme des vins, des toiles, des figues, des raiſins, des olives, & du fer; mais ils n'oſent pas riſquer beaucoup en ces choſes-là, parcequ'il y a peu d'Eſpagnols dans le Païs, & que la plûpart ſe contentent d'avoir ſeulement ce qui leur eſt néceſſaire pour la vie.

De ſorte que la plûpart des marchandiſes d'Eſpagne que l'on y apporte ſont pour les Religieux, qui ſont ceux de tout le païs qui ſe divertiſſent le mieux.

Les Gentils-hommes de Chiapa ſervent ordinairement de proverbe & de matiere de raillerie en ce païs-là, quand on veut répréſenter des fanfarons qui font les grands Seigneurs ou les capables, quoiqu'ils ne ſoient que des gueux ou des ignorans.

Car ils ſe diſent ordinairement être deſcendus de quelques maiſons de Ducs en Eſpagne, ou des prémiers conquerans, quoique dans leurs mœurs & dans leur entretien ils paroiſſent auſſi ruſtiques & groſſiers que des païſans, & n'ayent ni ſens, ni entendement pour la plûpart.

Les principales familles de cette ville portent auſſi les noms magnifiques de Cortez, de Solis, de Velaſco, de Tolede, de Zerna, & de Mendoze.

CHA-

CHAPITRE XV.

Conference curieuse d'un Gentil-homme Criole avec l'Auteur.

UN jour l'un de ces Gentils-hommes & qui étoit des premiers d'entr'eux, nommé Dom Melchior de Velasco, étant entré en conférence avec moi sur le sujet de l'Angleterre & de la nation Angloise, me demanda sérieusement si le Soleil & la Lune étoient de la même couleur en Angleterre qu'à Chiapa, & si les Anglois marchoient des pieds comme les Indiens, & sacrifioient des hommes comme les payens faisoient autrefois en ce païs là.

Ce ne furent pas là toutes les questions ridicules qu'il me fit : car il me demanda encore si l'on pouvoit bien trouver en Angleterre quelque ragoût aussi délicat que des frixolles dont les pauvres Indiens se nourrissent, qui n'est autre chose que des fasecles, en François feverolles boüillies & assaisonnées avec un peu de poivre de l'Amérique & de l'ail, jusques à ce que le boüillon vienne aussi noir que de l'encre.

De plus si les femmes d'Angleterre portoient leurs enfans aussi long-tems que celles des Espagnols ; & enfin si les Espagnols

n'étoient pas plus braves & plus galans que les Anglois ? Je passerai sous silence cent autres impertinences qui lui échaperent de pareille force ; pour dire qu'il est ordinaire entr'eux de n'avoir à dîné qu'un plat de frixoles assaisonnées dans du boüillon noir, avec de l'ail & du poivre, qu'ils disent être la meilleure nourriture des Indiens.

Et néanmoins après un dîné si magnifique ils se tiendront une demi-heure sur la porte pour se faire voir, & secoüer les miettes de leurs habits, de leurs fraises, & de leurs moustaches, & à s'écurer les dents comme s'il y étoit resté quelques os de perdrix ; & si quelqu'un de leurs amis vient par hazard à passer par là, ils ne manqueront pas de faire trouver à propos une miette sur leur moustache, & dire en même tems, ô Monsieur, que je viens de manger d'une excellente perdrix, pour dire qu'ils tiennent bonne table, quoiqu'ils n'ayent mangé que de ces frixoles ou fasçoles boüillies.

Encore qu'ils vantent tant leur naissance, ils ne s'occupent pourtant qu'à élever du bétail : & leurs plus grandes richesses consistent en fermes où l'on nourrit des bœufs & des mulets.

Il est vrai qu'il y en a quelques-uns qui dépendent d'eux, d'où ils sont appellez Com-

Commandeurs, & chaque habitant est obligé de leur payer tous les ans un certain droit en argent & en volailles.

Ils n'ont nulle inclination aux armes, & quoiqu'ils disent qu'ils voudroient bien voir l'Espagne, il n'y en a pourtant pas un qui voulût s'être hazardé sur la mer ; car ils estiment qu'il n'y a rien de meilleur que de dormir paisiblement dans son lit.

Cent bons soldats battroient aisément tous ces Doms de Chiapa, & se rendroient maîtres de la ville, dont les avenuës sont si ouvertes que les ânes & les mulets y entrent & en sortent à toute heure pour aller paître dans les champs.

Il y a néanmoins dans cette ville un Gouverneur & un Evêque.

La charge du Gouverneur est considerable, parceque son pouvoir s'étend fort loin, qu'il traite les Espagnols & les Indiens comme il lui plaît, & qu'il fait encore un très-grand trafic de cacao & de cochenille.

Mais les biens qui sont mal acquis ne prosperent jamais, comme l'experimenta Dom Gabriel de Orellana qui étoit Gouverneur de cette ville & de ce païs lorsque j'y étois, qui ayant envoyé pour la valeur de huit mille écus de cochenille, de cacao, de sucre, & de cuirs par la riviére de Tabasco pour porter à la Havane, les per-

dit, & le tout tomba entre les mains des Hollandois.

CHAPITRE XVI.

De l'Etat Ecclésiastique de Chiapa, de l'étenduë de l'Evéché, & de ce qui arriva à un Evêque pour avoir voulu remédier à l'abus de l'usage du chocolate par les femmes dans l'Eglise pendant la Messe, qui le firent empoisonner dans du chocolate.

L'Évêché de cette ville vaut pour le moins huit mille ducats par an; & certe l'Evêque les mérite bien, venant d'un païs aussi éloigné qu'est l'Espagne, demeurer dans une ville où il y a de si habiles gens que Dom Melchior de Velasco, & où les ânes sont nourris & élevez à si bon marché.

La plus grande partie du revenu de cet Evêque vient des offrandes qu'il reçoit tous les ans dans les gros bourgs des Indiens, où il va une fois l'année pour confirmer leurs enfans, n'y ayant pas un de ces enfans qui ne lui donne un cierge de cire blanche avec un ruban, & du moins quatre réales en argent.

J'en ai même vû quelques-uns des plus riches qui lui donnoient des cierges qui pesoient jusques à six livres, avec deux aunes de ruban à dix sols l'aune, & qui étoient tout couverts de simples réales depuis le bas jusques au haut; car les Indiens tirent vanité

vanité d'offrir ces grosses offrandes.

Celui qui étoit Evêque de cette ville lorsque j'y étois, s'appelloit Dom Bernard de Salazar, qui me pria de l'accompagner un mois durant en la visite des bourgs qui sont proche de Chiapa, où il me donna la charge de tenir le bassin où les Espagnols & les Indiens apportoient leurs offrandes pendant qu'il confirmoit leurs enfans, & comme j'avois soin avec un autre Chapelain de compter soigneusement l'argent avant que de le porter en la chambre de l'Evêque, je trouvai qu'à la fin du mois il avoit reçû seize cens ducats seulement en ces offrandes, sans compter ses droits pour la visite des Confrairies qui sont fort riches en ce païs-là, & dont les Evêques tirent de bons revenus dans leurs Dioceses.

Cet Evêque, aussi-bien que les autres qui sont dans les Indes, étoit un peu trop attaché au bien; mais au reste il étoit de bonnes mœurs, & s'appliquoit à réformer les désordres qui se commettoient dans l'Eglise; mais il lui en coûta la vie avant que je partisse de Chiapa pour aller à Guatimala.

Les femmes de cette ville-là prétendent être sujettes à de si grandes débilitez d'estomac, qu'elles ne sçauroient entendre une Messe basse, & encore moins la grande Messe & le sermon, sans boire un verre de chocolate tout chaud, & manger un peu de

confitures pour se fortifier l'estomac.

Pour cet effet leurs servantes avoient accoûtumé de leur apporter du chocolate dans l'Eglise au milieu de la Messe ou du sermon, ce qui ne se pouvoit faire sans causer de la confusion, & sans interrompre les Prêtres ou les Prédicateurs.

L'Evêque voulant remédier à cet abus par les voïes de la douceur, leur fit diverses exhortations pour les prier de s'en abstenir: mais comme il vit que cela ne servoit de rien, & qu'elles continuoient toûjours à faire la même chose au mépris de ses exhortations, il fit afficher une excommunication à la porte de l'Eglise contre toutes les personnes qui auroient la hardiesse d'y boire ou d'y manger pendant le service divin.

Cet excommunication choqua extrémement toutes les femmes, particulierement les demoiselles, qui dirent tout hautement que si l'on ne vouloit pas leur permettre de boire & de manger dans l'Eglise, qu'elles ne pourroient pas aussi continuer à y assister.

Les principales de ces demoiselles qui sçavoient l'amitié qui étoit entre l'Evêque, le Prieur & moi, nous vinrent trouver tous deux pour nous prier de faire en sorte que ce Prelat revoquât cette excommunication.

Nous fîmes ce que nous pûmes le Prieur

& moi pour porter l'Evêque à leur donner satisfaction, lui alleguant la coûtume du païs, la foiblesse des femmes & de leur estomac, l'aversion qu'elles auroient contre lui, & le danger qu'il y avoit que cela ne causât quelques séditions dans l'Eglise & dans la ville, dont nous avions déja quelques conjectures par ce que nous avions appris de plusieurs personnes.

Mais il répondit que sa vie ne lui étoit rien au prix de la gloire de Dieu & de celle de sa maison, & que tout ce que nous lui avions dit n'étoit pas capable de lui faire faire la moindre chose contre son devoir.

Comme les femmes virent qu'il étoit si résolu, elles commencerent non seulement à le mépriser, mais à se mocquer de lui tout ouvertement aussi bien que de son excommunication, & par mépris à boire plus que jamais dans l'Eglise comme le poisson fait dans l'eau.

Cet excès fut cause qu'un jour il y eut une grande sédition dans l'Eglise Cathédrale, & que plusieurs épées furent tirées contre les Prêtres & les Chanoines qui s'étoient mis en devoir d'ôter aux servantes les vases où elles portoient du chocolate à leurs maîtresses, qui voyant que l'Evêque ne se pouvoit gagner ni par la force, ni par la douceur, prirent la résolution d'abandonner l'Eglise Cathedrale, de sorte que de là en

avant l'on n'y voyoit plus personne, & chacun alloit entendre la Messe & le sermon aux Eglises des Couvents, où les Religieux les laissoient vivre à leur maniére accoûtumée sans faire autre chose que de les exhorter amiablement, de sorte que par ce moyen les Religieux s'enrichirent aux dépens des Chanoines & de l'Eglise Cathédrale, où personne ne donnoit plus rien.

Cela ne dura pas long-tems; car l'Evêque se fâcha contre les Religieux, & fit publier une autre excommunication par laquelle il enjoignoit à tous les habitans de la ville de venir à l'Eglise Cathédrale; mais les femmes au lieu d'y obéïr, se tinrent resserrées dans leurs maisons un mois tout entier.

Pendant ce tems-là l'Evêque tomba dangereusement malade, & se retira au Couvent des Jacobins, parce qu'il s'étoit persuadé qu'il n'y avoit personne qui voulût prendre plus de soin de lui pendant sa maladie, que le Prieur, en qui il avoit une entiere confiance.

L'on envoya querir des Médecins en divers endroits, mais tous demeurerent d'accord que l'Evêque avoit été empoisonné, & lui-même le reconnut en mourant, priant Dieu de pardonner à ceux qui en étoient les auteurs, & le suppliant d'avoir pour agréable le sacrifice de sa vie, qu'il offroit volontairement pour sa gloire & pour celle de sa maison.

Il

Il ne fut pas plus de huit jours malade dans le Couvent, & auſſi-tôt qu'il fut mort, tout ſon corps, ſa tête, & ſon viſage s'enflerent de telle ſorte, qu'auſſi-tôt qu'on lui touchoit la peau en quelque endroit, elle ſe crevoit, & jettoit du pus, qui étoit une marque d'une corruption univerſelle dans tout le corps.

Il y avoit une demoiſelle dans la ville qui étoit de ma connoiſſance, qu'on accuſoit d'une trop grande familiarité avec un des Pages de ce Prélat, & de lui avoir fait donner par ce Page un verre de chocolate qui l'avoit empoiſonné.

Je lui ai oüi dire à elle-même qu'il y avoit peu de gens qui fuſſent fâchez de la mort de l'Evêque, mais particulierement que les femmes n'avoient aucun ſujet d'en avoir du déplaiſir, & qu'elle croyoit que puiſqu'il avoit témoigné tant d'averſion contre le chocolate qu'on beuvoit dans l'Egliſe, celui qu'il avoit bû dans ſa maiſon, ne s'étoit pas accommodé à ſon temperament.

Cela donna lieu enſuite à un proverbe par tout ce païs-là, qu'il falloit prendre garde au chocolate de Chiapa, & moi-même je n'oſois plus en boire après cela dans aucune maiſon que ce fût, ſi je n'étois bien aſſûré de l'affection de toute la famille.

Les femmes de cette ville ſont adonnées à leurs plaiſirs, & le démon leur a appris di-

verſes manieres d'attraits & d'hameçons pour attirer les ames au peché & à la damnation, & ſi on les refuſe, elles ſçavent le moyen de s'en venger par un verre de chocolate, ou par une boëte de confitures qui portera la mort avec elle.

Cette demoiſelle qui fut ſoupçonnée, & même fut en peine pour la mort de l'Evêque, m'envoyoit aſſez ſouvent des boëtes de chocolate ou de confitures que je recevois, parce que je les prenois comme des eſpeces de reconnoiſſance de la peine que j'avois priſe à lui enſeigner un peu de Latin.

Elle étoit d'une humeur fort enjoüée & agréable, où je ne trouvois point de mal, juſques à ce qu'un jour elle m'envoya un fort beau fruit de palmite, enveloppé dans un mouchoir, & tout couvert de fleurs de jaſmin & de roſes.

Lorſque je déliai le mouchoir, je crus qu'entre les fleurs j'y trouverois quelque riche préſent ou quelques pieces de huit; mais je fus fort étonné de n'y trouver autre choſe que ce fruit-là, & encore plus après l'avoir bien conſideré d'y trouver gravé deſſus avec un coûteau un cœur navré de deux fléches, par où je découvris facilement l'intention du cœur de celle qui me l'avoit envoyé.

Cela m'obligea d'être de-là en avant plus circonſpect

circonſpect & plus retenu à recevoir de ſes préſens, & à lui renvoyer ſon palmite avec ces mots, *un fruit ſi froid n'a point d'effet.*

Ma réſolution & ma réponſe furent bientôt ſçuës dans cette petite ville; ce qui mit cette demoiſelle en colere contre moi, en ſorte qu'elle m'ôta ſon fils qui venoit à mon école, & me ménaçoit en pluſieurs rencontres de me joüer un tour de Chiapa.

Ce qui m'obligea de me tenir ſur mes gardes en me ſouvenant du chocolate de l'Evêque, & je ne demeurai pas long-tems après en cette malheureuſe ville, qui ne mérite d'autre loüange ſinon qu'elle eſt peuplée d'idiots, & de femmes qui ne ſont habiles qu'à préparer du chocolate empoiſonné.

CHAPITRE XVII.

Deſcription de la ville de Chiapa des Indiens, & de leurs priviléges, de leurs inclinations, de leur commerce, & de leurs occupations ordinaires.

MAis à douze lieuës de cette ville il y a un autre Chiapa qui mérite plus de loüange que celui-là.

Il eſt peuplé pour la plus grande partie par les Indiens, & c'eſt une des plus gran-

des villes qu'ils ayent dans toute l'Amérique où il y a pour le moins quatre mille familles.

Les Rois d'Espagne ont donné plusieurs priviléges à cette ville: mais quoiqu'elle soit gouvernée par les Indiens, elle dépend pourtant du gouvernement de Chiapa des Espagnols qui choisissent un Gouverneur Indien tel qu'il leur plaît avec les autres officiers inférieurs.

Ce Gouverneur peut porter l'épée & le poignard, & joüit de plusieurs autres priviléges par dessus les autres Indiens.

Il n'y a aucune ville où il se trouve tant de gentils-hommes Indiens qu'en celle ci. Dom Philippe de Guzman en étoit Gouverneur lorsque j'étois en ce païs-là, qui étoit un fort riche Indien, & qui nourrissoit toûjours dans son écurie une douzaine d'aussi beaux chevaux de main qu'aucun Gouverneur Espagnol qui fût dans le païs, & n'avoit pas moins de courage qu'eux, comme il le montra par le procès qu'il soûtint en la Chancellerie de Guatimala contre le Gouverneur de Chiapa Royal pour la défense des priviléges de sa ville, où il dépensa beaucoup, & après avoir gagné son procès, il en fit faire des réjoüissances tant par terre que par eau si magnifiques qu'on n'auroit pû en faire davantage à la Cour de Madrid.

Cette ville est située sur le bord d'une grande

grande riviére, sur laquelle il y a plusieurs bateaux où l'on a enseigné aux Indiens à faire des combats de mer, en quoi ils sont extrémement adroits, & à répréſenter les Nimphes de Parnasse, Neptune, Æole, & les autres Dieux des Payens, de sorte qu'ils se font admirer de tous les autres Indiens.

Ils font une armée de mer avec leurs bateaux, avec quoi ils assiégent une ville dans les formes, & la pressent jusques à ce qu'ils l'obligent de se rendre, avec tant de courage & d'adresse, qu'il semble qu'ils ayent été élevez toute leur vie dans les combats de mer.

Ils sont aussi extrémement adroits à la course des taureaux, au jeu des cannes, à courir des chevaux, à dresser un camp, à la musique, à la danse, aux autres exercices du corps, où ils ne cedent en rien aux Espagnols.

Ils bâtissent des villes & des châteaux de bois, qu'ils couvrent de toile peinte, & qu'ils assiégent avec des bateaux où ils combattent les uns contre les autres, avec des fusées, des lances à feu, & autres sortes de feu d'artifice, avec tant de courage & d'adresse, que s'il leur étoit permis de mettre en pratique sérieusement ce qu'ils ne font que par jeu, les Espagnols & les Religieux se repentiroient bien-tôt de les avoir rendus si habiles en ce métier-là.

Ils

Ils représentent souvent des Comédies qui sont leurs divertissemens ordinaires, mais avec tant de generosité, qu'ils n'y épargnent point la dépense, pour régaler les Religieux & les habitans des bourgs qui leur sont voisins, particuliérement dans les jours de fête & de réjoüissance publique, où il s'y trouve ordinairement un grand concours de peuple.

La ville est riche, parce qu'il y a quantité de riches habitans, qui trafiquent à la campagne, comme font les Espagnols, & qui pratiquent entr'eux tous les métiers nécessaires dans une ville bien policée.

Ils ne manquent ni de chair, ni de poisson: car la riviere qui passe devant la ville, leur en fournit en abondance, & ils ont plusieurs fermes où il y a aussi beaucoup de bétail.

Entre tous les Religieux qui sont établis en cette ville, ceux de l'Ordre de Saint Dominique sont ceux qui tiennent le premier rang; ils y ont un fort beau Couvent & une autre Eglise ou Chapelle qui en dépend.

La chaleur est si grande en ce lieu-là, que les Religieux & les Indiens sont obligez de porter ordinairement un linge autour de leur cou pour s'essuyer, ce qui fait aussi qu'ils demeurent plus long-tems à table qu'ils ne feroient, parcequ'ils ne sçauroient manger un morceau que les goutes d'eau ne leur tombent tout le long du visage. Les

Les soirées néanmoins y sont fraîches & agréables, ce qui fait aussi qu'on les employe à se divertir & à se promener dans les allées & les jardins qui sont sur le bord de la riviere.

A deux ou trois lieuës de la ville il y a deux Ingenios ou fermes de sucre, dont l'une appartient au Couvent des Jacobins de Chiapa, & l'autre à celui des mêmes Religieux de cette ville, où il y a près de deux cens Négres & plusieurs Indiens qui travaillent continuellement à faire du sucre dont on fournit tout le païs; & l'on y éleve aussi & aux environs un grand nombre de mulets & excellens chevaux.

La ville de Chiapa des Indiens & tous les autres bourgs qui sont aux environs, ne manquent de quoi que ce soit que d'un climat plus temperé, & de froment qui n'y peut fructifier; mais ceux qui ne s'en peuvent passer, en font venir de Chiapa des Espagnols, & des environs de Comitlan; quoique ce manque de bled n'y passe pas pour un défaut, parce qu'il y a une très-grande abondance de mahis dont les Espagnols & les Religieux font faire du pain, dont ils mangent avec autant d'appetit que de celui de froment.

Néanmoins les pauvres Espagnols & quelques Indiens qui ont appris à trafiquer, font un gain très-considerable des biscuits de froment

froment qu'ils portent vendre dans les bourgs & villages : car quoiqu'ils soient durs & secs, les Indiens à qui c'est une nouveauté, ne laissent pas de les acheter, ou bien d'en faire échange avec du coton, dont il y a encore plus grande abondance dans ce païs-là que dans la vallée de Capanabastlan.

CHAPITRE XVIII.

Description de la Province des Zoques contiguë à celle de Chiapa, ses richesses, son commerce, & les avantages qu'elle a sur ses voisins pour le trafic & le transport de ses marchandises.

AU païs de Chiapa est jointe la province des Zoques, qui est la plus riche des Provinces de Chiapa, & s'étend d'un côté à Tabasco, d'où par la riviére de Grijalua l'on transporte les marchandises du païs avec assûrance à Saint Jean de Ulhua ou la Vraïe Croix.

Elle trafique aussi avec le païs de Jucatan par le havre qu'on appelle le Port Royal qui est entre Grijalua & Jucatan.

Néanmoins quoique cette riviere de Tabasco ou de Grijalua & le Port-Royal soient fort commodes pour le commerce de la Province

Province des Zoques ; ils ſont pourtant cauſe que les eſpagnols n'y vivent qu'en crainte, parce qu'ils en connoiſſent la foibleſſe, & qu'ils ſçavent bien que ſi quelque nation étrangere vouloit ſe hazarder courageuſement d'entrer dans le païs par quelqu'une de ces deux entrées, ils pourroient conquerir tout le païs de Chiapa, & de là paſſer juſques à Guatimala.

Mais parce que la riviére de Tabaſco eſt peu profonde, & le climat trop chaud, où les bourgs ſont auſſi fort incommodez des moucherons, & que la principale marchandiſe de ce païs-là n'eſt que du Cacao, cela a empêché les Anglois & les Hollandois, après avoir entré dans la riviére, de paſſer outre, & s'en ſont retournez, abandonnant un païs riche & les moyens d'immortaliſer leur nom, par la conſideration de quelques obſtacles ou de quelques difficultez de peu de conſequence.

Les bourgades de cette Province des Zoques ne ſont pas fort grandes, mais elles ſont riches, parce qu'il y a quantité de ſoye & la meilleure cochenille de toute l'Amérique, & même il n'y a point de Province où il s'en trouve plus qu'en celle-ci.

Il y a peu d'Indiens qui n'ayent leurs vergers plantez de ces arbres où s'engendrent les vers qui nous fourniſſent cette riche marchandiſe, non pas qu'ils l'eſtimaſſent beaucoup

beaucoup d'eux-mêmes, mais parce qu'ils ont vû que les Espagnols en faisoient grand état & leur en offroient de l'argent, les contraignant même de les cultiver dans les endroits où ils ont reconnu qu'ils croissoient mieux qu'ailleurs.

Il y a une telle quantité de soye en ce païs-là, que le principal trafic des Indiens consiste en des tapis de soye de toutes couleurs que font leurs femmes, qu'ils vendent après aux Espagnols qui les achetent pour les envoyer en Espagne.

C'est une chose admirable de voir la diversité des ouvrages de ces Indiens, qui sont si beaux & si bien faits, qu'ils pourroient servir de patrons aux meilleures maîtresses d'Angleterre.

Le peuple de ce païs-la est spirituel, & ingenieux & bien fait de corps: vers Tabasco le climat est chaud; mais au dedans du païs il y a des endroits où il fait fort froid.

Il y a grande abondance de mahis, mais il n'y a point de froment; aussi n'y a-t-il pas tant de bétail qu'aux environs de Chiapa: pour du gibier, de la volaille, & des coqs d'inde, il s'y en trouve autant qu'en aucun autre endroit que ce soit.

La Province des Zeldales est située derriere celle des Zoques, s'étendant depuis la mer du Nord dans le continent jusques vers Chiapa,

Chiapa, & en quelques endroits vers le Nord-Oüest elle touche aux frontieres de Comitlan ; du côté du Sud-Oüest elle joint aux Indiens qui n'ont pas encore été assujettis par les Espagnols, & qui font souvent des courses sur les Indiens Chrétiens, brûlant leurs villages & emmenant leur bétail.

La principale ville de cette Province s'appelle Ococingo, qui sert de frontiere contre ces infidéles.

Cette Province passe pour être riche entre les Espagnols, parce qu'il y grande quantité de Cacao, qu'ils estiment beaucoup à cause qu'ils en font leur chocolate, & d'une autre denrée qu'ils nomment Achiote, avec quoi ils donnent la couleur à ce breuvage. L'Achiote est une graine dont se fait une teinture qu'on appelle *rocou* en Europe : il s'en trouve en toutes les isles & terre ferme d'entre les Tropiques.

Il y a aussi beaucoup de pourceaux, de volailles, de coqs-d'Inde, de cailles, de bétail, de brebis, de mahis, de miel ; & lorsque j'y étois, l'on étoit après à faire faire un moulin à sucre proche d'Ococingo, où l'on croit que les cannes de sucre viendront aussi-bien qu'aux environs de Chiapa des Indiens.

Le païs pour la plûpart est haut & montagneux, mais la ville d'Ococingo est située dans une agréable vallée, où il y a plusieurs courans

courans & ruisseaux d'eau douce qui fait qu'on croit que c'est un lieu fort propre pour la culture du sucre.

Des Religieux ont aussi fait semer du froment en cette vallée, où il est fort bien venu & s'est trouvé très-excellent.

Après avoir décrit tout le païs de Chiapa, qui est environné d'un côté par Soconuzco, & de là presque jusqu'à Guatimala par la Province de Suchutepeque ; & de l'autre par Tabasco & la Province des Zeldales où il se trouve tant de cacao & d'achiote, qui sont les principales drogues dont on fait le chocolate, avant que de sortir de Chiapa pour aller à Guatimala, je veux dire quelque chose de ces deux boissons qui sont en si grand usage entre les Espagnols, & qui à mon sens ne doivent pas être connuës de toutes les nations, pour remédier par leur usage à tant d'abus qui se commettent par le vin & les autres breuvages qu'on estime tant en Europe.

CHAP-

CHAPITRE XIX.

Du Chocolate & de l'Atolle, qui ſont les deux breuvages dont on ſe ſert ordinairement dans les Indes, & des diverſes façons de les appréter, avec les qualitez des ingrédiens qui entrent en leur compoſition.

LE Chocolate étant aujourd'hui en uſage, non ſeulement dans toutes les Indes Occidentales, mais auſſi en Eſpagne, en Italie, & en Flandres avec l'approbation de pluſieurs ſcavans Médecins entre leſquels Antoine Colmenero de Ledeſme qui a demeuré dans les Indes, en a compoſé un excellent Traité, où il parle doctement de la nature & des proprietez de ce breuvage; j'ai crû que je devois auſſi écrire en ce lieu ce que j'en ai appris ſur les lieux & reconnu par mon expérience pendant douze ans.

Ce nom de Chocolate eſt Indien, compoſé de atte, comme diſent quelques-uns, ou, comme diſent quelques autres, de atle qui ſignifie de l'eau au langage de Mexique, & du bruit ou du ſon que l'eau fait dans le vaiſſeau où l'on met le Chocolate, où elle fait comme choco, choco, choco, quand on la remuë dans un vaſe appellé Chocolatiere

tiere avec un moulinet jusques à ce qu'elle s'éleve en bubes & en écume.

Comme le nom en est composé, nous pouvons l'appeller aussi une confection ou un breuvage composé de plusieurs ingrédiens, conforme à la différence du tempérament de ceux qui s'en servent.

Mais le principal ingrédient de tous ceux qui entrent en cette composition & sans lequel on ne la sçauroit faire, est le Cacao qui est une maniere de noisette ou de noyau plus gros qu'une amande, qui croît sur un arbre qu'on appelle l'arbre de Cacao dans une grande gousse où il se trouve par fois jusques à trente ou quarante de ces amandes.

Quoique le Cacao comme tous les autres simples, participe des qualitez des quatre élemens; néanmoins l'opinion qui est la plus reçûë entre les Médecins, est qu'il est froid & sec comme l'élement de la terre, & par consequent de qualité astringente.

Mais comme il participe aussi des autres élemens, & particuliérement de l'air qui est chaud & humide, de là vient qu'il a des parties onctueuses, ensorte qu'on en tire une maniere de beurre, dont j'ai vû que les femmes des Crioles se frottoient le visage pour se rendre le teint plus uni.

L'on ne doit pas trouver incroyable ce que l'on dit du Cacao, qu'il est froid & sec, & puis chaud & humide; car quoique l'experience

perience vaille plus que tous les raisonnemens du monde, néanmoins les exemples serviront à éclaircir cette verité.

Premierement dans la Rhubarbe, quoiqu'elle ait en soi des qualitez chaudes & purgatives, elle en a néanmoins d'autres qui sont froides, seches & astringentes, & propres à fortifier l'estomac & guerir le flux de ventre.

Cela paroît encore dans l'acier, qui quoiqu'il participe de la nature de la terre, en ce qu'il est pesant, resserré, froid & sec, & qu'on l'estimeroit contraire à la guérison des opilations du foye & de la ratte, on s'en sert néanmoins comme d'un reméde specifique propre pour les guerir.

L'autorité de Galien peut encore éclaircir ceci, qui enseigne au troisiéme livre des qualitez des simples que la plûpart des médicamens qui paroissent simples à nos sens sont naturellement composez & contiennent en eux des qualitez contraires, comme une qualité expulsive & une qualité rétentive, une qualité qui grossit & l'autre qui atténuë, ou qui rarefie & qui condense.

Et dans le quinziéme chapitre du même livre il rapporte l'exemple du boüillon d'un coq qui lâche le ventre, & sa chair qui a la vertu de la resserrer.

Et pour montrer encore que cette qualité differente se trouve en diverses substances ou parties

parties des médicamens simples, il rapporte au dix-septiéme chapitre du premier livre des simples médicamens, l'exemple du lait, où l'on trouve trois substances differentes & que l'on sépare les unes d'avec les autres; sçavoir la substance fromageuse qui a la vertu d'arrêter le flux de ventre, la substance du lait qui est purgative, & celle du beurre qui est anodine.

Nous trouvons aussi trois substances dans le mouſt, sçavoir, la substance du marc qui est terrestre & la plus abondante, une autre qui en est comme la fleur qui est l'écume ou la lie, & finalement une troisiéme substance plus pure qui est proprement le vin; & chacune de ces substances contient en soi diverses qualitez & proprietez, soit dans la couleur, soit dans l'odeur, ou autres semblables accidens.

Ce qui s'accorde aussi à la raison, si nous considerons que les alimens que nous prenons, quelque simples qu'ils soient, ne laissent pas d'engendrer ou de produire les quatre humeurs dans le foye, qui different non seulement en température, mais aussi en substance; & selon que l'aliment participe plus ou moins d'une de ces humeurs, l'humeur se trouvera aussi plus ou moins prédominante.

D'où nous pouvons conclure, que lorsque le Cacao est moulu & remué, les diver-

ſes

ſes parties que la nature lui a données, ſe mêlent artificiellement & intimement les unes avec les autres ; de ſorte que les parties onctueuſes, chaudes & humides ſe trouvant mêlées avec celles qui ſont terreſtres, les répriment & les temperent, en ſorte qu'elles ne ſont plus ſi aſtringentes qu'auparavant, mais deviennent plus temperées, & plus conformes au temperament chaud & humide de l'air, qu'à la froideur & ſechereſſe de la terre ; comme il paroît lorſqu'on le rend propre à le prendre en breuvage, qu'à grand'peine a-t-on donné deux tours de moulinet, qu'il s'éleve une écume graſſe, par où l'on peut remarquer combien il participe de cette partie onctueuſe.

De maniére que par ce qui a été dit ci-deſſus, l'on peut voir aiſément l'erreur de ceux qui parlant du Chocolate, diſent qu'il engendre des opilations, parce que le Cacao eſt aſtringent, comme ſi ſa faculté aſtringente n'étoit pas corrigée & temperée par le mélange intime de ſes parties les unes avec les autres lorſqu'il eſt moulu, comme j'ai déja dit ; outre qu'il y entre tant d'autres ingrédiens qui ſont naturellement chauds, qu'il faut par néceſſité qu'il ait la faculté d'ouvrir & d'atténuer, & non pas de reſſerrer.

Mais laiſſant à part toutes ces raiſons, cette vérité paroît évidemment dans le Ca-

cao même : car s'il n'eſt ni moulu ni remué, ni compoſé, comme il l'eſt dans le Chocolate, mais ſeulement mangé comme il eſt dans le fruit, ainſi que font pluſieurs femmes des Crioles & des Indiens, il cauſe de grandes obſtructions, & leur rend le teint pâle & blême, comme celles qui ont les pâles couleurs, & qui mangent de la terre de pots, ou du plâtre des murailles, comme font ſouvent les femmes Eſpagnoles pour ſe faire venir le teint de cette couleur qu'elles eſtiment par-deſſus toute autre, quoique cela leur cauſe des obſtructions fâcheuſes ; de ſorte qu'on voit par là qu'il n'y a point d'autre raiſon que le Cacao étant mangé tout cru produiſe les mêmes effets, ſinon que les parties differentes n'étant pas aſſez mêlées en les mangeant, ont beſoin de ce mélange artificiel, dont nous avons parlé ci-devant.

L'arbre qui porte ce fruit eſt ſi tendre, & le terroir où il croît eſt ſi chaud, que pour le garantir des ardeurs du Soleil ils plantent d'autres arbres qu'ils appellent les meres du Cacao ; & quand ces arbres ſont crûs à une hauteur capable de faire de l'ombrage aux arbres de Cacao, ils plantent au-deſſous les Cacaotals ou arbres de Cacao, afin que, lorſqu'ils commenceront à ſortir de terre, ces autres arbres leur puiſſent ſervir d'abri, & comme leurs meres les nourrir & les défendre du Soleil.

Le

Le fruit ne vient pas auſſi tout nud, mais couvert & enveloppé dans une grande gouſſe ou écoſſe, comme j'ai déja dit, & encore chaque amande eſt enveloppée d'une peau blanche pleine de jus, que les femmes ſuccent avec délices, parce qu'il eſt rafraîchiſſant & ſe fond en eau dans la bouche.

Il y a deux ſortes de Cacao; l'un eſt commun, qui eſt d'une couleur obſcure tirant ſur le rouge, qui eſt rond & piquoté au bout; l'autre eſt plus large, plus gros, plus plat, qu'ils appellent Patlaxe, qui eſt blanc & plus deſſiccatif que l'autre, auſſi eſt-il à meilleur marché de beaucoup.

Celui-ci particuliérement empêche le ſommeil plus que l'autre; c'eſt pourquoi l'on ne s'en ſert pas tant que de l'ordinaire, & il n'y a guéres que le commun peuple qui en uſe.

Quant aux autres ingrédiens qui entrent dans la compoſition du Chocolate, il y a une notable différence: car quelques-uns y mettent du poivre noir, que les Médecins n'approuvent pas, parce qu'il eſt chaud & ſec, ſi ce n'eſt pour ceux qui ont le foye froid, & qui ont beſoin de s'échauffer.

Mais ordinairement au lieu de ce poivre, l'on y met du poivre rouge & long, qu'on appelle Chilé ou Piment, qui quoiqu'il ſoit chaud en la bouche, eſt néanmoins froid & humide en l'opération.

Il y entre aussi du sucre blanc, de la canelle, du girofle, de l'anis, des amandes, des noisettes, de l'orejevala, bainilla, du sapoyal, de l'eau de fleur d'orenge, du musc, & autant d'achiote qu'il en faut pour lui donner la couleur d'une brique rouge.

Mais la dose de ces ingrédiens qui entrent avec le Cacao, doit être proportionnée à la diversité des tempéramens de ceux qui s'en servent.

La dose qu'Antoine Colmenero prescrivoit ordinairement, étoit de mettre avec une centaine de Cacaos, deux gousses de Chilé ou poivre long, une poignée d'anis & d'orejevala, & deux de fleurs de mesachusil ou bainilla, ou au lieu de cela six roses d'Alexandrie mises en poudre, deux drachmes de canelle, une douzaine d'amandes, & autant de noisettes, demi livre de sucre blanc, & d'achiote ce qu'il en faut seulement pour lui donner la couleur.

Cet Auteur ne jugeoit pas à propos d'y ajoûter du girofle, du musc, ni aucunes eaux de senteur; mais néanmoins on s'en sert beaucoup dans les Indes.

D'autres ont accoûtumé d'y mettre du mahis qui est venteux; mais ceux-ci le font pour leur interêt seulement, afin d'augmenter la quantité du chocolate, parce que la mesure du mahis qui contient un boisseau & demi, ne se vend que quatre francs, & la

livre

livre du chocolate vaut quarante sols, qui est le prix ordinaire.

La canelle est estimée le meilleur de tous les ingrédiens qui y entrent, & pas un ne la rejette, parce qu'elle est chaude & seche au troisiéme degré: elle provoque l'urine, & soulage les reins de ceux qui sont affligez de quelque indisposition froide; elle est bonne pour les yeux, & est aussi fort cordiale, comme dit l'auteur de ces vers:

Commoda & urinæ cinamomum & renibus affert;
Lumina clarificat, dira venena fugat.

L'Achiote a une qualité qui pénétre & atténuë, comme il paroît par la pratique ordinaire des Médecins des Indes, qui expérimentent tous les jours ses effets, & l'ordonnent à leurs malades, pour inciser & atténuer les humeurs crasses & grossiéres qui causent la difficulté de la respiration, & la rétention de l'urine; de sorte qu'ils s'en servent pour toutes sortes d'opilations, & l'ordonnent aussi aux difficultez de la poitrine, aux obstructions des visceres, & autres semblables incommoditez.

L'achiote croît aussi sur un arbre dans des gousses rondes qui sont remplies de grains rouges avec quoi l'on fait l'achiote, qu'on réduit prémiérement en pâte, puis après

l'avoir fait sécher l'on en forme des boules rondes, des gâteaux, ou de petites briques que l'on vend ensuite à un chacun.

Quant au poivre long, il y en a de quatre sortes; le prémier s'appelle Chilchotes; & le second qui est fort petit, Chilterpin, qui ont tous deux le goût fort aigu & grandement piquant; le troisiéme s'appelle Tonalchiles, qui est médiocrement chaud, & que les Indiens mangent avec du pain comme d'autres fruits.

Mais celui que l'on employe ordinairement dans le chocolate, se nomme Chilpelagua, qui a sa gousse fort large, & n'est pas si piquant que le premier, ni si doux que le dernier.

Le Mechasuchil ou Bainilla qui est aussi un de ces ingrédiens est purgatif.

L'on employe ordinairement tous ces ingrédiens dans le Chocolate, les uns y en mettant plus, les autres moins, selon leur fantaisie.

Mais le commun peuple, comme les Négres & les Indiens, n'y mettent ordinairement que du cacao, de l'achiote, du mahis, & un peu de chilé & d'anis.

Quoique le cacao soit mêlé avec toutes ces drogues qui sont chaudes, néanmoins comme il les surpasse de beaucoup en quantité, il les tempere par sa froideur, comme elles servent aussi à le moderer; de sorte que

par

par ce moyen la confection du chocolate n'eſt pas ſi froide que le reſte des autres ingrédiens, mais il en réſulte par l'action des uns ſur les autres un temperament moderé, qui eſt également bon pour toutes ſortes d'eſtomacs, pourvû que l'on en uſe avec modération.

Pour faire cette compoſition, l'on broye le cacao & les autres ingrédiens dans un mortier de pierre, ou, comme font les Indiens, on les broye ſur une pierre large, qu'ils appellent Metatte faite tout exprès pour cela.

Mais avant que de les broyer, on les fait bien ſecher ſur le feu, à la réſerve de l'achiote, afin de les pouvoir réduire en poudre, les remüant inceſſamment, de peur qu'ils ne ſe brûlent ou ſe noirciſſent: car quand ils ſont trop deſſechez, ils deviennent amers, & perdent leur force.

La canelle, le poivre long & l'anis doivent être pilez avant que de les mêler avec le cacao, qu'on pile derechef enſemble juſques à ce que le tout ſoit réduit en poudre, & en les pilant il faut tourner le pilon, afin qu'ils ſe mêlent bien tous enſemble.

Chacun de ces ingrédiens doit être pilé à part, & puis il les faut mettre tous enſemble dans le vaiſſeau où eſt le cacao; puis il les faut braſſer tous enſemble avec une cuëillere, & mettre cette pâte dans le mortier, ſous

lequel il y ait un peu de feu seulement pour l'échauffer tout doucement : car s'il y en a trop, la partie onctueuse se desséchera.

L'Achiote y doit aussi être mis pendant qu'on le broye afin qu'il en puisse prendre plus aisément la couleur, & tous les ingrédiens doivent être saffez à la reserve du Cacao.

Lorsque tout est bien broyé & incorporé (ce qui se connoît quand la pâte devient courte) l'on prend une partie de la pâte qui est presque liquide avec une cuëillere & l'on en fait des tablettes, ou bien sans cuëillere on la met dans des boëtes où elle s'endurcit quand elle devient froide.

Ceux qui en font des tablettes, mettent une cuëillerée de la pâte sur une feüille de papier ; mais les Indiens la mettent sur une feüille de palmite ; & puis la posent à l'ombre où elle s'endurcit ; car elle se fond & liquefie au Soleil ; puis en tournant la feüille de papier ou de palmite, la tablette en tombe facilement à cause que la pâte est grasse ; mais si on la met en quelque vaisseau de terre ou de bois, elle s'y attache si fort qu'on ne la peut avoir qu'avec beaucoup de peine en grattant ou rompant le vaisseau.

La maniere de le boire est diverse : car les uns, comme à Mexique, le prennent tout chaud avec de l'Atolle, en faisant dissoudre

soudre une tablette dans de l'eau chaude, & puis le remüant dans la coupe où on le boit, avec un moulinet, & quand il est devenu en écume, on remplit la coupe d'Atolle tout chaud, puis on le boit peu à peu.

Il y a encore une autre maniére, qui est qu'après que l'on a dissout le Chocolate dans de l'eau froide & remüé avec le moulinet, l'écume en étant ôtée & mise dans un autre vase, on met le reste sur le feu avec du sucre autant qu'il en faut pour le rendre doux, & lorsqu'il est encore chaud, on verse dessus l'écume qu'on a séparée, & puis on le boit.

Mais la maniere la plus commune est de bien faire chauffer l'eau, puis en remplir la moitié de la coupe où l'on veut boire, & y dissoudre une tablette ou deux ou plus jusques à ce que l'eau soit assez épaissie, puis le bien remuër avec le moulinet, & quand il est assez battu & converti en écume, de remplir la coupe d'eau chaude, & de le boire après y avoir mis du sucre ce qu'il en faut, de manger un peu de conserve ou de massepain trempé dans le chocolate.

Il y a encore une autre maniére d'en user qui se pratique principalement en l'Isle de Saint Domingue, qui est de mettre le Chocolate dans un vase où il y a un robinet

avec un peu d'eau, puis le laiſſer boüillir juſqu'à ce qu'il ſoit diſſout, & y mettre de l'eau & du ſucre ſuffiſamment ſelon la quantité de chocolate, & puis le faire boüillir derechef juſques à ce qu'il ſe faſſe une écume onctueuſe par deſſus, & le boire après cela.

Il y a encore une autre maniere de boire le Chocolate froid, dont les Indiens ſe ſervent dans leurs feſtins & réjoüiſſances, afin de ſe rafraîchir, qui ſe fait ainſi.

On prend le Chocolate dans lequel on n'a mis que peu ou point d'autres ingrédiens, & l'ayant diſſout dans de l'eau froide avec le moulinet, l'on en ôte l'écume ou la partie graſſe qui s'éleve par deſſus en grande quantité, particulierement quand le Cacao eſt vieux & commence à ſe corrompre.

On met l'écume dans un plat à part, & on met du ſucre avec celui d'où l'on a tiré l'écume, que l'on verſe de haut enſuite ſur l'écume, & puis on le boit ainſi tout froid.

Ce breuvage eſt ſi froid qu'il y a peu de gens qui s'en puiſſent ſervir : car l'on a trouvé par expérience qu'il eſt nuiſible, & cauſe des douleurs d'eſtomac, & particuliérement aux femmes.

La troiſiéme maniére de le préparer eſt celle de toutes qui eſt la plus en uſage, parce qu'en cette maniére-là il ne fait aucun mal;

mal ; & je ne vois pas de raiſon pourquoi l'on ne s'en doive auſſi bien ſervir en Angleterre comme on fait en d'autres païs, dont les uns ſont chauds, & les autres ſont froids : car dans tous les endroits où l'on s'en ſert le plus, ſoit dans les Indes, ſoit en Eſpagne, en Italie, & même en Flandres qui eſt un païs froid, l'on trouve qu'il s'accorde au tempérament d'un chacun.

Il eſt vrai qu'on s'en ſert beaucoup plus dans les Indes que dans l'Europe, parce-qu'en ces païs-là l'on eſt bien plus ſujet aux foibleſſes d'eſtomac qu'en celui-ci, à quoi l'on remédie par un verre de bon Chocolate qui remet & fortifie d'abord l'eſtomac.

Je puis dire en mon particulier que je m'en ſuis ſervi pendant douze ans ſans diſcontinuation, en prenant un verre le matin, un autre avant dîné ſur les neuf ou dix heures, & encore un autre une heure ou deux après dîné, & un autre enfin ſur les quatre ou cinq heures après midi.

Mais lorſque j'avois deſſein d'étudier le ſoir, j'en prenois encore un verre ſur les ſept à huit heures, avec quoi j'étudiois facilement ſans dormir juſques à minuit.

Que ſi par hazard ou par négligence je manquois d'en prendre à ces heures-là, je ne manquois pas auſſi-tôt de ſentir des foibleſſes d'eſtomac & comme des défaillances ou maux de cœur.

De sorte qu'en en usant ainsi je vécus pendant douze ans en ces païs là dans une parfaite santé, sans aucunes obstructions ni opilations, & sans avoir de fiévre ni d'autre semblable indisposition.

Ce n'est pourtant pas que je veüille régler autrui par moi-même, ni faire le Médecin pour ordonner la dose de ce breuvage, ni en prescrire le tems & encore moins définir ceux qui s'en doivent servir.

Je dirai seulement qu'il y en a eu quelques-uns qui s'en sont mal trouvez, soit pour y avoir mis trop de sucre qui lâche l'estomac, ou pour en avoir bû trop souvent.

Mais je puis dire aussi que ce n'est pas seulement du Chocolate, mais de tous les autres breuvages, que si l'on en boit trop, au lieu que d'eux mêmes ils sont bons, ils peuvent devenir nuisibles.

Que s'il a causé des opilations à quelques-uns, c'est parcequ'ils en prenoient trop souvent, comme lorsqu'on boit trop de vin au lieu de fortifier & échauffer, il engendre des maladies froides, parceque la nature ne le peut surmonter, ni digerer cette grande quantité pour la changer en bonne nourriture.

De même celui qui boit du Chocolate plus qu'il ne faut, parcequ'il a des parties onctueuses ou grasses, dont la distribution étant

étant en trop grande quantité ne se peut pas faire facilement par tout, il faut par nécessité que ce qui reste dans les petites veines du foye y cause des opilations & des obstructions.

Enfin pour conclusion j'ajoûterai ce que j'ai oüi dire de ce breuvage Indien aux Médecins des Indes, & ce que j'ai vû par expérience en plusieurs autres personnes, quoique je n'aye pas trouvé cet effet en moi, qui est que ceux qui boivent beaucoup de Chocolate deviennent gras & replets; ce qui semble difficile à croire, puisque tous les ingrediens qui le composent, à la réserve du Cacao, amaigrissent plûtôt qu'ils n'engraissent, parcequ'ils sont chauds & secs au troisiéme degré.

De plus nous avons dit aussi que les qualitez qui prédominent dans le Cacao, sont le froid & le sec, qui ne sont nullement propres à nourrir & à augmenter la substance du corps.

Mais on peut répondre à cela que les parties onctueuses qu'on a montré être le Cacao, sont celles qui engraissent, & que les autres ingrédiens de cette composition qui sont chauds leur servent de véhicule pour passer au foye & aux autres parties, jusques à ce qu'elles viennent aux parties charnuës, où trouvant une substance qui est chaude & humide, comme le sont ces parties onc-

tueuses,

tueuſes, elles s'y convertiſſent en la même ſubſtance, & ainſi nourriſſent la chair & engraiſſent le corps.

L'on me demandera comment nous pourrions avoir du Cacao en Angleterre, & les autres ingrédiens qui entrent en ſa compoſition ? à quoi je réponds que cela nous eſt aiſé en trafiquant en Eſpagne, d'où nous en pouvons avoir auſſi bien que d'autres marchandiſes. Et en ne le mépriſant pas tant que nous avons fait ci-devant, auſſi-bien que les Hollandois : car j'ai oüi dire aux Eſpagnols que lorſqu'ils avoient pris un navire chargé de Cacao, n'y voyant rien autre choſe, de dépit ils jettoient toute cette marchandiſe en la mer, ſans en conſiderer la valeur & la bonté, l'appellant en mauvais Eſpagnol, *Cagatuta de Carnero*, c'eſt-à-dire, des crottes de brebis.

C'eſt une des plus riches & des plus néceſſaires marchandiſes des Indiens, & il n'y a rien qui enrichiſſe plus Chiapa que cela, où l'on apporte de Mexique & d'autres endroits quantité de ſacs de patagons, ſeulement pour avoir de ces Cagatuta de Carnero, ou crottes de brebis.

L'autre breuvage dont on ſe ſert dans les Indes s'appelle Atolle, dont je ne dirai qu'un mot, parceque je ſçai qu'on ne peut pas s'en ſervir en ce païs-ci.

C'étoit le breuvage des anciens Indiens, qui

qui eſt comme une boüillie aſſez épaiſſe qu'on fait avec la fleur de la farine de Mahis après que le ſon en eſt ſeparé ; mais ce breuvage eſt venteux & mélancolique.

Les femmes Indiennes en apportent ordinairement de tout chaud en des pots pour vendre au marché, où les écoliers Crioles en vont boire publiquement, comme l'on va au cabaret en ce païs-ci pour boire du vin, & quand il eſt aſſaiſonné avec un peu de Chilé ou de poivre long ils le trouvent beaucoup meilleur.

Mais les Religieuſes & les Dames de ce païs-là ont trouvé l'invention d'y mêler de la canelle, des eaux de ſenteur, de l'ambre ou du muſc, & quantité de ſucre, & en cette maniere il devient plus fort & plus nourriſſant, & les Médecins l'ordonnent à ceux qui ſont foibles & atténuez, comme on fait le lait d'amandes dans l'Europe.

Mais parceque l'on n'en a jamais vû ni goûté en Angleterre, je n'en dirai pas davantage ; & afin de n'employer pas inutilement ma plume, je m'avancerai vers Guatimala qui a été comme ma ſeconde partie.

CHA-

CHAPITRE XX.

L'Auteur part de la ville de Chiapa pour aller à Guatimala, & fait la description des lieux principaux qui sont sur le chemin.

LE tems étant venu que je devois partir de la ville de Chiapa, je pris occasion de dire adieu de bonne heure à tous mes meilleurs amis dont j'avois enseigné les enfans, qui me témoignerent beaucoup de bonté & d'amitié, à la réserve de la Dona Magdelena de Morales, de laquelle je n'attendois aucun présent, ni ne souhaitois lui dire adieu.

Mais entre tous la femme du Gouverneur me témoigna une générosité tout à-fait grande : car elle m'envoya plusieurs boëtes de Chocolate parfumé, & une autre boëte fort grande où il y avoit de quatre sortes de conserves qui étoient toutes dorées par dessus, outre quantité de masse-pains & de biscuits, & avec cela une douzaine de piastres de huit dans un mouchoir, qui étoit un présent plûtôt digne d'être fait à un homme de qualité qu'à un pauvre Religieux mendiant.

Dom Melchior de Velasco la surpassa encore,

encore, mais j'entens en paroles & en complimens : car pour ce qui eſt des éffets, lui & tous les autres Crioles n'approchent pas de la généroſité des naturels Eſpagnols.

La prémiére ville où j'arrivai fut à Theopixca à ſix lieuës de Chiapa, qui eſt une belle & grande ville d'Indiens, qui après ceux de l'autre Chiapa ſont eſtimez les plus adroits à monter à cheval.

Ce qu'il y a de plus remarquable en cette ville, eſt l'Egliſe qui eſt grande & bien bâtie, où il y a auſſi une fort bonne muſique.

Le Vicaire ou Curé de ce lieu-là étoit un Religieux Criole, nommé frere Pierre Martir, qui ne nous pouvoit ſouffrir le Prieur ni moi : mais qui ne laiſſa pas néanmoins de me témoigner en apparence beaucoup de civilité, & de me bien régaler pendant deux jours, ſçachant bien le pouvoir que j'avois auprès du Prieur.

Comme j'étois ennuyé de ſes complimens que je ſçavois bien n'être pas trop ſinceres, mais pleins de diſſimulation, je pris congé de lui le troiſiéme jour ; mais il ne voulut pas me quitter, & me voulut accompagner juſques à Comitlan ou j'étois invité par le Prieur de ce Couvent-là qui étoit un François nommé Frere Thomas Rocolan, qui ſe trouvant ſeul entre les Eſpagnols, parce qu'il n'y avoit que lui & moi d'étrangers en tout ce païs-là, deſi-

roit

roit avoir ma connoissance & lier amitié avec moi.

Pour la commencer il vint au devant de moi jusques à la moitié du chemin avec plusieurs Indiens qui étoient à cheval, ayant fait préparer un lieu propre pour nous reposer, & où nous pûssions nous entretenir quelque-tems pendant qu'on nous accommoderoit du Chocolate & d'autres rafraîchissemens.

Mais le Criole Pierre Martir n'étoit pas peu jaloux de voir que l'on me faisoit tant de caresses en ce païs-là, comme je l'appris ensuite dans le Couvent, quoiqu'il me fît beaucoup plus de complimens que ce bon François; aussi sçavois-je bien qu'il y avoit une grande difference entre ses paroles pleines de dissimulation, & la sincérité des intentions de cet ami.

Je demeurai huit jours entiers à Comitlan, pendant lesquels je me promenai avec le Prieur dans les bourgs des Indiens, & au bas de la montagne dans la vallée de Capanabastla, où je me divertis agréablement avec des Religieux & les Indiens qui me régalerent à la mode de ce païs-là, où je puis dire que l'on est bien plus sçavant en la science d'Epicure qu'en Angleterre ni en aucun endroit de l'Europe, & les Espagnols mêmes avoüent qu'ils ont appris des Indiens plusieurs maniéres d'apprêter les viandes

&

& faire des festins, qu'ils ignoroient avant la conquête des Indes.

Après que les huit jours furent passez, le Prieur François me conduisit à Izquintenango, pour me faire pourvoir de tout ce qui m'étoit nécessaire pour passer les montagnes Cuchumatlanes.

Cette ville comme j'ai dit ci-devant, est située presque au bout de la vallée de Capanabastla, & à deux lieuës des Cuchumatlanes.

C'est une des plus jolies villes d'Indiens qui soient dans toute la Province de Chiapa, & qui est très-riche, tant à cause de la quantité de coton qui s'y recueille, que particuliérement par sa situation : car comme elle est sur le chemin de Guatimala, tous les marchands du païs qui trafiquent avec leurs mulets de ce côté-là, passent par cette ville, où ils vendent des marchandises & en achetent d'autres, & ainsi l'enrichissent par l'argent qu'ils y apportent avec les marchandises des païs plus éloignez.

Il y a une grande quantité de fruits, & particuliérement de celui que les Espagnols appellent Pinas ou Ananas, parce qu'il ressemble à la pomme de pin.

Elle est bâtie sur le bord de cette grande riviére qui passe à Chiapa des Indiens, & qui tire sa source proche des montagnes Cuchumatlanes ; & néanmoins elle est fort

large

large & profonde devant cette ville, en sorte qu'on ne la peut passer qu'en bateaux.

Et parceque ce chemin est fort fréquenté, particuliérement par ceux qui conduisent des troupes de mulets, chaque troupe étant d'ordinaire de cinquante ou soixante; ce passage qui est occupé jour & nuit, donne un revenu considerable tous les ans à la ville, parceque les Indiens outre le bac ou bateau qui sert au passage, en ont aussi fait plusieurs autres petits pour monter & descendre sur la riviére.

Comme le Prieur de Comitlan m'eut conduit en ce lieu-là, nous y trouvâmes le Vicaire avec les principaux Indiens de la plûpart des canots dans lesquels étoient les enfans de Chœur qui chantoient devant nous pendant que nous passions la riviére, & d'autres qui joüoient des trompettes & des hautbois.

Le Religieux qui demeuroit en cette ville s'appelloit Frere Jerôme de Guevara, qui étoit petit de corps, mais qui étoit grand en sa maniére de vivre, comme il fit voir par la grande quantité de chair & de poisson qu'il avoit fait apprêter pour nous régaler,

Il faisoit aussi une si exacte profession de la pauvreté, que depuis douze ans qu'il demeuroit en cette ville-là il n'avoit pû amas-

ser

ſer que ſix mille ducats, qu'il envoya à la Cour de Madrid pour obtenir l'Evêché de Chiapa, qu'il n'eut pourtant pas alors; mais comme il étoit aſſez riche pour faire une ſéconde tentative, lorſque je partis de ce païs là l'on me dit qu'on le lui avoit accordé.

Après qu'il nous eut bien regalez pendant deux jours, lui & le Prieur de Comitlan employerent leur autorité pour me faire bien accompagner par les Indiens juſques à la prémiére ville ou bourg des Cuchumatlanes.

L'on me donna un mulet pour porter mon lit qu'on a accoûtumé de porter en ces païs-là dans des coffres de cuir qu'on nomme Petacas; un autre Indien pour porter ma Potaquilla où étoit mon Chocolate & toutes les choſes néceſſaires pour le faire; & trois autres Indiens pour me ſervir de guides & marcher devant & derriére moi, à qui je ne devois rien donner qu'un verre de Chocolate ſur le chemin ou à la fin de la journée, parceque la coûtume étoit de ne rien payer, & dont ils me voulurent bien donner avis, voyant que j'étois encore novice en la maniére de vivre de ce païs-là.

Ce fut là que je pris congé de ce bon François, qui me continua pourtant toûjours depuis ſon amitié par le commerce fréquent

fréquent de ſes lettres pendant que je demeurai à Guatimala ; & que je dis auſſi adieu au petit, mais ambitieux Guevara, qui m'avertit que je ne devois pas attendre d'être regalé de perſonne en ami, qu'après avoir paſſé les montagnes Cuchumatlanes, & être arrivé à Sacapula qui étoit à quatre lieuës de là, mais que je pourrois demander aux Indiens tout ce que j'aurois beſoin, & me faire apporter tout ce que je voudrois manger ſans rien payer, pourvû que j'écriviſſe ma dépenſe dans le régiſtre public.

De cette maniére je quittai mes amis, fâché de me voir tout ſeul ſans avoir d'autre compagnie que des Indiens que je ne connoiſſois point, laiſſant une belle & agréable vallée derriére, & ne voyant rien devant moi que des montagnes hautes & fâcheuſes à monter, ſans eſpoir de quatre ou cinq jours de voir aucuns Religieux de mon Ordre.

De ſorte que je ſouhaitois être encore en la compagnie de Melendez & de mes autres amis, lorſque nous nous conſolions les uns les autres ſur la montagne & les rochers de Maquilapa ; néanmoins ayant repris courage je me diſpoſai à tout évenement.

Quoique les montagnes me paruſſent fort hautes de loin, néanmoins comme j'avançois

j'avançois je trouvai le chemin aisé & commode, & rencontrois de fois à autre des troupes de mulets, ce qui ne me donnoit pas peu de courage pour poursuivre mon voyage, considerant que si ces mulets qui portoient de si pesans fardeaux passoient bien sur ces montagnes, qu'à plus forte raison ma mule le pourroit faire, qui n'avoit d'autre charge que moi qui étoit fort legere au prix de la leur, & de plus qu'il y avoit des villages où je pouvois m'arrêter pour me reposer tous les soirs.

Plus j'allois en avant & plus je trouvois le chemin large & aisé; il n'y avoit que la pluïe & la fange qui m'incommodoient, mais je ne les pouvois éviter, parceque c'étoit la fin de Septembre qui est la fin de l'Hiver en ce païs-là.

Le premier village où j'arrivai entre ces montagnes, s'appelle Saint Martin, qui est petit, n'y ayant qu'environ vingt maisons.

Je descendis dans la maison qui appartient aux Religieux de Saint François, quoiqu'ils y viennent fort peu souvent, où je fis appeller les Indiens qui ont accoûtumé d'accompagner les voyageurs & passagers.

Je les trouvai fort traitables & fort civils, me disant que j'étois le bien venu, & m'apporterent d'abord de l'eau chaude

pour

pour apprêter mon Chocolate, dont je bus de bon cœur à leur ſanté, & en donnai auſſi à boire à mes Indiens de Izquintenango, qui furent bien traitez avec leurs mulets ſans qu'il en coûtât rien, la coûtume étant dans tous les villages qui ſont ſur cette route, de ſe traiter ainſi les uns les autres, quand ils arrivent avec les voyageurs.

Je pouvois me faire apporter à ſoupé tout ce que j'aurois voulu; néanmoins je ne voulus qu'un poulet pour être moins à charge aux pauvres Indiens; mais bien me prit d'avoir porté avec moi un flacon de vin; car je commençai à trouver que les montagnes des Cuchumatlanes étoient plus froides que la vallée de Capanabaſtla.

L'on fit mon lit dans une petite cabane de chaume, où quelques garçons Indiens coucherent dans une autre ſéparation, pour ſe tenir près de moi au cas que j'euſſe beſoin de quelque choſe pendant la nuit.

De ſorte qu'après avoir choiſi ceux qui me devoient conduire le lendemain juſques au prochain village, & avoir congedié les Indiens qui m'avoient amené de Izquintenango, je m'en allai coucher dans mon lit, où je repoſai auſſi bien que ſi j'avois été en la compagnie des mes meilleurs amis.

Le lendemain étant accompagné de deux Indiens

Indiens & d'un autre qui conduiſoit mon bagage, je partis de ce lieu-là pour aller au prémier bourg ou village qu'on nomme le grand Cuchumatlan, parcequ'il eſt ſitué ſur le plus haut de ces montagnes.

Sur le chemin les Indiens me montrerent la ſource ou la fontaine d'où ſort la grande riviere de Chiapa des Indiens, qui eſt la ſeule choſe qui ſoit digne de remarque ſur cette route.

Le grand Cuchumatlan eſt un village un peu plus grand que Saint Martin, habité par des Indiens fort civils, qui étant accoûtumez à voir tous les jours paſſer des voyageurs, leur rendent auſſi tous les bons offices dont ils ſont capables.

Je fus reçu en ce lieu-là comme j'avois été le ſoir auparavant en l'autre village, & trouvai ces pauvres Indiens tout prêts à me donner tout ce qui m'étoit néceſſaire pour me conduire le jour ſuivant, & pour ſouper ce ſoir-là ſans rien payer, en écrivant ſeulement mon nom & ma dépenſe avec la datte du jour & du mois dans leur régiſtre public.

Ces pauvres miſerables ſont obligez à ces dépenſes par l'ordre des Religieux & des Magiſtrats, quoiqu'ils n'ayent qu'un Milpa de Mahis ou un petit champ de bled d'Inde avec du Chilé pour s'entretenir toute l'année, avec ce que les Marchands &

les voyageurs leur donnent volontairement, qui la plûpart du tems est fort peu de chose.

En partant de là pour aller au prochain village, je ne voulus pas suivre le chemin ordinaire, parcequ'il falloit faire sept ou huit lieuës sans trouver dequoi manger par le chemin, & parce aussi qu'étant à Chiapa & à Capanabastla, l'on m'avoit dit qu'il y avoit une image miraculeuse de la Vierge entre ces montagnes, dans un village d'Indiens nommé Chiantla que je me resolus de voir ce jour-là, parceque je ne me pouvois détourner en y allant qu'environ d'une lieuë du droit chemin.

Quoique les chemins fussent fâcheux & rudes, parcequ'ils sont hors de la route ordinaire, j'arrivai pourtant sur le midi à Chiantla qui est un village appartenant aux Religieux de la Mercy, qui sans doute n'auroient pas pû subsister dans un lieu si pauvre que celui-là, s'ils n'avoient eu cette image de la Vierge dont ils recitent les miracles, ce qui attire beaucoup de monde de divers endroits, aussi-bien que les voyageurs, qui y viennent faire leurs dévotions, & laissent beaucoup d'aumônes & de présens aux Religieux pour dire des Messes & prier Dieu pour eux.

Cette dévotion a tellement enrichi ce pauvre village, que les Religieux ont eu le moyen

moyen d'y faire bâtir un Couvent, où il y en a toûjours quatre ou cinq qui y sont entretenus.

L'Egliſe eſt fort richement ornée ; mais particuliérement le grand Autel, ſur lequel eſt poſée cette image de la Vierge dans un Tabernacle, au devant duquel il y a ſix rideaux de taffetas, de ſatin & de drap d'or, bordez de dentelle d'or.

Cette image eſt auſſi couronnée d'une couronne d'or enrichie de diamans & d'autres pierres précieuſes, & il y a pour le moins une douzaine de lampes d'argent qui pendent devant l'Autel, ſans compter les chandeliers d'argent, les encenſoirs, les riches dais, les calices, les habillemens des Prêtres, les ornemens d'Autel, & les tapiſſeries qui ſont dans la ſacriſtie de l'Egliſe ; de ſorte que l'on peut bien dire de ce lieu-là, que c'eſt un grand tréſor caché dans les montagnes.

Je fus fort bien reçû par les Religieux qui demeurent en ce lieu là, quoiqu'ils ne fuſſent pas de même Ordre que moi, & tout le long du jour ils ne firent autre choſe que de m'entretenir des miracles de cette image de la Vierge.

Le lendemain je pris la route ordinaire que j'avois quittée, & arrivai au dernier village de ces Cuchumatlanes nommé Chautlan, où je demeurai le reſte de ce

jour-là & la nuit suivante, d'où j'écrivis au Prieur de Sacapula pour l'avertir que le jour suivant je passerois chez lui.

Je fus traité fort civilement par les Indiens de Chautlan, où je mangeai d'excellens raisins qui étoient crus sur des treilles, ce qui me fit juger que si l'on vouloit cultiver les vignes en ce païs-là, elles rendroient d'aussi bon vin que font celles d'Espagne.

On transporte ces raisins jusques à Guatimala où il y a près de quarante lieuës, où on les vend par les ruës de la ville par rareté & par excellence & avec raison : car depuis Mexique jusques à Guatimala il ne s'en trouve point de si bons que ceux-là.

Le lendemain je me hâtai de partir, afin d'arriver de bonne heure à Sacapula, où j'étois assûré de trouver des Religieux de même Ordre que moi, avec qui je pouvois demeurer une semaine entiere si je voulois.

Je n'eus pas fait trois lieuës que je commençai à découvrir dans un fonds une fort belle & agréable vallée, coupée par une riviére sur laquelle le Soleil donnoit à plomb, & la reverberation de ses rayons qui réjailliſſoit vers les montagnes, faisoit en ce lieu-là une des plus belles perspectives du monde.

Comme je fus décendu de la montagne, je

je rencontrai le Prieur de Sacapula qui étoit sous une tonnelle sur le bord de la riviére, accompagné de plusieurs Indiens qui m'attendoient pour me recevoir avec un verre de Chocolate.

Son abord me surprit & me donna même de l'horreur, lui voyant une loupe qui lui couvroit toute la poitrine depuis le menton jusques à la ceinture, ensorte qu'il ne pouvoit remuer la tête que pour regarder le ciel.

Dans l'entretien que j'eus ensuite avec lui, il me dit que cette incommodité lui étoit venuë depuis dix ans pour avoir bû de l'eau de la riviére, & que plusieurs autres personnes en étoient aussi incommodées dans le village.

Cela me donna autant d'aversion pour cette riviere, qu'elle m'avoit plû lorsque j'étois sur la montagne; ce qui fit que je pris résolution de ne demeurer pas si longtems en ce lieu-là que j'avois crû, de peur que les eaux ne me donnassent une marque qui me durât toute ma vie, comme elles avoient fait au Prieur, qui se nommoit Frere Jean de la Croix Biscayen de naissance, qui étoit un homme cordial, humble, & qui se faisoit aimer également des Espagnols & des Indiens.

Lorsque j'arrivai dans le village je vis plusieurs hommes & femmes qui avoient

des loupes à la gorge comme le Prieur ; ce qui me fit presque perdre la volonté de boire du Chocolate, ni manger d'aucune chose qui fût apprêtée avec les eaux de ce lieu-là, jusques à ce que le Prieur m'eût relevé du scrupule où j'étois, en me disant qu'elles ne faisoient de mal qu'à ceux qui les bûvoient froides, ce qui me fit résoudre d'y demeurer quatre ou cinq jours, d'autant plus que ce vieux Prieur m'en prioit à toute heure, & qui eût bien voulu que j'eusse toûjours demeuré avec lui, me promettant de m'enseigner dans peu de tems à parler la langue Indienne.

Mais comme il y avoit des affaires de plus grande importance qui m'appelloient à Guatimala, je m'en excusai, & ne demeurai que cinq jours en ce lieu-là, où je me divertis assez bien pendant ce tems-là.

Quoique ce village ne soit pas bien riche, il y a pourtant quelques Marchands Indiens qui trafiquent dans le païs, & particuliérement à Suchutepeques, qui est le lieu où l'on trouve le plus de cacao, en quoi quelques-uns se sont enrichis.

Il y en a d'autres qui trafiquent de vaisselle de terre qui se fait en ce lieu-là, parce-qu'on y trouve de la terre qui y est fort propre.

Mais leur principale marchandise est du sel, qu'ils recuëillent le matin sur le bord de la riviére. Il

Il y fait fort chaud, parceque le village eſt bâti dans un fonds qui eſt environné de hautes montagnes de tous côtez.

Entre pluſieurs bons fruits qui ſe trouvent en ce lieu-là, il y croît des dates qui ſont auſſi bonnes que celles qui viennent de Barbarie, & il y en a pluſieurs arbres dans le jardin du Couvent.

Après m'être délaſſé de la fatigue que j'avois euë à paſſer les montagnes Cuchumatlanes, je partis de Sacapula pour continuer mon voyage de Guatimala.

De Sacapula j'arrivai à un autre grand village nommé Saint André, qui n'en eſt éloigné que d'environ ſix ou ſept lieuës; mais où il n'y a rien de conſiderable qu'une grande quantité de coton & de coqs-d'Inde, & quelques riches fermes de bétail qui ſont fort bien ſituées, parceque c'eſt un païs tout plat & uni; mais il y a pourtant au bout de cette plaine une montagne qui fait bien de la peine à ceux qui vont à Guatimala.

A Saint André je me diſpoſai à faire le lendemain une journée de neuf grandes lieuës, pour aller à un grand bourg que quelques-uns appellent Sacualpa, & les autres, Sainte Marie Zoiaba, où je ne pouvois arriver qu'en paſſant au delà de la montagne.

J'écrivis le jour de devant à Zoiaba, com-

me on a accoûtumé de faire en ce lieu-là ; afin que l'on envoyât des mulets & des chevaux sur la montagne au-devant de moi, & le soir je fus coucher à un Rancho, qui est une cabane bâtie exprès pour les voyageurs, afin qu'ils s'y reposent lorsque la journée est longue, qui est à une lieuë de la montagne tout proche d'une riviére, dont le doux murmure accompagné d'un vent frais, me firent trouver le repos fort agréable en ce lieu-là.

Le lendemain au matin après avoir pris un verre de chocolate pour me fortifier, & en avoir aussi donné à mes Indiens, je partis pour aller rencontrer cette orgueïlleuse montagne, qui pourtant ne me parut pas si difficile que j'avois crû lorsque je l'eus abordée, les chemins allant toûjours en serpentant.

Toutefois plus je montois, & plus j'étois étonné quand je regardois en bas vers la riviére, ces rochers étant capables de faire fremir & trembler les plus hardis.

Les Indiens de Zoiaba me rencontrerent environ sur le milieu de la montagne, qui m'amenoient deux mules, l'une pour moi, & l'autre pour porter mon bagage, & l'endroit où ils m'aborderent, étoit assez étroit, où le chemin alloit en tournoyant ou en serpentant.

Je descendis à terre en cet endroit-là, pendant

pendant que les Indiens s'aidoient les uns aux autres pour décharger ma mule, & charger celle qu'on m'avoit amenée pour nous soulager.

La montagne à côté de ce chemin étoit extrémement rude, où il y avoit un précipice épouvantable d'une lieuë de profondeur presque dénuée d'arbres, à la réserve de quelques uns qui croissoient cà & là fort éloignez les uns des autres.

Le cœur me disoit bien que je ferois mieux d'aller à pied jusqu'à ce que je fusse dans un autre endroit où le chemin fût plus large; mais les Indiens ayant reconnu que j'avois peur, me dirent qu'il n'y avoit point de danger, & de plus que la mule qu'ils m'avoient amenée étoit fort sûre, & avoit accoûtumé d'aller sur cette montagne.

CHAPITRE XXI.

Avanture périlleuse de l'Auteur qui le fait passer malgré lui pour un Saint parmi les Indiens, pour s'être heureusement échappé.

M'Étant donc laissé persuader par ces Indiens, je montai sur cette mule; mais je ne fus pas plûtôt dessus, que la mule commença à se cabrer, & à ruer & sauter hors du chemin, me renversant avec elle

le long de ces rochers dans le chemin de la mort, si un arbrisseau ne m'en eût garanti, & n'eût arrêté l'aveugle fureur de cette mule.

Les Indiens se mirent aussi tôt à crier, miracle, miracle, au Saint, au Saint; si haut qu'il sembloit qu'ils avoient envie de le faire entendre jusques à Rome pour m'y faire canoniser.

Pendant que les Indiens m'aidoient à remonter & ramenoient la mule dans le chemin, ils me nommoient toûjours de ce nom de Saint; ce qu'ils n'eussent fait, s'ils eussent eu l'esprit de considerer aussi bien l'emportement indigne d'un Saint, qui fit que je les ménaçai de coups de bâton pour m'avoir donné une jeune mule qui n'étoit pas accoûtumée à porter la selle, que la chûte dangereuse que j'avois faite, où j'avois été arrêté à un arbrisseau par hazard, & non pas par miracle.

Mais ni ma colere, ni les paroles outrageuses que je leur dis, ne furent pas capables de leur ôter l'imagination qu'ils avoient conçûë de ma sainteté parce qu'ils croyoient que la colere d'un Prêtre étoit comme le souffle des narines de Dieu, de sorte qu'avec cette folle opinion ils se mirent à genoux devant moi, & me baiserent les mains.

Après que l'on eut approfondi cette affaire, ils

ils avoüerent qu'ils s'étoient mépris au choix des mules, ayant donné la selle à la mule qui devoit porter mes malles, qui étoit jeune, & n'étoit accoûtumée qu'à porter des charges, & non pas la selle, ayant donné la charge à celle qui me devoit porter.

Pendant qu'ils chargeoient & déchargeoient ainsi ces mules, je fis environ un mille à pied en montant la montagne, & lorsqu'ils m'eurent rejoint, je montai sur ma mule & poursuivis mon chemin jusqu'au lieu qu'on m'avoit préparé pour me reposer & prendre du chocolate.

Comme j'arrivois, plusieurs Indiens vinrent au devant de moi pour me recevoir, & comme le bruit se répandit aussi tôt entr'eux que j'étois un Saint, & que j'avois fait un miracle dans le chemin, ils se mirent à genoux, & me baiserent les mains, & ensuite durant tout le chemin jusques au bourg ne firent autre chose que s'entretenir les uns les autres de ma sainteté.

Leur simplicité me fâchoit fort; mais plus ils voyoient que je refusois l'honneur qu'ils m'attribuoient, & plus ils s'efforçoient à m'en faire encore davantage.

Lorsque je fus arrivé au bourg, je racontai au Religieux ce qui m'étoit arrivé, & la folle imagination des Indiens; de quoi il se prit à rire, & me dit que si je demeurois quelque tems dans le bourg, tous les hom-

mes & les femmes me viendroient baiſer les mains, & me faire des préſens.

Il falloit bien qu'il connût leur inclination, ou peut-être qu'il leur eût enſeigné cette ſuperſtition ; car nous n'eûmes pas ſitôt dîné, que pluſieurs de ces Indiens ſe rendirent à l'Egliſe pour voir le Saint qui étoit arrivé dans leur bourg, & qui avoit fait un miracle en venant ſur la montagne.

Cela me choqua encore plus qu'auparavant, voyant la ſimplicité de ce pauvre peuple, de ſorte que je priai ce Religieux de leur remontrer qu'ils avoient tort, & que cela n'étoit pas bien fait ; mais il n'en voulut rien faire, diſant que par politique il falloit recevoir tous les honneurs que les Indiens nous rendoient, parce que tant que nous paſſerions pour Saints entr'eux, nous ſerions toûjours en état de les gouverner, & diſpoſer de leurs perſonnes & de leurs biens.

Là-deſſus je m'en allai à l'Egliſe avec ce Religieux, & m'aſſis avec lui dans une chaiſe dans le chœur, répréſentant la perſonne du Saint qu'ils s'imaginoient, quoiqu'en vérité je ne fuſſe qu'un miſérable pecheur.

Auſſi-tôt que nous eûmes pris place, les Indiens, tant hommes que femmes & enfans, vinrent dans le chœur trois à trois, quatre à quatre, & même les familles entiéres, ſe mettre à genoux à mes pieds, afin de recevoir ma bénédiction, & après m'avoir

voir baisé les mains, ils commencerent à me faire des complimens à leur mode, disant que leur bourg étoit bien heureux, & sans doute beni du Ciel par mon arrivée, & qu'ils esperoient aussi que leurs ames recevroient de nouvelles graces, si je voulois prier Dieu pour eux.

Là-dessus quelques-uns m'offrirent de l'argent, d'autres du miel, des œufs, des petites mantes, des palmites & autres fruits, de la volaille, & des coqs-d'Inde.

Je vis bien que le Religieux qui étoit assis auprès de moi, étoit ravi de voir cela, parce qu'il sçavoit que je m'en devois aller, & lui laisserois toutes ces offrandes.

Je le priai de répondre pour moi aux Indiens, & faire mes excuses de ce que je n'étois pas versé en leur langue; ce qu'il fit en leur disant qu'il y avoit peu de tems que j'étois en leur païs, & qu'encore que j'entendisse une bonne partie de leur langage, néanmoins parce que je ne pouvois pas encore le prononcer bien parfaitement, il les remercioit de ma part de l'amitié qu'ils m'avoient témoignée comme Ambassadeur de Dieu, par la diversité de leurs offrandes, qui nous obligeoient aussi lui & moi de les recommander à Dieu avec leurs enfans dans les priéres que nous avions résolu de lui présenter tous les jours en leur faveur.

En cette maniére les Indiens furent congédiez,

gédiez, & la cérémonie achevée; après quoi le Religieux & moi montâmes dans une chambre où il commença à compter ses œufs & sa volaille, afin d'en faire apprêter une partie pour notre soupé.

Il me dit ensuite qu'il les retiendroit pour lui, mais qu'il m'en recompenseroit à mon départ; que je prisse l'argent qu'ils m'avoient donné; que j'étois le bien venu chez lui, où je ne pouvois lui être à charge, mais au contraire fort utile après avoir recuëilli tant de vivres, qu'il y en avoit assez pour nous faire bonne chere plusieurs jours.

L'argent que j'avois reçû, se montoit à quarante réales, outre vingt autres qu'il me donna pour le reste des offrandes qui en valoient plus d'une fois autant; & j'eus tout cela pour être tombé avec ma mule, & pour ne m'être pas rompu le cou.

J'avois dessein de partir le lendemain; mais le Religieux qui se nommoit Jean Vidal, ne le voulut pas permettre, parce que j'avois pour le moins dix lieuës à faire, & voulut que je me reposasse encore un jour.

Ce bourg de Zoiaba ou Sacualpa est le plus grand & le plus beau de tous ceux qui dépendent du Prieuré de Sacapula; les Indiens y sont riches, & font plusieurs mantes du coton qu'ils recuëillent.

Ils ont aussi quantité de miel & de grands troupeaux de chevres; mais n'ont point de froment,

froment, & ne recuëillent que du mahis, non plus que dans tous les autres bourgs derriere celui-là.

Le lendemain j'eus encore quelques petites offrandes, mais peu à l'égard du jour précédent; de sorte que je dis au Religieux que puisque la dévotion du peuple diminuoit, je voulois partir le lendemain avant le jour.

Ce soir-là les principaux Indiens du bourg se vinrent offrir à me conduire jusques à Rancho ou cabane qui est au milieu du chemin; mais je les remerciai, & les priai de me donner seulement trois hommes des moins qualifiez du bourg, pour me conduire jusques à ce que j'eusse rencontré ceux qui devoient venir au devant de moi du prochain village, où j'avois envoyé pour les avertir de ma venuë.

L'heure de mon départ étant venuë, qui étoit à trois heures du matin, après avoir un peu reposé l'on m'appella, & après avoir bû un verre de chocolate, & mangé du masse-pain avec un peu de conserve, je me disposai à partir, trouvant les Indiens tout prêts qui m'attendoient déja dans la cour avec des bâtons de pin qui brûlent comme des torches, dont ils se servent quand ils vont la nuit pour montrer le chemin à celui qu'ils conduisent.

Un peu au delà du bourg nous rencontrâmes

trâmes quelque peu de chemin raboteux où nous avions besoin de lumiére ; mais après nous entrâmes dans un païs plain & uni, qui s'étend jusques à la cabane ou la loge qui est située au milieu du chemin, après quoi nous avions encore une montagne fort rude à descendre.

CHAPITRE XXII.

L'Auteur continuë sa route & ses remarques ; & décrit la maniére obligeante dont il étoit reçû, régalé, & servi des Indiens par tout où il arrivoit.

LOrsque nous arrivâmes à cette loge, qui fut sur les sept heures du matin, nous y rencontrâmes les autres Indiens qui nous attendoient, & qui étoient partis de leur village à minuit, & avoient fait du feu, & fait aussi chauffer de l'eau pour notre chocolate ; en quoi l'on peut remarquer comme ces pauvres Indiens sont prompts à obéïr aux ordres des Ecclésiastiques.

Pendant que je bûvois mon chocolate, les Indiens de Zoiaba qui m'avoient conduit en ce lieu là, avertirent ceux de Saint Martin, qui étoit le nom du village où je devois aller, du miracle que j'avois fait, afin qu'ils me portassent du respect comme

à

à un Saint; après quoi leur ayant aussi donné à chacun un verre de chocolate, je leur disadieu, & pris le chemin de S. Martin.

La plûpart du chemin étoit montagneux & plein de rochers, jusques à deux milles du village où nous arrivâmes sur le midi.

Ce village est situé dans un climat froid, sur une hauteur fort agréable, d'où l'on voit presque jusques à Guatimala; où il se recueille quantité de bon froment, aussi-bien que dans la plûpart des villages qui sont aux environs.

Leur miel est aussi le meilleur de tout le païs; mais sur tout ils fournissent la ville de Guatimala, de cailles, de perdrix, & de lapins.

Ce fut le premier village où j'entrai qui dépendoit de la ville de Guatimala, dont je ne fus pas peu réjoüi, voyant que je n'avois plus qu'une bonne journée pour achever ce long & fâcheux voyage.

Le Religieux qui demeuroit dans ce village, se nommoit Frere Thomas de la Croix, qui dépendoit des Jacobins de Guatimala; il étoit Criole, mais il ne laissa pas de me bien recevoir.

Je ne demeurai avec lui que ce soir-là, & le lendemain, quoique je pusse aller dîner à Guatimala, je voulus passer par un des plus grands bourgs ou villages de ce païs-là, qui se nomme Chimaltenango, & est situé dans

dans une vallée à trois lieuës de cette ville-là, où il y a pour le moins mille chefs de famille, & plusieurs riches Indiens qui trafiquent dans le païs.

De mon tems il y eut un Indien qui donna cinq mille ducats à l'Egliſe, qui ne cede à aucune de toutes celles qui ſont dans la ville de Guatimala, & ſurpaſſe en muſique la plûpart de toutes celles du païs.

La principale fête de Chimaltenango eſt le 26. de Juillet, qui eſt le jour de la Sainte Anne, où l'on tient la plus belle foire que j'aye vûë en ces païs-là, tant pour les marchandiſes que l'on y apporte, que par le nombre des Marchands qui y viennent de divers endroits.

L'on y voit auſſi des combats de taureaux, des courſes à cheval, des comédies de maſques, des jeux d'inſtrumens, & divers autres divertiſſemens à quoi s'occupoient ce jour-là tous les habitans du lieu.

Le Religieux de ce village étoit de l'Ordre de Saint Dominique, dépendant du Couvent de Guatimala, qui portoit toûjours des lunettes à cauſe de ſa vieilleſſe : il étoit né en Eſpagne; mais il avoit été nourri en ce païs là dès ſa jeuneſſe, de ſorte qu'ayant pris l'habit en la ville de Guatimala parmi les Crioles, il avoit dégéneré du païs de ſa naiſſance, & haïſſoit tous ceux qui venoient d'Eſpagne.

Il

Il étoit ennemi mortel du Provincial, parce qu'il avoit envie d'avoir sa charge par la faveur des Crioles, & je le reconnus en ce qu'il pensa me faire une querelle lorsque j'étois chez lui.

Il me dit que j'étois le bien venu, mais contre sa pensée, parce qu'il s'imaginoit que tous ceux qui venoient d'Espagne, venoient pour supplanter les naturels du païs, & qu'après que j'aurois appris le langage Indien, je pourrois lui faire la même chose, & le dépossèder d'un lieu où il demeuroit depuis sa naissance.

Il médisoit fort contre le Provincial, & contre Frere Jean Baptiste Prieur de Guatimala, qu'il sçavoit être de mes amis; mais à tout cela je ne répondois pas un mot, respectant son âge & ses lunettes.

Enfin il me dit qu'il avoit oüi dire que les Indiens de Zoiaba m'avoient fait passer pour un Saint, ce qu'il ne pouvoit pas croire d'aucun qui vînt d'Espagne, & beaucoup moins encore de moi qui venois d'Angleterre qui étoit un païs d'hérétiques; mais qu'il craignoit plûtôt que je fusse un espion qui fusse venu pour remarquer les richesses de ce païs-là, & puis après en faire mon rapport en Angleterre.

Que dans la ville de Guatimala il y avoit plusieurs riches piéces, & entr'autres une image de la Vierge & une lampe dans le Couvent

Couvent des Jacobins, qu'il s'assûroit que je ne laisserois pas échapper pour ma part du butin.

Mais je convertis tout cela en raillerie, disant que la prémiére chose que je voulois faire étoit d'inventorier les richesses de sa chambre, où il y avoit plusieurs belles peintures, tapisseries & cabinets, afin que si les Anglois y venoient pendant que je serois en ce païs-là, je les y pusse conduire en assûrance.

Et quant à lui, s'il se vouloit faire mettre une rangée de dents d'argent au lieu de celle de plomb qu'il y avoit fait mettre parce qu'il avoit perdu toutes ses dents par la vieillesse, que je lui amenerois aussi les Anglois, afin qu'ils se rendissent maîtres de sa personne comme d'une riche prise à cause de ses dents, l'assûrant qu'il seroit bien traité, tant à cause des richesses qui paroissoient en sa chambre, que de celles qui seroient cachées en son corps.

Et afin que mon conseil lui pût être profitable, je lui dis que si les Anglois venoient en ce païs-là, qu'assûrément ils voudroient sçavoir de quel metal ses dents étoient fabriquées, s'imaginant peut-être qu'elles étoient de quelque matiére rare & exquise qui ne se trouvoit qu'en ce païs-là, & qu'ils lui pourroient faire boire un breuvage si chaud, qu'il feroit fondre le plomb de ses dents, & le feroit couler dans sa gorge, ce qu'ils

qu'ils ne feroient pas, si elles étoient d'argent.

Il vit bien que je me mocquois de lui, de sorte qu'il ne me dit plus rien, & moi je fus bien-aise de lui avoir fermé la bouche, afin qu'il ne m'insultât pas davantage.

Après avoir dîné, je lui dis aussi que je ne voulois pas attendre le soupé, mais que je m'en voulois aller souper legerement dans le Couvent de Guatimala, parce qu'il m'avoit donné un si bon dîné, que je ne croyois pas le pouvoir digerer si-tôt.

Je le priai de me faire avoir des Indiens pour me conduire à Guatimala, ce qu'il fit librement, craignant peut-être, si je demeurois le soir chez lui, que je ne fisse fondre ses dents avec l'eau chaude du chocolate que j'avois apporté de Chiapa, ou que pendant la nuit je ne dérobasse ses peintures, ou ses riches cabinets d'Ebene.

Aussi tôt que les Indiens furent venus, je me hâtai de partir, afin de ne voir plus cette bête à quatre yeux, & de m'aller reposer dans la ville de Guatimala.

A une lieuë de ce village de Chimaltenango, en laissant cette vallée qui est toute ouverte, le grand chemin se trouve toûjours resserré entre des montagnes qui sont des deux côtez jusques à ce qu'on arrive à la ville de Guatimala, sans qu'il y ait aucune montée ni descente dans ce chemin, qui est

tout

tout uni & sablonneux depuis la vallée jusques à la ville.

Il y a beaucoup de choses à voir en ce chemin, qui n'est que de deux lieuës, & tout clos de montagnes: car l'on y trouve un village d'Indiens qui occupe une bonne partie du chemin, & est aussi grand que Chimaltenango, & même plus grand, parce que les maisons sont éloignées les unes des autres, & mêlées parmi plusieurs beaux bâtimens des Espagnols qui viennent de la ville pour s'y divertir.

L'on nomme ce village Xocotenango, à cause d'un fruit qui s'appelle Xocotte, dont il y a grande quantité en ce lieu-là & aux environs.

Il est fort rafraîchissant, & d'une couleur jaune quand il est meur; il y en a de deux sortes, de doux & d'aigres, & les Indiens font du feu de leurs noyaux.

Il en tombe une si grande quantité des arbres qui sont sur le chemin, que de peur qu'ils ne se perdent inutilement, parce qu'on ne les peut pas manger, les Espagnols se sont avisez d'acheter des pourceaux, & de les envoyer sur le chemin, où ils s'engraissent aussi bien en mangeant de ces prunes, qu'ils font avec le gland en Angleterre.

Il y a aussi sur ce chemin plusieurs beaux jardins, qui fournissent la ville de Guatimala d'herbes & de racines, de fruits & de fleurs pendant toute l'année. Il

Il y a encore sur cette route trois moulins à eau pour moudre le bled de la ville, dont le plus considerable appartient aux Religieux de Saint Dominique de Guatimala, qui y tiennent d'ordinaire un Religieux, & trois ou quatre Négres pour en avoir soin.

Le frontispice de l'Eglise de ce village est estimé un des plus beaux ouvrages du païs; le grand Autel est aussi fort riche & magnifique, étant tout couvert d'or.

Je ne m'arrêtai pas long-tems en ce lieu-là, parce que je sçavois bien qu'après m'être établi dans la ville, j'y pourrois venir assez souvent.

En cette maniére je continuai mon chemin entre des montagnes, jusqu'à ce que j'arrivai à Guatimala, dont je décrirai amplement l'état, la richesse, & la grandeur dans le chapitre suivant.

Fin de la séconde Partie.

2 vols. x 5/xs/-

Collated & complete,
PP Bernard Quaritch

(very slight tear in map at p. 222, repaired)

27607